











# *VOYAGES*

DANS LA MER DU SUD.

1K

971

/2+1

Res. VA

①



# RELATION

## DES VOYAGES

ENTREPRIS par ordre de SA MAJESTÉ  
BRITANNIQUE, pour faire des découvertes  
dans l'hémisphère méridional,

*Et successivement exécutés par le Commodore  
BYRON, le Capitaine CARTERET, le  
Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK,  
dans les vaisseaux le Dauphin, le Swallow  
& l'Endeavour :*

RÉDIGÉE d'après les Journaux tenus par les différens  
Commandans, & les papiers de M. BANKS.

*Par J. HAWKESWORTH, Docteur en Droit.*

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

---

T O M E S E C O N D.

---

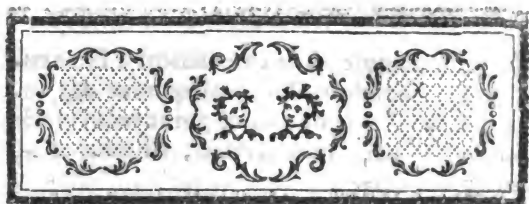
*G-971*  
A LAUSANNE ET A NEUCHÂTEL,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

---

M. DCC. LXXIV.

THE  
JOURNAL OF THE  
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE  
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND  
VOLUME 38. PART 1. 1908.  
LONDON: PUBLISHED BY THE INSTITUTE.  
1908.



# RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1766, 1767 & 1768.

*Par Samuel WALLIS, commandant le  
vaisseau du Roi le Dauphin. (a)*



## CHAPITRE PREMIER.

*Passage à la côte des Patagons, avec quel-  
ques détails sur les naturels du pays.*

**A**PRÈS avoir reçu ma commission, datée du 19 juin 1766, j'allai à bord le même jour; 1766.

(a) Comme la traduction de ces voyages a été faite par différens écrivains, il a été impossible, malgré tous les soins que les éditeurs ont pris pour y mettre de l'us

*Tome II.*

A

1766. j'arborai la flamme, & je commençai à faire enregistrer les matelots. En conséquence des ordres que j'avois, je ne voulus point recevoir de mousses, ni pour mon service, ni pour celui d'aucun officier.

Le vaisseau fut mis en état de partir avec toute la célérité possible, & dans cet intervalle on lut à l'équipage les articles du code militaire & l'acte du parlement. Le 26 juillet, nous descendîmes la rivière, & le 16 août à huit heures du matin nous jetâmes l'ancre à la rade de Plymouth.

Le 19, je reçus mes ordres de départ, avec des instructions pour prendre sous mon commandement le sloup le *Swallow* (a), & la flûte

niformité, d'éviter quelque différence dans la maniere d'exprimer les mêmes choses. Par exemple, dans le voyage du capitaine Wallis, on a traduit littéralement la maniere dont les Anglois expriment certaines divisions de la rose du compas. Ce que nous entendons par *Nord  $\frac{1}{4}$  Nord-Est*, ils l'expriment *Nord par Est*, & on a traduit dans le voyage de Wallis, *Nord  $\frac{1}{4}$  Est*. Ainsi dans tous les endroits de ce voyage où l'on trouvera *N.  $\frac{1}{4}$  E. — S.  $\frac{1}{4}$  E. — N.  $\frac{1}{4}$  O. — S.  $\frac{1}{4}$  O. — E.  $\frac{1}{4}$  N. — E.  $\frac{1}{4}$  S. — O.  $\frac{1}{4}$  N. — O.  $\frac{1}{4}$  S. &c.* il faudra entendre *N.  $\frac{1}{4}$  N. E. — S.  $\frac{1}{4}$  S. E. — N.  $\frac{1}{4}$  N. O. — S.  $\frac{1}{4}$  S. O. — E.  $\frac{1}{4}$  N. E. — E.  $\frac{1}{4}$  S. E. — O.  $\frac{1}{4}$  N. O. — O.  $\frac{1}{4}$  S. O. &c.*

(a) Ce mot signifie *Hirondelle*.



le Prince Frédéric.\* Le même jour je pris à 1766.  
 bord , parmi plusieurs autres choses , trois mil-  
 liers pesant de tablettes de bouillon & une balle  
 de jaquettes de liege. Le vaisseau étoit par-tout  
 encombré de provisions de toute espece , jus-  
 qu'à la salle à manger & à la chambre du  
 conseil. Le chirurgien proposa d'acheter une  
 quantité extraordinaire de remedes & de choses  
 propres à la médecine , qu'il jugeoit devoir  
 être d'une grande utilité dans les maladies  
 auxquelles l'équipage pouvoit être exposé , si  
 l'on avoit de la place pour les recevoir. Il y  
 en avoit trois grands coffres , que je permis  
 de placer dans ma chambre , le seul endroit du  
 vaisseau qui restât libre.

Le 22 , à quatre heures du matin , je levai  
 l'ancre , & je fis voile , de conserve avec le  
 Swallow & le Prince Frédéric ; nous eûmes  
 bientôt la mortification de voir que le Swallow  
 étoit très-mauvais voilier.

Nous continuâmes notre route sans aucun  
 événement remarquable , jusqu'au 7 septem-  
 bre , où nous vîmes vers les huit heures du  
 matin l'isle de Porto-Santo , gisant à l'ouest.  
 Vers le midi nous reconnûmes la pointe orien-  
 tale de l'isle de Madere.

Vers les cinq heures , nous passâmes entre  
 cette partie de l'isle & les Déserteurs. Dans la  
 partie qui est voisine des Déserteurs , il y a une  
 isle basse & plate , & tout près un rocher en  
 aiguille ; la partie qui est près de Madere est

A ij

1766. pleine de roches brisées , & il n'y a pas de sû-  
reté à s'en approcher à plus de deux milles.

A six heures du soir , nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madere , à environ deux tiers de mille du rivage , sur un fond vaseux de 24 brasses. Vers les huit heures , le *Swallow* & le *Prince Frédéric* mouillèrent aussi. J'envoyai un officier à terre , pour informer le gouverneur que je le saluerois , s'il vouloit me rendre le même nombre de coups de canon , ce qu'il me promit de faire. En conséquence , le lendemain au matin à six heures , je le saluai de treize coups , qu'il me rendit.

Je pris en cet endroit une quantité suffisante d'eau , avec quatre pipes & dix poinçons de vin , du bœuf frais , & une grande quantité d'oignons ; après quoi nous levâmes l'ancre le 12 , & nous poursuivîmes notre route.

Le 16 , à six heures du matin , nous vîmes l'isle de Palme , & nous trouvâmes que le vaisseau étoit à seize milles au sud de son estime. Nous longions cette isle , avec un vent d'est qui nous faisoit faire jusqu'à huit milles par heure ; mais tout-à-coup le vent tomba , de sorte qu'en moins de deux minutes le vaisseau se trouva sans mouvement , quoique nous fussions encore au moins à quatre lieues de la côte. Palme est par  $28^{\circ} 40'$  de latitude boréale &  $17^{\circ} 48'$  de longitude occidentale (a)

---

(a) Dans le cours de ce voyage , la longitude est toujours comptée du méridien de Londres.

Le 20 nous estimâmes le courant , & nous trouvâmes qu'il étoit S. O.  $\frac{1}{4}$  O. faisant un mille par heure. Ce même jour , nous vîmes deux hérons volans à l'est , & un grand nombre de bonîtes autour du vaisseau : nous prîmes huit de ces poissons.

Dans la nuit du 21 au 22 , nous perdîmes de vue le Swallow , & vers les huit heures du matin nous vîmes l'isle de Sel , gisante au S.  $\frac{1}{2}$  O. ; à midi , elle nous restoit au S.  $\frac{3}{4}$  O. , à trois lieues de distance. Le 23 à midi , la terre la plus voisine de l'isle de Bonavista couroit du S. à l'O. S. O. , à sept ou huit milles de distance ; la pointe orientale étant en même tems à l'ouest , éloignée de deux lieues. Nous fondâmes en un endroit , & nous ne trouvâmes que quinze brasses sur un fond de roches. Nous vîmes en même tems un très-grand remoût , que nous supposâmes être causé par un récif , s'allongeant dans l'E. S. E. de la pointe environ trois milles au large , & par des brisans dans le S. E. à la même distance.

Nous gouvernâmes entre le remoût & les brisans ; mais après avoir fait environ un demi-mille , nous ne trouvâmes plus de fond. Le Prince Frédéric passa très-près des brisans , au S. E. ; mais il ne trouva point de fond : cependant ces brisans sont regardés comme dangereux. Le milieu de l'isle de Sel est par les 16° 55' de latitude boréale , & les 21° 59'

**1766.** de longitude. Le milieu de Bonavista est au  $16^{\circ} 10'$  de latitude & au  $23^{\circ}$  de longitude O.

Le lendemain, à six heures du matin, l'isle de May gisoit à six lieues, de l'O. au S. O. Bientôt après le Swallow nous rejoignit. A dix heures & demie, la pointe occidentale de cette isle couroit par le nord à la distance de cinq lieues; & nous y découvrîmes un courant portant au sud, & faisant vingt milles en vingt-quatre heures. L'isle de May est par  $15^{\circ} 10'$  de latitude S. &  $22^{\circ} 25'$  de longitude O.

A midi, la pointe méridionale de l'isle de Santiago gisoit par le S. O.  $\frac{1}{4}$  O., à la distance de quatre lieues; & la pointe septentrionale paroïssoit au nord-ouest à cinq lieues de distance. A trois heures & demie nous jetâmes l'ancre au port Praya, de compagnie avec le Swallow & le Prince Frédéric, ayant huit brasses d'eau sur un fond de sable. Nous eûmes beaucoup de pluie & du tonnerre pendant la nuit. Le lendemain au matin j'envoyai de très-bonne heure demander à l'officier qui commandoit dans le fort, la permission de faire un peu d'eau & de prendre quelques rafraichissemens; il me l'accorda.

Nous apprîmes bientôt que nous étions dans la saison des maladies, & que les grandes pluies nous feroient trouver beaucoup de difficultés à faire transporter quelque chose de l'intérieur du pays sur les vaisseaux. Pour comble de malheur, il arriva que la petite vérole



étoit alors épidémique dans cette isle , où elle fait d'ordinaire de très-grands ravages ; de sorte que je ne permis à aucun de ceux qui n'avoient pas eu cette maladie, de descendre à terre ; je ne voulus pas même que ceux qui l'avoient eue , entraissent dans aucune maison de l'isle. 1766.

Nous nous procurâmes cependant de l'eau & quelques bestiaux ; & nous primes beaucoup de poissons avec la seine , que nous jetions deux fois par jour. Nous trouvâmes aussi dans la vallée où nous faisons de l'eau , une espèce de pourpier sauvage qui y croissoit en abondance ; ce fut pour nous un rafraîchissement très-utile , soit pour le manger crud en salade , soit pour le faire bouillir avec du bouillon & des pois : lorsque nous quittâmes l'isle , nous en emportâmes une quantité suffisante pour servir à notre usage pendant une semaine.

Le 28 , à midi & demi , nous levâmes l'ancre & mîmes à la mer. A six heures & demie du soir , le pic de Fuego étoit à l'O. N. O. à douze lieues de distance , & dans la nuit nous apperçûmes distinctement le volcan.

Ce même jour je fis donner à tout l'équipage des hameçons & des lignes , afin que chacun pût prendre du poisson pour son propre compte ; mais j'ordonnai en même tems que personne ne pourroit garder le poisson qu'il auroit pris , plus de vingt-quatre heures sans le manger ; j'avois observé que le poisson gâté , & même

~~celui~~ celui qui étoit séché , avoit occasionné des ma-  
 1756. ladies & avoit corrompu l'air dans le vaisseau.

Le premier octobre , étant à  $10^{\circ} 37'$  de latitude N. , nous perdîmes le vent alisé , & n'eûmes plus que des bouffées légères & variables. Nous trouvâmes ce même jour que le vaisseau avoit été entraîné par un courant à seize milles au nord. Le 3 , nous trouvâmes un courant qui portoit au S.  $\frac{1}{4}$  E , faisant six brasses par heure , ou environ vingt milles & demi par jour. Le 7 , nous trouvâmes le vaisseau à dix-neuf milles au sud de son estime.

Le 20 , notre beurre & notre fromage étant entièrement consommés , nous commençâmes à faire donner de l'huile à l'équipage , & j'ordonnai en même tems qu'on lui donnât de la moutarde & du vinaigre , une fois tous les quinze jours , pendant le reste du voyage.

Le 22 , nous vîmes une multitude incroyable d'oiseaux , & entr'autres une frégate : ce qui nous fit juger qu'il y avoit quelque terre à moins de soixante lieues de distance. Ce même jour nous traversâmes l'équateur au  $23^{\circ} 40'$  de longitude O.

Le 24 , je fis donner en ration de l'eau-de-vie à l'équipage , & je réservai le vin pour les malades & les convalescens. Le 26 , le Prince Frédéric fit des signaux d'incommodité ; nous allâmes à lui , & nous trouvâmes qu'il avoit perdu sa vergue de petit perroquet ;

pour y suppléer , nous lui donnâmes notre vergue de faulſe civadiere, dont nous pouvions nous paſſer ; on la gréa ſur-le-champ. 1766.

Le 27 , le Prince Frédéric fit de nouveau ſignal d'incommodité : je m'en approchai , & j'envoyai à ſon bord le charpentier , qui me rapporta que ce navire avoit une voie d'eau ſous la joue de bas - bord en avant , & qu'il étoit impoſſible d'y remédier avant que le tems fût meilleur. En parlant avec le lieutenant Brine , qui commandoit le vaiſſeau , il m'apprit qu'il y avoit beaucoup de maladie dans ſon équipage ; qu'il étoit épuifé de fatigue par les manœuvres des pompes & des voiles ; que les proviſions n'étoient pas bonnes ; qu'ils n'avoient à boire que de l'eau , & qu'il craignoit qu'il ne lui fût impoſſible de me ſuivre , à moins que je ne lui donnaſſe du ſecours. Quant au mauvais état des proviſions , je n'avois point de remede à lui offrir ; mais j'envoyai à bord de ce navire un charpentier & ſix matelots pour aider à la pompe & à la manœuvre.

Le 8 novembre , étant par le 25° 52' de latitude S. & 32° 38' de longitude , nous jetâmes la ſonde , mais nous ne trouvâmes point de fond à 160 braſſes. Le 9 , ayant vu un grand nombre d'oiſeaux appellés albatres , nous fondâmes encore ſans trouver de fond , avec 180 braſſes de ligne dehors.

Le 11 , je fis ſignal à la flûte de venir ſous notre poupe , & j'y envoyai à bord le char-

**1766.** pentier avec des aides pour étancher la voie d'eau ; mais ils y travaillèrent avec peu de succès. Alors je pris le parti d'en tirer de quoi compléter nos provisions & celles du Swallow , & je fis passer à bord de ce navire nos douilles de barriques , nos cercles de fer , & nos jarres d'huile vuides. Plusieurs des gens du Prince Frédéric paroissant attaqués du scorbut , j'y envoyai aussi le chirurgien avec des remèdes pour les malades. Ce même jour , ayant apperçu des albatres , des tourterelles & quelques herbes , nous fondâmes encore , & ne trouvâmes point de fond à 180 brasses.

Le 12 , étant au 30° de latitude S. , nous commençâmes à éprouver un froid très - vif ; nous tendîmes nos pavois , & les matelots mirent leurs grosses jaquettes. Nous vîmes le même jour une tourterelle & plusieurs albatres ; mais nous ne pûmes point trouver de fond en filant 180 brasses de ligne.

Nous continuâmes de voir des herbes & des oiseaux ; mais nous ne trouvâmes de fond que le 18 , où nous eûmes un fond de vase molle , à 54 brasses de profondeur. Nous étions alors par 35° 40' de latitude S. & 49° 54' de longitude O. Ce fut le premier fond que nous eûmes depuis notre route sur la côte du Brésil.

Le 19 , à environ huit heures du soir , nous vîmes au N. E. un météore d'une apparence très-extraordinaire , & qui , peu de tems après que nous l'eûmes observé , courut avec une



prodigieuse rapidité dans une ligne horizontale vers le S. O. Il fut près d'une minute dans sa marche , & laissa derrière lui une traînée de lumière si vive que le tillac en fut éclairé comme en plein midi. Nous vîmes le même jour une grande quantité de veaux marins autour du vaisseau ; & ayant jeté la sonde , nous trouvâmes à 55 brasses un fond de vase. Le lendemain nous vîmes encore les veaux marins , & nous trouvâmes à 53 brasses de sonde un fond de sable d'un brun foncé ; ce qui nous détermina à préparer nos cables.

Le 21, nous ne trouvâmes point de fond à 150 brasses de ligne dehors. Nous étions à midi par  $37^{\circ} 40'$  de latitude S. &  $51^{\circ} 24'$  de longitude O.

Le 22, nous retrouvâmes le fond à 70 brasses ; & nous vîmes beaucoup de baleines & de veaux marins , avec un grand nombre de papillons & d'oiseaux , parmi lesquels nous aperçûmes des becassines & des pluviers. A midi , nous étions par  $38^{\circ} 55'$  de latitude australe , &  $56^{\circ} 47'$  de longitude.

Nous continuâmes de sonder de 40 à 70 brasses jusqu'au 8 décembre , où vers les six heures du matin , nous reconnûmes une terre qui couroit du S. O. à l'O.  $\frac{1}{4}$  S. & ressembloit à un groupe de petites isles. A midi , elle nous restoit de O.  $\frac{1}{4}$  S. à S. S. O. à huit lieues de distance. Vers les trois heures , le cap Blanc gisoit à l'O. N. O. , à six lieues de distance ;

**1766.** & nous vîmes une terre remarquable , en forme de double selle , à l'O. S. O. à la distance d'environ trois lieues. Nous eûmes alors des fonds de 20 à 16 brasses , tantôt avec du gravier & du gros sable , tantôt avec des coquillages & de petites pierres noires.

Le 8 au soir , le rocher de la Tour au port Desiré , gisoit au S. O.  $\frac{1}{4}$  O. à la distance d'environ trois lieues , & les dernières terres couroient du S.  $\frac{1}{4}$  E. au N. O.  $\frac{1}{4}$  N. A neuf heures , l'isle des Pingoins gisoit au S.  $\frac{1}{4}$  O.  $\frac{1}{2}$  O. , éloignée de deux lieues ; & le 9<sup>e</sup> à quatre heures du matin , la terre vue du grand hunier couroit du S. O. à l'O.  $\frac{1}{4}$  N.

A midi , l'isle des Pingoins nous restoit au S.  $\frac{1}{4}$  O. à cinquante-sept milles de distance ; nous étions par 48° 56' de latitude S. & 65° 6' de longitude O. Nous vîmes le même jour une si grande quantité de chevrettes rouges autour du vaisseau , que la mer en étoit colorée.

Le lendemain 10 , à midi , les dernières terres couroient du S. O. au N. O. ; & la montagne de Wood , près de l'entrée de Saint-Julien , couroit au S. O.  $\frac{1}{4}$  O. à la distance de trois ou quatre lieues. Nous étions par 49° 16' de latitude S. & 66° 48' de longitude O. La sonde nous donnoit de 40 à 45 brasses , sur un fond quelquefois de sable fin , quelquefois de vase molle.

Le 11 à midi , l'isle des Pingoins gisoit au N.N.E. à cinquante-huit lieues de distance.

La latitude étoit de  $50^{\circ} 48'$ , & la longitude de  $67^{\circ} 10'$ .

1766.

Nous continuâmes notre route jusqu'au samedi 13. Ce jour-là, étant à  $50^{\circ} 34'$  de latitude S. &  $68^{\circ} 15'$  de longitude O., les dernières terres couroient du N.  $\frac{1}{2}$  E. au S. S. O.  $\frac{1}{2}$  O., & le vaisseau étoit éloigné de cinq à six milles du rivage. Le cap *Beachy-Head*, qui est le cap le plus au nord, fut reconnu à  $50^{\circ} 16'$  de latitude S.; & le cap *Beautems*, qui est le plus au sud, parut au  $60^{\circ} 50'$  de latitude.

Le 14, à quatre heures du matin, le cap *Beachy-Head* gisoit au N. O.  $\frac{1}{2}$  N. éloigné d'environ huit lieues; & à midi nous étions par  $50^{\circ} 52'$  de latitude S. &  $68^{\circ} 10'$  de longitude O. Nous étions à six lieues du rivage, & les dernières terres étoient du N. O. à l'O. S. O.

Le lundi 15, à huit heures du matin, étant à environ six milles du rivage, les dernières terres couroient du S.  $\frac{1}{4}$  E. au N.  $\frac{1}{4}$  E., & l'entrée de la rivière de Sainte-Croix étoit S. O.  $\frac{1}{2}$  O. Nous trouvâmes 20 brasses d'eau dans le travers de l'ouverture, la distance d'un cap à l'autre étant d'environ sept milles; en nous tenant ensuite à la distance d'environ quatre milles de chaque cap, nous trouvâmes de 22 à 24 brasses. La terre est élevée au côté du nord, & forme trois caps; elle est basse & plate au côté du sud. A sept heures du soir, le cap *Beautems* nous restoit au S. O.  $\frac{1}{2}$  S., à la distance d'environ quatre lieues, ayant une

**1766.** pointe plus basse qui couroit au S. S. O.  $\frac{3}{4}$  O. Nous passâmes la nuit sur les bords, ayant de 30 à 32 brasses d'eau sur un fond de sable & de vase. Le lendemain 16, à sept heures du matin, nous descendîmes par degrés à 12 brasses, sur un fond de sable fin, & nous tombâmes bientôt à 6 brasses; alors nous portâmes au S. E.  $\frac{1}{4}$  S., un peu plus d'un mille; après quoi nous gouvernâmes à l'est cinq milles, & ensuite à l'E.  $\frac{1}{4}$  N., & nous trouvâmes 12 brasses d'eau. Le cap Beautems gisoit alors O.  $\frac{1}{2}$  S. à quatre lieues, & la pointe septentrionale de la terre couroit à l'O. N. O. Quand nous entrâmes d'abord dans les bas-fonds, le cap Beautems étoit O.  $\frac{1}{2}$  N. ayant au-dehors une pointe de terre basse, à l'O. S. O. à environ quatre milles de distance. A midi, nous avions le cap Beautems à l'O. N. O.  $\frac{1}{2}$  O. éloigné de six lieues, & un mondrain assez considérable à sept lieues au S. O.  $\frac{1}{2}$  O. Nous étions alors par  $51^{\circ} 52'$  de latitude australe, &  $68'$  de longitude.

A une heure, étant à environ deux lieues du rivage, les extrémités de trois collines rondes & remarquables couroient du S. O.  $\frac{1}{4}$  O. au S. O. A quatre heures, le cap de la Vierge Marie étoit à environ quatre lieues S. E.  $\frac{1}{4}$  S. A huit heures, nous étions très-près du cap, & nous vîmes sur la pointe plusieurs hommes à cheval, qui nous faisoient signe de descendre à terre. Dans une demi-heure, nous

mouillâmes dans une baie, sous la côte méridionale du cap, à dix brasses d'eau, sur un fond de gravier. Le *Swallow* & le Prince Frédéric jeterent l'ancre bientôt après, entre nous & le cap, qui gisoit alors N.  $\frac{1}{4}$  O.  $\frac{1}{2}$  O., & ayant une pointe de terre basse & sablonneuse au S.  $\frac{1}{4}$  O. Il y a un bas-fond qui s'étend du cap à environ une demi-lieue, & qu'on peut reconnoître aisément aux goëmons qui le couvrent. Nous trouvâmes la marée à onze heures & demie, & le flot s'élevoit de vingt pieds.

Les naturels du cap restèrent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux & poussant souvent de grands cris. Le 17 au matin, dès qu'il fut jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement, qui nous faisoient signe d'aller à terre. Vers les cinq heures, je donnai le signal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* & du Prince Frédéric, & en même tems je fis mettre le mien à la mer. Ces bateaux étant tous équipés & armés, je pris un détachement de soldats de marine, & je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au maître de présenter le côté du navire au rivage pour protéger le débarquement, & de charger les canons à mitraille. Nous fûmes au rivage vers les six heures, & avant de sortir des bateaux je fis signe aux habitans de se retirer à quelque distance. Ils obéirent sur-le-champ. Je descendis alors avec le capitaine du *Swallow* & plusieurs officiers : les soldats de

**1766.** marine furent rangés en bataille, & les canots furent tenus à flot sur leurs grappins près de la côte.

Je fis signe aux habitans de s'approcher, & de s'asseoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre & de gaité. Alors je leur distribuai des couteaux, des ciseaux, des boutons, des grains de verre, des peignes & d'autres bagatelles; je donnai sur-tout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mélange décent de plaisir & de respect. Après avoir fait la distribution de mes présens, je leur fis entendre que j'avois d'autres choses à leur donner, mais que je voulois avoir quelques provisions en échange. Je leur fis voir des haches & des serpes que j'avois, & je leur montrai en même tems des guanaques & des autruches mortes que je voyois près d'eux, en leur faisant signe que je voulois manger: mais ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre; car, quoiqu'ils parussent avoir grande envie des haches & des serpes, ils ne donnerent pas à entendre qu'ils fussent disposés à nous céder de leurs provisions. Nous ne fîmes donc aucun trafic avec eux.

Ces Américains, les femmes comme les hommes, avoient chacun un cheval, avec une selle assez propre, une bride & des étriers. Les hommes avoient des étriers de bois, à l'exception d'un seul qui avoit une paire de grands éperons à l'espagnole, des étriers de bronze

bronze, & un sabre espagnol sans fourreau ; 1766.  
 mais, malgré ces distinctions, il ne paroissoit  
 avoir aucune espece d'autorité sur les autres.  
 Les femmes ne portoient point d'éperons. Les  
 chevaux paroissoient bien faits, légers, &  
 hauts d'environ quatorze palmes (a). Ces Amé-  
 ricains avoient aussi des chiens qui paroissoient  
 être, ainsi que les chevaux, de race espagnole.

Nous prîmes la mesure de ceux qui étoient  
 les plus grands : l'un d'eux avoit six pieds (b)  
 sept pouces ; plusieurs autres avoient six pieds  
 cinq pouces ; mais la taille du plus grand nom-  
 bre étoit de cinq pieds dix pouces à six pieds.

Leur teint est d'une couleur de cuivre foncé,  
 comme celui des naturels de l'Amérique sep-  
 tentrionale ; ils ont des cheveux droits, pres-  
 qu'aussi durs que les soies de cochon, & qu'ils  
 nouent avec une ficelle de coton. Les hommes  
 & les femmes n'ont rien sur leurs têtes. Ils  
 sont bien faits & robustes ; ils ont de gros os,  
 mais leurs pieds & leurs mains sont d'une pe-  
 titesse remarquable. Ils sont vêtus de peaux de  
 guanaques, cousues ensemble par pieces d'en-  
 viron six pieds de longueur sur cinq de lar-  
 geur, dont ils s'enveloppent le corps, & qu'ils  
 attachent avec une ceinture, en mettant le  
 poil en - dedans. Quelques-uns d'entre eux

(a) La palme est de quatre pouces.

(b) Le pied anglois a environ 8 lignes de moins  
 que notre pied-de-roi.

1766. avoient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, c'est-à-dire une pièce carrée d'étoffe, faite avec le duvet de guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y passer la tête, & qui descend autour du corps jusqu'aux genoux.

Le guanaque est un animal qui, pour la grandeur, la forme & la couleur, ressemble à un daim; mais il a une bosse sur le dos, & n'a point de cornes.

Ces Américains portent aussi une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, & des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou-de-pied par-devant, & par-derrrière passent sous le talon; le reste du pied est découvert.

Nous remarquâmes que plusieurs des hommes avoient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, & que d'autres s'étoient peint les bras & différentes parties du visage: toutes les jeunes femmes avoient leurs paupières peintes en noir.

Ils parloient beaucoup; quelques-uns d'entr'eux prononcèrent le mot *ca-pi-ta-ne*; mais quand on leur parla en espagnol, en portugais, en françois & en hollandois, ils ne firent aucune réponse. Nous ne pûmes distinguer dans leur langage que le seul mot de (a) *che-vow*; nous supposâmes que c'étoit une salu-

---

(a) M. de Bougainville écrit ce même mot *Chäbōa*.



tation , parce qu'ils le prononçoient toujours 1766.  
 quand ils nous frappoient dans la main , &  
 quand ils nous faisoient signe de leur donner  
 quelque chose. Lorsque nous leur parlions en  
 anglois , ils répétoient après nous les mêmes  
 mots ; comme nous aurions pu le faire ; & ils  
 eurent bientôt appris par cœur ces mots : *Englishmen come on shore.* (Anglois, venez à terre.)

Chacun avoit à sa ceinture une arme de trait  
 d'une espece singuliere : c'étoient deux pierres  
 rondes , couvertes de cuir , & pesant chacune  
 environ une livre , qui étoient attachées aux  
 deux bouts d'une corde d'environ huit pieds  
 de long. Ils s'en servent comme d'une fronde ,  
 en tenant une des pierres dans la main & en  
 faisant tourner l'autre autour de la tête jus-  
 qu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante ;  
 alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent  
 atteindre. Ils sont si adroits à manier cette  
 arme , qu'à la distance de quinze verges ils  
 peuvent frapper , des deux pierres à la fois ,  
 un but qui n'est pas plus grand qu'un chelin.  
 Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper  
 le guanaque ni l'autruche , quand ils font la  
 chasse de ces animaux ; mais ils lancent leur  
 fronde de maniere que la corde rencontrant  
 les deux jambes de l'autruche ou deux de celles  
 du guanaque , les enveloppe aussi-tôt par la  
 force & le mouvement de rotation des pierres ,  
 & arrête l'animal , qui devient alors aisément  
 la proie du chasseur.

1766. Tandis que nous étions à terre , nous les vîmes manger de la chair crue , entr'autres , le ventre d'une autruche , sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en-dehors & de le secouer.

Nous remarquâmes aussi qu'ils avoient plusieurs grains de verre , comme ceux que je leur avois donnés , & deux morceaux d'étoffe rouge ; nous supposâmes que le commodore Byron les avoit laissés en cet endroit , ou dans quelque canton voisin.

Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains , je leur fis entendre par signes que j'allois retourner à bord , & que j'en emmenerois quelques-uns d'entr'eux avec moi , s'ils le desiroient. Dès qu'ils m'eurent compris , plus de cent se présentèrent avec empressement pour aller sur le vaisseau ; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils sauterent dans les canots avec la joie qu'auroient des enfans qui vont à la foire ; comme ils n'avoient aucune mauvaise intention , ils ne nous en soupçonnoient aucune. Pendant qu'ils étoient dans les canots , ils chanterent plusieurs chansons de leur pays ; lorsqu'ils furent sur le vaisseau , ils n'exprimerent pas les sentimens d'étonnement & de curiosité que paroïssoient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires & nouveaux qui venoient frapper à la fois leurs yeux. Je les fis descendre dans ma chambre , ils regardoient autour d'eux avec une indiffé-

rence inconcevable, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux eut jeté les yeux sur un miroir ; mais cet objet ne leur causa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un songe, lorsque nous croyons converser avec les morts, voler dans l'air, marcher sur la mer, sans réfléchir que les loix de la nature sont violées. Cependant ils s'amuserent beaucoup de ce miroir ; ils avançoient, reculoient & faisoient mille tours devant la glace, riant avec éclat & se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

Je leur donnai du bœuf, du porc, du bœuf-cuit & d'autres provisions du vaisseau : ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit ; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

De ma chambre je les menai dans toutes les parties du vaisseau ; ils ne regarderent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec assez de curiosité les cochons & les moutons , & s'amuserent infiniment à voir les poules de Guinée & les dindons.

Ils ne parurent desirer de tout ce qu'ils voyoient , que nos vêtemens ; & un vieillard fut le seul d'entr'eux qui nous en demanda ; nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles , & je donnai à chacun un sac de toile , dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées , des morceaux de drap , un

**1766.** couteau , une paire de ciseaux , du fil , de la raffade , un peigne , un miroir , & quelques pieces de notre monnoie , qu'on avoit percées par le milieu , afin de pouvoir les suspendre au col avec un ruban.

Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées ; ils en firent un peu , mais ne parurent pas y prendre plaisir.

Je leur montrai les canons ; ils ne témoignèrent avoir aucune connoissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau , je fis mettre sous les armes les soldats de marine , & leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la premiere décharge de la mousqueterie , nos Américains furent frappés d'étonnement & de terreur ; le vieillard en particulier se jeta à terre sur le tillac , & montrant les fusils . se frappa le sein avec la main , & resta ensuite quelque tems sans mouvement , les yeux fermés. Nous jugeâmes qu'il vouloit nous faire entendre qu'il connoissoit les armes à feu & leurs terribles effets. Les autres voyant que nos gens étoient de bonne humeur , & n'ayant reçu aucun mal , reprirent bientôt leur gaité , & entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde & la troisieme décharge ; mais le vieillard resta prosterné sur le tillac pendant quelque tems , & ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

Vers le midi , la marée reverfant , je leur fis connoître par signes que le vaisseau alloit

s'éloigner , & qu'ils devoient aller à terre. Je m'apperçus bientôt qu'ils n'avoient pas envie de s'en aller ; cependant on les fit entrer sans beaucoup de peine dans la chaloupe , à l'exception du vieillard & d'un autre , qui voulurent rester. Ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on descend du vaisseau ; le plus vieux tourna autour , & alla par la poupe à l'échelle qui conduit à la chambre du capitaine ; là , il resta quelque tems sans dire un mot ; puis il prononça un discours que nous primes pour une priere ; car plusieurs fois il éleva les mains & les yeux vers le ciel , & parla avec des accens , un air & des gestes , fort différens de ce que nous avions observé dans leur conversation. Il paroissoit plutôt chanter que prononcer ce qu'il disoit , de sorte qu'il nous fut impossible de distinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il étoit à propos qu'il descendît dans la chaloupe ; alors il me montra le soleil ; puis faisant mouvoir sa main en la tournant vers l'ouest , il s'arrêta , me regarda en face , se mit à rire , & me montra ensuite le rivage. Il nous fut aisé de comprendre par ces signes , qu'il desiroit de rester à bord jusqu'au coucher du soleil , & je n'eus pas peu de peine à lui persuader que nous ne pouvions pas rester si long-tems sur cette partie de la côte. Enfin il se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon ; lorsque la chaloupe s'éloigna , ils se mirent tous à chanter , & continuerent à

**1766.** donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre. Lorsqu'ils débarquèrent , plusieurs de leurs compagnons qui étoient sur le rivage , voulurent se jeter avec empressement dans la chaloupe ; l'officier qui étoit à bord , ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun , eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment , ce qui parut les mortifier extrêmement.

La chaloupe étant revenue , je la renvoyai avec le maître pour sonder le bas fond qui s'allonge depuis le cap : il le trouva d'environ trois milles de large du nord au sud , & il jugea que , pour l'éviter , il falloit se ranger à quatre milles hors du cap , sur 12 ou 13 brasses de fond.



## CH A P I T R E   I I .

*Passage du détroit de Magellan , avec quelques nouveaux détails sur les Patagons , & une description des côtes opposées & de leurs habitans.*

**L**E 17 décembre , vers une heure , je fis signal de lever l'ancre , & j'ordonnai au *Swallow* de marcher en avant , & au *Prince Frédéric* de le suivre. Nous avions le vent debout , & il souffloit avec assez de force ; de sorte que

nous fûmes obligés de louvoyer , en profitant de la marée, dans le détroit de Magellan, entre le cap de la Vierge Marie & la pointe de sable qui ressemble à Dungeness. Quand nous fûmes en travers de cette pointe , nous restâmes près de la côte , où nous vîmes deux guanaques , plusieurs Américains à cheval à la poursuite de ces animaux qui couroient avec une grande vitesse ; les chasseurs les suivoient de près , tenant leurs frondes prêtes à être lancées , mais ils ne purent les atteindre tant qu'ils furent à portée de notre vue.

1766.

Nous étions à environ deux lieues de Dungeness, & nous prenions le large , lorsque nous tombâmes sur un bas-fond où nous n'avions que sept brasses d'eau à demi-flot ; ce qui nous obligea de faire des bordées courtes en sondant continuellement.

A huit heures & demie du soir , nous jetâmes l'ancre à environ trois milles de la côte , ayant vingt brasses d'eau sur un fond vaseux. Le cap de la Vierge Marie nous restoit alors N. E.  $\frac{1}{4}$  E.  $\frac{1}{2}$  E. ; & le cap de Possession O.  $\frac{1}{2}$  S. à environ cinq lieues de distance.

A peine y avoit-il une demi-heure que nous avions jeté l'ancre , lorsque les naturels allumèrent plusieurs grands feux en face du vaisseau ; & à la pointe du jour nous en vîmes environ quatre cents qui campoient dans un vallon d'un très-beau verd , situé entre deux collines ; leurs chevaux païssoient derriere eux.

**1766.** Vers les six heures du matin nous remîmes sous voiles , après la marée qui y monte & baisse de trente pieds , & dont la vitesse est d'environ trois nœuds par heure. Vers le midi , n'ayant que peu de vent , & le jusant courant avec beaucoup de force , le *Swallow* qui étoit à l'avant , fit signal & jeta une ancre ; j'en fis de même , ainsi que le Prince Frédéric qui marchoit à l'arrière.

Comme nous vîmes un grand nombre d'Américains sur le rivage , & que le capitaine Carteret m'avoit dit que c'étoit là l'endroit où le commodore Byron avoit trouvé les grands Patagons , j'envoyai les lieutenans du *Swallow* & du Prince Frédéric au rivage , mais avec ordre de ne pas descendre à terre , parce que les vaisseaux étoient trop éloignés de la côte pour être à portée de les protéger. Ces officiers étant revenus , ils nous dirent que la chaloupe s'étant avancée à la rade très-près de la plage , les habitans y étoient venus en très-grand nombre , & que c'étoient les mêmes que nous avions vus la veille , avec plusieurs autres qui n'avoient pas paru , particulièrement des femmes & des enfans ; que lorsque ces Américains avoient vu que nos gens n'avoient pas envie de débarquer , ils en avoient montré beaucoup de chagrin ; que ceux qui avoient été sur le vaisseau s'étoient avancés à gué près du canot , lui faisant signe d'approcher , & prononçant très-haut & à diverses reprises les mots



anglois qu'on leur avoit appris : *Anglois , venez à terre* ; que voyant leurs invitations inutiles , ils avoient voulu entrer dans la chaloupe , & qu'on avoit eu beaucoup de peine à les en empêcher ; que ces deux officiers avoient présenté aux Américains du pain , du tabac & quelques bagatelles , faisant signe en même tems qu'ils desiroient en échange , des guanaques & des autruches qu'ils voyoient ; mais qu'ils ne purent jamais se faire comprendre ; enfin , que ne pouvant point obtenir de rafraichissemens , ils avoient longé le rivage à la rame pour chercher de l'eau douce ; mais que ne voyant aucune apparence de ruisseau , ils étoient revenus à bord.

Le lendemain , à six heures du matin , nous levâmes l'ancre , le *Swallow* marchant toujours à l'avant , & à midi nous mouillâmes dans la baie de Possession , ayant douze brasses d'eau sur un fond de sable net. Le cap de Possession étoit alors à l'est , éloigné de trois lieues , les Oreilles-d'âne à l'ouest , & l'entrée des Goulets au S. O.  $\frac{1}{2}$  O. Le fond de la baie , qui étoit la terre la plus voisine du vaisseau , étoit à environ trois milles. Nous vîmes un grand nombre d'Américains sur le cap , & le soir de grands feux allumés sur la côte de la terre de Feu.

Depuis ce jour jusqu'au 22 , nous eûmes des coups de vent & une grosse mer , & nous ne pûmes avancer que lentement : le 22 , nous

**1766.** jetâmes l'ancre à 18 brasses , fond de vase. Les Oreilles-d'âne nous restoient N. O.  $\frac{1}{4}$  O.  $\frac{1}{2}$  O., le cap de Possession N. E.  $\frac{1}{4}$  E. ; & la pointe des Goulets , du côté du sud , étoit à trois ou quatre lieues de distance , S. S. O. Suivant notre observation , nous étions par  $70^{\circ} 20'$  de longitude O. &  $52^{\circ} 30'$  de latitude S. La marée en cet endroit court de S. E.  $\frac{1}{4}$  E. , & N. E.  $\frac{1}{4}$  N., faisant environ trois nœuds par heure. L'eau monte de vingt-quatre pieds , & nous trouvâmes alors la haute marée à quatre heures du matin.

Le 23 au matin , nous mîmes à la voile , en tenant le plus près ; mais la marée étoit si forte que le *Swallow* prit une route , le Dauphin une autre , & le Prince Frédéric une troisième. Nous avions un vent frais , mais aucun des vaisseaux ne sentoit son gouvernail. La sonde nous donnoit des profondeurs différentes , & nous voyions le bouillonnement dans le milieu. Dans cette situation nous entrâmes dans le premier goulet , tantôt en coëf-  
fant les voiles , tantôt en faisant servir. Vers les six heures du soir , la mer étant retirée , nous mouillâmes sur la rive occidentale , à quarante brasses d'eau , fond de sable. Le *Swallow* mouilla sur la rive du nord , & la flûte à moins d'une encablure d'un banc de sable qui se trouvoit à environ deux milles à l'est. Le détroit , en cet endroit , n'a que deux milles de large. A minuit la marée étant baissée ,

nous levâmes l'ancre & touâmes le navire. Il s'éleva bientôt après , une brise qui dura jusqu'à sept heures du matin & tomba. Nous gouvernâmes du premier goulet au second , par S. O. ayant 19 brasses d'eau , fond de vase. A huit heures , nous mouillâmes à deux lieues de la côte , à 24 brasses , le cap Grégoire gisant à l'O.  $\frac{1}{2}$  N. , & la pointe de Sweepstakes au S. O.  $\frac{1}{2}$  O. La marée y filoit sept nœuds par heure , & son courant étoit quelquefois si rapide & entraînoit des quantités si prodigieuses d'herbes , que nous nous attendions à tous momens à être emportés à la dérive.

1766.

Le lendemain , jour de Noël , nous traversâmes le second goulet. En tournant dans cette partie du détroit , nous eûmes 12 brasses d'eau à un demi-mille du rivage ; & dans le milieu , nous trouvâmes de 17 à 22 brasses , & quelquefois point de fond. A cinq heures du soir , le vaisseau tomba tout-à coup de 17 brasses à 5 , l'isle Saint-Barthelemi restant alors S.  $\frac{1}{2}$  O. à trois ou quatre milles de distance , & l'isle Sainte - Elizabeth S. S. O.  $\frac{1}{2}$  O. à cinq à six milles. Vers les huit heures & demie , le tems étant orageux & pluvieux , nous mouillâmes vers l'isle Sainte-Elizabeth à 24 brasses , fond de gravier dur. Nous trouvâmes dans cette isle une grande quantité de céleri , que le chirurgien conseilla de donner tous les matins à l'équipage , avec du froment bouilli & des tablettes de bouillon. Quelques officiers , étant

1766.

descendus à terre avec leurs fusils , virent deux petits chiens ; ils remarquèrent différens endroits où il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit fait du feu , & près desquels étoient plusieurs coquilles encore fraîches de moules & de lépas. Ils trouverent plusieurs huttes , formées de jeunes arbres qui avoient été aiguillés par un bout & enfoncés dans la terre dans une forme circulaire , & dont on avoit rapproché & attaché les extrémités supérieures ; mais ils n'apperçurent aucun habitant.

Nous vîmes de cet endroit plusieurs hautes montagnes , courant de S. à O. S. O. Quelques-unes étoient couvertes de neige à leur sommet , quoique ce fût le milieu de l'été pour cette partie du globe. Ces montagnes étoient boisées à environ les trois quarts de leur hauteur ; plus haut , elles étoient couvertes d'herbes , excepté dans les endroits où la neige n'étoit pas encore fondue. C'étoit le premier endroit de toute l'Amérique méridionale où nous avions vu du bois.

Le 26 , à deux heures du matin , nous levâmes l'ancre ; & le vent étant bon , nous fûmes à trois heures en travers de l'extrémité septentrionale de l'isle Sainte-Elizabeth. A cinq heures & demie , étant entre l'isle Sainte-Elizabeth & l'isle Saint-George , à une égale distance de l'une & de l'autre , nous tombâmes tout-à-coup de 17 brasses d'eau à 6 , & nous touchâmes une fois ; mais en resondant

ensuite , nous ne trouvâmes point de fond à 20 brasses. Pendant que nous étions sur cette batture , le cap Purpoise gisoit O. S. O.  $\frac{1}{2}$  O. ; l'extrémité méridionale de l'isle Sainte-Elizabeth , O. N. O.  $\frac{1}{2}$  O. à trois lieues de distance , & celle de l'isle Saint-George , N. E. à quatre lieues. Le Prince Frédéric , qui étoit à environ une demi-lieue de nous au sud , n'eut un moment que quatre brasses d'eau , & pendant assez long-tems n'en trouva que sept. Le Swallow , qui étoit à trois ou quatre milles au sud , avoit beaucoup d'eau ; il se tenoit près de l'isle Saint-George. Suivant mon opinion , il y a plus de sûreté à courir en descendant de la pointe septentrionale de l'isle Sainte-Elizabeth , à environ deux ou trois milles de la côte , & de même tout le long de la côte jusqu'au port Famine.

A midi , nous avions une pointe de terre basse à l'E.  $\frac{1}{2}$  N. ; la baie d'Eau-douce au S. O.  $\frac{1}{2}$  O. Nous étions alors à environ trois milles de la côte septentrionale , & nous ne trouvâmes point de fond à 80 brasses de la sonde. Suivant l'observation que nous fîmes sur la batture , notre longitude étoit  $71^{\circ} 20' O.$  , & notre latitude  $53^{\circ} 12'$ .

Vers les quatre heures , nous mouillâmes dans la baie du port Famine , à 13 brasses ; & comme il y avoit peu de vent , nous mîmes dehors tous les canots pour touer le Swallow & le Prince Frédéric.

**1766.** Le lendemain au matin, le vent soufflant par raffales, nous remarquâmes le vaisseau plus avant dans le havre, & l'amarrâmes avec un cable de chaque côté, à neuf brasses de fond. J'envoyai alors un détachement pour dresser deux grandes tentes au fond de la baie, pour les malades, les coupeurs de bois & les voiliers, que je fis passer ensuite à terre, avec le chirurgien, le canonnier, & quelques bas-officiers. Le cap Sainte-Anne gisoit alors N. E.  $\frac{1}{4}$  E. à trois quarts de mille, & la riviere Sedger S.  $\frac{1}{2}$  O.

Le 28, nous détachâmes toutes les voiles, & les renvoyâmes à terre pour les faire réparer; nous dressâmes des tentes sur les rives de la Sedger, & nous renvoyâmes toutes les futailles vuides avec les tonneliers pour les raccommoder, & avec un contre-mâitre & des matelots pour les nétoyer & les remplir. Nous jetâmes la seine, & prîmes une grande quantité de poissons; quelques-uns ressembloient à des mulets, mais la chair en étoit très-molle; il s'y trouvoit aussi des éperlans, dont quelques-uns avoient vingt pouces de long & pesoient vingt-quatre onces.

Tant que nous restâmes en cet endroit, nous y prîmes assez de poisson pour en faire un repas chaque jour, tant aux malades qu'à ceux qui se portoient bien. Nous y trouvâmes aussi une grande abondance de céleri & de tiges de pois, qu'on faisoit bouillir avec  
des

des pois & les tablettes de bouillon ; nous cueillîmes outre cela une espece de fruit qui y étoit très-abondante & qui ressemble à la canneberge , ainsi que des feuilles d'un arbutte assez semblable à l'épine , lesquelles étoient extrêmement acides. Quand nous arrivâmes dans cette baie , tous nos gens commençoient à être fort pâles & fort maigres ; plusieurs étoient violemment attaqués du scorbut , & d'autres étoient visiblement menacés d'en être bientôt malades. Dans quinze jours il n'y eut pas un seul scorbutique sur nos trois bâtimens. Ils se guériront en respirant l'air de terre , en mangeant beaucoup de végétaux , en lavant eux-mêmes leur linge & en se baignant tous les jours dans la mer pour se tenir propres.

Le lendemain , nous établîmes la forge la terre ; & dès ce moment les armuriers , les charpentiers & le reste de nos gens furent employés à radouber le vaisseau & à le mettre en état de tenir la mer.

Nous coupâmes en même tems une grande quantité de bois , que je fis mettre à bord du Prince Frédéric , pour le transporter à l'isle Falkland. Comme je savois qu'il n'y croissoit point de bois , je fis arracher avec soin plusieurs milliers de jeunes arbres , avec leurs racines & une portion de terre suffisante pour les conserver ; on les porta & on les arrangea le mieux que l'on put sur la flûte , que je ré-

*Tome II.*

C

1766.

**1766.** folus de faire partir par le premier bon vent pour le port Egmont , avec ordre de remettre ces arbres à l'officier qui commandoit dans le fort. Je fis aussi passer sur ce navire deux de mes matelots , qui étant déjà malades lorsqu'ils s'étoient embarqués , étoient alors entièrement hors d'état de continuer le voyage.

**1767.** Le 14 janvier , nous rembarquâmes tout notre équipage & nos tentes. Nous prîmes soixante & quinze barriques d'eau douce , & nous tirâmes du Prince Frédéric des provisions de toute espee pour notre usage pendant une année entiere , & pour le Swallow pendant dix mois. J'envoyai ensuite le maître dans le canot , avec des provisions pour une semaine , afin de chercher des mouillages sur la côte septentrionale du détroit.

Après plusieurs tentatives inutiles pour mettre à la voile , nous fûmes obligés de rester dans notre station jusqu'au 17 ; ce jour-là le Prince Frédéric partit pour l'isle Falkland , & le maître revint de son expédition. Il rapporta qu'il avoit trouvé entre le lieu où nous étions & le cap Froward , quatre endroits où l'on pouvoit mouiller en sûreté ; qu'il étoit descendu à terre sur plusieurs parties de la côte , où il avoit trouvé beaucoup de bois & d'eau très-près de la plage , avec une grande quantité de canneberges & de céleri sauvage. Il dit aussi qu'il avoit vu beaucoup de groseillers couverts de fruits qui , à la vérité , n'étoient



pas encore mûrs ; un grand nombre de beaux ~~arbustes~~ 1767.  
 arbustes en pleine fleur , portant des fleurs  
 de couleur différente , mais particulièrement  
 rouge , pourpre , jaune & blanche ; & une  
 grande quantité d'écorce de *Winter* , épicerie  
 agréable , bien connue des botanistes d'Eu-  
 rope. Il avoit tué aussi des canards sauvages ,  
 des oies , des mouettes , un faucon , & deux  
 ou trois oiseaux que nos matelots appellent  
*race-horse*.

Le 18 , à cinq heures du matin , nous mî-  
 mes à la voile ; & à midi , étant à deux milles  
 du rivage , le cap Froward gisoit N.  $\frac{1}{4}$  E. , une  
 pointe de terre N. N. O. , & le cap Holland  
 O.  $\frac{1}{2}$  S. La latitude en cet endroit étoit , sui-  
 vant notre observation ,  $50^{\circ} 3'$  S. , & le dé-  
 troit avoit environ six milles de large. Peu de  
 tems après , j'envoyai un canot dans la baie  
 de Snug , pour y chercher un mouillage ; mais  
 le vent venant de terre , je me tins encore au  
 large toute la nuit. A un mille du rivage nous  
 n'avions point de fond à 140 brasses.

Le 19 au matin , le *Swallow* ayant fait  
 signal pour mouiller sous le cap Holland , nous  
 y courûmes , & jetâmes l'ancre à 10 brasses ,  
 sur un fond de sable clair. Ayant envoyé les  
 canots plus loin pour fonder , nous reconnû-  
 mes que nous étions très-près d'une bande de  
 rochers ; en conséquence , nous retirâmes  
 l'ancre & la mouillâmes un peu plus loin à 12  
 brasses de fond : nous étions à environ un

**1767.** demi-mille de la côte, précisément vis-à-vis d'un courant d'eau assez considérable, qui tombe des montagnes avec beaucoup de rapidité; car la terre est en cet endroit d'une hauteur prodigieuse. Le cap Holland nous restoit à l'O. S. O.  $\frac{1}{2}$  O., & le cap Froward à l'est. Nous étions, suivant l'observation, par  $53^{\circ} 58'$  de latitude S.

Le lendemain au matin, nous fîmes un peu d'eau, & cueillîmes beaucoup de céleri sauvage; mais nous ne pûmes point prendre de poisson, excepté quelques moules. J'envoyai les canots pour sonder, & je reconnus qu'il y avoit un très-bon mouillage à environ un demi-mille de terre, depuis le cap jusqu'à quatre milles au-dessous; & tout à côté du cap un bon havre, où un vaisseau pouvoit se rafraîchir avec plus de sûreté qu'au port Famine; parce qu'il s'y trouvoit une grande rivière d'eau douce, avec beaucoup de bois, de céleri & de canneberges; mais on n'y pouvoit avoir d'autres poissons que des moules.

Après nous être pourvus d'eau & de bois, nous quittâmes cet endroit, le 22, vers les trois heures après midi. A neuf heures du soir, le vaisseau étoit à deux milles de la côte, le cap Galand gisoit O.  $\frac{1}{2}$  N. à deux lieues de distance, le cap Holland E.  $\frac{1}{4}$  N. à six lieues; ces deux caps étant à-peu-près sur la même ligne. Nous voyions une tache blanche de l'isle Monmouth au S. S. O.  $\frac{3}{4}$  O., & l'isle

Rupert étoit O. S. O. Le détroit n'a pas plus de cinq milles en cet endroit ; & nous trouvâmes une marée qui produisoit un effet extraordinaire , car il étoit impossible de tenir le cap sur aucun point.

---

1767.

Le lendemain au matin à six heures , le Swallow fit signal qu'il avoit trouvé un mouillage ; & à huit heures nous jetâmes l'ancre dans une baie sous le cap Galand , à 10 brasses , fond vaseux. La pointe orientale du cap Galand couroit au S. O.  $12^{\circ} 30'$  O. ; la pointe de la terre la plus orientale E.  $\frac{1}{4}$  S. E. ; une pointe faisant l'embouchure d'une riviere , N.  $\frac{1}{4}$  N. O. ; & la tache blanche de l'isle Charles , S. O. Les canots ayant été envoyés pour sonder , trouverent par-tout un bon mouillage , excepté à la distance de deux encablures au S. O. du vaisseau , où le fond étoit de corail , à 16 brasses de ligne. L'après-midi j'envoyai le maître pour examiner la baie & un lagon considérable ; il rapporta que le lagon étoit le havre le plus commode que nous eussions encore trouvé dans le détroit , ayant 5 brasses de fond à l'entrée , & de 4 à 5 dans le milieu ; qu'il étoit capable de recevoir un grand nombre de navires , & qu'il y avoit trois grandes rivieres d'eau douce , avec beaucoup de céleri. Nous eûmes le malheur d'y déchirer un filet de seine , qui s'embarrassa dans des bois arrêtés à l'embouchure de ces rivieres. Nous ne pêchâmes que très-peu de poisson ; mais nous

C iij

~~1767~~ en fûmes bien dédommagés par un nombre  
1767. incroyable de canards sauvages, que nous  
prîmes.

Les montagnes de cette côte sont très-élevées ; le maître du Swallow grimpa sur une des plus hautes, espérant que du sommet il pourroit découvrir la mer du Sud ; mais il trouva que la vue étoit interceptée par des montagnes encore plus hautes, situées sur la côte méridionale. Cependant, avant de descendre, il éleva sur cette montagne une pyramide, dans laquelle il déposa une bouteille contenant un chélin, & un papier sur lequel étoient écrits le nom du vaisseau & la date de l'année : monument qui peut-être restera dans ce lieu sauvage jusqu'à la destruction du globe.

Le 24 au matin, nous prîmes deux canots, & nous examinâmes la baie Descordes, que nous trouvâmes très-inférieure à celle où le vaisseau mouilloit. Elle avoit, à la vérité, un lagon plus étendu ; mais l'entrée en étoit très-étroite, & barrée par une batture où il n'y avoit pas assez d'eau pour mettre à flot un vaisseau de grand port. L'entrée de la baie avoit d'ailleurs un fond de roches, & plus avant le fond étoit sale.

Nous vîmes en cet endroit un animal qui ressembloit à un âne ; mais il avoit le pied fourchu, comme nous le découvrîmes ensuite en suivant ses traces, & il couroit avec autant de vitesse qu'un daim. C'étoit le premier qua-

drupede que nous eussions vu dans le détroit, 1767.  
 excepté à l'entrée, où nous apperçûmes les guanaques que nous ne pûmes obtenir en échange des Patagons. Nous tirâmes cet animal, mais sans pouvoir l'atteindre ; il est vraisemblablement inconnu aux naturalistes d'Europe.

Le pays qui se trouve dans les environs, présente l'aspect le plus aride & le plus sauvage ; les montagnes de chaque côté du détroit, sont d'une élévation prodigieuse : du pied, jusqu'à un quart de leur hauteur, elles sont couvertes de gros arbres ; de là, jusqu'au milieu, on ne voit plus que des arbrustes desséchés ; plus haut, on apperçoit des tas de neige, & des fragmens de roc brisé ; le sommet est entièrement nu, & s'élève au-dessus des nuages, en morceaux de rochers entassés les uns sur les autres, qui ressemblent à des ruines de la nature dévouées à une éternelle stérilité.

Nous allâmes sur deux bateaux aux Isles Royales, & nous y fondâmes sans trouver de fond. Le courant de la marée étoit très-rapide par-tout où il y avoit une ouverture, & un vaisseau ne peut pas en approcher sans le plus grand danger. Quiconque navigue dans cette partie du détroit, doit constamment ranger de près la côte du nord, & ne pas s'en écarter à plus d'un mille, jusqu'à ce qu'il ait dépassé les Isles Royales. Le courant porte à l'est pendant les vingt-quatre heures entières, & il

**1767.** faut absolument l'éviter. La rade du cap Galand est à  $53^{\circ} 50'$  de latitude S.

Nous restâmes à cette place , faisant de l'eau & du bois , & ramassant des moules & des herbage , jusqu'au 27 au matin , lorsqu'une des chaloupes qui avoit été envoyée pour estimer le courant , revint , & nous rapporta que sa vitesse étoit de deux milles par heure ; mais que le vent étant nord , nous pouvions vraisemblablement tourner avant la nuit la baie d'Elizabeth & la rade d'York : en conséquence , nous nous hâtâmes de lever l'ancre. Le 28 , à midi , la pointe occidentale du cap Galand étoit O. N. O. à un demi-mille de distance , & la tache blanche de l'isle Saint-Charles étoit S. E.  $\frac{1}{4}$  S. Le vent souffloit de terre avec violence & par raffales ; à deux heures nous avions la pointe occidentale du cap Galand à l'est , éloignée de trois lieues , & la pointe d'York à O. N. O. éloignée de cinq lieues. A cinq heures nous arrivâmes à la rade d'York , la pointe gisant au N. E. à la distance d'un demi-mille : alors le vaisseau fut pris en poupe ; un fort courant avec une pesante raffale nous chassa avec tant de violence sous le vent , que nous eûmes beaucoup de peine à gagner la baie d'Elizabeth , où nous mouillâmes à 12 brasses de fond , près d'une rivière. Le *Swallow* étant à l'ancre vis-à-vis de la pointe de la baie & très-près des rochers , j'envoyai à son secours tous les canots avec des ancres & des hanfieres ;

nous parvîmes à le remorquer contre le vent , & à l'amener dans un bon mouillage. La pointe d'York restoit alors O.  $\frac{1}{4}$  de N. ; nous avions un bas-fond avec des herbes dessus, O. N. O. à un cable de distance ; la pointe de Passage , S. E.  $\frac{1}{2}$  E. à un demi-mille ; un rocher près de l'isle Rupert S.  $\frac{1}{2}$  E. & un ruisseau qui étoit sur la baie, N. E.  $\frac{1}{4}$  E. , à environ trois encablures. Peu de tems après le coucher du soleil , nous vîmes une grande fumée sur la côte méridionale , & une autre sur l'isle du Prince Rupert.

1767.

Le 29 de grand matin , j'envoyai les chaloupes à terre pour faire de l'eau ; peu de tems après que nos gens furent descendus , trois pirogues partirent de la côte méridionale , & débarquerent 16 Américains sur la pointe orientale de la baie. Lorsqu'ils furent à environ cent verges de distance de nos gens , ils s'arrêtèrent , appelèrent ceux-ci , & leur firent des signes d'amitié ; nos matelots leur en firent de leur côté , en leur montrant quelques fils de raffade & d'autres bagatelles. La vue de ces objets parut faire beaucoup de plaisir aux Américains ; qui poussèrent des cris de joie ; nos gens imiterent ces cris ; les Américains s'avancerent alors , continuant leurs cris avec de grands éclats de rire. Les deux troupes s'étant jointes , on se frappa mutuellement dans les mains , & nos gens donnerent aux Américains plusieurs des bagatelles qu'ils leur

**1767.** avoient montrées de loin. Ces Américains étoient couverts de peaux de veaux marins, & exhaloient une horrible puanteur ; quelques-uns mangeoient de la viande pourrie & du poisson crud , avec l'air d'un appétit très-vif & d'un très-grand plaisir. Ils avoient le même teint que ceux que nous avons déjà vus , mais ils étoient d'une taille beaucoup plus petite ; le plus grand de ceux-ci n'avoit pas plus de cinq pieds six pouces. Ils paroissoient transis de froid , & ils se hâtèrent d'allumer de grands feux. Il n'est pas aisé de concevoir comment ils peuvent vivre en hiver ; car la saison étoit déjà si dure , qu'il tomboit fréquemment de la neige. Ils étoient armés d'arcs , avec des fleches & des javelines , dont la pointe étoit de caillou aiguisé en forme de langue de serpent ; ils lançoient les unes & les autres avec beaucoup de force & d'adresse , ne manquant presque jamais un but placé à une distance assez considérable. Lorsqu'ils voulurent allumer du feu , ils frappèrent d'un caillou contre un morceau de mondic , en tenant au-dessous , pour recevoir les étincelles , un peu de mousse ou de duvet , mêlé avec de la terre blanchâtre , qui prenoit feu comme de l'amadou. Ils prirent ensuite de l'herbe sèche , qui étoit fort abondante en cet endroit , & y mettant la mousse allumée , l'enflammerent dans une minute en l'agitant dans l'air.

La chaloupe étant revenue , amena trois de



ces Américains , qui ne parurent examiner avec quelque empressement que nos habits & un miroir : ce miroir leur fit autant de plaisir qu'aux Patagons , & parut les surprendre encore davantage. Lorsqu'ils y jeterent les yeux pour la première fois , ils se retournerent aussi-tôt ; nous regardant d'abord , puis se regardant les uns les autres ; ils y reporterent ensuite la vue brusquement & comme par surprise , se retournant comme auparavant ; après quoi ils alloient regarder derrière le miroir avec un air d'empressement. Lorsqu'ils se furent familiarisés par degrés avec cet objet , ils sourioient devant la glace ; & voyant l'image sourire aussi , ils témoignoiient leur joie par les plus bruyans éclats de rire. Ils parurent cependant quitter tout ce qu'ils avoient vu , avec une parfaite indifférence ; vraisemblablement le peu qu'ils possédoient , suffisoit à leurs desirs. Ils mangèrent de tout ce qu'on leur offrit , mais ne voulurent boire que de l'eau.

Lorsqu'ils quitterent le vaisseau , j'allai à terre avec eux , & je trouvai plusieurs de leurs femmes & de leurs enfans qui étoient venus à l'endroit où nous faisions de l'eau. Je leur distribuai quelques bagatelles , dont ils parurent s'amuser un moment ; ils nous donnerent en échange quelques-unes de leurs armes & plusieurs morceaux de mondic , tel qu'on en trouve dans les mines d'étain de Cornouailles. Ils nous firent entendre qu'ils le ramassoient sur

1767.

les montagnes, qui probablement renferment des mines d'étain, & peut-être des métaux plus précieux. Comme ce pays semble être le plus sauvage & le plus inhabitable qu'il y ait au monde, sans excepter les parties les plus désertes de la Suede & de la Norwege, les habitans paroissent être les plus misérables de l'espece humaine : leur entiere indifférence pour tous les objets nouveaux qu'ils voyoient & qui marquoient la supériorité de notre état sur le leur, pouvoit bien les préserver des regrets qui accompagnent les desirs non satisfaits : mais ce ne pouvoit être cependant que l'effet de leur stupidité ; car des êtres qui se contentent des jouissances communes à tous les animaux, ne peuvent pas prétendre aux prérogatives de l'espece humaine.

Lorsque ces Américains nous quitterent & s'embarquerent dans leurs pirogues, ils y éleverent une peau de veau marin pour servir de voile, & cinglerent vers la côte méridionale, où nous apperçûmes plusieurs de leurs huttes. Nous observâmes qu'aucun d'eux, en s'en allant, ne retourna la tête pour regarder le vaisseau où nous ; tant étoit foible l'impression qu'avoient faite sur eux les merveilles qu'ils avoient vues, & tant ils paroissoient absorbés par la sensation du moment présent, sans aucune habitude de réfléchir sur le passé.

Nous restâmes en cet endroit jusqu'au 3 février. Vers une heure nous levâmes l'ancre ;

un coup de vent subit nous prit en poupe , avec tant de violence que les deux bâtimens furent dans le danger le plus imminent d'être chassés à terre sur une chaîne de rochers. Heureusement le vent changea tout-à-coup , & nous reprîmes le large sans avoir reçu de dommage.

---

 1767.

A cinq heures après-midi , la marée étant finie & le vent tournant à l'ouest , nous gouvernâmes vers la rade d'York , & à la fin nous y jetâmes l'ancre. En même tems le *Swallow* , qui étoit fort près de la baie des Isles , sous le cap Quade , tâcha d'y entrer ; mais la marée l'obligea de revenir à la rade d'York. Dans cette situation , nous avions le cap Quade à l'O.  $\frac{1}{2}$  S. à neuf milles de distance ; la pointe d'York , à l'E. S. E. à la distance d'un mille ; la riviere de Batchelor au N. N. O. à trois quarts de mille ; l'entrée du canal Saint-Jérôme au N. O.  $\frac{1}{4}$  O. & une petite isle sur la côte méridionale à l'O.  $\frac{1}{4}$  S. Le courant de la marée y étoit rapide & incertain : il couroit en général à l'est ; mais quelquefois , quoique rarement , il portoit à l'ouest six heures de suite. Le même soir , nous vîmes cinq canots américains sortir de la riviere de Batchelor , & remonter le canal de Saint-Jérôme.

Les bateaux que j'avois envoyés pour sonder les deux rives du détroit & toutes les parties de la baie , revinrent le 4 au matin , & rapporterent qu'il y avoit un bon mouillage dans

**1767.** le canal Saint - Jérôme , & dans toute la route, depuis la station du vaisseau jusqu'à environ un demi-mille de la côte ; de même qu'entre la pointe d'Elizabeth & la pointe d'York , près de celle-ci , à la distance d'une encablure & demie des goëmons , où l'on trouve 16 brasses d'eau fond de vase. Il y avoit encore d'autres endroits au-dessous des isles, du côté du sud, où un vaisseau pouvoit mouiller ; mais la force & l'incertitude des marées, & les violentes raffales qui venoient des hautes terres dont ces endroits étoient entourés, les rendoient trop peu sûrs. Dès que les chaloupes furent revenues , j'y fis passer de nouveaux rameurs , & j'y entrai moi-même pour remonter la riviere de Batchelor ; nous trouvâmes à l'entrée une barre , qui , en certains tems de la marée , doit être dangereuse. Nous jetâmes la seine ; & nous aurions pris une grande quantité de poissons , si les herbes & les troncs d'arbres qui étoient au fond de la riviere , n'avoient pas embarrassé notre filet. Nous descendîmes ensuite à terre , où nous vîmes plusieurs huttes des habitans , & quelques-uns de leurs chiens qui s'enfuirent dès qu'ils nous apperçurent. Nous vîmes aussi des autruches ; mais elles étoient hors de la portée du fusil. Nous ramassâmes des moules , des lépas , des œufs de mer , & nous cueillîmes une grande quantité de céleri & d'orties.

En remontant cette riviere à trois milles ,

entre le mont de Misere & une autre montagne d'une hauteur prodigieuse , il y a sur la côte de l'ouest une cataracte d'un effet très-frappant. Elle se précipite d'environ 400 verges de haut ; dans la moitié de sa course elle roule sur un plan très-escarpé ; l'autre moitié forme une chute absolument perpendiculaire, & le bruit n'en est pas moins imposant que la vue. 1767.

Les vents contraires nous retinrent en cet endroit jusqu'au 14 au matin , où nous levâmes l'ancre , & en moins d'une demi-heure le courant porta le vaisseau vers la riviere de Batchelor. Nous mîmes alors le navire sur ses étais ; & tandis qu'il tournoit , ce qui fut assez long , nous tombâmes sur une batture où nous n'avions guere que 16 pieds d'eau avec un fond de roches ; de sorte que nous étions dans un très-grand danger , car le navire tiroit 16 pieds 9 pouces d'eau à la poupe & 15 pieds 1 pouce à l'avant. Le vaisseau ayant fait un peu de chemin , descendit à 3 brasses ; à deux encablures plus loin , nous en eûmes 5 , & en très-peu de tems nous trouvâmes une mer profonde. Nous continuâmes de manœuvrer au vent jusqu'à quatre heures après midi ; & trouvant alors que nous n'avions plus de fond , nous retournâmes à notre station , & mouillâmes de nouveau à la rade d'York.

Nous y restâmes jusqu'au 17 à cinq heures du matin , où nous levâmes l'ancre & touâmes

**1767.** le vaisseau hors de la rade. A neuf heures , quoique nous eussions un vent frais d'ouest , le vaisseau fut emporté par un courant avec beaucoup de violence vers la côte du sud ; toutes les chaloupes remorquoient à l'avant , & les voiles étoient sans mouvement : cependant nous approchâmes si près de terre , que les rames des chaloupes s'embarrafferent dans les herbes. Nous fûmes ainsi entraînés pendant près de trois quarts d'heure , & nous nous attendions à chaque instant à être brisés contre le rocher , dont nous étions rarement à une plus grande distance que la longueur du vaisseau , & dont souvent nous n'étions pas à la moitié de cette distance. Nous jetâmes la sonde des deux côtés , & nous trouvâmes que du côté de terre il y avoit de 14 à 20 brasses , tandis que de l'autre bord nous ne trouvions point de fond. Comme tous nos efforts étoient inutiles , nous nous résignâmes à notre destinée , & nous attendîmes l'événement dans un état d'incertitude qui différoit peu du désespoir. A la fin cependant nous entrâmes dans la rade de Saint-David , & un courant qui en partoît nous remit au milieu du canal. Pendant ce tems-là , le Swallow étoit sur la côte du nord , & il ne put apprendre notre danger que lorsqu'il fut passé. Nous envoyâmes alors les chaloupes pour chercher un mouillage ; à midi , le cap Quade nous restoit au N. N. E. , & la pointe de Saint-David au S. E.

Les

Les chaloupes revinrent à environ une heure, après avoir trouvé un mouillage dans une petite baie, que nous appellâmes baie de Butler, du nom d'un de nos contre-mâîtres, qui l'avoit découvert. Elle gît à l'ouest de la baie de Rider sur la côte méridionale du détroit, qui en cet endroit a environ deux milles de largeur. Nous y entrâmes avec la marée qui portoit à l'ouest avec rapidité, & nous jetâmes l'ancre à 16 brasses d'eau. Les extrémités de la baie de l'O.  $\frac{1}{4}$  N. au N.  $\frac{1}{2}$  O. sont séparées d'environ un quart de mille; nous avions, à la distance d'un peu moins de deux cables, un ruisseau gisant au S.  $\frac{1}{2}$  O.; & le cap Quade au nord, éloigné de quatre milles. Le *Swallow* étoit alors mouillé dans la baie des Isles, sur la côte septentrionale, à environ six milles de distance. J'envoyai tous les canots pour sonder autour du vaisseau & dans les baies voisines: ils revinrent, & nous rapportèrent qu'ils n'avoient pu trouver aucun endroit propre à recevoir le vaisseau, & qu'on n'en pourroit trouver aucun entre le cap Quade & le cap Notch.

Nous restâmes dans cette station jusqu'au 26; vers le midi de ce jour-là les nuages s'épaissirent à l'ouest; à une heure il s'éleva une tempête, & il tomba une quantité prodigieuse de pluie & de grêle. Nous amenâmes sur-le-champ les vergues & les perroquets, & ayant accroché deux cables à un rocher, nous y ha-

1767. lâmes le vaisseau ; nous lâchâmes alors la petite ancre d'affourche , & jetâmes deux cables en avant ; en même tems nous mîmes dehors deux autres hanfieres que nous amarrâmes à deux autres rochers , & nous fîmes tout ce qui étoit en notre pouvoir pour retenir & assurer le vaisseau. Le vent continua à augmenter jusqu'à six heures du soir , & à notre grande surprise , la mer monta par-dessus le château-d'avant jusques sur le tillac : ce que nous aurions jugé impossible , vu le peu de largeur du détroit & la petitesse de la baie où nous étions. Nous courûmes le plus grand danger ; car si les cables s'étoient rompus , nous n'aurions pas pu sortir à voile , & nous n'avions pas assez de place pour jeter une autre ancre ; de sorte que nous aurions été brisés en pieces dans peu de minutes , & vraisemblablement personne n'auroit pu échapper. Heureusement vers les huit heures le vent devint moins violent ; & ayant diminué par degrés pendant la nuit , nous eûmes un tems passable le lendemain au matin.

En levant notre ancre , nous vîmes avec plaisir que le cable en étoit sain ; cependant les hanfieres en frottant contre le rocher avoient été endommagées , quoiqu'elles fussent garnies de morceaux de toiles à voiles & d'autres choses.

La premiere chose que je fis , après les opérations nécessaires qu'exigeoit le vaisseau , fut



d'envoyer une chaloupe au Swallow , pour savoir comment il s'étoit trouvé pendant la tempête. J'appris qu'il avoit très-pen souffert du vent , mais qu'il avoit manqué de périr par la rapidité de la marée , en passant à travers les isles deux jours auparavant ; que , malgré la réparation qui avoit été faite à son gouvernail , il gouvernoit & manœuvroit si mal , que toutes les fois qu'il quittoit une rade , il y avoit à craindre que le bâtiment ne pût pas mouiller ailleurs en sûreté. Le capitaine me fit prier en conséquence , de considérer que son navire ne pouvoit plus être utile à l'expédition , & de lui prescrire ce qu'il jugeroit de plus convenable pour le service public. Je répondis que les lords de l'amirauté ayant nommé le Swallow pour accompagner le Dauphin , il devoit continuer de l'accompagner tant qu'il pourroit le faire ; que son état le rendant mauvais voilier , je prendrois son tems & suivrois ses mouvemens , & que , s'il arrivoit à l'un de nous quelque accident , l'autre lui donneroit l'assistance qui seroit en son pouvoir.

Nous restâmes là huit jours , pendant lesquels nous complétâmes notre provision de bois & d'eau , nous séchâmes nos voiles , & nous envoyâmes une partie de nos gens à terre , pour y laver leur linge & dégourdir leurs jambes ; ce qui étoit d'autant plus nécessaire que le froid , la neige & la tempête les avoient retenus trop long-tems dans le bas du vaisseau.

D ij

1767.

**1767.** Nous primes des moules & des lépas , & cueillîmes une grande quantité de céleri & d'orties. Les moules étoient les plus grandes que j'eusse jamais vues ; il y en avoit de cinq à six pouces de longueur. Nous primes aussi une grande quantité d'un beau poisson , rouge & ferme , assez semblable au gurnet ; quelques-uns de ces poissons pesoient de quatre à cinq livres. Nous nous occupâmes en même tems une partie du jour à sonder le courant , que nous trouvâmes constamment dirigé à l'est.

Le maître du vaisseau ayant été envoyé pour chercher des mouillages , rapporta qu'il n'avoit pas pu trouver d'abri , excepté près du rivage , où il ne faudroit le chercher que dans les cas de la plus urgente nécessité. Il avoit débarqué dans une grande isle sur la côte septentrionale du canal de Snow ; & là , presque mourant de froid , il se hâta de faire un grand feu avec de petits arbrès qu'il trouva. Il grimpa ensuite sur une montagne de roche , avec un officier de poupe & un des matelots , pour observer le détroit & les tristes régions qui l'environnent. Il trouva que le canal , à son entrée , étoit tout aussi large que plusieurs parties du détroit , & ne devenoit guere plus étroit dans un espace de plusieurs milles sur le côté de la terre de Feu. Il trouva le pays qui bordoit la côte du sud plus horrible & plus sauvage qu'aucun qu'il eût jamais vu ; c'étoient des montagnes raboteuses , plus hautes que les

nues, absolument dépouillées depuis leur base jusqu'à leur sommet, & où l'on n'appercevoit pas un seul arbrisseau ni un seul brin d'herbe. Les vallées ne présentoient pas un aspect moins affreux; elles étoient entièrement couvertes de couches profondes de neige, excepté en quelques endroits où elle avoit été emportée ou glacée par les torrens qui s'échappent des crevasses de la montagne, & se précipitent des hauteurs où ils se forment par la fonte des neiges; ces vallées, dans les endroits même où elles ne sont pas couvertes par la neige, sont aussi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent. 1767.

Le premier mars, à quatre heures & demie du matin, nous vîmes le Swallow sous voiles, sur la côte septentrionale du cap Quade. A sept heures nous levâmes l'ancre, & sortîmes de la baie de Butler; mais un calme qui survint peu de tems après, nous obligea de faire touer le vaisseau par les chaloupes, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à éviter les rochers. Comme le passage étoit très-étroit, nous envoyâmes les chaloupes vers le midi, pour chercher un mouillage sur la côte du nord. Le cap Notch étoit alors O.  $\frac{1}{4}$  N.  $\frac{1}{2}$  N. entre trois & quatre lieues, & le cap Quade étoit E.  $\frac{1}{2}$  N. à trois lieues de distance.

Vers les trois heures après midi, le vent étant très-petit, nous mouillâmes avec le Swallow, sous la côte du nord, dans une petite

**1767.** baie, où est une montagne de roche haute & escarpée, dont le sommet ressemble à la tête d'un lion ; pour cette raison nous nommâmes la baie l'anse du Lion. Nous y avions 40 brasses ; l'eau étoit très-profonde sur les bords même de la côte, & à un demi-cable du vaisseau il n'y avoit plus de fond.

Nous envoyâmes les chaloupes à l'ouest pour chercher d'autres mouillages ; elles revinrent à minuit, & rapportèrent qu'il y avoit une baie à la distance d'environ quatre milles, & que la baie de Goodluck étoit à trois lieues vers l'ouest.

Le lendemain à midi & demi, le vent étant au nord, nous partîmes de l'anse du Lion, & à cinq heures nous jetâmes l'ancre dans celle de Goodluck, à 28 brasses de fond, éloignée des rochers d'environ un demi-cable. Une isle de rocher, à l'extrémité occidentale de la baie, gisoit N. O.  $\frac{1}{4}$  O., à environ un cable & demi de distance ; & une pointe basse, qui fait l'extrémité orientale de la baie, gisoit E. S. E., à la distance d'environ un mille. Il y avoit entre cette pointe & le vaisseau, plusieurs batitures, & au fond de la baie, deux rochers, dont le plus grand gisoit N. E.  $\frac{1}{4}$  N., & le plus petit N.  $\frac{1}{4}$  E. Il partoît de ces rochers des basfonds qui couroient au S. E., & qu'on pouvoit connoître par les herbes dont ils sont couverts ; le vaisseau n'en étoit qu'à un demi-cable de distance. Quand il tournoit la poupe

vers la côte , nous avions seize brasses d'eau sur un fond de roche ; quand il portoit le cap à terre , nous avions cinquante brasses sur un fond de sable. Le cap Notch nous restoit à l'O.  $\frac{1}{4}$  S.  $\frac{1}{2}$  O. , éloigné d'environ une lieue ; dans l'espace intermédiaire , il y avoit un grand lagon que nous ne pûmes pas sonder , parce que le vent étoit trop fort pendant tout le tems que nous y restâmes. Après que nous eûmes amarré le vaisseau , nous envoyâmes deux bateaux au secours du Swallow , & un autre pour chercher un mouillage au-delà du cap Notch. Les deux premières touchèrent le Swallow dans une petite baie , où il courut un grand danger ; parce que le vent souffloit du sud avec assez de violence , & que l'anse étoit non-seulement petite , mais encore pleine de rochers & ouverte aux vents de S. E.

Tout le jour suivant & toute la nuit , nous eûmes des coups de vents , une grosse mer , & beaucoup de grêle & de pluie. Le lendemain au matin les bouffées de vent furent si violentes , qu'il étoit impossible de rester sur le tillac. Elles ne duroient pas plus d'une minute , mais elles étoient si fréquentes que les cables étoient constamment tendus avec force , & qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'ils ne rompiissent. Tout le monde croyoit que le Swallow ne pourroit pas se tirer d'où il étoit ; & plusieurs personnes étoient si fortement persuadées que le bâtiment alloit périr , qu'elles

~~Il~~ croyoient déjà voir quelques-uns des matelots  
1767. passer sur les rochers pour venir joindre le  
vaisseau. Ce mauvais tems dura jusqu'au 7 ,  
sans que nous pussions envoyer de bateaux  
pour s'informer de son état. Le vent ayant  
enfin diminué le 7 , nous dépêchâmes vers les  
quatre heures du matin un canot qui nous  
rapporta que le bâtiment étoit en sûreté , mais  
que la fatigue des gens avoit été incroyable ,  
tout l'équipage ayant été obligé d'être constamment sur le tillac près de trois jours & de  
trois nuits. A minuit , les raffales soufflerent  
de nouveau , mais avec un peu moins de violence , & furent accompagnées de neige , de  
pluie & de grêle. Comme le tems étoit alors  
extrêmement froid , & que l'équipage n'avoit  
pas le tems de sécher ses habits , je fis tirer des  
coffres , le lendemain au matin , onze balles  
de grosse étoffe de laine , appelée *fearnoughib* ,  
qui avoient été données par le gouvernement ;  
& je fis travailler tous les tailleurs , pour en  
faire sur-le-champ des capots à chacun des marins.

Je donnai deux verges trente-quatre pouces  
d'étoffe pour chacun de ces capots , parce que  
je voulus qu'on les fit très-grands. J'envoyai  
sept balles de la même étoffe au *Swallow*. Le  
capitaine en fit faire de même des capots pour  
ses gens. Je pris aussi trois balles d'étoffe plus  
fine , dont je fis faire des capots pour chaque  
officier des deux bâtimens , & j'eus le plaisir

de voir que ce secours leur étoit très-agréable. 1767.

Nous fûmes obligés de rester une semaine entière dans cette situation ; & pendant ce tems-là je réduisis mon vaisseau , ainsi que le *Swallow* , aux deux tiers de la portion , à l'exception de l'eau-de-vie ; mais je continuai le déjeûné tant que nous eûmes les légumes & l'eau en abondance.

Le 15 , vers midi , nous vîmes le *Swallow* sous voiles ; & le tems étant calme , nous envoyâmes à son secours notre chaloupe , qui la remorqua dans un très-bon havre sur la côte du sud , vis-à-vis de l'endroit où nous étions , & revint le soir. Le rapport qu'on nous fit de ce havre nous déterminâ à y entrer aussi-tôt que nous le pourrions. En conséquence , le lendemain , à huit heures du matin , nous quittâmes la baie de Goodluck & nous nous trouvâmes fort heureux d'en sortir sains & saufs. Quand nous fûmes en travers du havre où étoit le *Swallow* , nous tirâmes plusieurs coups de canon , afin de lui faire signal d'envoyer ses bateaux pour nous aider à entrer ; sur-le-champ le maître vint à bord de notre vaisseau , & nous conduisit dans une station très-commode , où nous mouillâmes à 28 brasses sur un fond vaseux. Ce havre est à l'abri de tous les vents , & excellent à tous égards ; nous lui donnâmes le nom de havre du *Swallow*. Il s'y trouve deux canaux , l'un & l'autre très-étroits , mais qui ne sont pas dangereux , parce

que les rochers se reconnoissent aisément par  
1767. les herbes qui s'élevent dessus.

Le lendemain au matin , à neuf heures , le vent soufflant de l'est , nous levâmes l'ancre , & mîmes à la voile. A midi , nous prîmes le *Swallow* à la remorque ; mais à cinq heures , le vent étant très - foible , nous cessâmes de touer. A huit heures du soir , les bateaux que nous avions envoyés pour chercher un mouillage , revinrent sans en avoir trouvé aucun. A neuf heures nous eûmes des vents frais , & à minuit le cap Upright nous restoit S. S. O.  $\frac{1}{2}$  O.

Le lendemain à sept heures du matin , nous reprîmes le *Swallow* à la toue ; mais nous fûmes encore obligés de l'abandonner & de faire des bords , attendu que le tems s'obscurcit , que la mer s'enfla , & que nous voyions la terre tout près du bord opposé au vent. Comme on ne pouvoit point trouver d'endroit pour jeter l'ancre , le capitaine Carteret me conseilla d'arriver sur la baie d'Upright , & j'y consentis : comme il connoissoit la route , il marcha à l'avant ; les bateaux eurent ordre d'aller entre lui & la côte , & nous suivîmes. A onze heures , n'ayant que peu de vent , nous arrivâmes en travers d'un grand lagon ; comme il y avoit un courant qui y portoit avec force , le *Swallow* fut chassé parmi les brisans , tout près de la côte opposée au vent. Pour comble de malheur , le tems étoit obscurci par un brouil-



Jard épais, il n'y avoit point de mouillage & la houle étoit très-forte. Dans cette périlleuse situation, le Swallow fit signal d'incommodité, & nous envoyâmes sur-le-champ à son secours notre chaloupe & d'autres bateaux. Les bateaux le remorquerent; mais leurs efforts auroient été inutiles, si un vent frais qui souffla tout-à-coup de terre, n'avoit pas chassé le bâtiment au large. 1767.

La mer étant devenue fort grosse vers le midi, nous tournâmes le cap vers la côte septentrionale. Nous nous trouvâmes bientôt entourés d'isles; mais le brouillard étoit si épais que nous ne savions ni où nous étions, ni quelle route nous devons prendre. Nous envoyâmes les bateaux jeter la sonde parmi ces isles, mais on ne put point trouver de mouillage; nous conjecturâmes alors que nous étions dans la baie des isles, & qu'il ne nous restoit de moyen pour échapper au naufrage, que de porter sur-le-champ au large; mais cela n'étoit pas aisé, car j'étois presque continuellement obligé de louvoyer pour éviter une isle ou un rocher. A quatre heures après-midi, le tems s'éclaircit heureusement pendant une minute; & ce fut assez pour nous faire reconnoître le cap Upright, où nous cinglâmes sur-le-champ, & à cinq heures & demie nous mouillâmes, ainsi que le Swallow, dans la baie. Quand nous laissâmes tomber l'ancre, nous avions 24 brasses d'eau; & après avoir

1767. viré la longueur d'un cable , nous trouvâmes 46 brasses sur un fond vaseux. Dans cette station , nous avions un mondrain sur la côte septentrionale au N. O.  $\frac{1}{2}$  N. , à cinq lieues de distance , & une petite isle près de nous , au S. E. 14° à l'E.

Peu de tems après que nous eûmes jeté l'ancre , le Swallow chassa à la dérive , quoiqu'il eût deux ancras à l'avant ; mais il fut à la fin ramené à 70 brasses de fond , à environ un cable de notre poupe. A quatre heures du matin , j'envoyai les chaloupes à son bord , avec un nombre considérable de matelots , des ancras & des hanfieres , pour lever ses ancras & le remorquer contre le vent. Quand on voulut lever sa grande ancre d'affourche , on trouva qu'elle étoit embarrassée avec la petite ; je jugeai qu'il étoit nécessaire d'envoyer à bord le cable de toue , qui servit à tirer le navire ; il fallut un jour entier pour débarrasser les ancras & touer le Swallow jusques dans un lieu sûr ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de travail & de peine que nous en vînmes à bout.

Le 18 , nous eûmes des vents frais , & nous envoyâmes les chaloupes pour sonder à travers le détroit. A un demi-mille du vaisseau , on trouva 40 , 45 , 50 , 70 , 100 brasses , & ensuite il n'y eut point de fond jusqu'à une encablure du rivage , où il y avoit 90 brasses. Nous amarrâmes le vaisseau à 78 brasses avec l'ancre de toue.

Le lendemain au matin, tandis que nos ~~gens~~ 1767. étoient occupés à faire de l'eau & du bois, & à ramasser du céleri & des moules, deux canots pleins d'Américains arrivèrent sur les flancs du vaisseau. Ils avoient l'air aussi grossiers & aussi misérables que ceux que nous avions vus auparavant dans la baie d'Elizabeth. Ils avoient dans leurs canots de la chair de veaux marins, de blubbers & de pingoins, qu'ils mangeoient toute crue. Un de nos gens qui péchoit à la ligne, donna à un de ces Américains un poisson vivant qu'il venoit de prendre, & qui étoit un peu plus gros qu'un hareng ; l'Américain le prit avec l'avidité d'un chien à qui on donne un os ; il tua d'abord le poisson, en lui donnant un coup de dent près des ouïes, & se mit à le manger, en commençant par la tête & en allant jusqu'à la queue, sans rejeter les arêtes, les nageoires, les écailles, ni les boyaux.

Ces Américains mangerent indistinctement tout ce qu'on leur présenta, crud ou cuit, salé ou frais ; mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Ils étoient tremblans de froid, & n'avoient pour se couvrir qu'une peau de veau marin, jetée simplement sur leurs épaules, & qui ne descendoit pas jusqu'à la ceinture ; nous remarquâmes même qu'en ramant ils laissoient cette peau à côté d'eux & restoient absolument nus ; ils avoient quelques javelines grossièrement armées d'un os à la pointe, & dont

1767. ils se servoient pour percer les veaux marins, les poissons & les pingoins ; nous observâmes que l'un d'eux avoit un morceau de fer de la grandeur d'un ciseau ordinaire , qui étoit attaché à une piece de bois , & paroissoit destiné à servir d'outil plutôt que d'arme.

Ils avoient tous les yeux malades ; ce que nous attribuâmes à l'habitude d'avoir le visage sur la fumée de leurs feux. Ils exhaloient une odeur plus désagréable que celle des renards ; c'étoit vraisemblablement l'effet de leur malpropreté autant que de leur maniere de se nourrir.

Leurs canots avoient environ quinze pieds de long sur trois de largeur , & près de trois de profondeur. Ils étoient faits d'écorces d'arbres, cousues ensemble , soit avec des nerfs de quelques animaux , soit avec des lanieres de cuir. Ils avoient bouché les jointures avec une espèce de jonc , & le dehors étoit enduit de résine ou de gomme , qui empêchoit l'eau de pénétrer dans l'écorce. Quinze petites branches , courbées en arcs , étoient cousues transversalement dans le fond & sur les côtés , & des pieces droites étoient placées au sommet en travers du bateau , & solidement attachées à chaque bout. Mais tout cela étoit mal construit , & nous ne vîmes rien de ces Américains , qui annonçât la moindre industrie. Je leur donnai une hache ou deux , avec quelques grains de verre & d'autres bagatelles qu'ils

emportèrent : ils tournèrent vers le sud, & nous n'en vîmes plus aucun.

---

1767.

Pendant que nous étions dans cette station, nous envoyâmes les bateaux, comme à l'ordinaire, pour chercher des mouillages; ils allèrent jusqu'à dix lieues à l'ouest, & ne trouverent que deux endroits propres à y jeter l'ancre : l'un étoit à l'ouest du cap Upright, dans la baie des isles; mais il étoit difficile d'y entrer & d'en sortir; l'autre fut appelé la baie Dauphin; c'étoit un bon havre avec un fond égal par-tout. Nos gens virent plusieurs petites anses qui étoient toutes dangereuses; parce qu'en y étant, il eût été nécessaire de laisser tomber l'ancre à un demi-cable de distance d'une côte opposée au vent, & d'assurer le vaisseau avec des hanfieres attachées aux rochers. Les gens qui appartenoient à un des bateaux, passèrent une nuit sur une isle, où ils virent arriver six pirogues qui débarquerent environ trente Américains. Ceux-ci coururent sur-le-champ au bateau, & commençoient à en emporter tout ce qu'ils y trouvoient; mais nos gens s'en apperçurent assez à tems pour s'y opposer. Lorsque ces Américains se virent ainsi contrariés dans leur entreprise, ils se retirèrent dans leurs canots & s'armèrent de longues perches & de javelines dont la pointe étoit faite d'os de poisson. Ils ne jugerent pas à propos de commencer un combat; nos gens, qui étoient au nombre de vingt-

1767.

deux , se tinrent seulement sur la défensive ; ensuite , au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnerent aux Américains , ils se rapprocherent les uns des autres , & vécurent en paix tant qu'ils furent ensemble.

Nous eûmes pendant plusieurs jours de la grêle , du tonnerre ; de la pluie , des coups de vent très forts & une grosse mer ; nous jugeâmes que le vaisseau ne pourroit pas tenir , quoiqu'il eût deux ancres à l'avant & deux cables à chaque bout. Les matelots alloient cependant fréquemment à terre pour faire de l'exercice , ce qui contribuoit d'une maniere sensible à entretenir leur santé , & ils y trouvoient presque chaque jour des provisions suffisantes de moules & de légumes.

Parmi les différens dommages que nous avons soufferts , nous avons eu notre cheminée brisée en pieces ; ce qui nous a obligés d'établir la forge & d'employer les armuriers à y faire une nouvelle plaque ; nous fîmes aussi de la chaux avec des coquilles brûlées , & nous parvîmes à remettre la cheminée en état de servir.

Le 30 , nous eûmes pour la première fois un tems plus doux ; nous en profitâmes pour sécher les voiles , qui étoient gâtées par l'humidité , mais que nous n'avions pas encore pu déployer , dans la crainte de tomber à la dérive ; nous mîmes aussi à l'air les voiles de rechange , que nous trouvâmes fort maltraitées

tées par les rats, & nous employâmes les voiliers à les raccommoder.

1767.

Le capitaine Carteret ayant représenté que sa cheminée avoit été brisée, ainsi que la nôtre, nos armuriers lui firent une nouvelle plaque, & la monterent de même avec la chaux que nous fîmes sur le lieu.

Le même jour nous vîmes plusieurs canots pleins d'Américains, descendre sur la côte orientale de la baie; le lendemain au matin plusieurs de ces Américains vinrent à bord, & furent reconnus pour les mêmes que nos gens avoient trouvés dans une isle quelques jours auparavant. Ils se comporterent très-paisiblement, & nous les renvoyâmes, comme de coutume, en leur donnant quelques bagatelles.

Le lendemain, premier avril, d'autres Américains vinrent au vaisseau, apportant avec eux quelques oiseaux, de ceux qu'on appelle *race-horses*. Nos gens acheterent ces oiseaux pour quelque chose de peu de valeur, & je fis présent aux Américains de quelques haches & de quelques couteaux.

Le jour suivant, le maître du *Swallow*, qui avoit été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il en avoit trouvé trois très-bons sur la côte du nord; l'un à environ quatre milles à l'ouest du cap de la Providence, un autre sous la côte orientale du cap Tamer, & le troisième à environ quatre milles à l'ouest

*Tom II.*

E

**1767.** de ce dernier cap ; mais il dit qu'il n'y avoit aucun endroit sous le cap de la Providence où l'on pût jeter l'ancre, parce que le fond étoit de rocher.

Nous vîmes ce même jour venir à bord du vaisseau deux canots , avec quatre hommes & trois petits enfans dans chacun. Les hommes étoient plus vêtus que les Américains que nous avions vus auparavant ; mais les enfans étoient entièrement nus ; ils étoient un peu plus blonds que les hommes , qui paroissoient avoir beaucoup d'attention & de tendresse pour eux , & s'occupoient sur-tout à les lever en l'air , tantôt en-dedans , tantôt en-dehors des canots. Je donnai à ces enfans des colliers & des bracelets , qui parurent leur faire beaucoup de plaisir. Pendant que quelques-uns de ces Américains étoient à bord du vaisseau , & que les autres restoient autour dans leurs canots , il arriva que la chaloupe fut envoyée à terre pour faire de l'eau & du bois. Les Américains qui étoient dans les canots tinrent les yeux fixés sur la chaloupe pendant qu'on l'équipoit ; & dès le moment qu'elle s'éloigna du vaisseau , ils appellerent avec de grands cris ceux qui étoient à bord , & qui paroissant vivement alarmés , sauterent à la hâte dans leurs canots , après y avoir fait descendre leurs enfans , & s'éloignerent sans prononcer une parole. Aucun de nous ne pouvoit deviner la cause de cette émotion soudaine ; mais nous



vîmes ces Américains dans leurs canots , ramant après la chaloupe , poussant de grands cris , avec des marques extraordinaires de trouble & d'effroi. La chaloupe marchoit plus vite qu'eux ; lorsqu'elle approcha du rivage , nos gens apperçurent quelques femmes qui ramassoient des moules parmi les rochers. Cela expliqua sur-le-champ le mystère ; les pauvres Américains craignoient que des étrangers n'attentassent , soit par force , soit par séduction , aux droits des maris : droits dont ils paroissoient plus jaloux que les habitans de beaucoup d'autres pays , en apparence moins sauvages & moins grossiers que ceux-ci. Pour les tranquilliser , nos gens restèrent dans la chaloupe sans ramer , & se laissèrent devancer par les canots. Les Américains , de leur côté , ne cessèrent de crier pour se faire entendre de leurs femmes , jusqu'à ce qu'enfin elles prirent l'alarme elles-mêmes , & s'enfuirent hors de la portée de la vue ; dès que leurs maris furent à terre , ils tirèrent leurs canots sur la plage , & suivirent leurs femmes avec la plus grande célérité.

Nous continuâmes de ramasser des moules tous les jours jusqu'au 5 avril ; mais plusieurs personnes de l'équipage ayant été atteintes de la dysenterie , le chirurgien demanda qu'on n'apportât plus de moules à bord.

Comme le tems étoit toujours orageux & incertain , nous restâmes à l'ancre jusqu'au 10 ;

(E. ij)

**1767.** ce jour-là, à dix heures du matin, nous mîmes à la voile de compagnie avec le *Swallow*. A midi, le cap de la Providence nous restoit au N. N. O. à quatre ou cinq milles. A quatre heures après-midi, nous avions le cap Tamer au N. O.  $\frac{1}{4}$  O.  $\frac{1}{2}$  O. à trois lieues de distance, le cap Upright E. S. E.  $\frac{1}{2}$  S. à trois lieues aussi, & le cap Pillar O. à la distance de dix lieues. Nous gouvernâmes toute la nuit à-peu-près à l'O.  $\frac{1}{2}$  N., & à huit heures du matin nous avions fait trente-huit milles, suivant le loc. Alors le cap Pillar étoit à un demi-mille au S. O., & le *Swallow* étoit à environ trois milles derrière nous. Comme nous n'eûmes plus que peu de vent, nous fûmes obligés de faire autant de voile que nous pûmes, afin de sortir de l'embouchure du détroit. A onze heures, je voulois faire moins de voile à cause du *Swallow*; mais cela ne me fut pas possible, parce qu'un courant nous chassoit avec force sur les isles de Direction, & que le vent étant à l'ouest, il m'étoit indispensable de porter de la voile pour les éviter. Peu de tems après, nous perdîmes de vue le *Swallow*, & nous ne l'avons plus revu depuis. Je fus d'abord tenté de rentrer dans le détroit; mais il s'éleva du brouillard, & la mer devint très-grosse; nous fûmes unanimement d'avis qu'il étoit absolument nécessaire de gagner le large le plutôt qu'il seroit possible, parce qu'à moins de forcer de voiles avant que la mer devînt plus

haute, il nous auroit été impossible de doubler la terre de Feu sur un bord, ou le cap Victoire sur l'autre. A midi nous avions les isles de Direction au N. 21' O. à trois lieues de distance, la coupole de Saint-Paul & le cap Victoire sur la même ligne au nord à sept lieues, & le cap Pillar à l'est, éloigné de six lieues.

1767.

Nous étions, suivant l'observation, par 52° 38' de latitude S. & 76° de longitude O.

Nous quittâmes ainsi cette sauvage & inhabitable région, où, pendant près de quatre mois, nous fûmes presque sans cesse en danger de faire naufrage; où, au milieu de l'été, le tems étoit nébuleux, froid & orageux; où, presque par-tout, les vallées étoient sans verdure & les montagnes sans bois; enfin, où la terre qui se présente à la vue ressemble plus aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés.

Nous étions entrés dans le détroit le 17 décembre 1766; nous en sortîmes le 11 avril de l'année suivante.



1767.

## CHAPITRE III.

*Description particuliere des endroits où nous avons mouillé pendant notre passage dans le détroit, ainsi que des battures & des rochers qui se trouvent dans le voisinage.*

APRÈS avoir débouqué le détroit, nous cinglâmes à l'ouest. Mais avant que de continuer le récit de notre voyage, je donnerai un détail plus circonstancié des endroits où nous avons jeté l'ancre, & dont les plans sont déposés au bureau de l'amirauté pour l'usage des navigateurs; je parlerai aussi des battures & des rochers qui se trouvent près de ces mouillages, ainsi que de la latitude & de la longitude, des marées & de la variation de la boussole.

I. CAP DE LA VIERGE MARIE. La baie au-dessous de ce cap est un bon havre, quand le vent est à l'ouest. Il y a un bas-fond à la hauteur du cap; mais on le distingue aisément par les goëmons qui le couvrent. Le cap est un rocher blanc & escarpé, assez semblable au cap du Sud. La latitude est, suivant l'observation, de  $52^{\circ} 24'$  sud; & sa longitude, suivant notre estime, est de  $68^{\circ} 22'$  ouest. La variation de l'aiguille, par le moyen de cinq azi-

muths & d'une amplitude, étoit de  $24^{\circ} 30'$  à l'est. Nous ne vîmes en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. Nous jetâmes l'ancre à 10 brasses, fond de gros sable, à environ un mille de la côte, le cap de la Vierge Marie nous restant au N.  $\frac{1}{4}$  O.  $\frac{1}{2}$  O. à la distance d'environ deux milles, & la pointe de Dungeness au S. S. O. à quatre milles de distance. Nous y mouillâmes le 17 décembre, & mîmes à la voile le lendemain. On y débarque aisément tout; le long de la côte sur une greve de sable fin.

1767.

II. BAIE DE POSSESSION. En entrant dans cette baie, il est nécessaire de naviguer avec beaucoup de précaution, parce qu'il y a un récif qui commence droit à la pointe & s'étend à près d'un mille. Les sondes sont très-irrégulières dans toute la baie; mais le fond est par-tout de vase molle & d'argille, de sorte que les cables ne peuvent pas y être endommagés. La pointe est par  $52^{\circ} 23'$  de latitude S., &  $68^{\circ} 57'$ , suivant notre estime, de longitude O. La variation est de deux pointes à l'est. Dans la baie, la marée monte & baisse de 4 à 5 brasses, & la force de son courant est d'environ un mille par heure; dans le milieu du canal, hors de la baie, elle fait près de trois milles par heure. Nous ne vîmes non plus en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. La place de débarquement parut être commode, mais nous ne descendîmes pas à

E iv

~~terre~~ terre ; nous y mouillâmes le 19 décembre, & 1767. nous en partîmes le 22.

III PORT FAMINE. En 1581, les Espagnols bâtirent en cet endroit une ville, qu'ils appellerent Philippeville, & y laisserent une colonie, composée de 400 personnes. Quand notre célèbre navigateur Cavendish y arriva, en 1587, il trouva sur la grève un de ces malheureux Espagnols, le seul qui fût resté des 400. Ils avoient tous péri, faute de subsistance, à l'exception de vingt-quatre : vingt-trois de ceux-ci s'embarquerent pour la riviere de Plata, & l'on n'en a jamais entendu parler depuis. Le dernier, nommé Hernando, fut amené en Angleterre par Cavendish, qui donna à l'endroit où il l'avoit trouvé, le nom de Port Famine. C'est une très-belle baie, dans laquelle plusieurs vaisseaux peuvent mouiller commodément & en sûreté. Nous amarrâmes à 9 brasses d'eau, ayant mis le cap Sainte-Anne au N. E.  $\frac{1}{4}$  E. & la riviere de Sedger au S.  $\frac{1}{2}$  O. ; ce qui est peut-être la meilleure situation qu'on puisse prendre, quoique le fond soit bon dans toute la baie. On trouve en cet endroit de quoi faire commodément du bois & de l'eau. Nous primes une grande quantité d'un petit poisson très-bon, en jetant la ligne par les bords du vaisseau ; nous jetâmes aussi la seine avec beaucoup de succès, dans une baie de sable fin, un peu au sud de la riviere de Sedger. Nous tuâmes un grand nombre

d'oiseaux de différentes especes, & particulièrement des oies, des canards, des farcelles, des becaffines, des pluviers & des race-horſes; nous y trouvâmes auffi du céleri en grande abondance. Cet endroit eſt par  $53^{\circ} 42'$  de latitude S. &  $71^{\circ} 28'$ , ſuivant l'obſervation, de longitude O. Nous y jetâmes l'ancre le 27 décembre 1766, & nous en partîmes le 18 janvier 1767.

---

 1767.

IV. BAIE DU CAP HOLLAND. Il n'y a aucun danger à entrer dans cette baie, qui a par-tout un fond très-bon pour y jeter l'ancre. Nous mouillâmes à environ trois encablures du rivage, ſur 10 braſſes, fond de gros ſable & de coquillages. Le cap Holland nous reſtoit à l'O. S. O.  $\frac{1}{2}$  O. éloigné de trois milles, & le cap Froward un peu au N. de l'E. Il y avoit précifément en face du vaiſſeau un très-joli ruiſſeau, & ſous le cap Holland une grande riviere, navigable pour les chaloupes juſqu'à pluſieurs milles. On trouve auffi ſur la côte une grande quantité de bois à brûler. Nous trouvâmes des moules & des lépas, du céleri & des canneberges en abondance; mais nous ne prîmes que très-peu de poiſſon, ſoit à la ligne, ſoit au filet. Nous tuâmes des oies, des canards, des farcelles & des race-horſes, mais en petite quantité. Cette baie eſt par  $53^{\circ} 57'$  de latitude S. &  $72^{\circ} 34'$  de longitude O. ſuivant notre eſtime. La variation étoit de deux pointes à l'eſt. L'eau montoit à environ huit

**1767.** pieds ; nous ne trouvâmes cependant point de marée régulière , mais un fort courant portant à l'est. Nous y jetâmes l'ancre le 19 janvier , & nous en partîmes le 23.

V. BAIE DU CAP GALAND. Dans cette baie, où l'on peut entrer avec beaucoup de sûreté, il y a un beau & grand lagon , où une flotte pourroit mouiller sans aucun danger , & qui a, dans toute son étendue, quatre brasses d'eau avec un fond de vase molle. Le meilleur mouillage dans la baie , est sur le côté de l'est, où il y a de 6 à 10 brasses de fond. On y trouve deux rivières pour faire de l'eau, & beaucoup de bois. Le lagon abondoit en poules sauvages, en céleri, en moules & en lépas. Nous ne jetâmes pas la seine, parce que nous en avions une mise en pieces, & que l'autre n'étoit pas déballée; mais, si nous en avions fait usage, il y a lieu de croire que nous aurions pris beaucoup de poisson. Le débarquement y est commode. La baie & le lagon sont par  $53^{\circ} 50'$  de latitude S. &, suivant notre estime,  $73^{\circ} 9'$  de longitude O. La variation est de deux pointes à l'est. J'ai observé que l'eau montoit & baissoit de neuf pieds ; mais la marée étoit fort irrégulière. Nous y mouillâmes le 23 janvier, & nous en partîmes le 28.

VI. BAIE D'ELIZABETH. A l'entrée de cette baie, il y a deux petites roches qui paroissent au-dessus de l'eau. La plus dangereuse est à



la hauteur de la pointe orientale de la baie ; 1767.  
 mais il est aisé de l'éviter, en se tenant à la distance d'environ deux cables de la pointe. Le débarquement est très-commode tout autour de la baie , mais on est fort exposé aux vents d'ouest. Le meilleur mouillage est à la pointe de passage , à un demi-mille de distance , gisant au S. E. & la rivière étant N. E.  $\frac{1}{4}$  E. à trois encablures. Dans cette situation, un banc ou bas-fond, qu'on peut reconnoître aux herbes , gît à l'O. N. O. à un cable de distance ; le fond est de gros sable avec des coquillages. On peut s'y procurer assez de bois pour l'usage des vaisseaux, & il y a une petite rivière où l'on peut aisément se pourvoir d'eau. Nous y cueillîmes un peu de céleri & quelques canneberges , mais nous ne trouvâmes ni poissons , ni oiseaux de mer. Cet endroit est par  $53^{\circ} 43'$  de latitude S. , &  $73^{\circ} 24'$  de longitude O. suivant notre estime. La variation est de deux pointes à l'est. Nous y mouillâmes le 29 janvier , & nous en partîmes le 4 février.

VII. RADE D'YORK. Le seul danger qu'il y ait à entrer dans la baie , qui est formée par deux pointes dans cette rade , vient d'un récif qui s'étend jusqu'à la longueur d'un cable de la pointe occidentale ; mais , quand on le connoît , il est aisé de l'éviter. Pour mouiller dans cette baie , le plus sûr est de porter la pointe d'York à l'E. S. E. la rivière de Batchelor

**1767.** au N.  $\frac{1}{4}$  O.  $\frac{1}{2}$  O., la pointe occidentale de la baie ou du récif au N. O.  $\frac{1}{2}$  O., & le canal de Saint-Jérôme à l'O. N. O. à un demimille de distance du rivage. Il est aisé de se pourvoir d'eau, en remontant d'un mille la rivière de Batchelor; & l'on trouve du bois tout autour de la baie, qui est d'ailleurs très-commode par-tout pour le débarquement. Nous trouvâmes une grande quantité de céleri, de canneberges, de moules & de lépas, plusieurs poules sauvages & un peu de poisson, mais pas assez pour fournir à l'équipage un seul repas de nourriture fraîche. Cette rade est par  $53^{\circ} 39'$  de latitude S., & suivant notre estime,  $73^{\circ} 52'$  de longitude O. La variation de l'aiguille est de deux pointes à l'est. L'eau monte & baisse d'environ huit pieds, mais la marée est irrégulière. Le maître du vaisseau, qui a plusieurs fois traversé le détroit pour en examiner les baies, a trouvé fréquemment que le courant avoit trois directions différentes. Nous y mouillâmes le 4 février, & nous en partîmes le 11.

VIII. BAIE DE BUTLER. C'est une petite baie entièrement environnée de rochers, de sorte qu'aucun vaisseau ne doit y mouiller s'il lui est possible de l'éviter. Nous y trouvâmes cependant assez de bois & d'eau pour entretenir notre provision; des moules & des lépas en abondance, un fort bon poisson & quelques poules sauvages; mais le céleri & les

canneberges y étoient très-rares. Cette baie est par  $53^{\circ} 37'$  de latitude S., &, suivant notre estime,  $74^{\circ} 9'$  de longitude O. La variation est de deux pointes à l'est. L'eau y monte & baisse d'environ quatre pieds, mais le courant porte toujours à l'est. Nous y mouillâmes le 18 février, & nous en partîmes le premier mars.

IX. ANSE DU LION. C'est une petite baie entourée de rochers. L'eau est profonde, mais le fond est bon. La place n'est pas mauvaise pour un vaisseau, & n'est pas bonne pour deux. Il y a une bonne aiguade au fond d'une petite crique, mais on ne trouve point de bois. Il n'y a point d'endroit commode pour débarquer qu'à l'endroit où l'on fait de l'eau. Nous n'y trouvâmes d'autres rafraîchissemens qu'un petit nombre de moules, de lépas, de rock-fish & un peu de céleri : on y est par  $35^{\circ} 26'$  de latitude S., &  $74^{\circ} 25'$  de longitude O. suivant notre estime. La variation de l'aiguille est de deux pointes à l'est. La marée, autant que nous avons pu en juger par l'aspect des rochers, monte & baisse d'environ cinq pieds, & la vitesse des courans est d'environ deux nœuds par heure. Nous y mouillâmes le 2 mars, & nous en partîmes le lendemain.

X. BAIE DE GOODLUCK. C'est une petite baie, qui est, comme plusieurs autres dans le détroit, toute entourée de rochers. Le fond

**1767.** y est très-mauvais , & le cable de notre seconde ancre y fut tellement endommagé , que nous fûmes obligés d'y en substituer un neuf. On trouve en cet endroit beaucoup de bonne eau , mais les rochers en rendent l'abord très-difficile. En voyant cette partie de la côte , on ne peut espérer d'y trouver aucune espee de rafraichissement ; & en effet nous n'y trouvâmes que quelques rockfish que nous prîmes à la ligne. Il peut y avoir des circonstances où il seroit avantageux d'entrer dans cette baie ; mais nous trouvâmes qu'il étoit fort heureux d'en sortir. Elle est par 53<sup>o</sup> 23' de latitude S. , & , suivant notre estime , 74<sup>o</sup> 33' de longitude O. La variation est de deux pointes à l'est. La marée monte & baisse de trois à quatre pieds ; quoique nous n'eussions eu aucune occasion de sonder le courant , nous reconnûmes qu'il portoit à l'est. Nous y jetâmes l'ancre le 3 mars , & nous en sortîmes le 15.

XI. HAVRE DU SWALLOW. Ce havre , quand une fois on y est entré , est très-sûr , attendu qu'il est à l'abri de tous les vents ; mais l'entrée en est étroite & embarrassée de rochers : il sera aisé d'éviter ces rochers , en ayant une bonne sentinelle , parce qu'il y a constamment au-dessus de grands amas d'herbes. Nous y fîmes une provision suffisante de bois & d'eau , mais le bois étoit très-petit. Comme la mer en cet endroit est toujours unie , il est aisé de débar-

quer par-tout; mais nous n'y trouvâmes aucuns rafraîchissemens , excepté quelques moules & des rockfish. Les montagnes qui sont autour présentent l'aspect le plus horrible , & semblent être désertées par tout ce qui a vie. La latitude est de  $53^{\circ} 29'$  au sud , & la latitude , suivant notre estime , de  $74^{\circ} 35'$  à l'ouest. La variation est de deux pointes à l'est. La marée monte & baisse de quatre à cinq pieds. Nous mouillâmes dans ce havre le 15 mars , & nous en partîmes le lendemain.

1767.

XII. BAIE UPRIGT. On peut en sûreté entrer dans cette baie , parce qu'il ne s'y trouve d'obstacle que ce qui paroît au-dessus de l'eau. Le bois y est très-petit ; mais nous y en trouvâmes une assez grande quantité pour entretenir notre provision : l'eau y est excellente & en grande abondance. Quant aux rafraîchissemens , nous n'y primes que quelques poules sauvages , des rockfish & des moules. Il ne s'y trouve point d'endroit commode pour descendre à terre. Cette baie est par  $53^{\circ} 8'$  de latitude S. , &  $75^{\circ} 35'$  de longitude à l'O. La variation de l'aiguille est de deux pointes à l'est. L'eau monte & baisse d'environ cinq pieds ; mais la marée est très-irrégulière. Nous y mouillâmes le 18 mars , & nous en partîmes le 10 Avril.

Il y a , un peu au-delà du cap Shut-up , trois baies très-bonnes , que nous appellâmes baie de la Rivière , baie de Logement , & baie de Wallis. La dernière est la meilleure.

**1767.** Environ à moitié chemin , entre la baie Elizabeth & la rade d'York , est la baie des Moules , où il y a un très-bon mouillage par le vent d'ouest. Il y a aussi une baie , avec un bon ancrage , vis-à-vis la rade d'York , & une autre à l'est du cap Cross-tide ; mais celle-ci ne peut tenir qu'un seul vaisseau. Entre le cap Cross & la pointe Saint-David , est le goulet de Saint-David , sur le côté méridional duquel nous avons trouvé un banc de gros sable & de coquillages , avec une profondeur de 19 à 30 brasses d'eau , où un vaisseau pourroit mouiller en cas de nécessité. Le maître du Swallow trouva aussi une très-bonne petite baie un peu à l'est de la pointe de Saint-David. Un peu à l'est du cap Quade est la baie des Isles , où le Swallow a resté quelque tems ; mais ce n'est pas une station commode. La baie de Hazard a un fond très-rocailleux & très-inégal , & pour cette raison on doit l'éviter.

Comme les violens coups de vents , qui nous ont incommodés dans notre navigation , souffloient tous de l'ouest , il est à propos de porter environ cent lieues ou plus à l'ouest , après être sorti du détroit , afin que le vaisseau ne s'expose pas à tomber sur une côte sous le vent , qui est encore totalement inconnue.

La table suivante fera connoître les routes & les distances d'une pointe à l'autre dans le détroit de Magellan.

*Route*

*Route de l'Endeavour. dans le détroit de Magellan, avec la distance des différens lieux que ce vaisseau a parcourus, mesurée par la boussole.*

Le cap de la Vierge Marie, appelé par nos navigateurs cap des Vierges, est situé au  $52^{\circ} 24'$  de latitude S. & au  $68^{\circ} 22'$  de longitude O.

	Route du vaisseau.	Mil.	Latit.	Longit.
Du cap de la Vierge Marie à la pointe Dungeness. . . . .	S. $\frac{1}{4}$ O. . .	5	$52^{\circ} 28'$	$68^{\circ} 28'$
De la pointe Dungeness à la pointe de Possession	O. $\frac{3}{4}$ S. : .	18	$52^{\circ} 23'$	$68^{\circ} 57'$
De la pointe de Possession au côté méridional du premier Goulet. . . .	S. O. $\frac{1}{4}$ S. .	27	$52^{\circ} 35'$	$69^{\circ} 38'$
De l'extrémité septentrionale à l'extrémité méridionale du Goulet.	S. S. O. .	9	—	—
De l'extrémité septentrionale du Goulet au cap Grégoire. . . .	O. S. O. $\frac{1}{4}$ O.	25	$52^{\circ} 39'$	$70^{\circ} 31'$
Du cap Grégoire à la pointe de Sweepstakes.	S. $30^{\circ}$ O. . .	$12\frac{1}{3}$	—	—
Du cap Grégoire à la pointe de l'isle du Dauphin. . . . .	S. O. $\frac{1}{2}$ O.	14	$52^{\circ} 43'$	$73^{\circ} 53'$
Du cap de l'isle du Dauphin à l'extrémité septentrionale de l'isle d'E-				

	Route du vaisseau.	Mil.	Latit.	Longit.
Elizabeth. . . . .	S. $\frac{1}{2}$ O. . .	14 $\frac{2}{3}$	52° 56'	71° 6'
De l'extrémité septentrionale de l'isle d'Elizabeth à l'isle Saint-Barthelemi. . . . .	E. N. E. . .	1 $\frac{1}{2}$	52 56	71 4
De l'extrémité septentrionale de l'isle d'Elizabeth à l'isle Saint-George. . . . .	S. E. . . .	8	— —	— —
De l'extrémité septentrionale de l'isle d'Elizabeth à la pointe Porpafs. . . . .	S. $\frac{1}{4}$ O. . .	12	53 6	71 1
De la pointe Porpafs à la baie d'Eau-douce. . .	S. $\frac{1}{2}$ E. . .	22 $\frac{2}{3}$	— —	— —
De la baie d'Eau-douce au cap Sainte - Anne, ou port Famine. . . .	S. S. E. $\frac{1}{4}$ E.	13 $\frac{2}{3}$	53 42	71 28
Du cap Sainte-Anne à l'entrée d'un grand canal sur la côte méridionale. . . . .	N. E. . . .	—	— —	— —
Du cap Sainte-Anne au cap Shut-up. . . . .	S. $\frac{1}{4}$ E. . .	12	53 54	71 32
Du cap Shut-up à l'isle du Dauphin. . . .	S. S. O. . .	7	53 59	71 41
De l'isle du Dauphin au cap Froward, le cap le plus méridional de toute l'Amérique. . .	S. 47 O. . .	11	54 37	71 59
Du cap Froward à la				



# DU CAPITAINE WALLIS. 83

	Route du vaisseau.	Mil.	Latit.	Longit.
pointe de la baie de Snug. . . . .	O. $\frac{1}{2}$ N. . . .	8	—	—
De la pointe de la baie de Snug au cap Holland	O. $\frac{1}{4}$ S. . . .	13 $\frac{1}{3}$	53	57 72 34
Du cap Holland au cap Gallant. . . . .	O. $\frac{1}{4}$ S. . . .	21 $\frac{1}{2}$	53	50 73 9
Du cap Gallant à la baie d'Elizabeth. . . .	O.N.O. $\frac{1}{2}$ O. . .	11 $\frac{2}{3}$	53	43 73 24
De la baie d'Elizabeth à la pointe d'Yorck.	O.N.O. $\frac{1}{2}$ O. . .	6 $\frac{1}{3}$	53	39 72 32
De la rade d'York au cap Cross-tide. . . . .	O. $\frac{3}{4}$ S. . . .	10	—	—
De la rade d'York au cap Quade. . . . .	O. $\frac{1}{2}$ S. . . .	21	53	33 74 6
Du cap Quade au cap Saint-David. . . . .	S. E. . . . .	4 $\frac{1}{2}$	—	—
Du cap Quade à la baie de Butler. . . . .	S. $\frac{1}{4}$ O. . . .	4	53	37 74 9
Du cap Quade à la baie de Hazard (Chance bay)	S. S. O. . . .	5	—	—
Du cap Quade à la baie de Great-Muffel. . . .	S. O. $\frac{1}{4}$ S. . .	6	—	—
Du cap Quade au canal de Snow. . . . .	O.S.O. $\frac{1}{2}$ O. . .	10	—	—
Du cap Quade à l'anse du Lion. . . . .	O.N.O. $\frac{1}{4}$ O. . .	12	53	26 74 25
Du cap Quade au port Heureux (Good-Luck bay). . . . .	O.N.O. $\frac{3}{4}$ O. . .	6	53	23 74 33
Du cap Quade au cap Noth. . . . .	O.N.O. $\frac{3}{4}$ O. . .	21	53	22 74 36

	<i>Route du vaisseau.</i>	<i>Mil.</i>	<i>Latit.</i>	<i>Longit.</i>
Du cap Notch au havre du Swallow. . . . .	S. S. E. . . .	7	53 29	74 36
Du cap Notch à la baie Piss-Pot. . . . .	O. $\frac{1}{4}$ S. . . .	23	— —	— —
Du cap Notch au cap Monday ( lundi ). . .	O. . . . .	28	53 12	75 20
Du cap Monday au cap Upright. . . . .	O. $\frac{1}{4}$ N. . . .	13	53 6	75 38
Du cap Monday à un grand détroit sur la côte septentrionale. .	N. . . . .	7	— —	— —
Du cap Upright au cap de la Providence. . .	N. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. .	9	52 57	75 37
Du cap Upright au cap Tamar. . . . .	N. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. .	18	— —	— —
Du cap Upright au cap Pillar. . . . .	O. $\frac{1}{2}$ N. . . .	50	52 43	76 52
Du cap Pillar à l'isle Westminster. . . .	N. E. $\frac{1}{2}$ N. . .	15	— —	— —
Du cap Pillar au cap Victoire. . . . .	N. O. $\frac{1}{2}$ N. . .	28	— —	— —
Du cap Pillar aux isles de Direction. . . .	O. N. O. . . .	23	52 27	77 19

## CHAPITRE IV.

*Passage du détroit de Magellan à l'isle de George III, appelée Otahity, & située dans la mer du Sud ; avec un récit de la découverte de plusieurs autres isles, & la description de leurs habitans.*

EN continuant notre route à l'ouest, après être sortis du détroit, nous vîmes un grand nombre de mouettes, de pintades & d'autres oiseaux voler autour du vaisseau. Nous eûmes presque toujours des vents impétueux, des brouillards & une grosse mer ; de sorte que nous fûmes souvent obligés de naviguer sous nos basses voiles, & que, pendant plusieurs semaines de suite, il n'y eut pas un seul endroit sec sur le vaisseau.

Le 22 à huit heures du matin, nous fîmes une observation par laquelle nous trouvâmes que notre longitude étoit  $95^{\circ} 46'$  à l'ouest ; notre latitude étoit à midi de  $42^{\circ} 24'$  S., & la variation de l'aiguille, par l'azimuth, étoit de  $11^{\circ} 6'$  à l'est.

Vers le 24, les matelots commencèrent à être attaqués très-vivement de rhumes & de fièvres, parce que les œuvres mortes étoient ouvertes, & que leurs habits & leurs lits étoient continuellement mouillés.

F ij

~~Le 26~~ 1767. Le 26, à quatre heures après-midi, la variation, par l'azimuth, étoit de  $10^{\circ} 20'$  à l'est; & à six heures du soir, le lendemain, de  $9^{\circ} 8'$ . Le 27 à midi, nous étions par  $36^{\circ} 54'$  de latitude S., &  $100^{\circ}$ , suivant notre estime, de longitude O. Ce même jour, le tems étoit doux & beau: nous fîmes sécher les habits de l'équipage, & transporter sur le tillac les malades, à qui on donna tous les matins pour déjeuner, du salep & du bled, bouillis avec des tablettes de bouillon portatif. Tout l'équipage eut aussi du vinaigre & de la moutarde autant qu'il en put consommer, & l'on fit bouillir constamment des tablettes portatives dans les pois & le gruau des matelots.

Les grands vents, avec de fréquentes & violentes raffales, & une grosse mer, revinrent peu de tems après, & continuèrent presque sans intervalles. Le vaisseau tangua si fort que nous craignîmes de voir les mâts emportés, & les gens de l'équipage furent de nouveau mouillés dans leurs lits.

Le 30, la variation de l'aiguille étoit, par l'azimuth, de  $8^{\circ} 30'$  à l'est; notre latitude de  $32^{\circ} 50'$  au sud, & notre longitude, suivant notre estime, de  $100^{\circ}$  à l'ouest. Je commençai alors à porter le cap au nord, attendu que nous ne risquions pas d'être jetés vers l'ouest, dans cette latitude. Le chirurgien fut d'avis qu'en peu de tems les maladies augmenteroient au point que nous manquerions de bras pour

la manœuvre, si nous n'avions pas bientôt un 1767.  
meilleur tems.

Le 3 mai, à quatre heures après-midi, nous fîmes une observation du soleil & de la lune, & nous trouvâmes notre longitude à  $96^{\circ} 26'$  à l'ouest; la variation, par l'azimuth, étoit, à six heures du soir, de  $5^{\circ} 44'$  à l'est, & le lendemain, à six heures du matin,  $5^{\circ} 58'$ . Ce même jour, à midi, nous étions par  $28^{\circ} 20'$  de latitude S. A quatre heures après-midi, nous fîmes plusieurs observations pour la longitude, que nous trouvâmes de  $96^{\circ} 21'$  à l'ouest. A sept heures du soir, la variation étoit, par l'azimuth, de  $6^{\circ} 40'$  à l'est; le lendemain, à dix heures du matin, elle étoit, par l'amplitude, de  $5^{\circ} 48'$ ; & à trois heures après-midi, elle étoit de  $7^{\circ} 40'$ . Le même jour nous vîmes un oiseau du tropique.

Le 8 mai, à six heures du matin, la variation de l'aiguille étoit, par l'amplitude, de  $7^{\circ} 11'$  à l'est. Dans l'après-midi, nous vîmes plusieurs marfouins & des hirondelles de mer. Le 9, à huit heures du matin, la variation, par l'azimuth, étoit de  $6^{\circ} 34'$  à l'est; & le 11 au matin, elle étoit par l'azimuth & l'amplitude, de  $4^{\circ} 40'$ . Notre latitude étoit de  $27^{\circ} 20'$  au sud, & notre longitude, suivant notre estime, de  $106^{\circ}$  à l'ouest. Ce jour-là & le suivant, nous vîmes près du vaisseau des hirondelles de mer & quelques marfouins.

Le 14 mai, la variation de l'aiguille, par  
F iv

1757. quatre azimuths , étoit de  $2^{\circ}$  à l'est. Vers les quatre heures après-midi , nous vîmes une grande troupe d'oiseaux bruns , volans à l'est , & quelque chose du même côté , qui avoit l'apparence d'une terre haute. Nous portâmes dessus jusqu'au soleil couché ; & l'apparence étant toujours la même , nous continuâmes cette route ; mais , à deux heures du matin , ayant fait dix-huit lieues sans trouver la terre , nous ferrâmes le vent , & à la pointe du jour nous ne vîmes plus rien. Nous connûmes alors avec plaisir , que nos malades se trouvoient mieux , à mesure que nous avançons. Nous étions par  $24^{\circ} 50'$  de latitude S. , & suivant notre estime , au  $106^{\circ}$  de longitude O. Pendant ce tems nous cherchions à découvrir le Swallow.

Le 16 , à quatre heures après-midi , la variation de l'aiguille , par l'azimuth & l'amplitude , étoit de  $6^{\circ}$  à l'est , & le lendemain à six heures du matin , elle étoit , par quatre azimuths ,  $3^{\circ} 20'$ .

Les charpentiers furent alors employés à radoubler les œuvres mortes du vaisseau , & à réparer & peindre les canots. Le 18 , je donnai un mouton pour ceux de nos gens qui étoient malades & convalescens.

Le 20 , nous nous trouvâmes , par l'observation , à  $106^{\circ} 47'$  de longitude O. , &  $20^{\circ} 52'$  de latitude S. Le lendemain nous vîmes plusieurs poissons volans , les premiers que nous eussions apperçus dans ces mers.

Le 22 , l'observation nous donna  $111^{\circ}$  de

longitude O. , & 20° 18' de latitude S. Nous vîmes le même jour des bonnités , des dauphins & des oiseaux du tropique. 1767.

Ceux de nos gens qui avoient été malades de la fièvre ou du rhume , commencerent à être attaqués du scorbut ; sur la représentation du chirurgien , on leur donna du vin ; on leur fit aussi du moût avec de la dreche , & chaque matelot eut une demi-pinte de chou mariné chaque jour. La variation fut de 4 à 5° à l'est.

Nous vîmes le 26 deux grampuses , & le 28 , une troisième ; le 29 , nous vîmes plusieurs oiseaux , parmi lesquels il y en avoit un de la grosseur d'une hirondelle , que quelques-uns d'entre nous crurent être un oiseau de terre.

Nos matelots commencerent alors à devenir pâles & malades ; & le scorbut fit de grands progrès dans l'équipage , malgré toutes nos précautions pour le prévenir. On leur donna du vinaigre & de la moutarde à discrétion , du vin à la place d'eau-de-vie , du moût de bière & du salep. On fit constamment bouillir des tablettes de bouillon dans leurs pois & leur gruau d'avoine , & l'on eut soin de tenir très-propres leurs habits , ainsi que l'endroit où ils couchoient. Les hamacs furent constamment apportés sur le tillac à huit heures du matin , & descendus à quatre heures après-midi ; on lava tous les jours une partie des lits & des hamacs ; l'eau fut rendue saine par le moyen de la ventilation , & tout ce qui étoit entre les

ponts fut arrosé fréquemment de vinaigre.

1767. Le 31 mai , nous nous trouvâmes , suivant l'observation , par  $127^{\circ} 45'$  de longitude O. , &  $29^{\circ} 38'$  de latitude S. La variation étoit , par l'azimuth & l'amplitude , de  $5^{\circ} 9'$  à l'est.

Le lendemain , à trois heures après midi , nous étions , par l'observation , à  $129^{\circ} 15'$  de longitude O. & au  $19^{\circ} 34'$  de latitude S. Nous eûmes de grands coups de vents , avec beaucoup de tonnerre & de pluie ; nous vîmes plusieurs oiseaux appelés frégates.

Le 3 , nous vîmes un grand nombre de mouettes : ce qui , joint à l'incertitude du tems , nous fit espérer que nous n'étions pas très-loin de terre. Le lendemain , une tortue vint nager tout près du vaisseau. Le 5 , nous aperçûmes plusieurs oiseaux , qui nous confirmèrent dans l'espérance que nous approchions de terre. Le 6 , à onze heures du matin , un matelot , nommé Jonathan Puller , cria de la grande hune , *terre à l'ouest-nord-ouest*. A midi on la vit distinctement du tillac , & l'on reconnut que c'étoit une isle basse , à environ cinq à six lieues de distance. La joie que tout le monde ressentit à cette découverte , ne peut être connue que par ceux qui ont éprouvé les dangers , les fatigues & les peines d'un voyage tel que celui que nous avions fait.

Lorsque nous fûmes à environ cinq milles de l'isle que nous venions de découvrir , nous en vîmes une autre , gisant au N. O.  $\frac{1}{4}$  O. Vers



les trois heures après-midi , étant très - près 1767.  
 de la première , nous nous en approchâmes. Comme mon premier lieutenant étoit fort malade , je chargeai M. Furneaux , mon second lieutenant , d'aller à terre avec les bateaux armés & équipés. Comme il approchoit de l'isle , je vis deux pirogues en sortir & ramer avec beaucoup de vitesse vers l'isle qui étoit sous le vent. A sept heures du soir , les bateaux revinrent & rapportèrent plusieurs cocos , une grande quantité de plantes anti-scorbutiques , & quelques hameçons faits d'écailles d'huîtres , avec quelques-unes des coquilles dont on les faisoit. Ils rapportèrent qu'ils n'avoient point vu d'habitans , mais qu'ils avoient visité trois huttes , ou plutôt trois hangards , composés seulement d'un toit proprement couvert de cocos & de feuilles de palmier , soutenu sur des piliers , & ouvert par-dessous tout autour. Ils avoient vu aussi quelques canots qu'on construisoit ; mais ils n'avoient point trouvé d'eau douce , ni d'autres fruits que des cocos. Ils avoient jeté la sonde en différens endroits , sans trouver de mouillage ; & ils avoient eu beaucoup de peine à aborder , parce que la houle étoit très-forte. Sur cette information , je louvoyai toute la nuit , & le lendemain au matin j'envoyai de bonne-heure les bateaux pour sonder de nouveau , en leur recommandant de trouver , s'il étoit possible , un endroit où le vaisseau pût mettre à l'ancre ; mais à

**1767.** onze heures ils revinrent , après avoir eu aussi peu de succès que la première fois. Ils me dirent que toute l'isle étoit entourée d'un récif , & que , quoiqu'il y eût au vent une ouverture par laquelle on entroit dans un large bassin qui s'enfonçoit vers le milieu de l'isle , cependant ils l'avoient trouvée tellement pleine de brisans qu'ils n'avoient pas osé s'y hasarder , & qu'ils n'avoient pu non plus débarquer dans aucune partie de l'isle , la houle étant plus haute encore qu'elle ne l'étoit le jour précédent. Comme il ne pouvoit y avoir aucun avantage à rester en cet endroit , je fis remettre les bateaux à bord , & je portai sur l'autre isle qui nous restoit au S. 22° E. à environ quatre lieues de distance. L'isle que je venois de quitter ayant été découverte la veille de la pentecôte , je lui en donnai le nom. Elle avoit environ quatre milles de long sur trois de large. Sa latitude est de 19° 26' S. , & sa longitude , suivant l'observation , de 137° 56' ouest.

Quand nous arrivâmes sous le vent de l'autre isle , j'envoyai à terre le lieutenant Furneaux , avec les bateaux équipés & armés ; je vis sur le rivage une cinquantaine d'habitans armés de longues piques , & plusieurs d'entr'eux courant avec des torches allumées dans leurs mains. Je donnai ordre à M. Furneaux d'aller à l'endroit de la greve où nous voyions ces insulaires , de tâcher d'obtenir d'eux

en échange, des fruits & de l'eau, ou toute autre chose qui pût nous être utile, & en même tems 1767. d'observer soigneusement de ne rien faire qui pût les offenser. Je lui recommandai d'employer les bateaux à fonder pour chercher un mouillage. Vers les sept heures, il revint & me dit qu'il n'avoit pu trouver de fond avec la sonde qu'à un demi-cable de distance du rivage, où le fond étoit de roches aiguës à une grande profondeur.

Lorsque le bateau approcha de la côte, les habitans se portoient en foule vers la greve, & se mettoient en défense avec leurs piques, comme pour disputer le débarquement. Nos gens s'arrêtèrent alors, & firent des signes d'amitié, montrant en même tems des colliers de grains de verre, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles. Les insulaires leur firent signe de s'éloigner; mais en même tems, ils regarderent ce qu'on leur présentoit avec un air de curiosité & de desir. Bientôt quelques-uns d'entre eux s'avancèrent quelques pas dans la mer : nos gens leur faisant signe qu'ils desiroient des noix de cocos & de l'eau, plusieurs de ces insulaires en allèrent chercher une petite quantité, & se hasarderent à l'apporter jusqu'aux bateaux : l'eau étoit dans les coques des cocos, & le fruit étoit dépouillé de son écorce extérieure, qu'on employoit vraisemblablement à différens usages. On leur donna en échange de ces provisions, les

**1767.** bagatelles qu'on leur avoit montrées , & quelques clous , auxquels ils parurent attacher encore plus de prix qu'au reste. Pendant cette petite négociation de commerce , un des insulaires trouva moyen de voler un mouchoir de soie , dans lequel notre petite marchandise étoit enveloppée , & l'enleva , ainsi que ce qui étoit dedans , avec tant d'adresse que personne ne s'en apperçut. Nos gens eurent beau faire signe ensuite qu'on leur avoit volé un mouchoir ; les insulaires ou ne purent pas , ou ne voulurent pas les comprendre. Le bateau continua de sonder autour de la greve , jusqu'à la nuit , pour trouver un mouillage ; M. Furneaux tâcha aussi plusieurs fois d'engager les naturels à lui apporter des plantes antiscorbutiques ; mais n'ayant pu se faire entendre , il revint à bord.

Je louvoyai toute la nuit , & dès que le jour parut , j'envoyai de nouveau les bateaux , avec ordre de descendre à terre , mais sans faire aucun mal aux habitans , à moins qu'on n'y fût forcé par la nécessité. Lorsque les bateaux approchèrent de la côte , l'officier qui les commandoit fut bien étonné de voir sept grandes pirogues , ayant chacune deux gros mâts , & tous les insulaires sur la greve , prêts à s'embarquer. Ils firent signe à nos gens de monter un peu plus haut ; nos gens y consentirent volontiers , & dès qu'ils furent descendus à terre , tous les Indiens s'embarque-

rent & cinglerent à l'ouest. Ils furent joints par deux autres canots à l'extrémité occidentale de l'isle. 1767.

Nos bateaux revinrent vers midi , chargés de noix de cocos , de fruits de palmiers & de plantes anti-scorbutiques. M. Furneaux , qui commandoit l'expédition , me dit que les Indiens n'avoient rien laissé derrière eux que quatre ou cinq pirogues. Il avoit trouvé une citerne de très-bonne eau ; il nous fit la description de l'isle comme d'un terrain uni & sablonneux , plein d'arbres , sans broussailles , & abondant en végétaux anti-scorbutiques. Les canots des Indiens cinglerent à l'O. S. O. tant qu'on put les appercevoir de la grande hune : ils paroissoient avoir environ trente pieds de long , quatre de large , & trois & demi de profondeur. Deux de ces canots étoient joints ensemble , de manière que leurs côtés , rapprochés parallèlement à la distance d'environ trois pieds , étoient attachés par des traverses qui passaient du sribord de l'un au bas-bord de l'autre , tant au milieu que vers les extrémités.

Les habitans de cette isle étoient d'une taille moyenne ; leur teint étoit brun , & ils avoient de longs cheveux noirs épars sur leurs épaules. Les hommes étoient bien faits & les femmes belles. Leur vêtement étoit une espece d'étoffe grossière , attachée à la ceinture , & qui paroissoit faite pour être relevée autour des épaules.

**1767.** L'après-midi, je renvoyai à terre le lieutenant Furneaux avec les canots. Il avoit avec lui un contre-maitre & vingt matelots, qui devoient porter les barriques d'eau de la citerne au rivage. Je leur ordonnai de prendre possession de l'isle, au nom du roi George III, & je la nommai l'isle de la reine Charlotte, à l'honneur de la reine. Les bateaux revinrent chargés de cocos & de plantes anti-scorbutiques; & l'officier me dit qu'il avoit trouvé, à peu de distance de la greve, deux nouvelles citernes de bonne eau. J'étois alors très-malade, cependant j'allai à terre avec le chirurgien & plusieurs de ceux qui étoient affoiblis par le scorbut, afin de faire une promenade. Je trouvai deux citernes si commodes, que je laissai le contre-maitre & vingt matelots sur le rivage pour faire la provision d'eau; & je leur fis envoyer du vaisseau, des provisions pour une semaine : ils étoient pourvus d'armes & de munitions. Je retournai à bord le soir avec le chirurgien & les malades, ne laissant à terre que ceux qui étoient chargés de faire de l'eau. Comme nous n'avions pas pu trouver de mouillage, je louvoyai toute la nuit.

Le lendemain au matin, 9, j'envoyai à terre tous les tonneaux vuides, pour les remplir d'eau. Le chirurgien & les malades y allerent aussi pour prendre l'air; mais je donnai des ordres précis qu'ils se tinssent du côté de l'eau & à l'ombre, qu'ils n'abattissent ni n'endommagassent

mageassent aucune des maisons , & que , pour ~~avoir~~ avoir le fruit des cocotiers , ils ne détruisissent pas les arbres , sur lesquels je chargeai certaines personnes de monter pour cueillir les cocos. A midi , la provision d'eau fut faite & le canot revint à bord ; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put s'éloigner de la plage , parce qu'elle est toute de rochers , & la houle qui bat dessus est souvent très-forte. A quatre heures , je reçus un autre bateau chargé d'eau , & une nouvelle provision de cocos , de dattes & de végétaux antiscorbutiques. Le chirurgien revint aussi avec les malades , à qui la promenade avoit fait beaucoup de bien.

Le lendemain au matin , 10 , dès qu'il fut jour , j'envoyai ordre au contre-maître de faire passer à bord tous les tonneaux pleins d'eau , de se tenir prêt à se rembarquer avec ses gens quand les bateaux reviendroient ; & de rapporter autant de cocos & de plantes antiscorbutiques qu'il pourroit s'en procurer. Vers les huit heures , les bateaux revinrent à bord avec l'eau & les rafraichissemens ; mais le canot , en partant de terre , reçut un coup de mer qui le remplit presque entièrement d'eau ; heureusement la berge se trouva assez près pour lui donner du secours , en prenant à bord une grande partie de son équipage ; & ceux qui restèrent dans le canot parvinrent à se débar-

**1767.** rasser , fans autre dommage que la perte des cocos & des légumes qu'ils avoient à bord. A midi , je fis remonter les bateaux ; & comme la mer étoit grosse , que la houle rouloit avec violence sur la côte , & que nous n'avions point de mouillage , je jugeai qu'il étoit prudent de quitter cet endroit avec les rafraichissemens que nous nous étions procurés.

Ceux de nos gens qui avoient séjourné à terre n'y trouverent point de métaux d'aucune espece , ils virent seulement des outils faits de coquilles & de pierres aiguillées & façonnées , & emmanchées , en forme de doloires , de ciseaux , d'alenes. Ils virent aussi plusieurs canots qui n'étoient pas achevés , & qui étoient faits avec des planches cousues ensemble & attachées à plusieurs pieces de bois , qui coupent transversalement le fond & remontent le long des côtés. Ils remarquerent plusieurs especes de tombeaux , où les cadavres étoient exposés sous un dais , & où ils pourrissent fans être jamais enterrés.

Quand nous appareillâmes , nous laissâmes un pavillon anglois flottant sur l'isle , avec le nom du vaisseau & la date de notre arrivée ; nous gravâmes sur un morceau de bois & sur l'écorce de plusieurs arbres le détail de la prise de possession de l'isle , ainsi que de celle de la Pentecôte , au nom de Sa Majesté Britannique. Nous laissâmes aussi



des haches , des clous ; des bouteilles & de 1767.  
 petits grains de verre ; des chelins , des demi-  
 chelins & demi-sous ; c'étoit un petit présent  
 que nous faisions aux habitans , & un dé-  
 dommagement pour l'incommodité que nous  
 avions pu leur occasionner. L'isle de la reine  
 Charlotte a environ six milles de long sur un  
 de large ; elle git par le  $19^{\circ} 18'$  de latitude S.  
 &  $138^{\circ} 4'$  de longitude O. suivant l'observa-  
 tion. Nous trouvâmes que la variation de l'ai-  
 guille étoit de  $4^{\circ} 46'$  à l'est.

Nous fîmes voile par un vent frais ; & , vers  
 une heure , nous eûmes connoissance d'une isle  
 à l'O.  $\frac{1}{4}$  S. de celle de la reine Charlotte , qui  
 nous restoit alors à quinze milles de distance E.  
 $\frac{1}{4}$  N. A trois heures & demie , nous nous trou-  
 vâmes à environ trois quarts de mille de la  
 pointe occidentale de la nouvelle isle ; nous  
 rangeâmes la côte de près , mais nous ne trou-  
 vâmes point de fond. L'extrémité de l'est est  
 jointe à celle de l'ouest par une chaîne de ro-  
 chers , sur lesquels la mer se brise & forme un  
 lagon dans le milieu de l'isle ; ce qui présen-  
 toit l'apparence de deux isles , & paroissoit  
 avoir environ six milles de long sur quatre de  
 large. C'est une terre basse , couverte d'arbres ;  
 mais nous n'y vîmes ni cocotiers , ni cabanes.  
 Nous aperçûmes cependant , à la pointe oc-  
 cidentale de cette isle ; tous les canots & les  
 Indiens qui , à notre approche , avoient aban-  
 donné l'isle de la reine Charlotte , avec d'au-

tres Indiens qui s'étoient joints aux premiers.  
1767. Nous comptâmes huit doubles canots, & environ quatre-vingt hommes, femmes ou enfans. Les canots avoient été retirés sur la greve; les femmes & les enfans étoient placés tout autour, les hommes s'avançoient avec leurs piques & leurs torches, faisant un grand bruit & dansant d'une manière fort étrange. Nous remarquâmes que cette isle étoit sablonneuse, & que sous les arbres il n'y avoit point de verdure. Comme la côte étoit toute de rochers, qu'il ne s'y trouvoit point de mouillage, & que nous n'avions point d'espérance de nous y procurer aucun rafraîchissement, je m'éloignai, à six heures du soir, de cette isle, que je nommai l'isle d'Egmont, en l'honneur du comte d'Egmont, qui étoit alors premier lord de l'amirauté. Elle gît par le 19° 20' de latitude S., & 138° 30' de longitude O. suivant l'observation.

Le 11, à une heure, nous vîmes une isle à l'O. S. O., & nous y courûmes. A quatre heures, nous étions à un quart de mille de la côte, que nous rangeâmes, en fondant continuellement, sans pouvoir trouver de fond. Elle est entourée de rochers, sur lesquels la mer se brise avec beaucoup de force; elle est pleine d'arbres, parmi lesquels il n'y avoit pas un cocotier; elle ressemble beaucoup à l'isle d'Egmont, mais elle est beaucoup plus étroite. Nous aperçûmes, parmi les rochers de l'ex-

trèmité occidentale, environ seize habitans, mais il n'y avoit aucun canot. Ces Indiens avoient de longues piques ou perches à leurs mains, & paroïssent être, à tous égards, de la même nation que ceux que nous avons vus les jours précédens. Comme on ne pouvoit rien tirer de cet endroit, & que le vent étoit fort, je fis voile jusqu'à huit heures du soir, & alors je mis en panne. Cette dernière isle a environ six milles de long, & d'un quart de mille à un mille de large; je la nommai isle de Gloucester, en l'honneur de S. A. R. le duc de Gloucester. Elle gît par  $19^{\circ} 11'$  de latitude S., &  $140^{\circ} 4'$  de longitude O. suivant l'observation.

Le 12, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, & bientôt après nous vîmes une autre isle. A dix heures, ayant un très-gros tems & beaucoup de pluie, nous vîmes un récif, avec des brisans sur chaque côté de l'isle; je pris le parti de mettre en panne avec le cap au large. Cette isle gît par  $19^{\circ} 18'$  de latitude S., &  $140^{\circ} 36'$  de longitude O. suivant l'observation. Je lui donnai le nom d'isle de Cumberland, en l'honneur de S. A. R. le duc de Cumberland. Elle est basse, & à-peu-près de la même grandeur que l'isle de la reine Charlotte. Nous observâmes que la variation de l'aiguille étoit de  $7^{\circ} 10'$  par l'est. Comme nous ne pouvions espérer d'y trouver aucun rafraîchissement, je cinglai à l'ouest.

**1767.** Le 13, à la pointe du jour, nous vîmes une autre isle, petite & basse, au N. N. O., droit au vent : elle avoit l'aspect d'un petit quai plat. Je la nommai l'isle du prince Guillaume Henri, en l'honneur du troisieme fils du roi. Elle gît par le 19° de latitude S. & 141° 6' de longitude O. suivant l'observation. Je ne m'y arrêtai point, espérant trouver à l'ouest quelque terre plus élevée, où le vaisseau pourroit mettre à l'ancre, & où nous pourrions nous procurer les rafraichissemens dont nous aurions besoin.

Le 17, à la pointe du jour, nous reconnûmes une terre qui gisoit O.  $\frac{1}{4}$  N. en formant un petit mondrain arrondi. Elle étoit, à midi, au N. 64 O. éloignée d'environ cinq lieues ; elle ressembloit alors au rocher de Newton, dans le goulet de Plymouth, mais elle paroissoit beaucoup plus grande. Nous trouvâmes ce jour-là que le vaisseau étoit à vingt milles au nord de son estime ; ce que j'attribuai à une grosse houle du S. O.

A cinq heures du soir, cette isle nous res-  
toit N. O. à la distance d'environ huit mil-  
les ; alors je ferrai le vent & louvoyai toute  
la nuit. A dix heures nous vîmes une lumiere  
sur le rivage ; ce qui nous prouva que l'isle,  
quoique très-petite, étoit habitée, & nous fit  
espérer que nous pourrions trouver quelque  
mouillage dans les environs. Nous remarquâ-  
mes avec grand plaisir, que la terre étoit fort

haute & couverte de cocotiers , signe infail-  
 lible qu'il s'y trouvoit de l'eau.

1767.

Le lendemain au matin , j'envoyai à terre le lieutenant Furneaux , avec les bateaux armés & équipés , & toutes sortes de bagatelles , en lui recommandant d'établir un trafic avec les habitans pour les rafraichissemens que l'isle pourroit fournir. Je lui donnai ordre en même tems de trouver , s'il étoit possible , un ancrage pour le vaisseau. Tandis que nous mettions nos bateaux dehors , nous vîmes plusieurs pirogues partir du rivage ; mais dès que les Indiens qui les montoient virent nos bateaux voguer vers la côte , ils s'en retournèrent. A midi , les bateaux revinrent , rapportant un cochon & un coq avec quelques cocos & des bananes. M. Furneaux dit qu'il avoit vu au moins une centaine d'habitans , & qu'il croyoit qu'il y en avoit un beaucoup plus grand nombre ; mais qu'il avoit tourné inutilement toute l'isle pour trouver un mouillage ; qu'à peine avoit-il pu découvrir un endroit pour aborder avec le bateau.

Lorsqu'il avoit été près du rivage , il avoit laissé tomber un grappin , & avoit jeté un cable aux Indiens qui étoient sur la greve , qui le saisirent & le tinrent ferme. Il commença alors à converser avec eux par signes , & observa qu'ils n'avoient point d'armes ; mais que quelques-uns d'entr'eux avoient des bâtons blancs , qui paroissoient être des marques d'autorité ,

G iv

**1767.** attendu que ceux qui les portoient étoient en avant , tandis que tous les autres restoient derriere. En échange du cochon & du coq , il leur donna des grains de verre , un miroir , une hache , quelques peignes & d'autres bagatelles. Les femmes , qui étoient restées d'abord à une certaine distance , ayant aperçu ces bijoux , accoururent en foule sur la greve avec le plus grand empressement ; mais elles furent renvoyées sur-le-champ par les hommes , ce dont elles parurent très-mortifiées & très-mécontentes.

Pendant que ces échanges se faisoient , un Indien passa , sans être aperçu , autour d'un rocher , & plongeant dans la mer , releva le grappin du bateau ; en même tems ceux qui étoient à terre & qui tenoient le cable , firent un effort pour tirer le grappin. Dès que nos gens s'aperçurent de cette manœuvre , ils tirèrent un coup de fusil sur la tête de l'homme qui avoit relevé le grappin , & qui le lâcha aussi-tôt , en donnant des marques d'une surprise & d'une frayeur extrême ; les Indiens qui étoient sur le rivage , laisserent aussi aller la corde. Les bateaux resterent après cela quelque tems devant la côte ; mais l'officier voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire avec les Indiens , revint à bord.

M. Furneaux me dit que les hommes & les femmes qu'il avoit vus étoient vêtus , & il m'apporta une piece de l'étoffe dont ils s'habil-

lent. Les habitans lui parurent plus nombreux que l'isle n'en pouvoit nourrir ; & comme il vit plusieurs doubles pirogues très-grandes sur la greve , il jugea qu'il devoit y avoir à peu de distance , des isles plus étendues , où l'on pourroit trouver des provisions en plus grande abondance , & dont il espéroit que l'accès seroit moins difficile. Comme cette conjecture me parut très-raisonnable , je fis remonter à bord les bateaux , & je me déterminai à courir plus avant à l'ouest. Cette dernière isle est presque circulaire , & a environ deux milles de tour ; je la nommai l'isle d'Osnabruck , en l'honneur du prince Frédéric , évêque de ce siege. Elle git par  $17^{\circ} 51'$  de latitude S. , &  $147^{\circ} 30'$  de longitude O. La variation de l'aiguille y est de  $7^{\circ} 10'$  à l'est.

1767.



## CHAPITRE V.

*Découverte de l'isle d'Otahity , nommée isle du Roi George III. Ce qui nous arriva , soit à bord du vaisseau , soit sur la côte.*

**A** deux heures après-midi du 18 , nous partîmes , & une demi-heure après nous aperçûmes à l'O. S. O. une terre très-haute. Sur les sept heures du soir nous avions l'isle d'Osnabruck à l'E. N. E. , & cette nouvelle terre de l'O.

**1767.** N. O. à l'O.  $\frac{1}{4}$  S. Comme le tems étoit couvert & orageux, nous mîmes à la cape pour la nuit, ou au moins jusqu'à ce que la brume fût dissipée. Le 19, à deux heures du matin, le ciel s'étant netoyé, nous fîmes voile de nouveau. A la pointe du jour, nous vîmes la terre à environ cinq lieues de distance, & nous gouvernâmes directement sur elle. A huit heures, lorsque nous en étions très-proches, le brouillard nous obligea encore à rester en panne; & lorsque le tems se fut éclairci, nous fûmes fort surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues : elles étoient de grandeurs différentes, & garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un jusqu'à dix; de sorte qu'en tout il n'y avoit pas moins de 800 Indiens. Lorsqu'ils furent à la portée du pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêtèrent, nous regardant avec un grand étonnement, & s'entretenant successivement les uns les autres. En même tems nous leur montrâmes des colifichets de différens genres, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent ensemble, & tinrent une espece de conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Ils vinrent ensuite, faisant le tour du vaisseau, & nous donnant des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenoit une branche de bananier à la main, nous fit un discours qui dura près d'un quart-d'heure, & jeta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après, comme nous continuions de



leur faire des signes d'invitation, un jeune homme alerte, vigoureux & bien fait, se hâta à entrer dans le vaisseau. Il monta par les porte-haubans de l'artimon, & monta des haubans dans l'intérieur. Nous lui fîmes signe de venir sur le tillac, & nous lui présentâmes différentes quincailleries. Il nous paroissoit les voir avec plaisir; mais il ne voulut rien accepter jusqu'à ce que quelques-uns des Indiens se fussent approchés, & qu'après beaucoup de discours ils eurent jeté une branche de bananier dans le vaisseau. Alors il reçut nos présens, & plusieurs autres se pressèrent de monter à bord par plusieurs côtés du vaisseau, ne connoissant pas la véritable entrée. Comme un de ces Indiens étoit debout sur le passavant, une de nos chevres vint le heurter de sa tête au derrière. Surpris du coup, il se retourne brusquement, & voit la chèvre dressée sur ses pieds, se préparant à l'assaillir de nouveau. La vue de cet animal, si différent de tous ceux qu'il connoissoit, le frappa d'une telle terreur, qu'il se pressa de sortir du vaisseau, & tous les autres suivirent son exemple avec beaucoup de précipitation. Ils se remirent cependant bientôt de leur frayeur, & revinrent à bord. Après les avoir un peu réconciliés avec la vue de nos chevres & de nos moutons, je leur montrai nos cochons & nos volailles, & ils me firent comprendre par leurs signes, qu'ils avoient chez eux des animaux de

1767.

**1767.** ces deux especes. Je leur distribuai alors quelques quincailleries & des clous, & je leur fis signe qu'ils allaient à terre, & qu'ils nous apportaient de leurs cochons, de leurs volailles & de leurs fruits; mais ils ne parurent pas me comprendre. Pendant tout ce tems-là ils chercherent à nous dérober quelques-unes des choses qui étoient à leur portée; notre vigilance les empêcha presque toujours d'y réussir. A la fin cependant, un de nos officiers de poupe étant venu où ils étoient, & étant occupé à parler à l'un d'eux par signes, un autre vint par-derriere, & lui enleva son chapeau bordé, sauta dans la mer par-dessus le couronnement, & l'emporta à la nage.

Comme nous n'avions aucun mouillage en cet endroit, nous gouvernions le long de la côte, en envoyant en même tems les bateaux pour sonder plus près. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voile, & ne pouvant pas nous suivre, regagnerent le bord. Le pays nous presentoit le coup-d'œil le plus agréable & le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer il est plat & couvert d'arbres à fruits de différentes especes, particulièrement de cocotiers. Entre ces arbres se voient les maisons des Indiens, qui consistent en un seul rez-de-chaussée, & qui dans l'éloignement ressemblent à de longues granges. A la distance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur du pays s'élève en petites collines cou-

ronnées de bois & terminées par autant de hauteurs, d'où coulent de grandes rivières jusqu'à la mer. Nous ne vîmes aucun bas-fond ; mais nous trouvâmes l'isle bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laissoient le passage dans la haute mer. Sur les trois heures après midi, nous nous avançâmes vers une large baie, où il y avoit quelque apparence de mouillage. Nos chaloupes furent envoyées pour sonder ; & tandis qu'elles étoient ainsi occupées, j'observai qu'un grand nombre de pirogues les environnoit. Je soupçonnai que les Indiens avoient dessein de les attaquer ; & comme je voulois absolument prévenir toute espèce de querelle, je fis signal à nos gens de revenir ; en même tems, pour intimider les Indiens, je fis tirer neuf coups de nos pierriers par-dessus leurs têtes. La petite chaloupe commença à revenir au vaisseau. Nous voyions toujours les Indiens dans leurs pirogues : malgré l'effroi que leur avoit causé notre feu, ils s'efforcèrent de lui couper du chemin ; mais notre petit bâtiment marchant plus vite avec des voiles que les pirogues ne pouvoient faire avec leurs rames, se débarrassa bientôt de celles qui l'entouroient. Il en trouva cependant en son chemin quelques-unes qui avoient beaucoup de monde, & d'où on lui jeta des pierres qui blessèrent plusieurs de nos gens. Sur cela l'officier qui étoit à bord de la chaloupe, tira un coup de mousquet

1767.

**1767.** chargé de gros plomb, à l'homme qui avoit jeté la première pierre, & le blessa à l'épaule. Le reste des Indiens de la pirogue ne virent pas plutôt leur compagnon blessé, qu'ils se jetèrent à la mer, & que tous les autres se mirent à fuir à force de rames avec une grande frayeur & un grand désordre. Aussi-tôt que les chaloupes eurent atteint le vaisseau, on les rentra à bord. Pendant qu'on étoit occupé à cette manœuvre, nous vîmes une grande pirogue portant une voile & venant à nous. Comme je pensai qu'elle pouvoit ramener quelques chefs ou m'apporter quelque message de leur part, je me déterminai à l'attendre. Elle marchoit très-bien, & fut bientôt près de nous; mais nous n'y vîmes personne qui nous parût avoir quelque autorité sur les autres. Cependant un d'entr'eux se leva; & ayant fait un discours qui dura environ cinq minutes, jeta sur notre bord une branche de bananier. Nous regardâmes cette cérémonie comme un gage de paix, & nous lui rendîmes la pareille, en lui jetant une des branches que nous avoient laissées les Indiens qui nous avoient rendu visite. Avec cela & quelques colifichets que nous leur présentâmes; il nous parut que nous les avions fort satisfaits, & peu de tems après ils se retirèrent.

Les officiers qui avoient été avec les chaloupes, m'informerent qu'ils avoient sondé tout près du récif, & trouvé une aussi grande

profondeur d'eau que dans les autres isles ; cependant , comme j'étois au vent de l'isle , j'avois lieu d'espérer que je trouverois à jeter l'ancre en courant sous le vent. Je pris donc ce parti ; mais trouvant des brisans qui se prolongeoient à une grande distance de l'extrémité sud de l'isle , je ferrai le vent & je continuai la même manœuvre toute la nuit , pour pouvoir gagner l'est de l'isle.

Le 20 , à cinq heures du matin , nous fîmes voile ; la terre nous restant au N. O.  $\frac{1}{4}$  O. à la distance de dix lieues , & nous crûmes voir une autre terre à cinq lieues par-delà au N. E. & une montagne remarquable faite en pain de sucre au N. N. E. Quand nous fûmes à environ deux lieues du rivage , qui nous offroit l'aspect le plus agréable & qui étoit couvert de maisons & d'habitans ; nous vîmes plusieurs grandes pirogues sous voile près de la côte ; mais aucune ne dirigeoit sa marche au vaisseau. A midi , nous n'étions plus qu'à deux ou trois milles de l'isle ; & nous l'avions alors du S.  $\frac{3}{4}$  O. au N. E.  $\frac{1}{4}$  O. Nous continuâmes de côtoyer le rivage , quelquefois à la distance d'un demi-mille , & quelquefois à quatre ou cinq milles ; mais jusques-là nous n'avions point trouvé de fond. A six heures du soir nous étions en travers d'une belle rivière ; & la côte paroissant meilleure qu'aucune de celles que nous avions vues , je me déterminai à louvoyer toute la nuit & à tenter de jeter

1767.

l'ancre le matin. Dès qu'il fut nuit, nous vîmes un grand nombre de lumieres tout le long du rivage. Le 21, à la pointe du jour, nous envoyâmes nos bateaux pour sonder, & bientôt ils nous firent signal qu'ils avoient 20 brasses. Cette nouvelle produisit une joie universelle qu'il n'est pas aisé de décrire : nous avancâmes sur-le-champ, & nous jetâmes l'ancre à 17 brasses sur un fond de sable fin. Nous étions éloignés de la côte d'environ un mille, ayant vis-à-vis de nous un ruisseau de la plus belle eau. L'extrémité de l'isle nous restoit alors de l'E. S. E. au N. O.  $\frac{1}{4}$  O. Dès que nous eûmes mis le navire en sûreté, j'envoyai les chaloupes pour sonder le long de la côte & examiner le lieu où nous voyions l'eau. A ce moment, un nombre considérable de pirogues sortirent pour venir au vaisseau, portant des cochons, de la volaille, & une grande quantité de fruits que nous achetâmes pour de la quincaillerie & des clous. Mais quand nos chaloupes furent près du rivage, les pirogues, dont plusieurs étoient doubles & très-grandes, firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelque distance; mais lorsque nos bateaux approcherent du rivage, les Indiens devinrent plus hardis, & trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit de nos bateaux, se préparant en même tems à l'assailir avec leurs bâtons & leurs rames. Nos gens étant ainsi pressés, furent obligés de faire feu, &

& tuerent un Indien & en blessèrent grièvement un autre. En recevant le coup, ils tombèrent tous les deux dans la mer, & le reste de ceux qui étoient dans la même pirogue s'y jetèrent à l'instant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, & nos bateaux revinrent sans éprouver aucun autre obstacle. Dès que les Indiens qui s'étoient jetés à l'eau, virent que nos bateaux demeuroient en place sans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrèrent dans leur pirogue, & y reprirent leurs compagnons blessés. Ils les dressèrent l'un & l'autre sur leurs pieds, pour voir s'ils pourroient se tenir debout; & trouvant qu'ils ne le pouvoient pas, ils essayèrent de les faire tenir assis: ils réussirent pour l'un des deux, & le soutinrent dans cette posture; mais voyant que l'autre étoit tout-à-fait mort, ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela, quelques pirogues retournerent au rivage, & d'autres revinrent derechef au vaisseau pour trafiquer: ce qui nous prouva qu'ils étoient convaincus par notre conduite, que quand ils auroient envers nous des dispositions pacifiques, ils n'auroient rien à craindre, & qu'ils sentoient qu'ils avoient attiré sur eux-mêmes le malheur qui leur étoit arrivé.

Les bateaux continuèrent de sonder jusqu'à midi, qu'ils revinrent pour nous apprendre que le fond étoit très-bon par 5 brasses à un quart de mille du rivage, mais qu'il y avoit

**1767.** une très-grande houle à l'endroit où nous avions vu de l'eau douce. Les officiers me dirent que les Indiens étoient en foule sur le rivage, & que plusieurs venoient à la chaloupe avec des fruits & des bambous pleins d'eau ; qu'ils les pressoient jusqu'à l'importunité de descendre à terre, particulièrement les femmes, qui venoient jusques sur le bord, & qui se mettant absolument nues, s'efforçoient de les attirer par des gestes dont la signification n'étoit pas équivoque. Jusques-là cependant nos gens avoient résisté à la tentation.

L'après-midi j'envoyai de nouveau les chaloupes au rivage avec quelques pieces d'eau qu'on remplit par un trou fait à un des fonds, & qui ont une anse par laquelle on peut les porter. Je voulois me procurer de l'eau, dont nous commencions à avoir grand besoin. Pendant ce tems plusieurs pirogues continuoient de se tenir près du vaisseau ; mais les Indiens s'étoient rendus coupables de tant de vols, que je ne voulus pas qu'on en reçût aucun à bord.

A cinq heures les bateaux revinrent avec deux pieces d'eau seulement, que les Indiens avoient remplies ; mais, pour se payer de leur peine, ils avoient jugé à propos de retenir toutes les autres. Nos gens, qui ne vouloient pas quitter leur bateau, usèrent de tous les moyens possibles pour engager les Indiens à les leur rendre : tout fut inutile. Les Indiens, de leur côté, pressèrent fortement nos gens de descendre à terre : invitation à laquelle ils juge-



rent qu'il n'étoit pas prudent de se rendre. Il y avoit plusieurs milliers d'habitans de l'un & de l'autre sexe, & un grand nombre d'enfans sur le rivage, lorsque nos bateaux s'en éloignerent. 1787.

Le 22 au matin, je renvoyai les bateaux pour faire de l'eau, avec une provision de clous, de haches & d'autres choses semblables, que je crus les plus propres à nous gagner l'amitié des Indiens. En même tems un grand nombre de pirogues vinrent au vaisseau avec du fruit-à-pain (a), des bananes, un fruit ressemblant à la pomme, mais un peu meilleur; de la volaille & des cochons, que nous achetâmes avec des verroteries, des clous, des couteaux, & autres articles de ce genre; de sorte que nous eûmes assez de porc pour en donner à tout l'équipage pendant deux jours; à une livre par homme.

Les bateaux en revenant ne nous apportèrent que quelques calebasses pleines d'eau. Le nombre des Indiens étoit si grand sur le rivage, que nos gens n'avoient pas osé descendre, quoique les jeunes femmes répétaient les invitations pressantes qu'elles avoient employées le jour précédent, avec d'autres gestes encore plus libres, &, s'il est possible, plus clairs. Les fruits & les autres provisions furent mis à terre & rangés sur le rivage, & les étrangers invités à venir les prendre; ils résisterent

(a) Voyez la description de ce fruit, dans le voyage de l'Endeavour,

1767.

encore à cette nouvelle tentation , & furent inexorables ; mais montrant aux Indiens les pieces d'eau qu'ils avoient à bord , ils leur firent entendre par signes qu'on eût à leur rendre celles qu'on leur avoit détenues la veille. Les Indiens , de leur côté , furent sourds à cette demande. Nos gens donc leverent leurs grappins , & sonderent les environs , pour voir si le vaisseau pourroit venir assez près pour couvrir ceux qui feroient de l'eau , auquel cas ils pourroient se hasarder à terre en dépit de toute l'isle. Quand ils s'éloignerent , les femmes les poursuivirent en leur jetant des bananes & des pommes , en les huant & en leur donnant toutes les marques de mépris & de moquerie qu'elles pouvoient imaginer. Ils nous rapportèrent que le vaisseau pourroit avoir 4 brasses d'eau fond de sable , à deux encablures de distance du bord , & cinq brasses à trois encablures. Le vent souffloit le long de la côte , élevant une forte houle au rivage , & prenant le vaisseau en flanc. Le 23 , à la pointe du jour , nous levâmes l'ancre dans le dessein de mouiller au voisinage de l'aiguade. Comme nous étions occupés à prendre le large pour gagner le dessus du vent , nous découvrîmes de la hune , à environ six ou huit milles sous le vent , de l'autre côté de la terre , une baie , & nous partîmes sur-le-champ pour y aller , précédés de nos bateaux qui marchaient en avant pour sonder. A neuf heures , nous tournâmes autour du récif , & nous nous arrêtâmes dans

le dessein de jeter l'ancre ; mais lorsque nous fûmes proches des bateaux , notre vaisseau toucha. L'avant demeura engagé , mais l'arrière étoit libre. En jetant la sonde , nous trouvâmes sur le récif de  $2\frac{1}{2}$  à 17 brasses de profondeur ; nous carguâmes toutes nos voiles aussi promptement qu'il nous fut possible , & nous allégeâmes le vaisseau de tout ce qu'il y avoit de plus pesant sur le pont. Nous mîmes en même tems notre chaloupe dehors avec notre ancre de toue , notre petite ancre & son cable , & une ansiere , dans le dessein de les porter au-dehors du récif , afin que , quand les ancres auroient pris fond , nous pussions nous touer sur elles en forçant sur le cabestan ; mais malheureusement , en dehors de la chaîne de rochers , il n'y avoit pas de fond. Notre état devint alors très-alarmant , le vaisseau continuoit de battre contre le roc avec une grande violence , & nous étions environnés de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens. Ils ne tenterent cependant pas de nous aborder ; mais ils paroissoient attendre notre naufrage prochain. Nous demeurâmes près d'une heure dans cette terrible situation , sans pouvoir rien faire pour nous en tirer , si ce n'est de défoncer quelques tonneaux ; mais une brise se levant heureusement de terre , l'avant de notre navire se détacha. Nous l'aidâmes tout de suite de toutes nos voiles ; sur quoi il commença à se mouvoir , & fut bientôt en pleine eau.

~~1767.~~ Nous prîmes tout de suite le large ; & les bateaux ayant été envoyés sous le vent , trouverent que le récif s'étendoit à l'ouest environ un mille & demi ; qu'au-delà il y avoit un fort bon mouillage. Le maître , après avoir placé un bateau à l'extrémité du récif , & garni la chaloupe d'ancres & de hanfieres à touer , & d'une garde pour la défendre de la part des Indiens , vint à bord & pilota le vaisseau autour du récif jusques dans le havre , où sur le midi il fut à l'ancre , à dix pieds d'eau sur un beau fond de sable noir.

Un examen ultérieur nous fit connoître que l'endroit où le vaisseau avoit touché , étoit une bande de rochers de corail recouverts de plus ou moins d'eau , depuis 6 brasses jusqu'à 2 , & qui malheureusement se trouva entre les deux bateaux qui nous guidoient , & dont l'un , celui qui étoit au vent , avoit 12 brasses , & celui sous le vent 9. Le vent fraîchit presque tout de suite après que nous fûmes en sûreté ; & quoiqu'il tomba assez promptement , la vague étoit si haute & brisoit avec tant de violence sur le rocher , que si le vaisseau fût demeuré engagé une demi-heure de plus , il eût infailliblement été mis en pieces. En examinant la quille , nous ne pûmes y reconnoître d'autre dommage , si ce n'est qu'un morceau du bas du gouvernail se trouva emporté. Le vaisseau ne nous parut faire eau par aucun endroit ; mais les barres de hune , à la tête

de tous les mâts , étoient rompues tout ras ; 1767.  
 ce que nous supposâmes être arrivé quand  
 le vaisseau battoit contre le rocher. Nos ba-  
 teaux perdirent leurs grappins sur le récif ;  
 mais , comme nous avions lieu de croire que  
 le vaisseau étoit sain & sauf , cette perte ne  
 nous chagrina que médiocrement. Aussi-tôt  
 que le vaisseau fut hors de danger , j'envoyai  
 le maître avec tous les bateaux garnis de  
 monde & armés , pour sonder le haut de la  
 baie , afin que , s'il y trouvoit un bon ancrage ,  
 nous pussions touer le vaisseau en-dedans du  
 récif & mouiller en toute sûreté. Le tems étoit  
 fort beau ; un grand nombre de pirogues  
 étoient sur le récif , & le rivage étoit garni  
 d'Indiens.

Le 23 , vers les quatre heures de l'après-  
 midi , le maître revint & me rapporta qu'il y  
 avoit par-tout bon mouillage. Je me déter-  
 minai donc à faire touer le vaisseau dans la  
 baie dès le matin , & en même tems je parta-  
 geai mon monde en quatre quarts , l'un des-  
 quels devoit toujours être sous les armes , tous  
 les canons chargés & amorcés , & toutes les  
 armes en état dans les bateaux. J'ordonnai en  
 même tems à tous ceux qui ne seroient pas  
 actuellement de garde , de se rendre à des pos-  
 tes assignés. Au moment où je faisois ces dis-  
 positions , nous voyions un grand nombre de  
 pirogues , dont quelques-unes étoient très-  
 grandes & garnies de beaucoup d'hommes ,

**1767.** voguant près du rivage , & plusieurs autres plus petites se hâsardant à venir jusqu'au vaisseau avec des cochons , des volailles & des fruits que nous achetâmes d'eux à la satisfaction mutuelle des deux parties. Au coucher du soleil , toutes ces pirogues retournerent au rivage.

Le 24 , à six heures du matin , nous commençâmes à touer notre vaisseau dans la baie , & bientôt après un grand nombre de pirogues vinrent sous notre poupe : comme je vis qu'elles avoient des cochons , de la volaille & des fruits , je chargeai le canonnier & deux officiers de poupe d'acheter d'eux ces provisions pour des couteaux , des clous , des grains de verre & d'autres quincailleries , en défendant en même tems tout commerce avec les Indiens à toute autre personne du bord. A huit heures , le nombre des pirogues se trouva considérablement augmenté , & celles qui vinrent les dernières étoient doubles , très-grandes , ayant chacune douze ou quinze hommes forts & vigoureux. Je remarquai avec quelque inquiétude qu'elles étoient préparées bien plus pour la guerre que pour le commerce , n'ayant presque rien autre chose à leur bord que des cailloux ronds. Comme j'étois encore très-mal , j'appellai M. Furneaux , mon premier lieutenant , & je lui ordonnai de tenir le quatrième quart toujours sous les armes , tandis que le reste de l'équipage étoit occupé à re-

1767.

morquer le vaisseau. Cependant il venoit continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues, chargées d'une marchandise que les autres ne nous avoient pas jusqu'alors apportée; je veux dire, d'un nombre de femmes rangées sur une file, & qui, arrivées près du vaisseau, offrirent à nos yeux toutes les postures lascives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettoient tous leurs charmes en œuvre, les grandes pirogues qui étoient chargées de pierres, s'avancèrent autour du vaisseau, & à une très-petite distance; quelques-uns des Indiens chantant d'une voie rauque, quelques-autres soufflant dans des conques marines, & d'autres jouant de la flûte. Peu de tems après, un homme qui étoit couché sur une espece de canapé placé sur une de ces grandes doubles pirogues, fit signe qu'il desiroit venir aux côtés du vaisseau. J'y consentis tout-de-suite; & quand il fut près de mon bord, il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges & jaunes, lui faisant signe qu'il me la remit. Je la reçus avec des expressions d'amitié, & je pris sur-le-champ quelques bagatelles, pour les lui offrir en retour; mais à mon grand étonnement il s'étoit déjà éloigné un peu du vaisseau; & au signe qu'il fit en jetant une branche de cocotier qu'il tenoit à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancèrent tous à la fois sur nous, & nous, lan-

cerent une grêle de pierres par tous les côtés ;  
1767. c'étoit là une attaque dans laquelle nos armes  
seules pouvoient nous donner la supériorité  
sur la multitude qui nous assailloit , d'autant  
plus qu'une grande partie de l'équipage étoit  
malade & foible. J'ordonnai donc de faire feu ;  
je fis tirer aussi de très-près deux pièces du gail-  
lard , que j'avois fait charger à mitraille. La  
décharge mit quelque désordre parmi les In-  
diens ; cependant quelques minutes après ils  
recommencerent leur attaque. Tous ceux de  
nos gens qui étoient en état de venir sur le  
pont , prirent alors leur place : je fis tirer mes  
grosses pièces , & j'en fis jouer constamment  
quelques-unes sur l'endroit du rivage où je  
voyois un grand nombre de pirogues occupées  
à embarquer des hommes , & venant au vais-  
seau à toutes rames. Quand nos grosses pièces  
commencerent à tirer , il n'y avoit pas moins  
de 300 pirogues autour du vaisseau , portant  
au moins deux mille hommes ; & de nouvelles  
pirogues arrivoient de tous les côtés. Le feu  
écarta bientôt ceux qui étoient près du vais-  
seau , & arrêta ceux qui se dispoient encore  
à venir sur nous. Aussi-tôt que je vis la re-  
traite de quelques-uns de nos ennemis & la  
tranquillité du reste , je fis cesser le feu , es-  
pérant qu'ils seroient assez convaincus de notre  
supériorité pour ne pas renouveler leur at-  
taque. En cela cependant je fus malheureu-  
sement trompé ; une grande partie des piro-



gues qui avoient été dispersées se rassemblèrent de nouveau ; elles demeurèrent quelque tems sur leurs rames , regardant le vaisseau de la distance d'environ un quart de mille ; & alors élevant soudainement des pavillons blancs , elles s'avancèrent du côté de la poupe de notre bâtiment , & recommencerent de fort loin à jeter des pierres avec beaucoup de force & d'adresse par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesoit environ deux livres , & plusieurs blessèrent nos gens , qui en auroient souffert davantage , sans une toile étendue sur le tillac pour nous défendre des ardeurs du soleil , & sans le bastingage de nos hamacs. Pendant ce tems , plusieurs pirogues garnies de beaucoup d'hommes , se portoient vers l'avant du vaisseau , ayant probablement remarqué qu'on n'avoit point tiré de cette partie du navire. J'y fis transporter quelques pieces sur-le-champ pour les faire tirer , en même tems que deux autres tireroient de l'arriere sur les pirogues qui nous attaqueroient par-là. Parmi les pirogues qui en vouloient à notre avant , il y en avoit une où paroissoit être quelque chef d'Indiens : car c'étoit de cette pirogue qu'étoit venu le signal qui les avoit rassemblés. Il arriva qu'un boulet d'un canon de l'avant fut tiré si juste , qu'il sépara la double pirogue en deux. Dès que les autres s'apperçurent de cet accident , ils se dispersèrent avec tant de vitesse , que dans une demi-heure il ne resta

**1767.** pas une pirogue à la portée de notre vue, & que tout ce peuple, qui couvroit le rivage, s'enfuit aux collines voisines avec la plus grande précipitation.

N'ayant plus alors de crainte d'être inquiétés de nouveau, nous touâmes le navire dans le havre. Le 24, vers midi, nous n'étions plus qu'à un demi-mille du haut de la baie, à moins de deux encablures d'une belle rivière, & à environ deux encablures & demie du récif. Nous étions sur 2 brasses d'eau, & près du bord nous en avions 5. Nous amarrâmes le vaisseau, & mîmes dehors la petite ancre avec deux hanfieres, pour tenir le flanc de notre vaisseau de maniere que la bordée de notre artillerie portât sur la rivière, & nous montâmes les huit canons qui étoient dans la cale. Dès que cela fut fait, les bateaux furent employés à sonder toute la baie & à veiller sur le rivage par-tout où il paroïssoit des Indiens, pour découvrir s'ils avoient quelque envie de nous attaquer encore. Tout l'après-midi & une partie du lendemain matin furent employés à cette occupation. Le 25, vers midi, le maître revint après avoir examiné suffisamment les lieux, & nous rapporta qu'on ne voyoit plus aucune pirogue; que l'atterrage étoit bon tout le long du rivage; qu'il n'y avoit d'autre danger à craindre dans la baie que le récif & quelques rochers vers le haut, qui paroïssent au-dessus de l'eau; &

que la riviere, quoiqu'elle se déchargeât de ~~l'autre côté de la pointe~~, étoit d'eau douce. 1767.

Aussi-tôt après que le maître m'eut instruit de ces détails, j'envoyai de nouveau M. Furneaux avec tous les bateaux armés & garnis d'hommes, parmi lesquels je mis des soldats de marine, avec ordre de descendre à terre vis-à-vis de l'endroit où le vaisseau étoit à l'ancre, & de s'établir sûrement dans le meilleur terrain qu'il trouveroit à portée d'être protégé par les bateaux & le vaisseau. A deux heures, les bateaux débarquerent sans opposition, & M. Furneaux planta un bâton de pavillon, arracha une motte de gazon, & prit possession de l'isle au nom de Sa Majesté, en l'honneur de laquelle elle reçut le nom de l'isle du Roi George III. Il alla ensuite à la riviere, goûta de l'eau qu'il trouva excellente, & en fit boire à tous ses gens avec du rum, à la santé de Sa Majesté. Tandis qu'ils étoient à la riviere, large d'environ douze verges & guéable, il vit de l'autre côté deux hommes âgés, qui, appercevant qu'ils étoient découverts, se mirent en posture de supplians, & parurent effrayés & confondus. M. Furneaux leur fit signe de passer la riviere: l'un d'eux s'y détermina. Lorsqu'il fut du côté de nos gens, il s'avança rampant sur ses mains & sur ses genoux; mais M. Furneaux le releva, & tandis qu'il étoit encore tout tremblant, lui montra quelques-unes des terres, qui

1767.

avoient été jetées dans notre vaisseau, & s'efforça de lui faire entendre que, si les habitants n'entreprenoient plus rien contre nous, nous ne leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplit deux tonneaux d'eau, pour montrer aux Indiens que nous en avions besoin ; & il leur fit voir quelques haches & d'autres choses, pour tâcher de leur faire comprendre qu'il desiroit d'avoir d'eux quelques provisions. Le vieillard recouvra un peu ses esprits durant cette conversation pantomime ; & M. Furneaux, pour confirmer les témoignages d'amitié qu'il lui avoit donnés, lui fit présent d'une hache, de quelques clous, de grains de verre & d'autres bagatelles ; après quoi il se rembarqua & laissa le pavillon flottant. Aussi-tôt que les bateaux furent éloignés, l'Indien vint au pavillon & dansa autour pendant un assez long tems, ensuite il se retira ; mais il revint bientôt après avec quelques branches d'arbres vertes qu'il jeta à terre, & se retira une seconde fois ; nous le vîmes reparaître peu de tems ensuite avec une douzaine d'habitans. Tous se mirent dans une posture suppliante, & s'approchèrent du pavillon à pas lents ; mais le vent étant venu à l'agiter, lorsqu'ils en étoient tout proches, ils se retirèrent avec la plus grande précipitation. Ils se tinrent un peu de tems à quelque distance, occupés à le regarder ; ils s'en allèrent ensuite, & rapportèrent deux grands

cochons qu'ils placèrent au pied du bâton de pavillon ; & enfin prenant courage , ils se mirent à danser. Après cette cérémonie , ils portèrent les cochons au rivage , lancerent une pirogue & les mirent dedans. Le vieillard qui avoit une grande barbe blanche, s'embarqua seul avec eux , & les amena au vaisseau. Quand il fut près de nous , il fit un discours suivi , & prit dans ses mains plusieurs feuilles de bananier , une à une , qu'il nous présenta en proférant pour chacune, à mesure qu'il nous les donnoit, quelques mots d'un ton de voix imposant & grave. Il nous remit ensuite les deux cochons , en nous montrant la terre. Je me dispoisois à lui faire quelques présens ; mais il ne voulut rien accepter , & bientôt après il retourna au rivage.

1767.

La nuit survint & fut obscure ; nous entendîmes le bruit de plusieurs tambours , de conques & d'autres instrumens à vent , & nous vîmes beaucoup de lumieres tout le long de la côte. Le 26 , à six heures du matin , je ne vis paroître aucun habitant sur le rivage ; j'observai que le pavillon avoit été enlevé : sans doute qu'ils avoient appris à le mépriser , comme les grenouilles de la fable leur roi soliveau. J'ordonnai au lieutenant d'aller à terre avec une garde , & , si tout étoit tranquille , de nous le faire savoir , afin que nous pussions commencer à faire de l'eau. Peu de tems après , nous eûmes le plaisir de voir

1767. qu'il envoyoit pour avoir des pieces d'eau, & à huit heures du matin nous avions quatre-tonnes à bord. Pendant que nos gens étoient occupés de ce travail, plusieurs Indiens se montrèrent du côté opposé de la rivière, avec le vieillard que l'officier avoit vu le jour précédent, & qui bientôt après passa la rivière, apportant avec lui des fruits & quelques volailles qui furent aussi envoyés au vaisseau. A ce moment, j'étois si foible par l'indisposition dont je souffrois depuis près de quinze jours, que je pouvois à peine me traîner. Je me servis de ma lunette pour observer ce qui se passoit à terre. Sur les huit heures & demie, j'aperçus une multitude d'habitans descendant une colline, à environ un mille de nous, & en même tems un grand nombre de pirogues faisant le tour de la pointe de la baie du côté de l'ouest, & ne s'écartant pas du rivage. Je regardai à l'endroit où l'on faisoit de l'eau, & je vis au travers des buissons un grand nombre d'Indiens qui se glissoient derriere. J'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois, se pressant vers le lieu de l'aiguade, & des pirogues qui doubloient avec beaucoup de vitesse l'autre pointe de la baie à l'est. Alarmé de ces mouvemens, je dépêchai un bateau pour instruire l'officier qui étoit à terre, de ce que j'avois vu, & pour lui donner ordre de revenir sur-le-champ à bord avec ses gens, en laissant, s'il le falloit, ses

ses pieces d'eau à terre. Il avoit lui-même apperçu le danger, & s'étoit embarqué avant que les bateaux fussent arrivés près de lui. En voyant que les Indiens se glissoient vers lui, par-derrriere le bois, il leur envoya tout-de-suite le vieil Indien, s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent éloignés, & qu'il ne vouloit que prendre de l'eau. Dès qu'ils se virent découverts, ils pousserent des cris & s'avancerent avec promptitude. L'officier rentra dans ses bateaux avec ses gens, & les Indiens ayant passé la riviere, s'emparerent des pieces d'eau avec de grandes démonstrations de joie. Cependant les pirogues longoient le rivage avec beaucoup de célérité; tous les habitans les suivoient sur la côte, excepté une multitude de femmes & d'enfans qui se placerent sur une colline d'où l'on découvroit la baie. Dès que les pirogues, venant des deux pointes de la baie, se trouverent plus voisines de l'endroit où étoit mouillé le vaisseau, elles se rapprocherent du rivage, pour embarquer encore d'autres Indiens qui portoient avec eux de grands sacs, que nous reconnûmes ensuite être remplis de pierres. Toutes les pirogues qui avoient doublé les deux pointes, & beaucoup d'autres parties du dedans de la baie, s'avancerent au vaisseau; de sorte que je ne doutai point qu'elles n'eussent le projet de tenter les hasards d'une seconde attaque. Comme je pensai que

**1767.** le combat seroit moins meurtrier si j'en diminuois la durée, je me déterminai à rendre cette action décisive, & à mettre fin par-là à toutes les hostilités. J'ordonnai donc à nos gens qui étoient tous à leur poste, de faire feu d'abord sur les pirogues qui étoient en groupes. Mon ordre fut si bien exécuté, que celles qui étoient à l'ouest, regagnerent le rivage aussi promptement qu'il leur fut possible; tandis que celles qui venoient du côté de l'est, côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis alors diriger le feu sur différentes parties du bois : ce qui en fit sortir beaucoup d'Indiens qui coururent à la colline, où les femmes & les enfans s'étoient placés pour voir le combat. La colline se trouvoit alors couverte de plusieurs milliers de personnes qui se croyoient parfaitement en sûreté; mais pour les convaincre du contraire, & dans l'espérance que, quand ils auroient éprouvé que nos armes portoient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auroient cru possible, je fis tirer vers eux quatre coups rasans : deux porterent près d'un arbre, au pied duquel il y avoit beaucoup d'Indiens rassemblés. Ils furent frappés de terreur & de consternation, de sorte qu'en moins de deux minutes ils disparurent entièrement. Après avoir ainsi nettoyé la côte, j'armai mes bateaux & j'envoyai tous les charpentiers avec leurs haches, escortés d'une forte garde, pour détruire



toutes les pirogues qu'on avoit tirées à terre. Avant midi, cette opération fut entièrement 1767. achevée; & plus de cinquante pirogues, dont plusieurs étoient de soixante pieds de long, larges de trois & amarrées ensemble deux à deux, furent mises en pieces. On n'y trouva que des pierres & des frondes, si l'on en excepte deux ou trois plus petites, qui portoient des fruits, des volailles & quelques cochons:

A deux heures de l'après-midi, neuf ou dix habitans sortirent du bois avec des branches vertes dans leurs mains, qu'ils planterent en terre près des bords de la rivière; & se retirèrent; un instant après ils reparurent, portant avec eux plusieurs cochons qui avoient les jambes liées; & qu'ils placerent auprès des branches, après quoi ils se retirèrent encore. Enfin, ils revinrent une troisième fois, apportant d'autres cochons & quelques chiens qui avoient les jambes de devant liées au-dessus de la tête; & rentrant dans le bois, ils apportèrent encore plusieurs paquets d'une étoffe qu'ils employoient dans leurs vêtemens, & qui a quelque ressemblance avec le papier des Indes. Ils les placerent sur le rivage, & nous appellerent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas bien reconnoître en quoi consistoient ces gages de paix. Nous parvîmes cependant à distinguer les cochons

**1767.** & les pieces d'étoffes ; mais en voyant les chiens avec leurs pattes sur le cou s'élever à plusieurs reprises , & marcher quelque tems debout & droits , nous les prîmes pour une espece d'animal étranger & inconnu , & nous étions très-impatiens de les voir de plus près. J'envoyai donc un bateau , & notre étonnement cessa ; nos gens trouverent neuf bons cochons , outre les chiens & les étoffes. Ils prirent les cochons , laisserent l'étoffe & délièrent les chiens ; en échange , ils mirent sur le rivage quelques haches , des clous & d'autres choses , en faisant signe à plusieurs Indiens qui étoient à leur vue , de les emporter avec leurs étoffes. A peine le bateau étoit-il revenu à bord , que les Indiens apportèrent encore deux cochons , & nous appellerent. Le bateau retourna , prit les cochons , mais laissa encore l'étoffe , quoique les Indiens fissent signe que nous devions la prendre. Nos gens nous dirent qu'ils n'avoient touché à rien de ce que nous avions laissé sur le rivage ; quelque'un imagina que s'ils ne recevoient pas ce que nous leur avions offert , c'étoit parce que nous ne voulions pas accepter leur étoffe. L'événement prouva que cette conjecture étoit juste ; car ayant donné ordre qu'on l'enlevât , dès qu'elle fut à bord du bateau , les Indiens parurent & emporterent dans le bois , avec de grandes démonstrations de joie , tout ce que je leur avois envoyé. Nos bateaux allerent

alors à la petite rivière, & remplirent toutes les pieces d'eau, faisant à-peu-près six tonnes. Nous trouvâmes qu'elles n'avoient point souffert pendant que les Indiens en avoient été maîtres, & que nous n'avions perdu que quelques seaux de cuir & un entonnoir, que nous ne pûmes recouvrer. 1767.

Le matin du jour suivant 27, j'envoyai les bateaux avec une garde, pour continuer de faire de l'eau; dès que nos gens furent à terre, le même vieillard qui avoit passé la rivière pour aller à eux le premier jour, parut de l'autre côté, & après avoir fait un long discours, traversa l'eau. Lorsqu'il fut auprès de nos gens, l'officier lui montra les pierres qui étoient en piles sur le rivage, rangées comme des boulets de canon, & qui y avoient été portées depuis notre premier débarquement. Il lui fit voir aussi quelques sacs remplis de pierres, pris dans les pirogues que j'avois fait briser, & il s'efforça de lui faire entendre que les Indiens avoient été les agresseurs, & que le mal que nous leur avions fait n'avoit eu d'autre raison que la nécessité de nous défendre. Le vieillard sembla comprendre ce qu'on vouloit lui dire, mais sans en convenir. Il fit un discours à ses compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes & les sacs avec une grande émotion, & de tems en tems avec des regards, des gestes & une voix capables d'effrayer. Son agitation se calma

1767.

pourtant par degrés ; & l'officier qui , à son grand regret , n'avoit pas entendu un mot de son discours , tâcha de le convaincre par tous les signes qu'il put imaginer , qu'il desiroit vivre en paix avec les Indiens , & que nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié que seroient en notre pouvoir. Il lui serra la main , l'embrassa & lui fit différens petits présens qu'il crut pouvoir lui être les plus agréables. Il tâcha aussi de lui faire comprendre que nous desirions d'obtenir d'eux des provisions ; que les Indiens ne vinssent qu'en petit nombre à la fois , & que tandis que nous nous tiendrions d'un côté de la rivière , ils restassent de l'autre bord. Après cela le vieillard se retira , paroissant fort satisfait ; & avant midi il s'établit un commerce régulier , qui nous fournit en grande abondance , des cochons , de la volaille & des fruits ; de sorte que tout l'équipage , tant sains que malades , eut de tous ces vivres à discrétion.



## CHAPITRE VI.

*Envoi des malades à terre. Commerce régulier avec les habitans. Quelques détails sur leurs mœurs & leur caractère. Leurs visites au vaisseau, & quelques événemens.*

LES choses étant ainsi réglées, j'envoyai à terre le chirurgien & le second lieutenant pour examiner le local & choisir quelque endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour, ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avoient parcourues leur avoient semblé également saines & convenables ; mais que pour la sûreté, ils n'en trouvoient point de meilleure que l'endroit où l'on faisoit de l'eau, parce que les malades pourroient y être sous la protection du vaisseau & défendus par une garde, & qu'on pourroit aisément les empêcher de s'écarter dans le pays & de rompre leur diete. J'envoyai donc les malades en cet endroit, & je chargeai le canonnier de commander la garde que je leur donnois. On dressa une tente pour les défendre du soleil & de la pluie, & le chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite, & de donner son avis si on en avoit besoin. Après avoir établi ses malades dans

leur tente, comme il se promenoit avec son fusil, un canard sauvage passa au-dessus de sa tête; il le tira, & l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étoient de l'autre côté de la rivière. Ils furent saisis d'une terreur panique, & s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque distance, il s'arrêtèrent; il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte, & le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards venant à passer, le chirurgien tira de nouveau, & en tua heureusement trois. Cet événement donna aux insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seroient enfuis comme un troupeau de moutons, à la vue d'un fusil tourné contre eux. Il est probable que la facilité avec laquelle nous les tinmes depuis en respect, & leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dues à ce qu'ils avoient vu dans cette occasion l'instrument dont auparavant ils n'avoient fait qu'éprouver les effets.

Comme je prévoyois qu'un commerce particulier s'établirait bientôt entre ceux de nos gens qui seroient à terre & les naturels du pays, & qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article, il pourroit s'élever beaucoup de querelles & de désordres, j'ordonnai que tout le commerce se feroit par le canonnier. J'en chargeai de veiller à ce qu'il ne fût fait

aux Indiens aucune violence ni aucune fraude, & d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens possibles, le vieillard qui nous avoit jusqu'alors si bien servis. Le canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude & de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressoient mes ordres, conduite qui fut avantageuse aux Indiens & à nous. Comme je punis les premières fautes avec la sévérité nécessaire, je prévins par-là celles qui pouvoient produire des inconvéniens désagréables. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard, qui ramenoit ceux des nôtres qui s'écartoient de la troupe, & dont les avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes. Les Indiens cherchoient de tems en tems à nous voler quelque chose; mais il trouvoit toujours le moyen de faire rapporter ce qui avoit été dérobé, par la crainte du fusil, sans qu'on tirât un seul coup. Un d'eux eut un jour l'adresse de traverser la rivière sans être vu, & de dérober une hache. Dès que le canonnier s'aperçut qu'elle lui manquoit, il le fit entendre au vieillard, & fit préparer sa troupe comme s'il eût voulu aller dans les bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui fit signe qu'il lui épargneroit cette peine, & partant sur-le-champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ses mains; ce que le vieillard consentit à faire, non sans beaucoup de répugnance.

**1767.** Quand l'Indien fut amené, le canonnier le reconnut comme ayant déjà fait plusieurs vols, & l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. Je ne voulois le punir que par la crainte d'une punition; je me laissai donc fléchir par les sollicitations & les prieres; je lui rendis la liberté, & je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain & sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement; ils le reçurent avec des acclamations universelles, & le conduisirent tout de suite dans les bois. Mais le jour suivant il revint, & apporta au canonnier, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruit-à-pain & un gros cochon tout rôti.

Cependant la partie de l'équipage restée à bord s'occupoit à calfater & à peindre les œuvres vives, à raccommoder les agrès, à disposer le fond de cale, & à faire toutes les autres choses nécessaires dans notre situation. Ma maladie, qui étoit une colique bilieuse, augmenta si fort que ce jour même je fus obligé de me mettre au lit. Mon premier lieutenant continuoit d'être fort mal, & notre munitionnaire étoit dans l'impossibilité de faire ses fonctions. Tout le commandement retomba à M. Furneaux, mon second lieutenant, à qui je donnai des ordres généraux, en lui recommandant d'avoir une attention particulière sur ceux de nos gens qui étoient à terre. Je réglai aussi qu'on donneroit du



fruit & des viandes fraîches à l'équipage, tant qu'on pourroit s'en procurer, & que les bateaux se trouveroient toujours revenus au vaisseau au soleil couchant. Ces ordres furent suivis avec tant d'exactitude & de prudence, que durant toute ma maladie je ne fus troublé par aucune affaire, & que je n'eus pas le chagrin d'entendre une seule plainte. L'équipage fut constamment fourni de porc frais, de volaille & de fruit en telle abondance, que lorsque je quittai mon lit après l'avoir gardé près de quinze jours, je les trouvai si frais & si bien portans que j'avois peine à croire que ce fussent les mêmes hommes.

Le dimanche 28, ne fut marqué par aucun événement; mais le lundi 29, un des gens de la troupe du canonnier trouva un morceau de salpêtre presqu'aussi gros qu'un œuf. Comme c'étoit là un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venoit. Le chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étoient à terre s'il l'avoit apporté du vaisseau. On fit la même question à tout le monde à bord; & tous déclarerent qu'ils n'avoient jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissemens; mais la difficulté de se faire entendre par signes des deux côtés, fit qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet: au reste, durant tout notre séjour dans l'île, ce morceau fut le seul que nous trouvâmes.

1767

Tandis que le commerce se faisoit ainsi au rivage , nous jetâmes souvent nos filets sans prendre aucun poisson ; mais nous n'en fûmes pas fort affligés , les vivres que nous tirions de l'isle nous mettant en état de faire faire chaque jour à l'équipage un repas somptueux.

Les choses demeurèrent dans le même état jusqu'au 2 juillet , que , notre vieillard étant absent , nous vîmes tout-à-coup diminuer les fruits & les autres provisions que nous avions continué de recevoir. Nous en eûmes cependant assez pour en distribuer encore beaucoup , & pour en donner en abondance aux malades & aux convalescens.

Le 3 , nous mîmes le vaisseau à la bande pour visiter la quille , que nous trouvâmes , à notre grande satisfaction , aussi saine qu'au sortir du chantier. Durant tout ce tems aucun des insulaires n'approcha de nos bateaux & ne vint au vaisseau en pirogue. Ce même jour , vers midi , nous prîmes un goulu très-grand ; & quand les bateaux nous amenèrent nos gens pour dîner , nous envoyâmes le poisson à terre. Le canonier voyant quelques habitans de l'autre côté de la rivière , leur fit signe de venir à lui ; ils se rendirent à son invitation , & il leur donna le goulu , qu'ils couperent en morceaux & qu'ils emporterent ayant l'air très-satisfaits.

Dimanche 5 , le vieillard reparut à la teute

qui servoit de lieu de marché, & fit entendre 1767.  
 au canonnier qu'il avoit été plus avant dans le  
 pays, pour déterminer les habitans à lui ap-  
 porter leurs cochons, leurs volailles & leurs  
 fruits, dont les endroits voisins de l'aiguade  
 étoient presque épuisés. Le bon effet de sa dé-  
 marche fut bientôt sensible ; car beaucoup  
 d'Indiens que nos gens n'avoient pas encore  
 vus, arriverent avec des cochons beaucoup  
 plus gros qu'aucun de ceux que nous avions  
 reçus auparavant. Le bon-homme se hasarda  
 lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue,  
 & m'apporta en présent un cochon tout rôti.  
 Je fus très-content de son attention & de sa  
 générosité, & je lui donnai pour son cochon  
 un pot de fer, un miroir, un verre à boire,  
 & quelques autres choses que personne que  
 lui n'avoit dans l'isle.

Tandis que nos gens étoient à terre, on  
 permit à plusieurs jeunes femmes de traver-  
 ser la riviere. Quoiqu'elles fussent très-dispo-  
 sées à accorder leurs faveurs, elles en con-  
 noissoient trop bien la valeur pour les don-  
 ner gratuitement. Le prix-en étoit modique,  
 mais cependant tel encore que nos gens n'é-  
 toient pas toujours en état de le payer. Ils se  
 trouverent par-là exposés à la tentation de  
 dérober les clous & tout le fer qu'ils pouvoient  
 détacher du navire. Les clous que nous avions  
 apportés pour le commerce n'étant pas tou-  
 jours sous leur main, ils en arracherent de

**1767.** différentes parties du vaisseau, particulièrement ceux qui attachent les taquets d'amure aux côtés du vaisseau ; il résulta de-là un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le bâtiment, & un haussement considérable des prix du marché. Quand le canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur ; les habitans refuserent de les prendre, & en montrèrent de grands, en faisant signe qu'ils en vouloient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur ; on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très-mortifié de ce contre-tems ; mais je le fus encore davantage, en m'apercevant d'une supercherie que quelques-uns de nos gens avoient employée avec les insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils déroboient le plomb & le coupoient en forme de clous. Plusieurs des habitans qui avoient été payés avec cette mauvaise monnoie, portoient dans leur simplicité ces clous de plomb au canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à la place. Il ne pouvoit céder à leur demande, quelque juste qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb *monnoie*, j'aurois encouragé davantage nos gens à le dérober, & fourni un nouveau moyen de hausser pour nous les prix & de rendre les provisions plus rares. Il étoit donc nécessaire, à tous égards, de décréter absolument la mon-

noie des clous de plomb, quoique pour notre honneur j'eusse été bien aise de ne pas la refuser des Indiens qu'on avoit trompés. 1767.

Mardi 7, j'envoyai un des contre-maîtres avec trente hommes à un village peu éloigné du marché, dans l'espérance qu'on pourroit y acheter des provisions au premier prix ; mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de sortir pour la première fois de ma chambre ; & le tems étant fort beau, je fis dans un bateau environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai toute la contrée très-peuplée & infiniment agréable. Je vis aussi plusieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment, & les habitans sembloient ne faire aucune attention à nous lorsque nous passions. Vers midi, je retournai au vaisseau ; le commerce que nos gens avoient établi avec les femmes de l'isle les rendoit beaucoup moins dociles aux ordres que j'avois donnés pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc nécessaire de faire lire les articles des ordonnances, & je punis Jacques Proctor, caporal des soldats de marine, qui non-seulement avoit quitté son poste & insulté l'officier, mais qui avoit frappé le maître d'équipage au bras d'un coup si violent qu'il l'avoit jeté à terre.

Ce jour suivant 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrèrent quelques habitans qui les traitèrent avec beaucoup de douceur & une

1767.

grande hospitalité. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre bateau, & paroissoient d'un rang distingué du commun; tant par leurs manieres que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières; & pour découvrir ce qui pourroit leur faire plus de plaisir, je mis devant eux une monnoie portugaise, une guinée, une couronne, une piastre espagnole, des shellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faisant entendre par signes qu'ils étoient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeroient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pences; mais l'or & l'argent furent négligés. Je leur présentai donc encore des clous & des demi-pences, & je les renvoyai à terre infiniment heureux.

Cependant notre marché étoit très-mal fourni, les Indiens refusant de nous vendre des vivres à l'ancien prix, & faisant toujours signe qu'ils vouloient de grands clous. Il devint aussi nécessaire d'examiner le vaisseau avec plus de soin, pour découvrir en quels endroits on en avoit arraché des clous: nous trouvâmes que tous les taquets étoient détachés, & qu'il n'y avoit presque pas un hamac auquel on eût laissé ses clous. Je mis en œuvre tous les moyens possibles pour découvrir les voleurs, mais sans aucun succès. J'allai jusqu'à défendre que personne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs

auteurs du vol. Je ne gagnai rien , & je fus ~~obligé~~ <sup>1767.</sup> obligé de faire punir Proctor le caporal , qui se mutina de nouveau.

Le samedi 11 , dans l'après-midi , le canonnier vint à bord avec une grande femme qui paroissoit âgée d'environ quarante - cinq ans , d'un maintien agréable & d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisoit que d'arriver dans cette partie de l'isle , & que voyant le grand respect que lui montroient les habitants , il lui avoit fait quelques présens ; qu'elle l'avoit invité à venir dans sa maison , située à environ deux milles dans la vallée , & qu'elle lui avoit donné des cochons ; après quoi elle étoit retournée avec lui au lieu de l'aiguade , & lui avoit témoigné le desir d'aller au vaisseau , ce qu'il avoit jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle montroit de l'assurance dans toutes ses actions , & paroissoit sans défiance & sans crainte , même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit , pendant tout le tems qu'elle fut à bord , avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu , que je jetai sur ses épaules , où je l'attachai avec des rubans , & qui descendoit jusqu'à ses pieds. J'y ajoutai un miroir , de la rassade de différentes sortes , & plusieurs autres choses qu'elle reçut de fort bonne grace & avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avois été malade , & me

1767.

montra le rivage du doigt ; je compris qu'elle vouloit dire que je devois aller à terre pour me rétablir parfaitement , & je tâchai de lui faire entendre que j'irois le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut retourner , j'ordonnai au canonnier de l'accompagner ; après l'avoir mise à terre , il la conduisit jusqu'à son habitation , qu'il me décrivit comme très-grande & fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avoit beaucoup de gardes & de domestiques , & qu'à une petite distance de cette maison elle en avoit une autre fermée d'une palissade.

Le 12 au matin , j'allai à terre pour la première fois , & ma princesse, ou plutôt ma reine, car elle paroissoit en avoir l'autorité , vint bientôt à moi , suivie d'un nombreux cortège. Comme elle apperçut que ma maladie m'avoit laissé beaucoup de foiblesse , elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras & de me porter non-seulement au-delà de la rivière , mais jusqu'à sa maison : on rendit , par ses ordres , le même service à mon premier lieutenant , au munitionnaire & à quelques autres de nos gens affoiblis par la maladie ; j'avois ordonné un détachement qui nous suivit. La multitude s'assembloit en foule à notre passage ; mais au premier mouvement de sa main , sans qu'elle dit un mot , le peuple s'écartoit & nous laissoit passer librement. Quand nous approchâmes de sa maison , un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe vinrent au-devant



d'elle. Elle me les présenta, en me faisant comprendre par ses gestes qu'ils étoient ses parens ; & me prenant la main ; elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison, qui embrassoit un espace de terrain long de 327 pieds ; & large de 42 : elle étoit formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par 39 piliers de chaque côté & 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toit en-dehors avoit 30 pieds de hauteur, & les côtés de la maison au-dessous des bords du toit en avoient 12, & étoient ouverts. Aussi-tôt que nous fûmes assis, elle appella quatre jeunes filles auprès de nous ; les aida elle-même à m'ôter mes souliers, mes bas & mon habit, & les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant & au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paroissent se bien porter. Pendant que cela se passoit, notre chirurgien, qui s'étoit fort échauffé en marchant, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux, & qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque tems sans mouvement & dans le silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps. Cependant les jeunes

1767.

femmes qui nous frottoient, reprirent bientôt leurs fonctions, qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elles nous r'habillèrent, & , comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie; nous nous trouvâmes fort bien de leurs soins, le lieutenant, le munitionnaire & moi. Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes, avec lesquelles elle m'habilla, ainsi que tous ceux qui étoient avec moi, à la mode du pays. Je résistai d'abord à cette faveur; mais ne voulant pas paroître mécontent d'une chose qu'elle imaginoit devoir me faire plaisir, je cédai. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, & nous accompagna jusqu'à notre bateau. Elle vouloit qu'on me portât encore; mais, comme j'aimois mieux marcher, elle me prit par le bras, & toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevoit avec autant de facilité que j'en aurois eu à rendre le même service à un enfant dans mon état de santé.

Le lendemain matin 13, je lui envoyai par le canonnier six haches, six faucilles & plusieurs autres présens. A son retour, mon messager me dit qu'il avoit trouvé la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portoient les mets tout préparés, la viande dans des noix de cocos, & les coquillages dans des especes d'augets de

bois, semblables à ceux dont nos bouchers se 1767.  
servent : elle les distribuoit ensuite de ses propres mains à tous ses hôtes qui étoient assis & rangés autour de la grande maison. Quand cela fut fait, elle s'assit elle-même sur une es-  
pece d'estrade, & deux femmes placées à ses côtés lui donnerent à manger ; les femmes lui présentoient les mets avec leurs doigts, elle n'avoit que la peine d'ouvrir la bouche. Lorsqu'elle apperçut le canonnier, elle lui fit servir une portion. Il ne put pas nous dire ce que c'étoit, mais il croit que c'étoit une poule coupée en petits morceaux, avec des pommes, & assaisonnée avec de l'eau salée : il trouva au reste le mets fort bon. Elle accepta les choses que je lui envoyois, & en parut très-satisfaite. Après que cette liaison avec la reine fut établie, les provisions de toute es-  
pece devinrent plus communes au marché ; mais malgré leur abondance, nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée ; notre commerce se trouvant gâté par les clous que nos gens avoient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iroient à terre, & je défendis qu'aucune femme passât la rivière.

Le 14, le canonnier étant à terre pour nos achats, apperçut une vieille femme de l'autre côté de la rivière, pleurant amèrement. Quand elle vit qu'on l'avoit remarquée, elle envoya un jeune homme qui étoit près d'elle au-delà

**1767.** de la rivière avec une branche de bananier dans les mains. Lorsqu'il fut de notre côté, il fit un long discours & mit sa branche aux pieds du canonnier. Après cela il retourna & rapporta la vieille femme, tandis qu'un autre homme apportoit en même tems deux cochons bien gros & bien gras. La femme parcouroit des yeux tous nos gens l'un après l'autre : à la fin elle fondit en larmes ; le jeune homme qui l'avoit apportée voyant que le canonnier étoit touché & étonné de ce spectacle, fit un autre discours plus long que le premier. La douleur de cette femme étoit cependant encore un mystère ; mais à la fin on comprit que son mari & trois de ses enfans avoient été tués à l'attaque du vaisseau. Cette explication qu'elle faisoit elle-même, l'affecta si fort, qu'à la fin elle tomba, ne pouvant plus parler. Les deux jeunes hommes qui la soutenoient étoient presque dans le même état. Nous conjecturâmes que c'étoit deux autres de ses enfans ou de ses proches parens. Le canonnier fit tout ce qu'il put pour adoucir sa douleur ; & quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle lui fit présenter les deux cochons, & lui donna sa main en signe d'amitié ; mais elle ne voulut rien recevoir de lui, quoiqu'il lui offrît dix fois la valeur de ses cochons au prix du marché.

Le matin du jour suivant 15, j'envoyai le second lieutenant avec tous les bateaux & soi-

xante hommes à l'ouest, pour connoître le pays & voir ce qu'on pouvoit en tirer. A midi, il revint après avoir fait environ six milles le long de la côte. Il trouva le pays très-agréable & très-peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits & en végétaux de différentes sortes. Les habitans ne lui apportèrent aucun obstacle, mais ne parurent point disposés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auroient bien voulu acheter. Ils lui donnerent cependant des cocos & des bananes, & ils lui vendirent enfin neuf cochons & quelques poules. Le lieutenant pensa qu'on pourroit facilement les amener par degrés à un commerce libre & suivi; mais la distance du vaisseau étoit trop grande, & il falloit envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage & quelques-unes en construction. Il observa que tous leurs outils étoient de pierre, de coquilles & d'os, & il en conclut qu'ils n'avoient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons & des chiens, ni aucun vaisseau de terre; de sorte que toutes leurs nourritures étoient cuites au four, ou rôties. Dépourvus de vases où l'eau pût être contenue & soumise à l'action du feu, ils n'avoient pas plus d'idée qu'elle pût être échauffée que rendue solide. Aussi, comme la reine étoit un jour à déjeuner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus considérables

1767.

**1767.** de sa fuite , que nous crûmes être un prêtre , voyant le chirurgien remplir la théière en tournant le robinet de la bouilloire qui étoit sur la table , après avoir remarqué ce qu'on venoit de faire , avec une grande curiosité & beaucoup d'attention , tourna lui-même le robinet , & reçut l'eau sur sa main : aussi-tôt qu'il se sentit brûlé , il poussa des cris & commença à danser tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui étoit arrivé , demeurèrent les yeux fixés sur lui , avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien , cause innocente du mal , y appliqua un remède ; mais il se passa quelque tems avant que le pauvre homme fût foulagé.

Le 16 , M. Furneaux , mon second lieutenant , tomba très-malade : ce qui me fit beaucoup de peine , parce que mon premier lieutenant n'étoit pas encore rétabli , & que j'étois moi-même encore d'une grande foiblesse. Je fus encore obligé ce jour-là de punir Proctor , le caporal des soldats de marine , pour sa mutinerie. La reine avoit été absente depuis plusieurs jours ; mais les habitans nous firent entendre qu'elle feroit de retour le jour suivant.

Le lendemain matin 17 , elle vint en effet sur le rivage ; & après elle un grand nombre de gens que nous n'avions jamais vus aupara-

ravant , apporterent au marché des provisions de toute espece. Le canonnier envoya au vaisseau 14 cochons & une grande quantité de fruits.

1767.

L'après-midi du jour suivant 18 , la reine vint à bord , & m'apporta deux gros cochons en présent : car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange. Le soir , le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussi-tôt qu'ils furent débarqués , elle le prit par la main ; & ayant fait un long discours au peuple qui les environnoit en foule , elle le mena à sa maison , où elle l'habilla à la maniere du pays , comme elle en avoit usé avec nous auparavant.

Le 19 , nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions jusqu'à présent pu obtenir en un jour : quarante-huit cochons ou cochons de lait , quatre douzaines de poules , du fruit-à-pain , des bananes , des pommes & des cocos presque sans nombre.

Le 20 , le commerce se soutint avantageusement ; mais l'après-dîné on découvrit que François Pinknec , un des matelots , avoit arraché les taquets de la grande écoute ; & après avoir dérobé les clous à fichés , les avoit jetés dans la mer. M'étant assuré du coupable , j'assemblai tout l'équipage ; & après avoir exposé son crime avec toutes les circonstances qui l'aggravoient , je le condamnai à courir trois fois la bouline , en faisant le tour du tillac.

**1767.** Toute ma rhétorique ne produisit pas beaucoup d'effet : car la plus grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité si doucement, que les autres furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité, qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau & l'enchérissement des denrées à un taux où nous aurions bientôt manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui faisoient de l'eau & du bois, & à la garde que je leur donnois.

Le 21, la reine vint de nouveau au vaisseau, & fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut prête de quitter le navire, elle fit entendre qu'elle desiroit que j'allasse à terre avec elle ; à quoi je consentis, en prenant plusieurs officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à sa maison, elle me fit asseoir ; & prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure, que je n'avois vue à personne qu'à elle, étoit assez agréable. Elle attacha aussi à mon chapeau & aux chapeaux de ceux qui étoient avec moi, une espece de guirlandes faites de tresses de cheveux, & nous fit entendre que c'étoit ses propres cheveux, & qu'elle-même les avoit tressés ; elle nous donna quelques



nattes très-adroitement travaillées. Le soir elle nous accompagna jusqu'au rivage ; & lorsque nous entrâmes dans notre bateau , elle nous donna une truie & une grande quantité de fruits. En partant , je lui fis comprendre que je quitterois l'isle dans sept jours ; elle me demanda par signes d'en demeurer encore vingt , en me faisant entendre que j'irois dans l'intérieur du pays à deux journées de la côte ; que j'y passerois quelques jours , & que j'en rapporterois une grande provision de cochons & de volaille. Je lui repliquai toujours par signes que j'étois forcé de partir dans sept jours , sans autre délai ; sur quoi elle se mit à pleurer , & ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tranquilliser un peu.

Le 22 au matin , le canonnier nous envoya au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits. Nos entre-ponts étoient alors pleins de cochons & de volailles , dont nous ne tuions que les plus petits , gardant les autres pour notre provision à la mer. Nous trouvâmes cependant , à notre grand chagrin , qu'on ne pouvoit faire manger autre chose que du fruit , tant aux cochons qu'aux volailles , sans beaucoup de difficulté. Nous fûmes forcés par-là de les tuer beaucoup plutôt que nous n'aurions fait : nous avons cependant apporté vivans en Angleterre un cochon mâle & une truie , dont j'ai fait présent à M. Stephens , secrétaire de l'amirauté. La truie est morte

**1767.** depuis en cochonnant , mais le mâle est encore vivant.

Le 23 , nous eûmes une pluie très-forte , avec des coups de vents qui abattirent plusieurs arbres sur la côte , quoique peu sensibles dans l'endroit où le vaisseau étoit mouillé.

Le 24 , j'envoyai au vieillard , qui avoit été si utile au canonnier dans nos marchés , un autre pot de fer , quelques haches , quelques serpes , quelques faucilles & une piece de drap. J'envoyai aussi à la reine deux coqs d'indes , deux oies , trois coqs de Guinée , une chatte pleine , quelques porcelaines , des miroirs , des bouteilles , des chemises , des aiguilles , du fil , du drap , des rubans , des pois , des haricots blancs appelés *callivances* , & environ seize sortes de semences potageres , une beche , enfin une grande quantité de pieces de coutellerie , comme couteaux , ciseaux & autres choses. Nous avions déjà planté plusieurs sortes de légumes & quelques pois en différens endroits , & nous avions eu le plaisir de les voir lever très-heureusement ; cependant il n'en restoit rien quand le capitaine Cook quitta l'isle. J'envoyai aussi à la reine deux pots de fer & quelques cuillers : elle donna de son côté au canonnier dix-huit cochons & quelques fruits.

Le 25 au matin , j'envoyai le sieur Gore , un des contre-mâîtres , avec tous les soldats de marine , quarante matelots & quatre offi-

ciers de poupe, avec ordre de s'avancer dans la vallée le long de la rivière aussi loin qu'ils 1767. pourroient, d'examiner le sol & les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveroient, de remonter aux sources des ruisseaux qu'ils verroient descendre des montagnes, & d'observer s'ils charrioient quelques minéraux. Je les avertis de se tenir continuellement sur leurs gardes contre les habitans, & d'allumer un feu comme un signal s'ils étoient attaqués. En même tems je plaçai un détachement sur le rivage, & je dressai une tente sur une pointe de terre, pour observer une éclipse de soleil. Le tems étant fort clair, notre observation fut faite avec une grande exactitude.

L'immersion, tems vrai, à . 6<sup>h</sup> 51' 50".

L'émerſion . . . . . 8 1 0.

La durée de l'éclipse . . . 1 9 10.

La latitude du lieu de l'observation . . . . . 17 30 sud.

La déclinaison du soleil . . 19 40 nord.

La déclinaison de l'aiguille aimantée. . . . . 5 36 est.

Après avoir fini notre observation, j'allai chez la reine, & je lui montrai le télescope qui étoit de réflexion. Elle en admira la structure : je m'efforçai de lui en faire comprendre l'usage ; & le fixant sur plusieurs objets éloignés qu'elle connoissoit bien, mais qu'elle ne pouvoit distinguer à la simple vue, je les

1767.

lui fis regarder par le télescope : dès qu'elle les vit, elle tressaillit & recula d'étonnement ; & dirigeant ses yeux vers l'endroit sur lequel l'instrument portoit, elle demeura quelque tems immobile & sans parler. Elle retourna au télescope ; & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux simples les objets que le télescope lui avoit montrés. En les voyant ainsi paroître & disparaître alternativement, sa contenance & ses gestes exprimoient un mélange d'étonnement & de plaisir que j'entreprendrois vainement de décrire. Je fis emporter le télescope, & je l'invitai elle & plusieurs chefs qui étoient avec elle, à venir avec moi à bord du vaisseau. J'avois en cela pour objet la sûreté entière du détachement que j'avois envoyé dans le pays ; car je pensois que tant qu'on verroit la reine & les principaux habitans entre mes mains, on se garderoit bien de faire aucune violence à nos gens à terre. Quand nous fûmes à bord ; je commandai un bon dîné ; mais la reine ne voulut ni boire ni manger. Les gens de sa suite mangèrent de fort bon appétit tout ce qu'on leur servit, mais on ne put leur faire boire que de l'eau pure.

Le soir nos gens revinrent de leur expédition & parurent au rivage, sur quoi je renvoyai la reine & sa suite. En partant, elle me demanda par signes si je persistois toujours dans ma résolution de laisser l'isle au tems que

j'avois fixé; & lorsque je lui eus fait entendre qu'il m'étoit impossible de demeurer plus long-tems, elle exprima sa douleur par un torrent de larmes, & demeura quelque tems sans pouvoir proférer une parole. Quand elle fut un peu apaisée, elle me dit qu'elle vouloit revenir au vaisseau le lendemain: j'y consentis, & nous nous séparâmes.



## CHAPITRE VII.

*Détail d'une expédition faite dans l'isle pour en connoître l'intérieur. Suite de ce qui nous arriva jusqu'à notre départ d'Otabiti.*

APRÈS que le contre-maître fut revenu à bord, il me donna par écrit le détail suivant de son expédition.

“ A quatre heures du matin du samedi 25 juin, je débarquai avec quatre officiers de poupe, un sergent, douze soldats de marine & vingt-quatre matelots tous armés; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portoient des haches & d'autres marchandises dont nous voulions trafiquer avec les naturels du pays, & de quatre autres chargés de munitions & de provisions. Chaque homme avoit reçu sa ration d'eau-de-vie d'un jour,

1767. & j'en avois en outre deux petits barrils que je devois distribuer lorsque je le jugerois à propos.

Dès que je fus à terre , j'appellai notre vieillard , & je le pris pour nous conduire. Nous suivîmes le cours de la rivière, partagés en deux bandes , qui marchaient chacune d'un côté. Les deux premiers milles , elle coule à travers une vallée très-large , dans laquelle nous découvrîmes plusieurs habitations , des jardins enclos , & une grande quantité de cochons , de volailles & de fruits. Le sol , qui est d'une couleur noirâtre , nous parut gras & fertile. La vallée devenant ensuite très-étroite , & le terrain étant escarpé d'un côté de la rivière , nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant se précipite des montagnes , on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & les plantations d'arbres fruitiers. Nous aperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitans ne nous avoient jamais apportée , & nous vîmes qu'ils la mangeoient crue. Je la goûtai & je la trouvai agréable ; sa saveur ressemble assez à celle de l'épinard des isles d'Amérique , appelé *callelor* , quoique ses feuilles en soient un peu différentes. Les terrains sont fermés de haies , & forment un coup-d'œil agréable ; le fruit-à-pain & les pommiers sont alignés sur le penchant des collines ; & les cocotiers & les bananiers , qui demandent plus d'humidité ,  
dans

dans la plaine. Au-deffous des arbres & sur les collines, il y a de très-bonne herbe; & nous ne vîmes point de brouffailles. En avançant, les sinuosités de la riviere devenoient innombrables, les collines s'élevoient en montagnes, & nous avions par-tout de grandes cimes de rochers qui pendoient sur nos têtes. Notre route étoit difficile; &, lorsque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le dernier chemin que nous avions fait fut si mauvais, que nous nous assîmes pour nous reposer & nous rafraîchir en déjeûnant. Nous nous étendîmes sous un grand pommier dans un très-bel endroit; à peine commencions-nous notre repas que nous fûmes tout-à-coup alarmés par un son confus de plusieurs voix entremêlées de grands cris. Nous apperçûmes bientôt après, une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans qui étoient sur une colline au-dessus de nous. Notre vieillard voyant que nous nous levions précipitamment & que nous courions à nos armes, nous pria de continuer à rester assis, & il alla sur-le-champ vers les Otahitiens qui étoient venus nous surprendre. Dès qu'il les eut abordés, ils se turent & s'en allerent. Peu de tems après, ils revinrent, apportant un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits-à-pain, d'ignames, & d'autres rafraîchissemens, qu'ils donnerent au vieillard qui nous les distribua. Je leur donnai en retour

1767.

1767.

quelques clous, des boutons & d'autres choses qui leur firent bien du plaisir. Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans la vallée, aussi loin qu'il nous fut possible, en examinant tous les courans d'eau & les endroits qu'ils avoient arrosés, pour voir si nous n'y trouverions point de vestiges de métaux ou de minéraux; mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous rencontrions, le morceau de salpêtre qui avoit été ramassé dans l'isle; mais aucun d'eux ne parut le connoître, & je ne pus point avoir d'éclaircissemens sur cette matière. Le vieillard commença à être fatigué; & comme il y avoit une montagne devant nous, il nous fit signe qu'il vouloit aller dans son habitation: cependant, avant de nous quitter, il fit prendre à ses compatriotes, qui nous avoient si généreusement fourni des provisions, le bagage, avec les fruits qui n'avoient pas été mangés, & quelques noix de cocos remplies d'eau fraîche; & il nous donna à entendre qu'ils nous accompagneroient jusqu'au-delà de la montagne. Dès qu'il fut parti, les Otahitiens détachèrent des branches vertes des arbres voisins, & ils les placèrent devant nous, en faisant plusieurs cérémonies, dont nous ne connoissons pas la signification; ils prirent ensuite quelques petits fruits, dont ils se peignirent en rouge; & ils exprimèrent de l'écorce d'un



arbre un suc jaune qu'ils répandirent en diffé-  
rens endroits de leurs habillemens. Le vieil- 1767.  
lard nous voyoit encore , lorsque nous nous  
mîmes à gravir la montagne; & s'aperce-  
vant que nous avions peine à nous ouvrir  
un passage à travers les ronces & les buissons  
qui étoient très-épais, il revint sur ses pas,  
& dit quelque chose à ses compatriotes , d'un  
ton de voix ferme & élevé: sur quoi vingt  
ou trente d'entr'eux allèrent devant nous pour  
débarrasser le chemin; ils nous donnerent  
aussi en route de l'eau & des fruits pour nous  
rafraîchir, & ils nous aidoient à grimper les  
endroits les plus difficiles , que nous n'aurions  
pas pu franchir sans eux. Cette montagne  
étoit éloignée d'environ six milles du lieu de  
notre débarquement , & son sommet nous pa-  
rut élevé d'environ un mille au-dessus du  
niveau de la rivière qui coule dans la vallée.  
Lorsque nous fûmes arrivés en haut, nous  
nous assîmes une seconde fois pour nous re-  
poser & nous rafraîchir. Nous nous flattions  
en montant, que parvenus au sommet, nous  
découvririons toute l'isle; mais nous trou-  
vâmes des montagnes beaucoup plus élevées  
que celles où nous étions. La vue du côté du  
vaisseau étoit délicieuse; les penchans des  
collines sont couverts de beaux bois & de  
villages répandus çà & là; les vallées présen-  
tent des paysages encore plus rians; il y a un  
plus grand nombre de maisons, & plus de

**1767.** verdure. Nous vîmes très-peu d'habitations au-dessus de nous, mais nous aperçûmes de la fumée sur les plus grandes hauteurs qui étoient à la portée de notre vue, & nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'île ne sont pas sans habitans. En gravissant la montagne, nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortoient des rochers, & nous découvrîmes du sommet quelques maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue; la cime des plus élevées que nous apercevions est garnie de bois, dont je ne distinguai pas l'espèce; d'autres, qui sont de la même hauteur que celle que nous avons montée, sont couvertes de bois sur les côtés, & le sommet qui est de roc est couvert de fougere. Il croît dans les plaines qui sont au-dessous, une sorte d'herbe & de plante qui ressemble au jonc; en général, le sol des montagnes & des vallées me parut fertile. Nous vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre, grandes, d'un très-bon goût, & qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre & du tamarin, dont j'ai apporté les échantillons; mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étoient alors en fleurs. Après avoir passé le sommet de la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre exactement semblable à la fougere, excepté seulement

qu'il avoit 15 ou 16 pieds de haut. Je le coupai, & je vis que l'intérieur ressembloit aussi à celui de cet arbruste. Je voulois en rapporter une branche, mais je trouvai qu'elle étoit trop incommode, & je ne savois pas d'ailleurs quelle difficulté nous effuierions avant de retourner au vaisseau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés. Dès que nous eûmes réparé nos forces par les rafraichissemens & le repos, nous commençâmes à descendre la montagne, toujours accompagnés des naturels du pays, aux soins desquels le vieillard nous avoit recommandé. Nous dirigeons ordinairement notre marche vers le vaisseau; mais nous nous détournions quelquefois à droite & à gauche dans les plaines & les vallées, lorsque nous appercevions quelques maisons agréablement situées. Les habitans étoient toujours prêts à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avoient. Excepté des cochons, nous ne vîmes point de quadrupedes, & nous ne remarquâmes d'autres oiseaux que différentes especes de perroquets, une sorte de pigeons, & beaucoup de canards sur la riviere. Tous les endroits qui étoient plantés & cultivés, avoient de grandes marques de fertilité, quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu, qui paroissent stériles. Je plantai des noyaux de pêches, de cerises & de prunes; je semai la graine de beaucoup de plantes potageres, dans les lieux où je crus qu'elles croi-

1767.

~~Il~~ traient, & des citrons, des oranges & des li-  
11767, mons dans les terrains que je jugeai les plus res-  
semblans à ceux des isles de l'Amérique qui pro-  
duisent ces fruits. Dans l'après-midi, nous  
arrivâmes à un endroit très-agréable à envi-  
ron trois milles du vaisseau; nous y ache-  
tâmes deux cochons & quelques volailles que  
les naturels du pays nous apprêterent très-bien  
& fort promptement. Nous y restâmes jusqu'à  
la fraîcheur du soir, & nous nous mîmes en  
marche pour retourner au vaisseau, après avoir  
récompensé libéralement nos guides, & les  
gens qui nous avoient procuré un si bon dîner.  
Toute notre compagnie se comporta cependant  
cette journée avec beaucoup d'ordre & d'hon-  
nêteté, & nous quittâmes les Otahitiens nos  
amis, très-contens les uns des autres. ,,

Le lendemain matin, 26, sur les six heures,  
la reine vint à bord, comme elle nous l'avoit  
promis: elle nous apportoit un présent de co-  
chons & de volailles, mais elle retourna à  
terre bientôt après. Le canonnier nous envoya  
trente cochons avec beaucoup de volailles &  
de fruits. Nous complétâmes nos provisions  
d'eau & de bois, & tinmes tout prêt pour re-  
mettre en mer. Plusieurs habitans que nous  
avions déjà vus, vinrent de l'intérieur du pays  
sur le rivage. Par les égards qu'on avoit pour  
quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils  
étoient d'un rang supérieur aux autres. Sur  
les trois heures de l'après-midi, la reine revint

sur le rivage , très-bien habillée & suivie d'un grand nombre de personnes ; elle traversa la rivière avec sa suite & notre vieillard , & vint encore une fois à bord du vaisseau. Elle nous donna de très-beaux fruits ; elle renouvela avec beaucoup d'empressement ses sollicitations , afin de m'engager à séjourner dix jours de plus dans l'isle ; elle me fit entendre qu'elle iroit dans l'intérieur du pays , & qu'elle m'apporteroit une grande quantité de cochons , de volailles & de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnoissance des bontés & de l'amitié qu'elle avoit pour moi , mais je l'assurai que je mettrois sûrement à la voile dès le matin du jour suivant : elle fondit en larmes comme à son ordinaire ; & quand son agitation se fut calmée , elle me demanda par signes quand je reviendrois. Je lui fis comprendre que ce seroit dans cinquante jours : elle me dit par signe de ne pas attendre si long-tems , & de revenir dans trente. Comme je persistois à exprimer toujours le nombre que j'avois fixé , elle me parut satisfaite ; elle resta à bord jusqu'à la nuit , & ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le bateau étoit prêt , elle se jeta sur un fauteuil , & pleura pendant long-tems avec tant de sensibilité que rien ne pouvoit la calmer : à la fin cependant elle entra dans le bateau avec beaucoup de répugnance , accompagnée des gens

**1767.** de sa fuite & du vieillard. Celui-ci nous avoit dit souvent que son fils, qui avoit environ quatorze ans, s'embarqueroit avec nous; le jeune homme paroïssoit y consentir. Comme il avoit disparu pendant deux jours, je m'informai de lui dès que je ne le vis plus; son pere me fit entendre qu'il étoit allé dans l'intérieur de l'isle voir ses amis, & qu'il reviendrait assez à tems pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu, & j'ai des raisons de croire que, lorsque le moment de mettre à la voile approcha, la tendresse du vieillard avoit succombé, & qu'afin de conserver son enfant près de lui, il l'avoit caché, jusqu'à ce que le vaisseau fût parti.

Le lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, & j'envoyai en même tems à terre le grand bateau & le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pieces d'eau qui étoient vuides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans; & doutant s'il étoit prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'Otahitiens, ils étoient prêts à s'en revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en apperçurent, la reine s'avança, & les invita à descendre. Comme elle conjecturoit les raisons qui pouvoient les arrêter, elle fit retirer les naturels du pays de l'autre côté de la riviere. Pendant que nos gens allerent remplir les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques

cochons & des fruits ; & lorsqu'ils y rentrent , elle vouloit à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'officier cependant, qui avoit reçu ordre de n'amener personne, ne voulut pas le lui permettre. Voyant que ses prières étoient inutiles , elle fit lancer en mer une double pirogue conduite par ses Indiens. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent , & elles vinrent toutes au vaisseau. La reine monta à bord ; l'agitation où elle étoit l'empêchoit de parler , & sa douleur se répandit en larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure , il s'éleva une brise ; nous levâmes l'ancre , & nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'elle devoit absolument retourner dans sa pirogue , elle nous embrassa de la manière la plus tendre , en versant beaucoup de pleurs : toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat , & j'envoyai les bateaux en avant pour nous trouver ; toutes les pirogues des Orahitiens revinrent alors près de notre bâtiment , & celle qui portoit la reine s'approcha des mantelets de la sainte-barbe , où ses gens l'attachèrent. Quelques minutes ensuite , elle alla dans l'avant de sa pirogue , & s'y assit en pleurant sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui être utiles , & quelques autres pour sa parure ; elle les reçut en silence , & sans y faire beaucoup d'atten-

~~tion.~~ 1767. A dix heures, nous avions dépassé le récif, il s'éleva un vent frais; nos amis les Otahitiens, & sur-tout la reine, nous dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets & d'une façon si touchante, que j'eus le cœur ferré, & que mes yeux se remplirent de larmes.

A midi, le mouillage d'où nous étions partis nous restoit au S. E.  $\frac{1}{2}$  E. à douze milles de distance: il est situé au 17° 30' de latitude S., au 130° de longitude O., & je lui ai donné le nom de havre de Port-Royal.



## CHAPITRE VIII.

*Description plus particuliere des habitans d'Otabiti, de la vie domestique, des mœurs & des arts de ces insulaires.*

**A**P R È S avoir séjourné à la hauteur d'Otabiti, depuis le 24 juin jusqu'au 27 juillet, je vais donner une description de ses habitans, des arts & des mœurs de ces insulaires, autant que j'ai pu les connoître. Mais, comme j'ai été malade & obligé de garder le lit, ma narration fera moins exacte & moins détaillée que si j'avois joui d'une santé meilleure.

Les habitans de cette isle sont grands,



bien faits, agiles, dispos, & d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, & il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, & ceux qui vont sur l'eau l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds: ce qui est digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels d'Asie, d'Afrique & d'Amérique sont noirs sans exception. Ils les nouent dans une seule touffe sur le milieu de la tête, ou en deux parties, une de chaque côté; d'autres pourtant les laissent flottans, & alors ils bouclent avec beaucoup de roideur; les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très-proprement, quoiqu'ils ne connoissent point l'usage des peignes; ceux à qui nous en avons donnés, savoient très-bien s'en servir. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de cocos, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies, & quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces insulaires ne paroissent pas regarder la continence comme une vertu; les Otahitiennes vendoient leurs faveurs à nos gens librement & en public, &

1767.

même leurs peres & leurs freres nous les amenoient souvent eux-mêmes , afin de transiger sur cet article. Ils connoissent pourtant le prix de la beauté ; & la grandeur du clou qu'on nous demandoit pour la jouissance d'une femme , étoit toujours proportionnée à ses charmes. Les insulaires , qui venoient nous présenter des filles au bord de la riviere , nous montroient avec un morceau de bois la longueur & la grosseur du clou pour lequel ils nous les céderoient. Si nous consentions au marché , ils nous les envoyoient sur un bateau : car nous ne permettions pas aux hommes de traverser la riviere. L'équipage faisoit ce trafic depuis long-tems , lorsque les officiers s'en apperçurent ; quand quelques-uns de nos gens s'écartoient un peu pour aller recevoir des femmes , ils avoient la précaution d'en mettre d'autres en sentinelle , pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé , je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers & les clous du vaisseau , & qu'il fût en danger d'être mis en pieces ; tout notre monde avoit par jour des provisions fraîches & des fruits autant qu'ils pouvoient en manger , & j'avois été embarrassé jusqu'alors d'expliquer d'où provenoit cette détérioration. L'habillement des hommes & des femmes est de bonne grace , & leur sied bien ; il est fait d'une espece d'étoffe blanche , que leur fournit l'écorce d'un arbruste , & qui ressemble

beaucoup au gros papier de la Chine. Deux 1767.  
 pieces de cette étoffe forment leur vêtement ;  
 l'une qui a un trou au milieu pour-y passer  
 la tête, pend depuis les épaules jusqu'à mi-  
 jambe devant & derriere ; l'autre a quatre ou  
 cinq verges de longueur & à-peu-près une de  
 largeur ; ils l'enveloppent autour de leur corps  
 sans la fermer. Cette étoffe n'est point tissue ;  
 elle est fabriquée comme le papier , avec les  
 fibres ligneuses d'une écorce intérieure , qu'on  
 a mises en macération , & qu'on a ensuite  
 étendues & battues les unes sur les autres. Les  
 plumes , les fleurs , les coquillages & les per-  
 les font partie de leurs ornemens & de leur  
 parure ; ce sont les femmes sur-tout qui por-  
 tent les perles ; j'en ai acheté environ deux  
 douzaines de petites : elles sont d'une cou-  
 leur assez brillante , mais elles sont toutes  
 écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Fur-  
 neaux en vit plusieurs dans son excursion à  
 l'ouest de l'isle ; mais il ne put en acheter au-  
 cune , quoi qu'il en offrit. Je remarquai que  
 c'est ici un usage universel parmi les hom-  
 mes & les femmes , de se peindre les fesses &  
 le derriere des cuisses , avec des lignes noires  
 très-ferrées , & qui représentent différentes  
 figures ; ils se piquent la peau avec la dent  
 d'un instrument assez ressemblant à un peigne ,  
 & ils mettent dans les trous une espece de  
 pâte composée d'huile & de suie qui laisse une  
 tache ineffaçable. Les petits garçons & les pe-

**1767.** tites filles au-deffous de douze ans, ne portent point ces marques. Nous vîmes quelques hommes dont les jambes étoient peintes en échiquier de la même manière, & il nous parut qu'ils avoient un rang distingué & une autorité sur les autres inférieurs. Un des principaux suivans de la reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Otahitiens à imiter nos manières; & nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnerent le nom de Jonathan. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'angloise, qui lui alloit très-bien. Nos officiers étoient toujours portés à terre, parce qu'il y avoit un banc de sable à l'endroit où nous débarquions : Jonathan, fier de sa nouvelle parure, se faisoit aussi porter par quelques-uns de ses gens. Il entreprit bientôt de se servir du couteau & de la fourchette dans ses repas; mais lorsqu'il avoit pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvoit pas venir à bout de conduire cet instrument; il portoit sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, & le morceau qui étoit au bout de la fourchette alloit passer à côté de son oreille.

Les Otahitiens se nourrirent de cochons, de volailles, de chiens & de poissons, de fruits-à-pain, de bananes, d'ignames, de pommes & d'un autre fruit aigre, qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit-à-pain grillé, avec lequel

ils le mangent souvent. Il y a dans l'isle beaucoup de rats , mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeassent. La riviere fournit de bons mullets ; mais ils ne sont ni gros , ni en grande quantité. Ils trouvent sur le récif, des conques , des moules & d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse , & qu'ils mangent cruds avec du fruit-à-pain , avant de retourner à terre. La riviere produit aussi de belles écrevisses ; & à peu de distance de la côte , ils pêchent avec des lignes & des hameçons de nacre-de-perle , des perroquets de mer & d'autres especes de poissons , qu'ils aiment si passionnément , qu'ils ne voulurent jamais nous en vendre , malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles , avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grosseur des sardines. Tandis qu'ils se servoient de leurs lignes & filets avec beaucoup de succès , nous voulûmes les employer aussi , mais nous ne prîmes pas un seul poisson : nous nous procurâmes quelques-uns de leurs hameçons & de leurs lignes ; mais n'ayant pas leur adresse , nous ne réussîmes pas mieux.

Voici la maniere dont ils apprennent leurs alimens. Ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre , à -peu -près comme nos charpentiers aiguisent leurs ciseaux ; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur & de

1767.

deux ou trois verges de circonférence ; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis , & ils font du feu avec du bois sec , des feuilles & des coques de noix de cocos. Lorsque les pierres sont assez chaudes , ils séparent les charbons & tirent les cendres sur les côtés ; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers , & ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire , après l'avoir enveloppé de feuilles de plane ; si c'est un petit cochon , ils l'apprêtent ainsi sans le dépecer , & ils le coupent en morceaux s'il est gros. Lorsqu'il est dans le foyer , ils le recouvrent de charbons , & ils mettent par-dessus une autre couche de fruits-à-pain & d'ignames , également enveloppés dans des feuilles de plane ; ils y répandent ensuite le reste des cendres , des pierres chaudes & beaucoup de feuilles de cocos ; ils revêtent le tout de terre , afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain tems proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire ; ils en tirent les alimens qui sont tendres , pleins de suc , & suivant moi , beaucoup meilleurs que si on les avoit apprêtés de toute autre manière : le jus des fruits & l'eau salée forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles , avec lesquelles ils découpent très-adroitement , & dont ils se servent toujours.

Notre canonnier , pendant la tenue du marché ,

ché, avoit coutume de diner à terre; il n'est pas possible de décrire l'étonnement & la surprise qu'ils témoignèrent, lorsqu'ils virent qu'il faisoit cuire son cochon & sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou de poterie qui aille au feu, & qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude & de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avions donné, lui & ses amis y firent bouillir leurs alimens. La reine & plusieurs des chefs, qui avoient reçu de nous des marmites, s'en servoient constamment; & les Otahitiens alloient en foule voir cet instrument, comme la populace va contempler un spectacle de monstres & de marionnettes dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boisson que de l'eau, & qu'ils ignorent heureusement l'art de faire fermenter le suc des végétaux pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'isle des cannes à sucre; mais, à ce qu'il nous sembla, ils n'en font d'autre usage que de les mâcher, & même cela ne leur arrive pas habituellement; ils en rompent seulement un morceau lorsqu'ils passent par hasard dans les lieux où croît cette plante.

Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions de connoître en détail leur vie domestique & leurs amusemens; nous jugeâmes par leurs armes & les cicatrices que portoient plusieurs d'entr'eux, qu'ils font quelquefois en guerre.

*Tome II.*

M

1767.

**1767.** nous vîmes, par la grandeur de ces cicatrices, qu'elles étoient les suites de blessures considérables que leur avoient faites des pierres, des massues, & d'autres armes obtuses; nous reconnûmes aussi par-là, qu'ils avoient fait des progrès dans la chirurgie, & nous en eûmes bientôt des preuves plus certaines. Un de nos matelots étant à terre, se mit une écharde dans le pied : comme notre chirurgien étoit à bord, un de ses camarades s'efforça de la tirer avec un canif; mais après avoir fait beaucoup souffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieil Otaïtien, présent à cette scène, appella alors un de ses compatriotes, qui étoit de l'autre côté de la rivière. Celui-ci examina le pied du matelot, & courut sur le champ au rivage. Il prit une coquille qu'il rompit avec ses dents, & au moyen de cet instrument il ouvrit la plaie & en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard qui étoit allé à quelques pas dans le bois, rapporta une espèce de gomme qu'il appliqua sur la blessure; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, & dans deux jours le matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes ensuite que cette gomme distille d'un prunier; notre chirurgien s'en procura & l'employa avec beaucoup de succès, comme un baume vulnéraire.

J'ai déjà décrit les habitations de ces heureux insulaires; outre leurs maisons, nous



vîmes des hangars fermés ; & sur les poteaux 1767.  
qui soutiennent ces édifices , plusieurs figures  
grossièrement sculptées , d'hommes , de fem-  
mes , de chiens & de cochons. Nous nous ap-  
perçûmes que les naturels du pays entroient  
de tems en tems dans ces édifices d'un pas  
lent & avec la contenance de la douleur , &  
nous conjecturâmes que c'étoient les cime-  
tieres où ils dépofoient leurs morts. Le mi-  
lieu des hangars étoit bien pavé avec de gran-  
des pierres rondes ; mais il nous parut qu'on  
n'y marchoit pas souvent , car l'herbe y croîs-  
soit par-tout. Je me suis appliqué avec une  
attention particulière à découvrir si les Ota-  
hitiens avoient un culte religieux ; mais je  
n'en ai pas pu reconnoître la moindre trace.

Les pirogues de ces peuples sont de trois  
especes différentes. Quelques-unes sont com-  
posées d'un seul arbre , & portent de deux à  
six hommes. Ils s'en servent sur-tout pour la  
pêche , & nous en avons toujours vu un grand  
nombre occupé sur le récif. D'autres sont  
construites de planches , jointes ensemble très-  
adroitement : elles sont plus ou moins gran-  
des & portent de dix à quarante hommes. Or-  
dinairement ils en attachent deux ensemble ,  
& entre l'une & l'autre ils dressent deux mâts.  
Les pirogues simples n'ont qu'un mât au mi-  
lieu du bâtiment , & un balancier sur un des  
côtés. Avec ces navires ils font voile bien  
avant dans la mer , & probablement jusques

1767.

dans d'autres isles ; d'où ils rapportent des fruits du plane , des bananes , des ignames , qui semblent y être plus abondans qu'à Otahiti. Ils ont une troisième espece de pirogues qui paroissent destinées principalement aux parties de plaisir & aux fêtes d'appareil : ce sont de grands bâtimens sans voiles , dont la forme ressemble aux gondoles de Venise ; ils élèvent au milieu une espece de toit , & ils s'asseient les uns dessus , les autres dessous. Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaisseau , excepté le premier & le second jour de notre arrivée ; mais nous en voyions trois ou quatre fois par semaine , une procession de huit ou dix , qui passoient à quelque distance de nous , avec leurs enseignes déployées & beaucoup de petites pirogues à leur suite , tandis qu'un grand nombre d'habitans les suivoient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeoient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif situé à environ quatre milles à l'ouest de notre mouillage : après s'y être arrêtés l'espace d'une heure , ils s'en retournoient. Ces processions cependant ne se font jamais que dans un beau tems , & tous les Otahitiens qui sont à bord sont parés avec plus de soin , quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une piece d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs & ceux qui gouvernoient le bâtiment étoient habillés de blanc ; les Otahitiens assis sur le toit &

deffous étoient vêtus de blanc & de rouge , 1767.  
 & les deux hommes montés fur la proue de  
 chaque pirogue étoient habillés tout en rouge.  
 Nous allions quelquefois dans nos bateaux  
 pour les examiner ; & quoique nous n'en ap-  
 prochassions jamais de plus d'un mille, nous  
 les voyions pourtant avec nos lunettes auffi  
 diftinctement que fi nous avions été au mi-  
 lieu d'eux.

Ils fendent un arbre dans la direction de  
 fes fibres en planches auffi minces qu'il leur  
 eft poffible ; & c'est de ces morceaux de bois  
 qu'ils conftruifent leurs pirogues. Ils abattent  
 d'abord l'arbre avec une hache faite d'une ef-  
 pece de pierre dure & verdâtre , à laquelle  
 ils adaptent fort adroitement un manche. Ils  
 coupent enfuite le tronc , fuivant la longueur  
 dont ils veulent en tirer des planches. Voici  
 comment ils s'y prennent pour cette opéra-  
 tion. Ils brûlent un des bouts jufqu'à ce qu'il  
 commence à fe gercer , & ils le fendent en-  
 fuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-  
 unes de ces planches ont deux pieds de lar-  
 geur & quinze à vingt de long. Ils en appla-  
 niffent les côtés avec de petites haches qui font  
 également de pierre ; fix ou huit hommes tra-  
 vaillent quelquefois fur la même planche ;  
 comme leurs inftrumens font bientôt émouf-  
 fés, chaque ouvrier a près de lui une coque  
 de noix de coco remplie d'eau , & une pierre  
 polie , fur laquelle il aiguife fa hache prefque

1767.

à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce ; ils en construisent un bateau , avec toute l'exactitude que pourroit y mettre un habile charpentier. Afin de joindre ces planches , ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de villebrequin ; dans la suite ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage : ils passent dans ces trous une corde treffée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs , & tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une gomme que produisent quelques-uns de leurs arbres , & qui remplace très-bien l'usage de la poix.

Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues , est une espèce de pommier très-droit & qui s'élève à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs qui avoient près de huit pieds de circonférence au tronc , & vingt à quarante de contour à la hauteur des branches , & qui étoient par-tout à-peu-près de la même grosseur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'étoit pas un bon bois de construction , parce qu'il est très-léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre-à-pain , qui est encore plus léger & plus spongieux. Le tronc a environ six pieds de circonférence , & l'arbre en a vingt à la hauteur des branches.

Les principales armes des Otahitiens sont

les massues, les bâtons noueux par le bout, & les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs & des fleches : la fleche n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, & ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux. 1767.

Je n'ai vu aucune tourterelle pendant tout le tems que j'ai été à Otahiti : cependant lorsque j'en montrai aux habitans quelques petites que j'avois apportées de l'isle de la reine Charlotte, ils me firent signe qu'ils en avoient de beaucoup plus grosses. Je regrettai la perte d'un bouc qui mourut bientôt après notre départ de San-Jago, sans que ni l'une ni l'autre de deux chevres que nous avions fût pleine. Si le bouc avoit encore été vivant, j'aurois débarqué ces trois animaux dans l'isle ; & si les chevres étoient devenues pleines, je les y aurois laissées, & je crois que dans peu d'années ils auroient peuplé Otahiti d'animaux de leur espece.

Le climat d'Otahiti paroît très-bon, & l'isle est un des pays les plus sains & les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbages, & l'air, en général, y est si pur, que, malgré la chaleur, notre viande s'y conservoit deux jours, & le poisson un. Nous n'y trouvâmes ni grenouilles, ni crapauds, ni scorpions, ni millepieds, ni serpens d'aucune espece ; les four-

**1767.** mis , qui y font en très-petit nombre , font les seuls infectés incommodes que nous ayons vus.

La partie S. E. de l'isle semble être mieux cultivée & plus peuplée que celle où nous débarquâmes ; chaque jour il en arrivoit des bateaux chargés de différens fruits ; & les provisions étoient alors dans notre marché en plus grande quantité & à plus bas prix que lorsqu'il n'y avoit que les fruits du canton voisin de notre mouillage.

Le flux & reflux de la marée y font peu considérables , & son cours est irrégulier , parce qu'elle est maîtrisée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y soufflent d'ordinaire de l'E. au S. S. E. , & que ce sont le plus souvent de petites brises.

Le séjour d'Otahiti fut très-salutaire à tout l'équipage , & au-delà de ce que nous en attendions ; car en quittant l'isle , nous n'avions pas un seul malade à bord , excepté mes deux lieutenans & moi ; & même nous entrions en convalescence , quoique nous fussions encore bien foibles.

Il est certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie vénérienne. Comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes , il est extrêmement probable qu'elle n'étoit pas encore répandue dans cette isle. Cependant le capitaine Cook , dans son voyage sur l'Endeavour , l'y trouva établie ; le Dau-

phin , la Boudeuse & l'Etoile , commandés par M. de Bougainville , sont les seuls vaisseaux connus qui aient abordé avant lui à Otaïti. C'est à M. de Bougainville ou à moi , à l'Angleterre ou à la France , qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible une race de peuples heureux ; mais j'ai la consolation de pouvoir disculper sur cet article d'une manière évidente & ma patrie & moi.

---

 1767.

Chacun fait que le chirurgien de tout vaisseau de Sa Majesté , tient une liste des personnes de l'équipage qui sont malades , qu'il y spécifie leurs incommodités & le tems où il a commencé & achevé de les soigner. Me trouvant un jour présent lorsqu'on payoit la solde de l'équipage , plusieurs matelots s'opposèrent au paiement du chirurgien , en disant , que quoiqu'il les eût rayés de sa liste , & qu'il certifiât leur guérison , ils étoient encore malades. Depuis ce tems toutes les fois que le chirurgien déclaroit qu'un homme inscrit sur la liste des malades étoit guéri , j'ai toujours fait venir le convalescent devant moi , pour constater la vérité de la déclaration. S'il disoit qu'il avoit encore quelques symptômes de maladie , je le laissois sur la liste ; lorsqu'il avouoit qu'il étoit entièrement rétabli , je lui faisois signer le livre en ma présence , afin de confirmer le rapport du chirurgien. J'ai déposé à l'amirauté une copie de la liste des malades pendant mon voyage ; elle a été signée sous mes yeux par

**1767.** les convalescens ; elle contient le rapport du chirurgien , écrit de ma propre main , & ensuite mon certificat. On y voit , qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre sur la flûte , le dernier enrégistré pour maladie vénérienne est déclaré , par sa signature & la mienne & par le rapport du chirurgien , avoir été guéri le 27 décembre 1766 , près de six mois avant notre arrivée à Otahiti , où nous débarquâmes le 19 juin 1767 , & que le premier inscrit pour la même maladie , en revenant , a été mis entre les mains du chirurgien le 26 février 1768 , six mois après que nous eûmes quitté l'isle , d'où nous partîmes le 26 juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt de mal vénérien pendant quatorze mois & un jour , & nous avons passé le milieu de cet espace de tems à Otahiti. Enfin j'ajouterai que le premier qui fut inscrit sur la liste comme attaqué du mal vénérien en nous en revenant , avoit contracté sa maladie au cap de Bonne - Espérance , où nous étions alors.







## CHAPITRE IX.

*Traversée d'Otabiti à l'isle de Tinian. Description de quelques autres isles que nous avons découvertes dans la mer du Sud.*

**A**PRES avoir fait voile de l'isle de George III, le 27 juillet, nous rangeâmes la côte de l'isle du duc d'York qui en est éloignée d'environ deux milles. Il nous parut qu'il y avoit par-tout des baies sûres & au milieu un bon port; mais je ne crus pas qu'elle valût la peine d'y toucher. Il y a de hautes montagnes au milieu & à l'extrémité occidentale de l'isle; la partie de l'est est plus basse, & la côte sur le rivage est couverte de cocotiers, d'arbres-à-pain, de pommiers & de planes.

Le lendemain 28, à la pointe du jour, nous vîmes terre, & nous courûmes dessus en rangeant sous le vent. Du côté du vent on trouve de très-grands brisans; & sous le vent, des rochers; il semble pourtant qu'en plusieurs endroits, il y a de bons mouillages. Nous appercûmes peu d'insulaires: de petites huttes forment leurs habitations, & il nous sembla qu'ils vivoient d'une manière très-différente des Otaïtiens. Nous découvriâmes sur la côte plusieurs cocotiers & d'au-

tres arbres; le sommet de tous ces arbres  
 1767. avoit été rompu, probablement par un ouragan. La longueur de cette île est d'environ six milles; il y a au milieu une montagne fort élevée qui semble être fertile. Elle est située au  $17^{\circ} 28'$  de latitude S., &, suivant nos dernières observations, au  $151^{\circ} 4'$  de longitude O. Je l'appellai île de Charles Saunders.

Le 29, la variation de l'aiguille, calculée par les azimuths, étoit de  $7^{\circ} 52'$  E.; & le lendemain 30, à la pointe du jour, nous vîmes terre du N.  $\frac{1}{4}$  E. au N. O. Nous voulions nous y arrêter; mais nous ne trouvâmes point de mouillage; toute l'île étoit environnée de brisans. Nous aperçûmes de la fumée dans deux endroits, mais point d'habitans. Il croit, dans la partie sous le vent, des cocotiers, mais en petite quantité; je l'appellai île du Lord Hoow. Elle a à-peu-près dix milles de longueur & quatre de large; elle est située au  $169^{\circ} 46'$  de latitude S., &, d'après nos observations, au  $154^{\circ} 13'$  de longitude O.

L'après-midi nous vîmes une terre qui nous restoit à l'O.  $\frac{1}{4}$  N., & nous gouvernâmes dessus. A cinq heures, nous aperçûmes des brisans qui s'étendoient assez loin du côté du sud, & bientôt après nous remarquâmes au S. O. une terre basse, & des brisans qui l'environnoient de tous les côtés.

Nous gouvernâmes au vent toute la nuit; & , dès qu'il fut jour, nous forçâmes de voiles pour faire le tour de ces bas-fonds. A neuf heures, nous les avions dépassés, & nous les nommâmes isles de Scilly; c'est un groupe d'isles ou de bancs de sable extrêmement dangereux. Pendant les nuits les moins sombres & pendant le jour, lorsque le tems est embrumé, un vaisseau peut se briser dessus sans voir terre. Leur gisement est au  $16^{\circ} 28'$  de latitude S., & au  $155^{\circ} 30'$  de longitude O. 1767.

Nous continuâmes à gouverner à l'ouest jusqu'à la pointe du jour du 13 août; nous vîmes terre alors à l'ouest  $\frac{1}{4}$  sud, & nous tirâmes de ce côté. Sur les onze heures du matin, nous vîmes encore terre à l'ouest-sud-ouest; à midi, nous reconnûmes que la premiere terre que nous avions vue étoit une isle qui nous restoit à l'ouest  $\frac{1}{2}$  sud, à environ cinq lieues, & qui avoit la forme d'un pain-de-sucre. Nous avions le milieu de l'autre terre, qui étoit aussi une isle en forme de pic, à l'O. S. O. à six lieues. Je donnai à la premiere, qui est presque circulaire, par trois milles de diametre, le nom d'isle de Boscawen, & j'appellai isle de Keppel l'autre qui a trois milles & demi de long & deux de large. Le Port-Royal nous restoit alors à l'E.  $4^{\circ} 10'$  S. à 478 lieues.

A deux heures, nous étions à environ deux milles de l'isle de Boscawen & nous aperçûmes quelques habitans; mais l'isle de Kep-

**1767.** pel étant au-dessus du vent , & nous paroissant plus propre à nous donner un mouillage , nous tirâmes vers celle-ci. A six heures , nous n'en étions plus éloignés que d'un mille & demi , & , avec nos lunettes , nous découvrîmes plusieurs infulaires sur le rivage ; mais comme il y avoit des brisans à une distance considérable de la côte , nous ne pûmes pas aborder , & nous passâmes toute la nuit à louver.

Le 14 , à quatre heures du matin , nous envoyâmes des bateaux pour sonder & visiter l'isle ; & , dès qu'il fut jour , nous prîmes notre route vers la partie du milieu. Les bateaux revinrent à midi , & nous dirent qu'ils s'étoient approchés jusqu'à une encablure de l'isle , sans trouver de fond ; que voyant un récif dont elle étoit bordée : ils l'avoient tourné & étoient entrés dans une large & profonde baie également remplie de rochers ; qu'en sondant hors de la baie , ils avoient trouvé un mouillage par 14 à 20 brasses , fond de sable & de corail ; qu'en retournant une seconde fois dans la baie , ils avoient vu un ruisseau de bonne eau ; mais que la côte étant couverte de rochers , ils avoient cru devoir chercher un meilleur endroit de débarquement , & qu'effectivement ils en avoient trouvé un , un demi-mille plus loin. Nos gens ajoutèrent que le vaisseau pourroit faire de l'eau dans la rivière , parce qu'il seroit

facile de construire un chemin qui conduiroit de l'endroit du débarquement jusques-là ; 1767.  
 mais qu'on auroit besoin d'une forte garde pour nous mettre à l'abri des insultes des habitans : ils n'avoient point vû de cochons ; ils rapportèrent seulement deux volailles, quelques noix de cocos, des fruits du plane & des bananes. Pendant que les bateaux étoient à terre, deux pirogues d'indiens montées par six hommes, allèrent vers eux ; ils sembloient avoir pour nous des dispositions pacifiques, & paroissoient être de la même race que les Otahitiens ; ils étoient revêtus d'une espece de natte, & avoient la premiere jointure des petits doigts coupée. Sur ces entrefaites, environ cinquante autres insulaires vinrent de l'intérieur des terres, jusqu'à cent verges de distance des bateaux, mais ils ne voulurent pas avancer plus loin. Lorsque nos gens eurent fait toutes les observations qui se présenterent à eux, ils quitterent le rivage, & trois des naturels du pays sortirent de leur pirogues pour passer dans un de nos bateaux ; mais quand ils furent éloignés d'un demi-mille de la côte, ils se jetterent précipitamment dans la mer, & s'en retournerent à la nage.

Dès qu'on m'eut fait ce rapport, je considérai qu'il y auroit beaucoup d'inconvéniens à mouiller en cet endroit ; je réfléchis en outre que c'étoit le tems le plus rigoureux de l'hi-

**1767.** ver dans l'hémisphère austral ; que notre bâtiment faisoit eau ; que l'arrière étoit très-fatigué par le gouvernail , & que nous ne connoissions pas jusqu'où le vaisseau étoit endommagé par la carene. Je jugeai par ces raisons qu'il étoit peu en état d'essuyer les tempêtes & les gros tems que nous rencontrerions certainement , si nous faisions route autour du cap de Horn , ou à travers le détroit de Magellan ; qu'en dirigeant notre marche par ce côté , si le vaisseau venoit à doubler le cap ou à passer le détroit heureusement , il auroit encore absolument besoin d'un port pour s'y rafraîchir , & que nous n'en aurions aucun à notre portée. Je me décidai donc à faire voile le plus promptement que je pourrois , vers Tinian & Batavia , pour repasser en Europe par le cap de Bonne-Espérance. Autant que nous pouvions juger de la longueur de ce chemin , il nous sembloit que nous arriverions plutôt en Angleterre. si d'ailleurs le vaisseau ne pouvoit pas faire tout le voyage, nous sauvions au moins par-là nos vies , parce que , de l'endroit où nous étions jusqu'à Batavia , nous devions avoir probablement une mer calme , & n'être pas éloignés d'un port.

En conséquence de cette résolution , nous fîmes voile à midi , & nous dépassâmes l'île de Boscawen sans la visiter. C'est une île ronde & élevée , abondante en bois & qui est

est remplie d'habitans ; mais l'isle de Keppel ~~est~~ beaucoup plus grande & paroît meilleure. 1767.

La premiere est située au  $15^{\circ} 50'$  de latitude S., & au  $175^{\circ}$  de longitude O. ; la seconde au  $15^{\circ} 55'$  de latitude S., & au  $175^{\circ} 3'$  de longitude O.

Nous continuâmes notre route à l'O. N. O. jusqu'à dix heures du matin, du 16. Alors nous vîmes terre au N.  $\frac{1}{4}$  E. & nous gouvernâmes dessus. A midi, nous en étions à trois lieues ; le terrain dans l'intérieur de la côte paroissoit élevé, mais au bord de l'eau il étoit bas, & d'un aspect agréable ; toute l'isle sembloit être environnée par des récifs qui s'étendoient à deux ou trois milles dans la mer. En voguant le long de la côte, qui étoit couverte de cocotiers ; nous vîmes quelques cabanes & de la fumée en plusieurs endroits. Bientôt après, nous évitâmes un banc de rochers, pour gagner le côté sous le vent de l'isle, & nous envoyâmes en même-tems des bateaux pour sonder & examiner la côte. Les bateaux rangerent la terre de très-près, & trouverent qu'elle étoit pleine de rochers & garnie d'arbres qui croissoient jusqu'au bord de l'eau. Ces arbres de différentes especes ne portoient point de fruits ; il y en avoit quelques-uns de très-grands. Au côté de l'isle situé sous le vent, ils trouverent des cocotiers en petit nombre ; mais ils ne virent pas une seule habitation. Ils découvrirent

1767.

aussi plusieurs petits ruisseaux , qu'il auroit été facile de réunir en un seul courant. Dès qu'ils se furent approchés de la côte , plusieurs pirogues , qui avoient chacune à bord six ou huit hommes , allerent à eux. Ces Indiens leur parurent robustes & actifs ; excepté une espece de natte qui leur couvroit les reins , ils étoient entierement nuds. Ils étoient armés de grandes massnes semblables à celles qu'on donne à Hercule dans nos tableaux : ils en vendirent deux à notre maitre du vaisseau , pour un clou ou deux & quelques colifichets. Comme nos gens n'avoient vû d'autres animaux que des oiseaux de mer , ils étoient très-curieux de savoir des naturels du pays s'ils en avoient de quelqu'autre espece ; mais il ne leur fut pas possible de se faire entendre. Pendant la conférence , les Indiens formerent le projet de se saisir de notre bateau ; & l'un d'eux se mit soudainement à le tirer vers les rochers. Nos gens ne purent pas les en empêcher , sans décharger un coup de fusil à deux doigts du visage de celui qui étoit le plus empressé à cette manœuvre. Le coup ne leur fit point de mal ; mais l'explosion les effraya tellement qu'ils s'enfuirent avec beaucoup de précipitation. Nos bateaux quitterent alors cet endroit ; les eaux étoient devenues tout-à-coup si basses , qu'ils eurent beaucoup de peine à revenir au vaisseau ; quand ils furent en pleine mer , ils trouvoient des pointes de rochers qui s'éle-



voient au-dessus de sa surface ; excepté dans un endroit , tout le récif étoit à sec , & battu par des lames très-fortes. Les Indiens s'aperçurent probablement de l'embarras où étoient nos gens : car ils revinrent & les suivirent le long du récif, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné une passe. Les voyant alors au large , & marcher très-vite vers le vaisseau , il s'en retournerent.

1767.

Les bateaux arriverent sur les six heures du soir ; il étoit déjà nuit. Le maître me dit qu'en dedans du récif tout étoit rochers , mais qu'en dehors & à environ deux encablures , il y avoit en deux ou trois endroits un mouillage par 12, 14 & 18 brasses de profondeur , fond de sable & de corail. Il ajouta que la passe , pour gagner le dedans du récif , avoit 65 brasses de large ; & qu'en cas de nécessité , le vaisseau pouvoit y ancrer par 8 brasses , mais qu'il n'y seroit pas sûrement sur une longueur plus grande que celle d'un demi-cable.

Lorsque j'eus fait mettre à bord les bateaux , nous courûmes jusques à environ quatre milles sous le vent , où nous demeurâmes en panne jusqu'au lendemain matin ; m'apercevant alors que le courant nous avoit mis hors de la portée de l'isle , & que nous ne pouvions plus l'apercevoir , je fis voile. Les officiers me firent l'honneur d'appeler cette isle de mon nom. L'isle de Wallis est située au 13° 18' de latitude S. , & au 177° de longitude O,

N ij

**1767.** Nous avons déterminé avec exactitude les latitudes & les longitudes de toutes ces isles, & nous en avons remis des plans à l'Amirauté; il sera facile à tous les vaisseaux qui navigueront par la suite dans ces mers, d'en trouver quelques-unes pour s'y rafraîchir, ou pour faire de nouvelles découvertes sur les productions de leur sol.

Quoique nous n'ayons trouvé aucune espèce de métal dans ces isles, il est cependant remarquable que, lorsque les habitans pouvoient obtenir de nous quelques morceaux de fer, ils commençoient à l'aiguiser & à le rendre pointu, tentative qu'ils ne faisoient pas sur le cuivre.

Nous continuâmes à gouverner au N. O., & nous vîmes de tems-en-tems plusieurs oiseaux autour du vaisseau, jusqu'au 28. Nous étions, d'après nos observations, au 187° 24' de longitude O., lorsque nous passâmes la ligne pour entrer dans l'hémisphère septentrional. Parmi les oiseaux qui voloient autour de notre bâtiment, un d'eux que nous attrapâmes, ressembloit à un pigeon par la grandeur, la forme & la couleur; il avoit les pieds rouges & plats, nous vîmes aussi plusieurs feuilles de plane & des noix de cocos passer près du vaisseau.

Le 29, sur les deux heures après-midi, étant au 2° 56' de latitude nord, & au 188° de longitude O., nous traversâmes un grand

espace où l'eau étoit bouillonnante, & qui s'étendoit du N. E. au S. O. aussi loin que l'œil pouvoit appercevoir depuis la grande hune. Nous fondâmes, mais nous ne trouvâmes point de fond, avec une ligne de 200 brasses. 1767.

Le 3, à cinq heures du matin, nous vîmes terre à l'E. N. E., à environ cinq lieues; une demi-heure après, nous vîmes terre une seconde fois au N. O., & à six heures, nous apperçûmes au N. E. un pros Indien, semblable à ceux dont parle le lord Anson dans son voyage. Lorsque nous eûmes remarqué qu'il venoit vers nous, nous arborâmes pavillon Espagnol; mais quand il fut à environ deux milles de notre bâtiment, il vira de bord en s'éloignant de nous du côté du N. N. O., & en peu de tems nous le perdîmes de vue.

A huit heures, les isles que je pris pour deux des piscadores, nous restoient du S. O.  $\frac{1}{4}$  O. à l'ouest, & sur le vent, du N.  $\frac{1}{4}$  E. au N. E.; elles avoient la forme de petits quais plats. Nous en étions à environ trois lieues; & nous en appercevions plusieurs autres qui étoient beaucoup plus éloignées. L'une de ces isles est située au  $11^{\circ}$  de latitude nord, & au  $192^{\circ} 30'$  de longitude O., & l'autre au  $11^{\circ} 20'$  de latitude nord, &  $192^{\circ} 58'$  de longitude ouest.

Le 7, nous vîmes un corlieu & une hupe, & le 9, nous attrapâmes un oiseau de terre qui ressembloit beaucoup à un étourneau.

1767. Le 17, nous vîmes deux especes de mouettes, & nous jugeâmes que l'isle de Tinian nous restoit à l'ouest, à environ trente & une lieues ; étant alors au 15°. de latitude nord, & au 212°. 30' de longitude ouest. Le lendemain matin 18, à six heures, nous découvrîmes l'isle de Saypan à l'O.  $\frac{1}{4}$  N. à environ dix lieues, nous vîmes celle de Tinian dans l'après-midi, & nous courûmes dessus. A neuf heures du matin du 19, nous mîmes à l'ancre par 22 brasses, fond de sable, dans un mouillage éloigné de la côte d'environ un mille & à un demi-mille du récif.



## CH A P I T R E X.

*Description de l'état présent de l'isle de Tinian, & de ce que nous y fîmes ; ainsi que ce qui nous arriva dans la traversée de Tinian à Batavia.*

DÈS que le vaisseau fut en sûreté, j'envoyai les bateaux à terre, pour y dresser des tentes & nous rapporter des rafraîchissemens ; ils revinrent sur le midi avec quelques noix de coco, des limons & des oranges.

Le soir, après que les tentes furent dressées, j'envoyai le chirurgien & tous les malades à terre, avec des provisions de toute espèce, pour deux mois & pour quarante hom-

mes ; on y porta notre forge & une caisse d'outils pour le charpentier. Mon premier lieutenant & moi étant fort incommodés , nous débarquâmes aussi , accompagnés d'un contre-maitre & de douze hommes , qui devbient parcourir le pays & aller à la chasse des animaux.

---

 1767.

Le 20 , lorsque nous jettâmes l'ancre pour la premiere fois , la partie septentrionale de la baie nous restoit au N. 39°. O. ; la pointe des cocos au N. 7°. O. , la place de débarquement au N. S.  $\frac{1}{4}$  N. , & l'extrémité méridionale de l'isle au S. 28°. O. ; mais le lendemain au matin , le maître ayant sondé toute la baie , il pensa qu'il y avoit un meilleur mouillage au sud ; nous touâmes le vaisseau plus avant , & nous l'y amarrâmes avec un câble de chaque côté.

A six heures du soir , les chasseurs rapporterent un jeune taureau qui pesoit près de quatre cent livres ; nous en gardâmes une partie à terre , & nous envoyâmes le reste à bord avec des fruits-à-pain , des limons & des oranges.

Le lendemain 21 , dès le grand matin , les charpentiers se mirent à l'ouvrage pour calfater le vaisseau , & le réparer autant qu'il seroit possible. Toutes les voiles furent aussi rapportées à terre , & les voiliers les raccommoderent ; les ferruriers s'occupoient en même tems à faire pour le bâtiment tous les ouvrages de fer dont il avoit besoin , & ils fabriquerent de nouvelles pentures pour le gouvernail. Il y avoit alors à terre cinquante

N iv

**1767.** te trois hommes, tant sains que malades, Nous nous procurâmes dans l'isle, du bœuf, du cochon, de la volaille, des papayes, des fruits-à-pain, des limons, des oranges, & tous les rafraichissemens dont il est parlé dans le voyage du lord Anson. Les malades commencerent à se mieux porter, dès le jour même qu'ils furent à terre ; l'air dans cette isle étoit pourtant très-différent de celui d'Otaïiti, où la viande se conservoit fraîche pendant deux jours, tandis qu'elle pouvoit à peine se garder un jour à Tinian. Il y avoit plusieurs cocotiers près de l'endroit du débarquement ; mais les Indiens avoient coupé les tiges des arbres pour en abattre le fruit ; &, comme il n'en étoit point revenu sur ces pieds, nous fûmes obligés d'aller jusqu'à trois milles dans l'intérieur du pays, avant de rencontrer une seule noix de coco. Les chasseurs souffrirent des peines incroyables ; ils furent contraints de faire dix ou douze milles à travers des buissons forts & épais, entrelassés les uns dans les autres, & les animaux étoient si sauvages, qu'il leur étoit très-difficile d'en approcher ; de sorte que je fus obligé de relever un détachement par un autre. On vint nous dire que le bétail étoit en plus grande abondance à l'extrémité septentrionale de l'isle ; mais les chasseurs étoient si épuisés de fatigue après y être arrivés, qu'ils n'avoient pas la force de tuer le gibier, & beaucoup moins de nous le rap-

porter. J'envoyai M. Gore & quatorze hom-  
mes s'établir dans cette partie de l'isle, & je 1767.  
donnai des ordres pour qu'un bateau allât tous  
les matins, à la pointe du jour, chercher ce  
qu'ils auroient tué. Sur ces entrefaites, je fis  
raccommoder les doublages de cuivre du bâ-  
timent, qui avoient été fort endommagés; le  
charpentier découvrit alors & étancha une  
grande voie d'eau, au-dessous des courbatons  
de l'éperon, par laquelle nous avions lieu  
de croire qu'étoit entrée la plus grande par-  
tie de l'eau que le vaisseau avoit fait dans les  
gros tems. Pendant notre séjour à Tinian,  
j'envoyai tous les gens de l'équipage à terre,  
les uns après les autres, & le 15 d'Octobre,  
tous nos malades étant guéris, nos provisions  
d'eau & de bois complètes, le vaisseau prêt  
à remettre en mer, nous embarquâmes tout  
ce que nous avions dans l'isle. Il n'y avoit  
personne de nos gens qui n'emportât au moins  
cinq cents limons, & il y en avoit plusieurs ton-  
neaux sur le tillac, afin que chacun en exprimât  
le suc dans son eau, s'il le jugeoit à propos.

Le 16, à la pointe du jour, nous levâmes  
l'ancre, & nous fîmes voile hors de la baie,  
envoyant en même tems des bateaux à l'ex-  
trémité septentrionale de l'isle, pour rame-  
ner M. Gore & les chasseurs. A midi, ils vin-  
rent à bord, & nous apportèrent un grand  
taureau qu'ils venoient de tuer.

Tandis que nous étions à l'ancre dans cet

**1767.** **==** endroit , nous fîmes plusieurs observations pour déterminer notre longitude & notre latitude, dont voici la table.

Latitude du vaisseau lorsqu'il étoit à l'ancre. . . . .	14° 55' N.
Longitude. . . . .	214 15 O.
Latitude du lieu de l'aiguade. . . . .	14 59 N.
Longitude du milieu de l'isle. . . . .	214 — O.
Longitude de la rade de Tinian. . . . .	214 8 O.
Longitude moyenne observée à Tinian. . . . .	214 7

Nous continuâmes notre route à l'ouest, tirant un peu vers le nord, jusqu'au 21, que nous vîmes plusieurs oiseaux, Tinian nous restant au S. 71° 40' E. à 27 lieues. Le lendemain 22, nous en aperçûmes trois autres qui ressembloient à des mouettes, & qui étoient de la même espèce que ceux que nous avions vus à environ trente lieues de Tinian.

Le 23, nous eûmes du tonnerre, des éclairs & de la pluie, avec des vents forts & une grosse mer. Le vaisseau souffrit beaucoup de la tourmente; le gouvernail se relâcha de nouveau, & notre arriere fatigua extrêmement. Le lendemain 24, nous vîmes plusieurs petits oiseaux de terre; &, comme les vents continuoient, la voile d'étai de notre grand mât de hune fut déchirée. Le vent s'accrut le reste du jour & pendant toute la nuit, & le 25 nous eûmes une tempête. La voile de misaine &



celle d'artimon furent mises en pieces & perdues. Lorsque nous en eûmes enverguré de nouvelles, nous virâmes de bord & capeyâmes sous la misaine risée & sous la voile d'artimon balancée; nous eûmes le chagrin d'apercevoir que le bâtiment faisoit plus d'eau qu'à l'ordinaire: nous abattrîmes le perroquet sur le tillac, & nous rentrâmes notre ancre à touer. Bientôt après, un coup de mer entra dans le vaisseau par la proue, emporta les dunettes, les harpes & tout ce qui étoit sur le château d'avant; nous fûmes cependant obligés de mettre autant de voiles que le vaisseau en pouvoit porter, parce que, suivant le voyage du lord Anson, nous étions très-près des isles Bashée; & que, suivant le commodore Byron, il y avoit terre sous le vent, à environ trente lieues de nous.

Le lendemain matin 26, nous vîmes autour du vaisseau plusieurs canards, des especes de geais à pieds palmés, quelques petits oiseaux de terre & un grand nombre de taons; mais nous ne trouvâmes point de fond par 160 brasses. La pluie forte & continuelle que nous essuyâmes, mouilla jusqu'aux os tous les hommes à bord pendant deux jours & deux nuits. Le tems étoit toujours très-sombre, & les vagues continuoient de battre le vaisseau avec la plus grande violence.

Le 27, la brume, la pluie & la tempête se soutinrent; mais une vague qui rompit

1767.

**1767.** ~~Sur~~ sur nous , enfonça les sabords du sribord , fit un grand ravage sur le pont , & emporta plusieurs choses à la mer. Nous eûmes pourtant ce même jour un rayon de soleil suffisant pour déterminer notre latitude , qui étoit alors de  $20^{\circ} 50'$  N. ; le vaisseau se trouva cinquante minutes plus au nord que ne portoit notre estime.

Le tems se calma un peu. Le 28 à midi, nous changeâmes de direction, & nous gouvernâmes S.  $\frac{1}{4}$  O. ; à une heure & demie, nous vîmes les isles Bashée, qui nous restoit du S.  $\frac{1}{4}$  E. au S. S. E. à environ six lieues. Ces isles sont toutes élevées; celle qui est la plus au nord est plus haute que les autres. Par une observation que nous fîmes, nous trouvâmes que l'isle Grafton est située au  $239^{\circ}$  de longitude O., & au  $21^{\circ} 4'$  de latitude nord. A minuit, le tems étant très-sombre, avec des raffales précipitées, nous perdîmes Edmond Morgand, tailleur; nous supposâmes qu'il étoit tombé dans la mer, parce que nous avions lieu de croire qu'il avoit un peu trop bu.

Depuis ce tems, jusqu'au 3, nous nous aperçûmes chaque jour que le vaisseau étoit de dix à quinze milles au nord de notre estime. Nous avions vû la veille plusieurs mouettes, & sondant à diverses reprises pendant le jour & la nuit suivante, nous ne trouvâmes point de fond par 160 brasses. A sept heures du matin, nous vîmes une chaîne de brisans qui nous restoit au S. O., à environ trois milles,

& nous nous en écartâmes. A onze heures, nous apperçûmes encore des brifans au S. O.  $\frac{1}{4}$  S. à environ cinq milles. A midi, nous dépassâmes l'extrémité orientale de ces brifans, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un quart de mille. 1767.

Le premier banc gît au  $11^{\circ} 8'$  de latitude N., & au  $8^{\circ}$  de longitude O. des isles Bashée.

Le second, au  $10^{\circ} 46'$  de latitude nord, & au  $8^{\circ} 13'$  de longitude ouest, de l'extrémité N. E. des isles Bashée.

Nous vîmes une mer sale au S. & S. S. E.; cependant nous n'avions point de fond par 150 brasses. A une heure, nous apperçûmes un banc de sable à bas-bord, nous l'évitâmes, & nous en dépassâmes un second à deux heures. A trois heures, nous vîmes au N.  $\frac{1}{2}$  E. à environ deux milles, une petite pointe basse sablonneuse que j'appellai l'isle Sandy. A cinq heures, nous en vîmes une autre petite au N.  $\frac{1}{4}$  E. à environ cinq milles, que je nommai Small-Key; nous en apperçûmes bientôt après une troisième plus grande qui étoit par derriere, à qui je donnai le nom de Long-Island. Sur les six heures du soir, étant éloigné d'environ deux ou trois lieues de la plus grande de ces isles, nous courûmes dessus; nous continuâmes cette route depuis minuit jusqu'à la pointe du jour, en sondant continuellement sans trouver de fond.

A sept heures du matin, le 4, nous vîmes

**1767.** un grand récif de rochers au S.  $\frac{1}{2}$  O., & une autre isle au S. E.  $\frac{1}{4}$  E., à environ six lieues; je l'appellai New-Island. A dix heures, nous aperçûmes des brisans de l'O. S. O. à l'O.  $\frac{1}{4}$  N. A midi, l'extrémité septentrionale du grand récif nous restoit au S. E.  $\frac{1}{4}$  E., à deux lieues d'éloignement, & un autre récif à l'O. N. O. à peu près à la même distance.

Nous allons donner une table des latitudes & longitudes de ces isles & bancs de rochers.

	Latitude Sept.	Longitude Occid.
Isle Sandy. . . . .	10° 40'	247° 12'
Small-Key. . . . .	10 37	247 16
Long-Island. . . . .	10 20	247 24
New-Island. . . . .	10 10	247 40
Le premier banc. . . .	10 14	247 36
Second banc. . . . .	10 4	247 45
Troisième banc. . . .	10 5	247 50

Bientôt après nous découvrîmes un autre récif au 10° 15' de latitude & au 248° de longitude.

Le lendemain, 5, nous trouvâmes que le vaisseau, qui avoit été pendant quelque tems au nord de notre estime, avoit dérivé alors de huit milles du côté du sud.

Nous continuâmes notre route en fondant souvent, mais sans trouver de fond. Le 7, nous traversâmes des bouillonnemens d'eau causés par un courant, & nous y vîmes flot-

ter , du N. E. au S. O. , nue grande quantité de bois , de feuilles de cocotiers , des especes de pommes de sapin & des algues marines. La sonde nous donnoit 35 brasses , fond de sable brun , de petites coquilles & de cailloux. Nous apperçûmes , à midi , que le vaisseau étoit dix milles au nord de notre estime , & que les sondes ne donnoient plus que 28 brasses même fond. Nous étions au  $8^{\circ} 36'$  de latitude nord , & au  $253^{\circ}$  de longitude O. A deux heures , nous découvrîmes de la grande hune l'isle de Condore à l'O.  $\frac{1}{2}$  N. A quatre heures , nous n'avions point de fond à 20 brasses. L'isle nous restoit alors de l'O. au N. O.  $\frac{1}{4}$  N. à treize lieues de distance , & ressembloit à des mondrains élevés ; cette isle git au  $8^{\circ} 40'$  de latitude N. , & , suivant notre estime , au  $254^{\circ} 15'$  de latitude.

1767.

Le 8 , nous changeâmes notre direction , & le lendemain matin , je reçus des officiers & des marins , les livres du lock & les journaux relatifs au voyage.

Le 10 , étant au  $5^{\circ} 20'$  de latitude N. , & au  $255^{\circ}$  de longitude ouest ; nous trouvâmes un courant qui nous faisoit dériver de 4 brasses par heures au S.  $\frac{1}{4}$  O ; & pendant notre route vers les isles Timon , Aros & Pifang , que nous découvrîmes sur les six heures de l'après-midi , du 13 , nous étions chaque jour de dix à vingt milles plus au sud , que ne le portoit notre estime.

Le 16 , à dix heures du matin , nous pas-

**1767.** sâmes la ligne une seconde fois pour entrer dans l'hémisphère austral , au  $255^{\circ}$  de longitude ; & bientôt après nous découvrîmes deux isles , l'une nous restant au S.  $\frac{1}{4}$  E. , éloignée de cinq lieues , & l'autre S.  $\frac{1}{4}$  O. à la distance de sept lieues.

Le lendemain au matin 17 , le tems devint très-sombre & orageux , avec de grosses pluies. Nous carguâmes toutes les voiles & nous mîmes en panne , jusqu'à ce que nous pussions voir autour de nous. Nous reconnûmes alors que c'étoient les isles de Pulo-Toté & de Pulo-Westé que nous avions vues ; nous fîmes voile jusqu'à une heure & nous apperçûmes les sept isles. Nous continuâmes notre direction jusqu'à deux heures du lendemain au matin 18 , le tems étant devenu très-brumeux , avec des raffales violentes & beaucoup d'éclairs & de pluie. Pendant qu'une de ces bouffées souffloit avec force , & que l'obscurité étoit si épaisse qu'elle nous empêchoit de voir d'un endroit du vaisseau à l'autre , nous découvrîmes tout-à-coup , à la lueur d'un éclair , un grand bâtiment qui alloit nous toucher. Le timonier mit à l'instant le gouvernail sous le vent ; & le vaisseau répondant à sa manœuvre , nous passâmes à côté l'un de l'autre sans le heurter. Ce fut le premier bâtiment que nous vîmes depuis que nous nous étions embarqués avec le Swallow ; le vent étoit si fort que nous ne pouvions pas nous faire entendre , ni savoir

à

à quelle nation ce navire appartenoit.

A six heures , le tems s'étant éclairci , nous découvrîmes à l'E. S. E. un bâtiment à l'ancre , & à midi nous apperçûmes à l'O. N. O. une terre que nous reconnûmes dans la suite être Pulo-Taya ; Pulo-Toté nous restant alors au S. 35° E. , & Pulo-Weste au S. 13° E. A six heures du soir , nous mîmes à l'ancre par 15 brasses , fond de sable , & nous observâmes un courant qui avoit sa direction E. N. E. , & dont nous estimâmes la vitesse à 5 brasses par heure.

1767.

Le lendemain 19 , à six heures , nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile , & nous vîmes bientôt après en avant de nous deux bâtimens. A six heures du soir , comme nous dérivions beaucoup , nous remîmes une seconde fois à l'ancre par 15 brasses , fond de sable fin.

Le vendredi 20 , à six heures , le courant s'étant ralenti , nous virâmes à pic sur la petite ancre d'affourche , dont le cable se rompit au tiers de sa longueur. Nous prîmes le cable sur-le-champ , & nous nous apperçûmes qu'il avoit été coupé par les rochers , quoiqu'en fondant avec beaucoup de soin , avant de mettre l'ancre , nous eussions trouvé un bon fond. Quelque tems après le courant devint fort & il s'éleva une forte brise , le vaisseau étant retombé beaucoup sous le vent , je fis voile , dans l'espérance de retrouver l'ancre que nous

1767. avions perdue. Je m'aperçus bientôt que cela étoit impossible sans jeter l'ancre une seconde fois. Mais comme le fond étoit mauvais, je craignis les suites de ce mouillage, & je résolus de mettre à la cape, d'autant plus que le tems étoit devenu raffaleux.

Nous ne pûmes cependant faire que très-peu de chemin jusqu'au jour suivant 21, lorsque, sur les trois heures après-midi, nous découvrimus la montagne Monopin gisant au S.  $\frac{3}{4}$  E. En avançant un peu, nous aperçûmes la côte de Sumatra, à six heures & demie, le lendemain 22. Nous continuâmes à souffrir beaucoup de retardement par les courans & les calmes, mais le lundi 30, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Batavia.



## CHAPITRE XI.

*Séjour à Batavia. Passage de cette ville au cap de Bonne-Espérance.*

Nous trouvâmes dans la rade de Batavia quatorze vaisseaux de la compagnie hollandoise des Indes orientales, un grand nombre de petits bâtimens, & le Falmouth, vaisseau du roi, qui étoit sur la vase dans un état de dépérissement.

J'envoyai un officier à terre, afin d'avertir le



gouverneur de notre arrivée , & lui demander 1767.  
 permission d'acheter des rafraîchissemens; je lui  
 fis dire que je lui donneroîs le salut , s'il vou-  
 loit promettre de le rendre par un égal nom-  
 bre de coups de canon. Le gouverneur y con-  
 sentit volontiers; au lever du soleil du mardi ,  
 premier décembre , je le saluai de treize coups ,  
 & il me répondit du fort en en tirant quatorze.  
 Bientôt après le munitionnaire envoya du  
 bœuf frais & beaucoup de légumes que je fis  
 servir sur-le-champ à l'équipage. J'assemblai  
 en même tems les gens du vaisseau ; je leur  
 dis que je ne souffrirois pas qu'on apportât  
 à bord aucune liqueur forte , & que je puni-  
 rois sévèrement quiconque contreviendrait à  
 cette ordonnance. Je tâchai de leur faire sentir  
 la sagesse de ce règlement , en les assurant que  
 l'intempérance dans ce pays leur procureroit  
 infailliblement la mort. Afin de prévenir plus  
 efficacement l'infraction de cette loi , je ne  
 permis à personne d'aller à terre , excepté à  
 ceux qui y avoient affaire , & j'eus soin qu'au-  
 cun de ceux-ci n'allât courir dans la ville.

Le 2 , j'envoyai le contre-maitre & notre  
 charpentier avec le charpentier du Falmouth ,  
 pour examiner le reste de l'équipement de ce  
 vaisseau qui avoit été débarqué à Onrust ; &  
 je leur ordonnai d'acheter ce qui pourroit  
 nous servir. Ils nous rapportèrent que tout le  
 reste de l'équipement qu'ils avoient vu étoit  
 pourri & hors d'usage; qu'ils avoient trouvé

**1767.** les mâts, les vergues & les cables en pieces, & que les ferrures elles-mêmes étoient si rouillées qu'elles ne valoient plus rien. Ils allerent aussi à bord du Falmouth pour examiner son calefatage, & ils virent qu'il étoit si délabré, que, suivant eux, la mousson prochaine achemineroit de détruire le bâtiment. La plupart de ses mantelets étoient emportés, l'étambord entièrement usé; & il n'y avoit pas un seul endroit où l'on pût se mettre à l'abri des injures du tems. Le petit nombre d'hommes qui appartenoient au vaisseau, étoient aussi dans le plus mauvais état: infirmes, malades, épuisés de fatigues, ils s'attendoient à être engloutis dans les flots dès que la mousson arriveroit.

Entr'autres choses qui nous manquoient, nous avions perdu deux ancres, & nous en avions besoin d'une, ainsi que de cordages de trois pouces de grosseur pour en faire des cables; les officiers que j'avois envoyés pour les acheter vinrent me dire que le prix qu'on leur en avoit demandé étoit exorbitant, & qu'ils n'avoient pas voulu les payer si cher. C'est pourquoi, le samedi 5, j'allai à terre moi-même pour la première fois; je parcourus les différens magasins & arsenaux, & je vis qu'il étoit impossible de les acheter à meilleur marché que nos officiers; je crus que les marchands profitoient du besoin apparent où nous étions, & qu'ils avoient résolu de nous vendre leurs marchandises quatre fois au-delà

de leur valeur, persuadés que nous ne pourrions pas nous rembarquer sans les prendre à ce prix. Je me décidai cependant à recourir à toute sorte de moyens, plutôt que de me soumettre à une exaction que je regardois comme honteuse; je leur dis que je mettrois sûrement à la voile le mardi suivant; que si, pendant cet intervalle, ils vouloient traiter aux conditions que je leur avois proposées, je prendrois les articles que j'avois mis à part, mais qu'autrement je m'embarquerois sans les emporter.

Dès que je fus de retour à bord, je reçus une requête des officiers non-brevetés du Falmouth; ils me représentoient qu'ils n'avoient plus rien à espérer, que le canonnier étoit mort depuis long-tems; que les munitions d'artillerie étoient perdues, & sur tout la poudre que les Hollandois avoient ordonné de jeter dans la mer; que le contre-maitre, accablé de vexations & de chagrins, étoit devenu fou, & avoit été renfermé dans un hôpital; que tout leur équipement étoit gâté & pourri; que le plancher du magasin étoit tombé dans une mousson pluvieuse, & les avoit laissés exposés aux injures de l'air pendant plusieurs mois; qu'ils n'avoient pas pu venir à bout de se procurer un autre endroit pour s'y réfugier; que le charpentier étoit mourant, & que le cuisinier étoit estropié par ses blessures. Par toutes ces raisons, ils me supplioient

**1767.** de les prendre à bord pour les ramener en Angleterre ou au moins de les licencier. Ce fut avec beaucoup de regret & de compassion que je répondis à ces malheureux qu'il m'étoit impossible de les soulager, & que puisqu'on les avoit chargés de l'équipement du navire, ils devoient attendre des ordres de l'amirauté. Ils me répliquèrent que depuis qu'on les avoit laissés dans ces parages, ils n'avoient pas reçu un seul ordre de la Grande-Bretagne; ils me conjurerent ardemment de faire connoître leur malheur, afin qu'ils pussent obtenir des secours. Ils ajoutèrent qu'on leur devoit dix ans de paye, qu'ils avoient vicilli en attendant leur argent, & qu'ils consentoient à présent de perdre cette somme, & d'exercer dans leur patrie les emplois les plus vils, plutôt que de continuer à souffrir les miseres de leur situation actuelle, qui étoient en effet très-grandes. Quel que fût leur état, on ne leur permettoit pas de passer une nuit à terre, & lorsqu'ils étoient malades, personne ne les visitoit à bord. Ils étoient d'ailleurs volés par les Malais, & sans cesse dans la crainte d'être massacrés par ces pirates qui, peu de tems auparavant, avoient brûlé la prise Siamoise (a). Je les assurai que je ferois tous mes efforts pour procurer du

---

(a) Probablement une prise qu'avoit fait le Falmouth,

soulagement à leurs maux, & ils me quittèrent les larmes aux yeux.

1767.

Comme les marchands de Batavia ne me parlerent plus de l'ancre & des cordages que je voulois acheter, je me tins tout prêt à remettre à la voile. L'équipage avoit toujours été sobre & en bonne santé depuis notre arrivée dans la rade ; on lui avoit servi de la viande fraîche chaque jour ; il nous en restoit encore quelque peu , avec un bœuf en vie que nous embarquâmes. Nous n'avions alors qu'un seul homme de malade, & un matelot qui avoit un accès continuel de rhumatisme depuis notre départ du détroit de Magellan. Le 8 , à six heures du matin , nous remîmes en mer après un séjour d'une semaine à Batavia.

Le 11 , à midi , nous étions à la hauteur d'une petite isle , appelée le Cap , entre les côtes de Sumatra & de Java , & plusieurs de nos gens furent attaqués de rhumes & de dyssenteries. Le lendemain 12 , un bateau Hollandois vint à bord , & nous vendit quelques tortues de mer qui furent servies à l'équipage. Vers le soir , étant à environ deux milles de la côte de Java , nous aperçûmes sur le rivage un très - grand nombre de lumières ; nous supposâmes qu'on les avoit allumées afin d'attirer le poisson , ainsi que nous l'avions vu en d'autres endroits.

Le lundi 14 , nous mîmes à l'ancre à la

O iv

~~1767.~~ 1767. hauteur de l'isle du Prince, & nous allâmes y faire de l'eau & du bois. Le lendemain matin, les naturels du pays nous apportèrent des tortues de mer, de la volaille & un sanglier, que nous achetâmes à un prix raisonnable. Nous y restâmes jusqu'au 19, préparant le vaisseau à remettre à la mer. Pendant ce tems, plusieurs de nos gens commencèrent à se plaindre de maladies intermittentes assez semblables à la fièvre. Nous appareillâmes le lendemain à six heures, après avoir complété notre provision de bois, & pris à bord soixante & seize pieces d'eau.

Pendant notre séjour ici, un des matelots tomba de la grande vergue dans la chaloupe qui étoit le long du vaisseau. Sa chute lui fracassa le corps & lui rompit plusieurs os; en tombant, il froissa deux hommes, dont l'un resta sans parler jusqu'au 24, jour où il mourut, & l'autre eut un des orteils brisé. Nous avions alors seize hommes de malades, & le premier de janvier le nombre augmenta jusqu'à quarante; nous avions enterré trois de nos gens, parmi lesquels étoit Herge Lewis, notre quartier-maître, marin laborieux & le plus utile de l'équipage, parce qu'il parloit les langues espagnole & portugaise. Nous étions attaqués de dysenteries & de fièvres putrides, qui étant toujours contagieuses, sont pour cette raison les plus dangereuses dans un vaisseau. L'aide du chirur-

gien en fut bientôt atteint, & ceux qui étoient chargés de servir les malades, tomboient eux-mêmes un ou deux jours après qu'ils avoient commencé leurs fonctions. Afin de remédier à ce mal, autant qu'il étoit en mon pouvoir, je construisis une grande chambre pour les malades, en débarrassant l'entre-pont de beaucoup de nos gens, que je renvoyai sur le tillac; & pour la tenir toujours propre, j'y fis dresser une tenture de toile peinte, & j'ordonnai qu'on l'arrosât une ou deux fois par jour avec du vinaigre, & qu'on y fit des fumigations. Notre eau n'étoit point corrompue, on la ventiloit souvent, & avant de la donner à boire, on y plongeoit une grande marmite de fer chauffée rouge, dont nous nous servions pour fondre le goudron. Les malades avoient du vin, du salep ou du sagoutous les matins pour leur déjeûné. On leur donnoit deux fois par semaine du bouillon de mouton, & une ou deux volailles les autres jours. Ils avoient d'ailleurs du riz & du sucre en abondance, & une infusion de drèche assez fréquemment; de sorte que jamais peut-être aucun malade n'a eu tant de rafraîchissemens dans un vaisseau. Le chirurgien étoit infatigable, & cependant avec tous ces avantages les maladies empiroient. En même tems, pour mettre le comble à notre infortune, le bâtiment faisoit plus de trois pieds d'eau par quart, & toutes les œuvres mortes étoient ouvertes & relâchées.

1767.

**1767.** Le 10 janvier , les maladies commencèrent à diminuer , mais plus de la moitié des gens de l'équipage étoient si foibles qu'ils pouvoient à peine se traîner. Etant ce jour-là au 22°. 41' de latitude sud , & suivant notre estime , au 300°. 47' de longitude O. ; nous vîmes plusieurs oiseaux du Tropicque autour du vaisseau.

Le 17 , nous étions au 27°. 32' de latitude sud , & au 310°. 36' de longitude ouest ; nous apperçûmes plusieurs albâtrofs & nous attrapâmes quelques bonites. Le bâtiment avoit dérivé à ce jour , dix milles au sud de notre estime.

Le 24 , étant au 33°. 40' de latitude sud , & suivant notre estime , au 328°. 17' de longitude ouest ; nous eûmes un coup de vent violent qui mit en pieces le grand hunier & la voile d'étai du grand mât de hune. La mer brisoit sur le vaisseau d'une maniere terrible ; elle rompit la penture du gouvernail au stribord , & emporta plusieurs des boute-hors. Nous vîmes plusieurs oiseaux & des mouches pendant la tempête , & dès qu'elle fut calmée , nous employâmes nos premiers soins à sécher les lits des malades ; après quoi tous ceux de nos gens , qui pouvoient manier l'aiguille , s'occupèrent à raccommoder les voiles qui étoient très-délabrées.

Le 26 & le 27 , le tems se calma. Nous étions au 34°. 16' de latitude sud , & nous



fimes plusieurs observations, par lesquelles nous reconnûmes que le vaisseau étoit au 320°. 30' de longitude ; il parut que nous étions de quelques degrés plus à l'est, que ne le portoit notre estime. 1767.

A six heures du matin, du 30 janvier, nous vîmes terre, & le 4 février, nous mîmes à l'ancre dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance.

Notre traversée de l'isle du Prince au Cap, fut, suivant notre estime, de 89°. de longitude, ce qui donneroit 345°. ouest pour la longitude du Cap ; mais cette longitude déterminée par observation, n'est que de 342°. 4' : ce qui nous fit voir que le vaisseau étoit de 3°. à l'est de notre estime.



## CHAPITRE XII.

*Séjour au cap de Bonne-Espérance. Retour du Dauphin en Angleterre.*

DÈS que le vaisseau fut à l'ancre, j'envoyai un officier à terre pour faire au gouverneur les complimens ordinaires. Le gouverneur le reçut avec beaucoup de civilité, & lui dit qu'il nous fourniroit avec plaisir tous les rafraichissemens & les secours du Cap, & qu'il rendroit le salut par un égal nombre de coups de canons.

**1767.** Nous trouvâmes au Cap une escadre de seize vaisseaux de la compagnie Hollandoise , un vaisseau de la compagnie Françoisse, & l'amiral Watſon, paquebot de notre nation , commandé par le capitaine Griffin & destiné pour le Bengale. Nous saluâmes le gouverneur de treize coups qu'il nous rendit. L'amiral Watſon nous salua de douze coups , & nous lui en rendîmes neuf ; le bâtiment François nous salua de neuf coups , & nous lui en rendîmes sept.

Après nous être procuré quelques moutons & beaucoup de légumes pour l'équipage , j'envoyai le chirurgien à terre , afin d'y louer un quartier pour les malades : il ne put pas en trouver à moins de deux ſchelings par jour , & même à condition que si quelqu'un de nous prenoit la petite vérole , qui étoit alors répandue dans presque toutes les maisons ; nous augmenterions cette somme , proportionnellement à la malignité qu'auroit cette maladie.

Comme ce prix étoit considérable , & qu'il devoit probablement augmenter de beaucoup , parce que plusieurs de nos gens n'avoient pas eu la petite vérole , & que d'ailleurs il y avoit du danger de s'y exposer , je priai le gouverneur de me permettre de dresser une tente dans une plaine spacieuse , appelée la pointe verte , à environ deux milles de la ville , & d'y envoyer les gens de mon équipage pendant le jour , sous l'inspection d'un officier qui les empêcheroit de s'en écarter. Le gouverneur m'ac-

corda sur-le-champ cette permission , & donna des ordres pour que nous ne fussions inquiétés par personne. 1767.

Je fis donc construire des tentes dans cet endroit : j'en donnai la garde au chirurgien , à son aide & à des officiers ; & je les chargeai expressement de ne pas souffrir que qui ce soit allât à la ville , ni qu'on apportât des liqueurs fortes dans notre quartier. Tous les malades , excepté deux , allèrent à terre le lendemain matin avec des provisions & du bois ; j'ordonnai au chirurgien de procurer à ceux qui étoient très-foibles , toutes les provisions extraordinaires qu'il jugeroit à propos , & en particulier du lait , quoiqu'il fût d'un prix excessif. Sur les six heures du soir , ils revinrent à bord , & il sembla que l'air de terre leur avoit fait beaucoup de bien. Me trouvant très-mal moi-même , on fut obligé de me porter à environ huit milles dans l'intérieur du pays ; j'y restai pendant notre séjour au Cap ; & lorsque le bâtiment fut prêt à remettre à la voile , je revins à bord sans être foulagé.

Nous employâmes tout le tems à radoubler le vaisseau. On détendit toutes les voiles , on abattit les vergues & les mâts , on dressa la forge ; les charpentiers calfatèrent , les voiliers raccommodèrent les voiles , le tonnelier mit les futailles en état , les matelots rétablirent les agrès , & les bateaux allèrent chercher de l'eau.

**1767.** Le 10 , les gros ouvrages étant presque achevés, je permis à vingt de nos hommes, qui avoient eu la petite vérole , d'aller à la ville ; je fis débarquer à quelque distance les autres qui risquoient de prendre cette maladie , en leur ordonnant d'aller dans la campagne , & de s'en revenir le soir , ce qu'ils exécuterent ponctuellement. Pendant tout le tems que le vaisseau fut à l'ancre , je leur accordai la même liberté. Chacun s'en trouva très-bien ; les gens de l'équipage , excepté les malades qui eurent bientôt recouvré la santé , étoient plus sains & plus vigoureux que lors de notre départ d'Angleterre : nous achetâmes à un prix raisonnable l'ancre & les cables que les marchands de Batavia n'avoient pas voulu nous vendre , & en outre de grosses toiles & d'autres provisions. Nous fîmes de l'eau douce par distillation , afin de montrer aux capitaines & aux officiers des vaisseaux de l'Inde , qu'on pouvoit au besoin se procurer en mer une eau saine & potable. A cinq heures du matin , nous mîmes cinquante-six gallons d'eau salée dans une cucurbite ; à sept heures elle commença à bouillir , & dans l'espace de cinq heures & un quart , nous en tirâmes trente-six gallons d'une eau douce , qui n'avoit ni mauvais goût , ni aucune qualité nuisible , comme nous l'avions éprouvé souvent ; il en resta treize gallons & demi au fond de l'alembic. Cette opération ne nous coûta que neuf livres pesant

de bois , & soixante-neuf de charbon. Je crus 1767.  
 qu'il étoit très-important de faire connoître cette expérience , puisque dans un long voyage on peut en mer faire provision d'une eau potable , avec laquelle on peut cuire toute espece de denrées , faire du thé & du café ; ce qui , dans un long voyage & sur-tout dans les climats chauds , peut-être utile à la santé & sauver la vie d'un grand nombre d'hommes. Pendant toute cette navigation , l'eau n'a jamais été épargnée ; nous dessalions celle de la mer par distillation , lorsque nous étions réduits à quarante-cinq tonneaux , & nous conservions l'eau de pluie avec le plus grand soin. Je ne permettois pourtant pas de la prodiguer , l'officier de garde étoit chargé d'en distribuer seulement une quantité suffisante à ceux qui avoient des alimens à faire cuire , ou qui vouloient faire du thé ou du café.

Le 25 , nos provisions d'eau & de bois étant fort avancées , & le vaisseau bientôt prêt à remettre en mer , j'ordonnai à chacun de revenir à bord & je fis rapporter les tentes des malades. Nos gens étoient en si bon état que dans tout l'équipage il n'y avoit que trois hommes incapables de faire leur service ; & heureusement , depuis notre départ de Batavia , il n'en étoit mort que trois. Le lendemain 26 , & le jour suivant 27 , les charpentiers acheverent de calfater tout l'extérieur du vaisseau , le château-d'avant & le grand pont.

1767.

Nous embarquâmes du biscuit , une quantité considérable de paille & trente-quatre moutons. Sur ces entrefaites , j'allai à bord , & après avoir démarré , je restai à attendre le vent jusqu'au soir du 3 mars ; il s'éleva alors une brise , & nous mîmes à la voile. Tandis que nous étions à terre sur la pointe verte , nous eûmes occasion de faire plusieurs observations astronomiques , & nous reconnûmes que la baie de la Table gisoit au  $34^{\circ} 2'$  de latitude sud , & au  $18^{\circ} 8'$  de longitude est de Greenwich. La déclinaison de l'aiguille étoit à cet endroit de  $19^{\circ} 30'$  ouest.

Le 7 , étant au  $29^{\circ} 33'$  de latitude sud , & , suivant notre estime , au  $347^{\circ} 38'$  de longitude , le vaisseau se trouvoit avoir dérivé de huit milles au nord.

Le 13 , comme nous avions parcouru 360 degrés à l'ouest du méridien de Londres , nous avions perdu un jour , & j'appellai le dimanche , lundi , 14 mars.

Le 16 , à six heures du soir , nous découvrîmes l'île Sainte-Hélène , à environ quatorze lieues , & , à une heure du lendemain matin 17 , nous mîmes à la cape. Vers la pointe du jour , nous fîmes voile pour l'île , & à neuf heures nous jetâmes l'ancre dans la baie. Le fort nous salua de treize coups de canons , & nous en rendîmes autant. Nous trouvâmes dans le port le Northumberland , vaisseau de l'Inde de notre nation , le capitaine Milford ,  
qui

qui nous salua de onze coups , & à qui nous en rendîmes neuf. Les bateaux allèrent à terre le plutôt qu'il fut possible , & nous envoyâmes les pièces d'eau , qui étoient vuides , pour les remplir. En même tems , plusieurs de nos gens rassemblerent du pourpier , qui y croît en grande quantité. Sur les deux heures , j'allai à terre , & le fort me salua de treize coups , que je rendis. Le gouverneur & les principales personnes de l'île me firent l'honneur de venir me recevoir sur le rivage ; ils me conduisirent au fort , & me dirent qu'ils espéroient que j'y ferois ma résidence pendant mon séjour dans ces parages.

Le lendemain à midi , 18 , nous complétâmes nos provisions d'eau , & le vaisseau fut prêt à remettre en mer ; nous démarrâmes afin de profiter de la première brise , & sur les cinq heures du soir je retournai à bord. On tira treize coups lorsque je quittai la terre , & un égal nombre quand je mis à la voile ; je rendis les deux saluts. Le Northumberland , & l'Osterly qui étoit arrivé à Sainte-Helene le soir avant mon départ , me saluerent chacun de treize coups , & je répondis à leurs saluts.

Le 21 , sur le soir , nous vîmes plusieurs oiseaux qu'on appelle frégates , & à minuit j'en entendis d'autres autour du bâtiment. A cinq heures du matin du 23 , nous aperçûmes

1768.

l'isle de l'Ascension. A huit heures , nous découvrimés un vaisseau qui faisoit voile du côté de l'est ; il mit en panne & tendit un pavillon de beaupré sur son grand mât de hune ; nous lui montrâmes nos pavillons , & il poursuivit alors son chemin du côté de la terre. Nous rangeâmes de près la côte N. E. de l'isle ; mais , comme nous ne vîmes point de vaisseau dans la baie , & qu'il souffloit un vent fort , nous en profitâmes pour avancer notre route.

Le 28 , nous passâmes l'équateur , pour rentrer dans l'hémisphère septentrional.

Le 13 avril , nous dépassâmes un endroit où il y avoit beaucoup de goémon ; & le 17 , nous en rencontrâmes une plus grande quantité.

Le 19 , nous vîmes deux troupes d'oiseaux ; & appercevant que l'eau de la mer étoit sans couleur , nous crûmes que la terre n'étoit pas éloignée ; mais les sondes ne nous rapportèrent point de fond.

Le 24 , à cinq heures du matin , nous aperçûmes le pic de l'isle de Pico , qui nous restoit au N. N. E. à environ dix-huit lieues. Nous trouvâmes par nos observations , que Fyal est situé au  $38^{\circ} 20'$  de latitude nord , & au  $28^{\circ} 30'$  de Londres.

Il ne nous arriva rien de digne d'être raconté , jusqu'au 11 mai , lorsqu'étant au  $48^{\circ} 44'$  de latitude nord , & au  $7^{\circ} 16'$  de longitude O. , nous vîmes un sloop qui donnoit la chasse



à un vaisseau, sur lequel il tira plusieurs coups ~~de canons~~ 1763. Nous poursuivîmes aussi ce bâtiment : à trois heures, je déchargeai une pièce d'artillerie, & je le fis amener. Le vaisseau poursuivi, prêt d'être attrapé, envoya sur-le-champ à bord du sloop. Ce sloop Anglois s'appelloit le Sauvage; le capitaine Hainmond qui le commandoit, vint me voir à bord, & me dit que, lorsqu'il avoit commencé à donner la chasse à ce bâtiment, il étoit accompagné d'un bateau Irlandois; qu'en s'apercevant qu'ils étoient attaqués par un vaisseau de guerre, ils avoient pris différentes routes; que l'Irlandois avoit gagné le vent, & que l'autre bâtiment avoit pris la fuite; qu'il avoit d'abord poursuivi le bateau Irlandois; mais que, voyant qu'il ne pouvoit l'atteindre, il s'étoit mis à chasser l'autre vaisseau, qui probablement lui auroit échappé, si je ne l'avois pas arrêté. Ce bâtiment étoit chargé de thé, d'eau-de-vie, & d'autres marchandises qui venoient de Roscoff en France. On l'avoit trouvé gouvernant au S. O., & il prétendoit cependant qu'il faisoit voile pour Bergen en Norwege. Ce vaisseau, qu'on nommoit Jenny, étoit commandé par Robert Christian, & appartenoit à la ville de Liverpool. Son eau-de-vie étoit renfermée dans des petits barrils, & son thé dans des sacs : comme toutes les apparences lui étoient très-défavorables, je le retins afin de l'envoyer en Angleterre.

**1768.** A cinq heures & demie du 13, nous vîmes les isles de Scilly. Le 19, je débarquai à Hastings dans le comté de Suffex, & le lendemain matin à quatre heures le vaisseau mit à l'ancre aux Dunes, dans un endroit sûr, après un voyage de 637 jours depuis notre départ de la rade de Plimouth. J'ajouterai à la fin de cette narration, que les découvertes ayant été l'objet de notre voyage, pendant tout le tems que j'ai navigué dans des mers qui ne nous sont pas parfaitement connues, j'ai toujours passé la nuit en panne ; je ne faisois voile que pendant le jour, afin que rien ne pût m'échapper.





## T A B L E

De la variation de l'aiguille , des latitudes des différens ports & lieux de la mer , des longitudes des mêmes endroits calculés sur le méridien de Londres , tirés des observations astronomiques & nautiques faites à bord du vaisseau de Sa Majesté le Dauphin , pendant un voyage autour du monde , dans les années 1766 , 1767 , 1768 , sous le commandement du capitaine Samuel Wallis.

<i>Noms des lieux.</i>	<i>Epoque.</i>	<i>Latit.</i>	<i>Longit. supposée.</i>	<i>Long. de l'aparlamét. du D. Mafculine.</i>	<i>Var de l'aig.</i>
1766.					
Pointe Lizard. . .	Août 22	50° 0' N.	5° 14' O	— —	21° 0' O.
Rade de Fonchial, Madeire. . . . .	Sept. 8	32 35 N.	18 0 O.	16 40 O.	14 10 O.
Port Praya, S. Jaga. . . . .	Sept. 24	14 53 N.	23 50 O.	— —	8 20 O.
Port Desiré. . . . .	Déc. 8	17 56 S.	67 20 O.	66 24 O.	23 15 E.
Cap de la Vierge Marie . . . . .	Déc. 17	52 24 S.	70 4 O.	69 6 O.	23 0 E.
Pointe Possession. . . . .	Déc. 21	52 30 S.	70 11 O.	69 50 O.	22 40 E.
Pointe Porpafs. . . . .	Déc. 26	53 81 S.	71 0 O.	71 30 O.	22 50 E.
Port Famine. . . . .	Déc. 27	53 43 S.	71 0 O.	71 32 O.	22 30 E.
1767.					
Cap Froward. : . . . . .	Janv. 19	54 3 S.	— —	— —	22 40 E.
Cap Holland. . . . .	Janv. 20	53 58 S.	— —	— —	22 40 E.
Cap Gallant. . . . .	Janv. 23	53 50 S.	— —	— —	22 40 E.

Nonis des lieux.	Epoque.	Latit.	Longit supposée.	Long. obs. par la mét. du D. Maf. culine.	Var. de l'aig.
1767.					
Bade d'York. . . .	Fév.	453 40 S.	— —	— —	22 30 E.
Cap Quade. . . .	Fév.	1753 33 S.	— —	— —	32 35 E.
Cap Notch. . . .	Mars	453 22 S.	— —	— —	23 0 E.
Cap Upright. . . .	Mars	1853 5 S.	— —	— —	22 40 E.
Cap Pillar. . . .	Avril	1152 46 S.	76 0 O.	— —	23 0 E.
En mer. . . .	Avril	2142 30 S.	96 30 O.	95 6 O.	12 0 S.
En mer. . . .	Mai	428 12 S.	99 0 O.	96 30 O.	6 0 E.
En mer. . . .	Mai	2021 0 S.	110 0 O.	106 47 O.	5 0 E.
En mer. . . .	Mai	2320 20 S.	116 54 O.	112 6 O.	5 0 E.
En mer. . . .	Juin	120 38 S.	32 0 O.	127 45 O.	5 9 E.
En mer. . . .	Juin	319 30 S.	132 30 O.	129 50 O.	5 40 E.
Isle Whit-Sunday. .	Juin	719 26 S.	141 0 O.	137 56 O.	6 0 E.
Isle de la Reine Charlotte. . . .	Juin	819 18 S.	141 4 O.	138 14 O.	5 20 E.
Isle d'Egmont. . .	Juin	1119 20 S.	141 27 O.	138 30 O.	6 0 E.
Isle du duc de Gloucester. . . .	Juin	1219 11 S.	143 8 O.	140 6 O.	7 10 E.
Isle du duc de Cumberland. . . .	Juin	1319 18 S.	143 44 O.	140 34 O.	7 0 E.
Isle du prince Guillaume-Henri. . .	Juin	1319 0 S.	144 4 O.	141 6 O.	7 0 E.
Isle d'Ofnaburgh. .	Juin	1717 51 S.	150 27 O.	147 30 O.	6 0 E.
Isle du Roi } Extrémité S. E.	Juin	1917 48 S.	151 30 O.	149 15 O.	6 0 E.
George III } Extrémité N. O.	Juillet	417 30 S.	152 0 O.	150 0 O.	5 30 E.

**DU CAPITAINE WALLIS. 231**

<i>Noms des lieux.</i>	<i>Epoque.</i>	<i>Latit.</i>	<i>Long. supposée.</i>	<i>Long. est. par le mât. du P. Masc. culine.</i>	<i>Var. de l'aig.</i>
<b>1767.</b>					
Isle du duc d'York. . .	Juillet 27	17 28 S.	152 12 O.	150 16 O.	6 0 E.
Isle de Sir Ch. Saunders. . . . .	Juillet 28	17 23 S.	153 2 O.	151 4 O.	6 30 E.
Isle du Lord Howe. . .	Juillet 30	16 46 S.	156 38 O.	154 13 O.	7 40 F.
Isle de Scilly. . .	Juillet 31	16 28 S.	157 22 O.	155 30 N.	8 0 F.
Isle de Boscawen. . .	Août 13	15 50 S.	177 20 O.	175 10 O.	9 0 E.
Isle d'Auguste Keppel. . .	Août 13	15 53 S.	177 23 O.	175 13 O.	10 0 E.
Isle de Wallis. . .	Août 17	13 18 S.	180 0 O.	177 0 O.	10 0 E.
Les Isles } Extrémite	Sept. 3	11 0 N.	195 0 O.	192 30 O.	0 0 F.
Piscado- } S. . .					
res. } Extrémite	—	11 20 N.	95 35 O.	193 0 O.	10 0 F.
} N. . .					
Tinian. . . . .	Sept. 30	14 58 N.	215 40 O.	214 10 O.	6 20 F.
En mer. . . . .	Octob. 17	16 10 N.	218 0 O.	216 25 O.	5 15 F.
Isle de Grafton. . .	Octob. 20	1 4 N.	241 0 O.	239 0 O.	1 3 O.
Pulo Aroé. . . . .	Nov. 15	2 28 N.	258 0 O.	255 0 O.	1 0 O.
Lucipara. . . . .	Nov. 26	4 10 S.	— —	254 46 O.	Aucune
Batavia. . . . .	Dec. 1	6 8 S.	— —	254 30 O.	1 25 O.
Isle du Prince. . .	Déc. 16	6 41 S.	256 30 O.	256 30 O.	1 0 O.
<b>1768.</b>					
En mer. . . . .	Janv. 26	14 24 S.	328 0 O.	323 39 O.	24 0 O.
En mer. . . . .	Janv. 27	14 14 S.	324 0 O.	323 13 O.	24 0 O.
Cap de Bonne-Espérance. . . . .	Fév. 11	34 0 S.	345 0 O.	342 0 O.	19 30 O.
En mer. . . . .	Mars. 15	16 44 S.	3 0 O.	2 0 O.	13 0 O.
En mer. . . . .	Mars 15	16 36 S.	2 0 O.	2 5 O.	12 50 O.

P iv

<i>Noms des lieux.</i>	<i>Epoque.</i>	<i>Latit.</i>	<i>Longit. supposée.</i>	<i>Long. obs. par la mét. du D. Mascu- line.</i>	<i>Var. de l'aig.</i>
	1768.				
Isle de S. Helene.	Mars 19	15 57 S.	5 49 O.	5 40 O.	12 47 O.
Isle de l'Ascension.	Mars 23	7 58 S.	14 18 O.	14 4 O.	9 53 O.
En mer. . . . .	Mars 24	7 28 S.	14 30 O.	14 38 O.	10 0 O.
En mer. . . . .	Avril 2	15 4 N.	30 0 O.	34 30 O.	4 48 O.
En mer. . . . .	Avril 11	21 28 N.	36 0 O.	36 37 O.	4 30 O.
En mer. . . . .	Avril 21	33 55 N.	32 0 O.	33 0 O.	11 34 O.
En mer. . . . .	Avril 23	36 15 N.	30 0 O.	29 31 O.	14 30 O.
En mer. . . . .	Mai 10	49 43 N.	6 0 O.	7 52 O.	22 30 O.
En mer. . . . .	Mai 11	48 48 N.	7 30 O.	8 19 O.	— —
Fanal de S. Agnés.	Mai 13	49 58 N.	7 14 O.	7 8 O.	22 0 O.

**RELATION  
D'UN VOYAGE**

**FAIT AUTOUR DU MONDE,**

*Dans les années 1769, 1770 & 1771,*

**PAR le lieutenant JACQUES COOK , com-  
mandant le vaisseau du roi l'Endeavour.**







## INTRODUCTION.

J'ai expliqué dans l'introduction générale, qui est à la tête du premier volume, pourquoi les relations de ces différens voyages sont écrites au nom des commandans des vaisseaux, sur quel fondement j'ai pris la liberté d'y ajouter les réflexions que me sugéroient les faits, & enfin sur quels matériaux j'ai composé mon ouvrage. J'ai dit aussi que, pour le voyage de l'*Endeavour*, j'avois eu d'autres secours dont je vais parler plus particulièrement.

Joseph Banks, écuyer, propriétaire d'un bien considérable dans le comté de Lincoln, s'étoit embarqué à bord de ce vaisseau. Il avoit reçu l'éducation d'un homme de lettres, que sa fortune destine à jouir des plaisirs de la vie plutôt qu'à en partager les travaux ; cependant, en-

traîné par un desir ardent d'acquérir d'autres connoissances de la nature que celles qu'on puise dans les livres, il résolut, dans un âge peu avancé, de renoncer à des jouissances qu'on regarde communément comme les principaux avantages de la fortune, & d'employer son revenu, non pas dans les plaisirs de l'oïveté & du repos, mais à l'étude de l'histoire naturelle ; de se livrer pour cela à des fatigues & à des dangers qu'il est rare d'affronter volontairement, & auxquels on ne s'expose guere que pour satisfaire les insatiables delirs de l'ambition & de l'avarice.

En sortant de l'université d'Oxford en 1763, il traversa la mer Atlantique, & visita les côtes de Terre-Neuve & de Labrador. Les dangers, les difficultés, & les désagréemens des longs voyages sont plus pénibles encore dans la réalité qu'on ne s'y attend ; cependant M. Banks revint de sa première expédition sans être

## INTRODUCTION. 237

découragé ; & lorsqu'il vit qu'on équipoit l'*Endeavour* pour un voyage dans les mers du Sud, afin d'y observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil, & entreprendre ensuite de nouvelles découvertes, il résolut de s'embarquer dans cette expédition. Il se proposoit d'étendre dans sa patrie le progrès des lumières, & il ne désespéroit pas de laisser parmi les nations grossières & sauvages qu'il pourroit découvrir, des arts ou des instrumens qui leur rendroient la vie plus douce, & qui les enrichiroient peut-être, jusqu'à un certain point, des connoissances ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il étoit décidé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son plan, il engagea le docteur Solander à l'accompagner dans ce voyage. Ce savant, natif de Suede, a été élevé sous le célèbre Linnæus, de qui il apporta en Angleterre des lettres de recommandation ; & son mérite étant bientôt connu, il

obtint une place dans le Museum Britannique, institution publique qui venoit de se former. M. Banks regarda comme très-importante l'acquisition d'un pareil compagnon de voyage, & l'événement a prouvé qu'il ne s'étoit pas trompé. Il prit aussi avec lui deux peintres, l'un pour dessiner des paysages & des figures, & l'autre pour peindre les objets d'histoire naturelle qu'ils rencontreroient, enfin un secrétaire & quatre domestiques, dont deux étoient negres.

M. Banks a tenu un journal exact & circonstancié de tout son voyage; & bientôt après que j'eus reçu de l'amirauté celui du capitaine Cook, il eut la bonté de me remettre le sien, en me permettant d'y prendre tout ce que je jugerois pouvoir perfectionner ou embellir ma narration. J'acceptai cette offre avec autant de plaisir que de reconnoissance; je savois qu'on en tireroit de grands avantages, puisque très-peu de philosophes ont fait des relations de voyages entrepris

dans la vue de découvrir de nouveaux pays. Les navigateurs, dans ces expéditions, se sont contentés communément d'examiner les grands traits de la nature, sans faire attention à la diversité des ombres qui donnent de la vie & de la beauté au tableau.

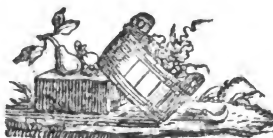
Les papiers du capitaine Cook contenoient un récit suivi de tous les incidens nautiques du voyage, & une description détaillée de la figure & de l'étendue des pays qu'il avoit visités, du gisement des caps & des baies qui sont sur les côtes, de la situation des havres où les vaisseaux peuvent se procurer des rafraîchissemens ; de la profondeur d'eau qu'ont rapportée les sondes ; les latitudes & longitudes, la variation de l'aiguille, & tous les autres détails relatifs à la navigation, & dans lesquels il a montré les talens d'un excellent officier & d'un navigateur habile. Mais j'ai trouvé dans les papiers qui m'ont été communiqués par M. Banks, un grand nombre de faits & d'observations que le

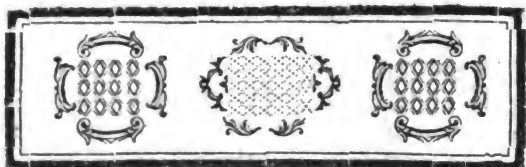
capitaine Cook n'avoit pas recueillis ; la discription des pays & de leurs productions , les mœurs , les coutumes , la religion , la police & le langage des peuples , développés avec plus d'étendue que ne pouvoit le faire un officier de marine , dont la principale attention se tournoit naturellement vers d'autres objets. Le public fera redevable de toutes ces connoissances à M. Banks.

Les matériaux fournis par M. Banks étant si intéressans & si nombreux , quelques personnes prétendoient qu'on ne devoit pas écrire la relation du voyage au nom du commandant ; il sembloit que les observations & les descriptions de M. Banks seroient absorbées sans distinction dans une narration générale donnée sous un nom qui ne seroit pas le sien ; mais il a levé généreusement cette difficulté , & nous avons jugé nécessaire de faire connoître tout ce que lui doit le public , & ce que je lui dois moi-même. C'est un bonheur pour le genre humain ,

main, lorsque la même personne réunit la richesse & les connoissances, & en même tems une inclination forte d'employer l'une & l'autre pour l'utilité publique ; je ne puis m'empêcher de féliciter mon pays sur les avantages & les plaisirs nouveaux que lui fait espérer M. Banks, à qui nous devons une partie si considérable de cette relation.

1768.





RELATION  
D'UN VOYAGE  
FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1769, 1770 & 1771.

*Par Jacques C O O K, commandant le vaisseau du Roi l'Endeavour.*



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*Passage de Plymouth à l'isle Madere. Quelques détails sur cette isle.*

**1768.** **A**PRÈS avoir reçu ma commission, datée du 25 mai 1768, j'allai à bord le 27. J'arborai la flamme, & pris le commandement du vaisseau qui étoit alors dans le bassin de Dept-fort. Il fut bientôt en état de mettre en mer.



Les vivres & les munitions ayant été embarquées, je descendis la rivière le 30 juillet ; & le 13 d'août, je jetai l'ancre dans la rade de Plymouth. 1768.

En attendant le vent, on lut à l'équipage les articles du code militaire & l'acte du parlement ; on lui paya deux mois de gages d'avance, & on lui déclara qu'il ne devoit s'attendre à aucune augmentation de paie pendant le cours du voyage.

Le 26 août, le vent devenant bon, nous mîmes à la voile. Le 31, nous vîmes différens oiseaux que les navigateurs Anglois appellent poulets de la mere Carey, & qu'ils regardent comme les avant-coureurs d'une tempête. Le jour suivant, nous eûmes un vent très-fort, qui nous força de naviguer sous nos baïes voiles, nous emporta un petit bateau appartenant au Boffeman, & noya trois ou quatre douzaines de nos volailles, que nous regretâmes plus que le bateau.

Le 2 septembre, nous vîmes terre entre le cap Finistere & le cap Ortegal, sur la côte de Galice en Espagne. Le 5, par notre observation du soleil & de la lune, nous trouvâmes la latitude du cap Finistere à  $42^{\circ} 53'$  nord, & sa longitude à  $8^{\circ} 46'$  ouest du méridien de Greenwich, sur lequel nous calculerons toujours. La déclinaison de l'aiguille aimantée étoit  $21^{\circ} 4'$  ouest.

Pendant ce tems, MM. Banks & Solander

Q ij

1768.

eurent occasion d'observer plusieurs animaux marins , dont les naturalistes n'ont pas eu jusqu'ici connoissance. Ils découvrirent en particulier une espece d'oniscus qu'on trouva adhérent à une *medusa pelagica* , & un animal de figure angulaire d'environ un pouce de grosseur & long de trois , traversé de part en part d'un trou , ayant une tache noire à une de ses extrémités , qu'ils jugerent pouvoir être son estomac. Quatre de ces animaux tenoient ensemble par leurs côtés quand ils furent pris ; de sorte que nous crûmes d'abord que ce n'étoit qu'un seul animal ; mais dès qu'on les eut jetés dans un verre plein d'eau , ils se séparèrent & se mirent à nager avec beaucoup de vivacité. Ces animaux appartiennent à un genre nouveau , auquel M M. Banks & Solander ont donné le nom de *dagysa* , à raison de la ressemblance de couleur d'une des especes à une pierre précieuse de ce nom. Nous en prîmes un grand nombre se tenant tous ensemble sur une longueur de deux pieds & plus , & brillans dans l'eau des plus belles couleurs. Nos observateurs découvrirent aussi un autre animal d'une espece nouvelle , ayant dans l'eau des couleurs encore plus vives & du plus grand éclat ; il ressembloit à une opale , ce qui fit donner au genre le nom de *carnicium opalinum* ; un de ces animaux vécut plusieurs heures dans un verre d'eau de mer , nageant avec la plus grande agilité , & déployant à

chacun de ses mouvemens une variété infinie de couleurs. Nous prîmes aussi dans les agrêts du vaisseau , à la distance d'environ dix lieues du cap Finistère , divers oiseaux qui n'ont pas été décrits par Linnæus. On supposa qu'ils venoient de la terre d'Espagne , & nos naturalistes donnerent à l'espece le nom de *motacilla velificans*. Il n'y avoit en effet que des oiseaux navigateurs qui pussent se hasarder à venir ainsi à bord d'un vaisseau qui alloit faire le tour du monde. Un d'eux étoit si fatigué qu'il mourut entre les mains de M. Banks.

1768.

Il nous parut extraordinaire qu'aucun naturaliste n'eût jusqu'alors fait mention du dasya , dont la mer abonde , à moins de vingt lieues de la côte d'Espagne : mais malheureusement pour les connoissances humaines , parmi les navigateurs , il ne se trouve que très-rarement des hommes qui veuillent ou qui sachent observer les objets intéressans & curieux , dont la mer est un si vaste dépôt.

Le 12 , nous découvrîmes les isles de Porto-Santo & de Madère ; & le jour suivant , nous jetâmes l'ancre dans la rade de Funchal , & nous amarrâmes avec une petite ancre ; mais dans la nuit , la hanchiere de cette ancre se détacha , par la négligence de celui qui l'avoit attachée. Le matin on releva l'ancre dans le bateau , & elle fut portée au sud : mais en la relevant , M. Weir , notre contre-maitre , fut jeté dans la mer par le cable , & entraîné avec

Q iij

1768. l'ancre. Les gens du vaisseau ayant vu l'accident , retirèrent l'ancre avec toute la promptitude possible , mais il étoit trop tard ; le corps remonta sur l'eau , embarrassé dans le cable , & sans vie.

L'isle de Madere , vue de la mer , présente un très-bel aspect ; les flancs des colines sont entièrement couverts de vignes presque jusques à la hauteur où l'œil peut distinguer les objets ; elles y sont vertes , tandis que tous les autres végétaux sont entièrement brûlés , excepté dans les endroits ombragés par la vigne ; & çà & là , sur les bords des petits ruisseaux.

Le 13 , sur les onze heures du matin , un bateau appelé par nos navigateurs *product-boat* , vint à bord de la part des officiers du bureau de la santé , sans la permission desquels on ne laisse personne descendre à terre. Dès que nous eûmes cette permission , nous débarquâmes à Funchal , la capitale de l'isle , & nous allâmes sur-le-champ à la maison de M. Cheap , consul Anglois , & l'un des plus considérables négocians du lieu. Il nous reçut avec l'amitié d'un frere & la générosité d'un prince. Il voulut absolument que nous habitassions sa maison , où il nous procura toutes les commodités possibles pendant notre séjour dans l'isle. Il obtint pour MM. Banks & Solander la permission de rechercher toutes les curiosités naturelles qu'ils croiroient mériter

leur attention. Il employa plusieurs personnes à pêcher pour eux , à ramasser des coquilles , que le tems ne leur auroit pas permis de rassembler eux-mêmes , & il leur fournit des chevaux & des guides pour visiter différentes parties de l'isle. Malgré toutes ces facilités , leurs excursions furent poussées rarement au-delà de trois milles de la ville , parce qu'ils ne furent en tout que cinq jours à terre , dont un fut employé à recevoir chez M. Cheap la visite du gouverneur. C'étoit d'ailleurs le tems le moins propre de l'année pour des recherches d'histoire naturelle : car ce n'étoit pas la saison des plantes & des insectes. M. Heberden , le premier médecin de l'isle , & frere du docteur Heberden de Londres , leur procura pourtant quelques plantes en fleur : il leur donna aussi des échantillons de beaucoup de morceaux de son cabinet , & une copie de ses observations botaniques , contenant entre autres détails une description particuliere des arbres que nourrit le pays. M. Banks voulut avoir quelque renseignement sur l'espece de bois d'ébénisterie qu'on porte de cette isle en Angleterre , appelée , par nos marchands & nos ouvriers , *mahogani* de Madere. Il apprit qu'on n'exportoit de l'isle aucun bois sous ce nom ; mais il reconnut un arbre appelé par les insulaires *viguiatico* , qui est le *laurus indica* de Linnæus , dont le bois differe fort peu à l'œil du mahogani. Le docteur He;

1768.



1768. berden a des armoires dans lesquelles le vigniatico & le mahogani sont mêlés, & où il est difficile de les distinguer l'un de l'autre. On remarque seulement, en y faisant attention, que la couleur du vigniatico est un peu moins foncée que celle du mahogani. Il est donc très-probable que le bois connu en Angleterre sous le nom de mahogani de Madere, est le vigniatico même.

Il y a de grandes raisons de croire que toute cette isle est sortie anciennement du sein de la mer par l'explosion d'un volcan. Toutes les pierres, jusques dans leurs plus petits fragmens, paroissent avoir été brûlées, & l'espece de sable qui couvre le sol n'est lui-même qu'une cendre. Quoique nous n'ayons vu qu'une petite partie du pays, les habitans nous ont dit que le reste de l'isle est exactement de la même nature.

Le seul objet de commerce que Madere fournisse, est le vin. On le fait d'une maniere bien simple. Le raisin est jeté dans des vaisseaux de bois de forme quarrée, dont la grandeur est proportionnée à l'étendue du vignoble auquel ils appartiennent. Les valets nus entrent dans la cuve, & avec leurs pieds & leurs coudes, pressent le raisin le plus fortement qu'ils peuvent. Les grappes ainsi foulées sont ensuite mises en un tas, & placées sous une piece de bois quarrée, qu'on presse avec un levier engagé par un bout, & à l'extrê-

1768.

mité duquel on suspend une pierre. Les habitans ont fait si peu de progrès dans les arts, que ce n'est que très-récemment qu'ils sont parvenus à donner à un vignoble la même espèce de fruit en greffant leurs vignes. Il semble qu'il y a dans les esprits, ainsi que dans la matière, une sorte de force d'inertie qui résiste à tout changement. Tous ceux qui se proposent d'aider les ouvriers ou les agriculteurs par de nouvelles applications des principes de la bonne physique ou des forces mécaniques, éprouvent des obstacles presque insurmontables, & s'apperçoivent que les avantages les plus grands & les plus manifestes d'une pratique nouvelle ne sont pas un motif aussi puissant pour la faire recevoir, que l'habitude antérieure d'une pratique différente a de force pour la faire rejeter. Le préjugé accompagne par-tout l'ignorance. Le peuple de tous les pays ressemble aux pauvres d'Angleterre qui sont à la charité de la paroisse, & qu'on verroit souvent mendier dans les rues, si la loi qui leur assigne des secours ne les forçoit pas en même tems à les accepter : c'est avec beaucoup de difficulté qu'on a persuadé aux habitans de Madere de greffer leurs plants. Quelques-uns même ont refusé jusqu'à présent d'adopter cette pratique, quoique toute une vendange soit souvent gâtée par la trop grande quantité de sauvageons qu'ils ne veulent pas en séparer, parce qu'ils augmen-

1768.

tent la quantité du vin. Cet exemple de la force de l'habitude est d'autant plus extraordinaire, qu'ils ont adopté la greffe pour des arbres fruitiers d'une bien moindre importance, tels que les châtaigniers, auxquels cette méthode fait porter du fruit plus promptement qu'ils ne feroient sans elle.

Nous ne vîmes aucune voiture à roues dans le pays, privation qu'il faut peut-être attribuer moins au défaut d'invention des habitants qu'à leur manque d'industrie, pour former des chemins praticables. Les routes sont en effet si mauvaises, qu'il seroit impossible à aucune voiture d'y passer; on ne se sert que de chevaux & de mules qui sont très-propres à de pareils chemins; ils ne les emploient cependant pas pour le transport de leurs vins. Des vignes où on les fait, comme nous avons vu plus haut, on les transporte à la ville, dans des outres ou peaux de boucs, que des hommes chargent sur leurs têtes. La seule imitation grossière d'une voiture que nous ayons vue parmi ces gens, est une planche épaisse, un peu creusée dans le milieu, à une extrémité de laquelle une espèce de timon s'attache avec une courroie de cuir blanc. Ce misérable traîneau ne ressemble pas plus à un chariot anglois qu'un canot de sauvage à la chaloupe d'un grand vaisseau. On peut même croire que cette invention, toute grossière qu'elle est, est due aux Anglois, qui ont



introduit dans l'isle l'usage des tonneaux d'une plus grande capacité, qu'on ne pouvoit pas transporter à bras d'hommes, & pour lesquels on a été obligé d'employer cette sorte de traîneau; c'est peut-être parce que la nature a trop fait pour ce beau pays, que l'industrie humaine & les arts y ont eu si peu de progrès. Le sol y est riche, la plaine & les montagnes ont des climats si différens, qu'à peine y a-t-il une seule production recherchée du sol de l'Europe ou des deux Indes, que la culture ne puisse donner ici. Quand nous allâmes rendre visite au docteur Heberden, dont l'habitation est à deux milles de la ville sur une hauteur très-élevée, nous avons laissé le thermometre à Madere à 74°, & nous le trouvâmes chez lui à 66°. Les montagnes produisent presque sans culture les noix, les châtaignes & les pommes en grande abondance.

On trouve dans les jardins de la ville beaucoup de plantes des deux Indes, entr'autres le bananier, le goyavier, le pommier-à-pain, l'anas, le mangoustier, qui fleurissent & donnent leur fruit presque sans soins. Le bled est de la meilleure qualité, d'un beau & gros grain. L'isle en pourroit produire en grande quantité, cependant les habitans tirent du dehors la plus grande partie de celui qu'ils consomment. Le mouton, le porc & le bœuf, y sont excellens. Le bœuf sur-tout,

**1768.** dont nous fîmes provision, a été généralement trouvé presque aussi bon que le nôtre. Le maigre en est très-semblable au nôtre, pour la fibre & pour la couleur, quoique les bêtes soient beaucoup plus petites ; mais le gras en est aussi blanc que celui du mouton.

La ville de Funchal tire son nom de Funcho, nom portugais de la plante appelée fenouil, qui croît en abondance sur les rochers voisins. Selon l'observation du docteur Heberden, sa latitude est de  $32^{\circ} 33' 33''$  nord ; sa longitude de  $16^{\circ} 49'$  ouest. Elle est située au fond d'une baie, &, quoique plus vaste que l'étendue de l'isle ne semble le comporter, elle est très-mal bâtie. Les maisons des principaux habitans sont grandes, celles du peuple petites ; les rues sont étroites, & les plus mal pavées que j'aie vues. Les églises sont chargées d'ornemens, parmi lesquels on trouve plusieurs tableaux & des statues des saints les plus fêtés. Les tableaux sont généralement mal peints, & les saints ornés de dentelles. Quelques couvens ont des édifices de meilleur goût. Celui des Franciscains en particulier est simple & extrêmement propre. L'infirmerie attira notre attention, comme un modèle qui devoit être suivi dans d'autres pays : elle est formée d'une longue salle, d'un côté de laquelle sont les fenêtres & un autel ; le côté opposé est partagé

en alcoves, dont chacune contient un lit, \_\_\_\_\_  
 & qui sont toutes proprement tapissées. Der- 1768.  
 rière ces alcoves court une longue galerie avec  
 laquelle chaque alcove se communique par  
 une porte, de sorte que le malade peut  
 être servi sans aucun embarras pour ses  
 voisins.

On voit dans le même couvent une singu-  
 larité d'un autre genre, une petite chapelle  
 revêtue du haut en bas, tant les murs que  
 les plafonds, de têtes & d'ossements humains;  
 les os sont en croix, & on a placé une tête  
 à chacun des quatre angles. Parmi ces têtes,  
 il y en a une très-remarquable : les mâchoires  
 supérieure & inférieure sont parfaitement  
 adhérentes l'une à l'autre par un côté. Il  
 n'est pas aisé de concevoir comment s'est for-  
 mée l'ossification qui les unit, mais il faut  
 nécessairement que le sujet ait vécu quelque  
 tems sans ouvrir la bouche; sans doute on  
 lui donnoit quelque nourriture par une ou-  
 verture faite à l'autre côté, en faisant sauter  
 quelques dents, opération qui paroît avoir  
 aussi endommagé la mâchoire.

C'étoit le jeudi au soir que nous rendîmes  
 visite aux moines de ce couvent, un peu  
 avant leur souper, & ils nous reçurent avec  
 beaucoup de politesse. Ils nous dirent qu'ils  
 ne nous offroient pas à souper, parce qu'ils  
 n'avoient rien de prêt, mais que si nous vou-  
 lions venir le lendemain, quoique ce fût pour

1768.

eux un jour de jeûne , ils nous donneroient une dinde rôtie. Nous ne nous attendions pas à tant de générosité de la part de moines Portugais ; aussi fûmes-nous fort touchés de cette invitation , quoique nous ne pussions pas en profiter.

Nous visitâmes aussi un couvent de religieuses de Sainte-Claire. Ces filles témoignèrent un grand plaisir à nous voir ; elles avoient entendu dire qu'il y avoit parmi nous de grands philosophes , & peu instruites de la nature des objets des connoissances philosophiques , elles nous firent plusieurs questions extravagantes ; quand il y auroit du tonnerre , & si l'on pourroit trouver dans l'enclos de leur couvent quelque source d'eau vive , dont elles avoient grand besoin ? On peut bien croire que nos réponses à de pareilles questions ne les fatigèrent guère , & ne nous firent pas beaucoup d'honneur dans leur esprit. Elles ne retranchèrent rien pour cela de leur civilité , & elles parlèrent sans discontinuer durant le tems que dura notre visite , qui fut d'environ une demi-heure.

Les montagnes de ce pays sont très-élevées ; la plus haute , le pic Ruivo , s'élève de 5068 pieds , c'est-à-dire près d'un mille anglois perpendiculairement au-dessus de la plaine qui lui sert de base , & qui est plus haute qu'aucune terre de la Grande-Bretagne. Les côtes de ces montagnes sont couvertes de vignes jusqu'à

une certaine hauteur , au-dessus desquelles se trouvent des bois de pins & de châtaigners d'une étendue immense , & enfin plus haut, des forêts d'arbres de différentes especes inconnues en Europe , comme le *mirmulano* & le *paobrauco*, dont les feuilles, sur-tout celles du dernier , sont si belles qu'elles seroient un grand ornement dans nos jardins. 1768.

On compte qu'il y a dans l'isle environ 80000 habitans. Les droits de douane rendent au roi de Portugal 20000 livres sterlings par an , toutes dépenses payées. Ce revenu pourroit être aisément doublé par la vente des seules productions de l'isle , sans parler même des vins , si l'on mettoit à profit la bonté du climat & l'étonnante fertilité du sol. Mais cet objet est entièrement négligé par les Portugais. Dans le commerce des habitans de Madere avec Lisbonne , la balance est contre les premiers ; de sorte que toute la monnoie portugaise passant sans cesse à Lisbonne , les especes courantes dans l'isle sont toutes espagnoles. Il y a , à la vérité , quelques pieces de cuivre portugaises , mais si rares que nous n'en avons presque point vu. Les pieces de monnoie espagnoles sont de trois sortes , les pistérens valant à peu près un sheling , les bitts environ 12 sols de France , & les demi-bitts 6 sols.

Les marées en cet endroit vont au nord & au sud dans les pleines & les nouvelles

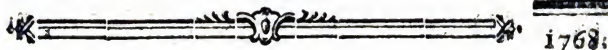
**1768.** lunes. Les hautes s'élevent de sept pieds, & les basses de quatre. Par l'observation du docteur Heberden, la déclinaison de l'aiguille aimantée est ici de  $15^{\circ} 30'$  ouest, & elle va en diminuant; mais j'ai quelque doute sur la justesse de son observation relativement à cette diminution. Nous trouvâmes que la pointe de l'aiguille d'inclinaison, qui nous avoit été donnée par la société royale, plongeoit de  $77^{\circ} 18''$ .

Les rafraîchissemens qu'on peut trouver en ce lieu sont l'eau, le vin, différentes especes de fruits, des oignons en grande quantité, & quelques confitures. Pour la viande fraîche & la volaille, on ne peut en avoir qu'avec la permission du gouverneur, & à très-haut prix.

Nous prîmes 270 livres de bœuf fraîchement tué & un jeune bœuf vivant, compté comme pesant 613 livres, 3032 gallons d'eau, & dix tonneaux de vin; & dans la nuit, entre le 18 & le 19, nous mîmes à la voile pour poursuivre notre voyage. Quand Funchal nous resta au N.  $13^{\circ}$  E. à la distance de 76 milles, la variation de l'aiguille aimantée, calculée par plusieurs azimuths, nous parut être de  $16^{\circ} 30'$  ouest.



## CHAPITRE



## CHAPITRE II.

*Passage de l'isle Madere à Rio-Janeiro. Description du pays, & divers incidens.*

LE 21 septembre, nous reconnûmes les isles appellées les Salvages, au nord des Canaries; la principale de ces isles étant à notre S.  $\frac{1}{2}$  O. A la distance d'environ cinq lieues, nous trouvâmes, par un azimuth, la déclinaison de l'aiguille à  $17^{\circ} 50'$ . Je regarde ces isles comme gisant au  $30^{\circ} 11'$  de latitude nord, à cinquante-huit lieues de Funchal, dans la direction du S.  $16^{\circ}$  E.

Le 23, nous vîmes le pic de Ténériffe qui nous restoit à l'O.  $\frac{1}{4}$  de S.  $\frac{1}{2}$  S., & nous trouvâmes la déclinaison de  $17^{\circ} 22'$  à  $16^{\circ} 30'$ . La hauteur de cette montagne, d'où je pris un nouveau point de départ, a été déterminée par le docteur Heberden qui y est monté, à 15396 pieds, c'est-à-dire, à 3 milles anglois moins 148 verges; en comptant le mille pour 1760 verges; son aspect au coucher du soleil nous frappa beaucoup. Quand le soleil fut sous l'horizon, & que le reste de l'isle étoit à nos yeux du noir le plus foncé, la montagne réfléchissoit encore les rayons de cet astre; & nous paroissoit en

**1768.** flammée & d'une couleur de feu que la peinture ne peut pas rendre. Elle ne jette point de feux visibles ; mais non loin du sommet sont des crevasses d'où sort une chaleur si forte, qu'on n'y peut pas tenir la main. Nous avons reçu du docteur Heberden, parmi d'autres marques d'attention, du sel qu'il a recueilli sur le sommet de la montagne, où l'on en trouve de grandes quantités. Il suppose que c'est là le vrai *natrum* ou *nitrum* des anciens. Il nous donna aussi un peu de soufre natif très-pur, qu'on trouve en abondance sur la surface de la terre.

Le jour suivant 24, nous rencontrâmes le vent alisé N. E., & le 30 nous reconnûmes Bona-Vista, une des isles du Cap-Verd. Nous rangeâmes son côté oriental à la distance de 3 ou 4 milles du rivage, jusqu'à ce que nous fûmes obligés de tirer au large, pour éviter une chaîne de rochers qui s'étend à environ une lieue & demie au S. O.  $\frac{1}{4}$  O. de la pointe S. E. de l'isle. Bona-Vista, par notre observation, gît au 16° de latitude nord, & au 21° 51' de longitude ouest.

Le premier octobre, étant au 14° 6' de latitude nord, & au 22° 10' de longitude ouest, nous trouvâmes, par un azimuth, que la déclinaison étoit de 10° 37' ouest ; & le jour suivant au matin, de 10°. Ce même jour nous trouvâmes que notre vaisseau étoit cinq milles au-delà de l'estime du lock, & le jour sui-



vant sept. Le 3, nous mîmes la chaloupe en mer pour découvrir s'il y avoit quelque courant, & nous en trouvâmes un allant vers l'est, dont nous estimâmes la vitesse de trois quarts de mille par heure. 1768.

Pendant notre traversée de Ténériffe à Bona-Vista, nous vîmes un grand nombre de poissons volans, qui des fenêtres de la chambre, nous paroissoient d'une beauté surprenante. Leurs côtés avoient la couleur & le brillant de l'argent bruni, mais ils perdoient à être vus de dessus le pont, parce qu'ils ont le dos d'une couleur obscure. Nous prîmes aussi un goulu de mer, que nous reconnûmes être le *squalus carcharias* de Linnæus.

Ayant perdu notre vent alisé le 3, au 12° 14' de latitude, & au 22° 10' de longitude, le vent devint un peu variable, & nous eûmes alternativement un peu d'air & des calmes.

Le 7, M. Banks sortit dans le bateau & prit un poisson, que nos marins appellent vaisseau de guerre portugais (c'est l'*holothuria physalis* de Linnæus) & une espece de *mollusca*. Cet animal a la forme d'une petite vessie très-ressemblante à celle des poissons, d'environ sept pouces de long, & du fond de laquelle sortent un certain nombre de filets rouges & bleus, dont quelques-uns ont jusqu'à trois & quatre pieds de long, & qui piquent comme l'ortie, mais plus fortement.

R ij

**1768.** Au sommet de la vessie est une membrane dont l'animal se sert comme de voile, en la tournant à son gré pour recevoir le vent. Cette membrane est veinée de différentes couleurs très-agréables ; en un mot, l'animal est à tous égards un objet de curiosité très-intéressant.

Nous primes aussi plusieurs de ces poissons à coquilles, qu'on trouve flottans sur l'eau, particulièrement l'*helix janthina* & la *violacea* : elles sont à-peu-près de la grosseur d'un limaçon, & sont soutenues sur la surface de l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formées par une substance gélatineuse d'un assez grand degré de viscosité. L'animal est ovipare, & ces espèces de vessies ou bulles lui servent aussi à déposer ses œufs. Il est probable qu'il ne va jamais à fond, & qu'il n'approche pas non plus volontairement du rivage ; car sa coquille est extrêmement fragile & aussi mince que celle de quelques limaçons d'eau douce. Chaque coquille contient à-peu près la valeur d'une cuiller à café de liqueur, que l'animal jette aussi-tôt qu'on le touche, & qui est du rouge pourpre le plus beau qu'on puisse voir. Elle teint le linge, & il seroit peut-être utile de rechercher si ce n'est pas là le pourpre des anciens, d'autant que ce testacée se trouve certainement dans la Méditerranée.

Le 8, nous trouvâmes au 8° 25' de lati-

tude N. & au  $22^{\circ} 4'$  de longitude O. , un courant portant au sud. Le jour suivant , étant au  $7^{\circ} 58'$  de latitude , & au  $22^{\circ} 13'$  de longitude , il tournoit au N. N. O.  $\frac{3}{4}$  O. Nous estimâmes sa vitesse à un mille & un  $\frac{1}{2}$  quart de mille par heure. Nous trouvâmes , par le moyen de plusieurs azimuths , la déclinaison de  $8^{\circ} 39'$  est.

1768.

Le 10, M. Banks tua un oiseau appelé *mouette à pieds noirs* , qui n'est ni décrit , ni classé par Linnæus. Il lui donna le nom de *larus crepidatus*. Il est à remarquer que les excréments de cet oiseau sont d'un rouge très-vif , approchant de celui de la liqueur qu'on tire de l'*helix* dont nous venons de parler , & seulement un peu moins foncé : on peut croire que ce coquillage sert de nourriture à l'oiseau. Un courant portant au N. O. fut plus ou moins fort jusqu'au 24 , que nous nous trouvâmes par  $1^{\circ} 7'$  de latitude N. , &  $28^{\circ} 50'$  de longitude.

Le 25 , nous passâmes la ligne avec les cérémonies accoutumées au  $29^{\circ} 30'$  de longitude. Nous trouvâmes , par le résultat de plusieurs bons azimuths , que la variation de l'aiguille étoit alors de  $2^{\circ} 24'$ .

Le 28 à midi , nous étions à la latitude de l'isle Ferdinand Noronha , & suivant différentes observations faites par M. Green & par moi , au  $32^{\circ} 5' 16''$  de longitude ouest. Cette position est marquée à l'ouest de cette

R iij

1768.

isle dans quelques cartes, & à l'est dans d'autres. Nous nous attendions à la voir, ou au moins quelques-uns des bancs qui sont placés dans les cartes entre elle & la haute mer; mais nous n'aperçûmes rien.

Le 29 au soir, nous observâmes ce phénomène lumineux de la mer dont les navigateurs ont parlé si souvent, & auquel on a donné tant de causes différentes; les uns supposant qu'il est l'effet du mouvement que des poissons donnent à l'eau en poursuivant leur proie, d'autres que c'est une émanation que fournit la putréfaction des animaux marins, d'autres le rapportant à l'électricité, &c. Les jets de lumière ressemblent exactement à ceux des éclairs, quoiqu'un peu moins considérables. Ils sont si fréquens que quelquefois il y en a huit à dix de visibles, presque dans le même moment. Nous conjecturâmes que ce phénomène étoit dû à quelque animal lumineux. Nous fûmes confirmés dans cette opinion, lorsqu'ayant jeté un filet, nous eûmes pris une espèce de medusa, que nous trouvâmes de la couleur d'un métal chauffé fortement, & qui rendoit une lumière blanche: avec ces animaux nous primes aussi des crabes très-petits de trois espèces différentes, qui tous donnoient de la lumière comme les vers luisans, quoique moins gros des neuf dixièmes. M. Banks, en examinant ces animaux, eut la satisfaction de trouver qu'ils

étoient absolument inconnus aux naturalistes.

1768.

Le 2, vers midi, étant au  $10^{\circ} 38'$  de latitude sud, & au  $32^{\circ} 13' 43''$  de longitude ouest, nous passâmes la ligne où la direction de l'aiguille devoit coïncider exactement au N. & au S. sans aucune déclinaison; car le matin la déclinaison, qui avoit graduellement diminué pendant quelques jours, ne se trouva plus que de  $18'$  ouest, & dans l'après-dîné de  $24'$  à l'est.

Le 6, étant au  $19^{\circ} 3'$  de latitude S., & au  $35^{\circ} 50'$  de longitude O., nous observâmes que la couleur de l'eau changeoit; sur quoi nous jetâmes la sonde, & nous trouvâmes fond à 32 brasses. Nous la rejetâmes trois fois en moins de quatre heures, sans trouver aucune différence dans la profondeur ni dans la qualité du fond, qui étoit de rocher de corail, de sable fin & de coquilles. Nous supposâmes que nous avions passé par-dessus l'extrémité du grand banc, connu dans nos cartes sous le nom d'*abrothos*, sur lequel le lord Anson toucha.

Le matin du jour suivant, nous ne trouvâmes point de fond à 100 brasses.

Comme plusieurs de nos provisions commençoient à nous manquer, je me déterminai à aller à Rio-Janeiro, plutôt que dans tout autre port du Brésil ou des isles Falkland; sachant que j'y trouverois tout ce dont nous

R iv

avons besoin , & ne doutant pas que nous  
1768. n'y fussions bien reçus.

Le 8 , à la pointe du jour , nous vîmes la côte du Brésil , & vers les dix heures nous mîmes à la cape. Nous parlâmes avec un bateau pêcheur , dont les gens nous dirent que la terre que nous voyions étoit au sud de Santo Spirito & qu'elle dépendoit de la capitainerie de cette place.

MM. Banks & Solander allèrent à bord de ce bâtiment. Ils y trouverent onze hommes , dont neuf étoient noirs ; ils pêchoient tous à la ligne. Le produit de leur pêche consistoit en dauphins , grands maquereaux de deux especes , brèmes de mer , & quelques autres poissons qu'on appelle *welshem* , dans les isles angloises de l'Amérique. M. Banks en acheta la plus grande partie ; il s'étoit pourvu de monnoie d'Espagne , parce qu'il imaginoit que c'étoit la monnoie courante du continent. Les pêcheurs , à son grand étonnement , lui demanderent des shelings d'Angleterre ; il leur en donna deux qu'il avoit par hasard avec lui , & ce ne fut pas sans difficulté qu'ils prirent le reste en pistéréens. Leur métier paroissoit être de pêcher à une assez grande distance de la côte , de grands poissons , qu'ils faisoient par quartiers dans un endroit de leur bâtiment destiné à cet effet. Ils avoient environ deux quintaux de cette marchandise , qu'ils offrirent pour 16

shelings , & qu'on auroit eu probablement ~~pour la moitié~~ pour la moitié ; ils vendirent pour 19 shelings & demi assez de poissons frais pour tout l'équipage : ils n'avoient pas épargné le sel. 1768.

Ces pêcheurs avoient pour toute provision de mer un tonneau d'eau , & un sac de farine de cassave , qu'ils appelloient *farinha de pao* , ou farine de bois : nom qui lui convenoit très-bien , car elle en avoit réellement l'apparence & le goût ; leur tonneau étoit fort grand & aussi large que le bâtiment , au fond duquel il remplissoit exactement la place qu'on lui avoit préparée. Il n'étoit pas possible d'en tirer de l'eau par un robinet ; les côtés du bâtiment en fermoient toutes les avenues ; & l'on ne pouvoit pas non plus y en puiser avec un vase par le sommet. Il auroit fallu pour cela une ouverture assez large , & le roulis du bâtiment en auroit fait perdre une grande partie. Ils se servoient d'un expédient singulier pour avoir de l'eau. Lorsque l'un d'eux avoit envie de boire , il s'adressoit à son voisin qui l'accompagnoit au tonneau avec une espece de canne en forme de tuyau d'environ trois pieds de long ; ils plongeoiént cette canne dans le tonneau par un petit trou qui étoit au-dessus ; ils la retiroient ensuite après avoir bouché l'extrémité supérieure avec la paume de la main. La compression de l'air à l'autre bout , empêchoit l'eau qui étoit contenue dans la canne de retomber.

**1768.** Celui qui vouloit boire appliquoit sa bouche au bout d'en-bas , & son compagnon admettant l'air à l'autre extrémité , la canne faisoit tomber l'eau qu'elle renfermoit.

Nous louvoyâmes le long de la côte jusqu'au 12 , & nous vîmes à plusieurs reprises une montagne remarquable près de Santo-Spirito. Nous apperçûmes ensuite le cap Saint-Thomas , & bientôt après une isle qui est près du cap Frio , & que quelques cartes nomment l'isle de Frio. Cette isle étant fort élevée avec un vallon au milieu , sembloit former deux isles lorsqu'on la voyoit de loin. Ce jour-là , nous tirâmes le long de la côte vers Rio-Janeiro , & le lendemain à neuf heures , nous fîmes voile vers le port. J'envoyai à la ville M. Hicks , mon premier lieutenant , sur la pinasse , afin d'avertir le gouverneur que nous arrivions pour prendre de l'eau & des rafraîchissemens , & lui demander en même tems un pilote qui nous indiquât un endroit propre à mettre à l'ancre. En attendant le retour de mon lieutenant , nous remontâmes la rivière jusqu'à cinq heures du soir , sur la foi de la carte de M. Belle-isle , publiée dans le petit atlas maritime , vol. II , n<sup>o</sup> 54 , que nous trouvâmes très-bonne. Comme j'allois jeter l'ancre au-dessus de l'isle de Cobras , qui est située devant la ville , la pinasse revint sans M. Hicks ; elle avoit à bord un officier Portugais , mais point de pilote. Les gens du



bateau me dirent que le vice-roi retenoit mon lieutenant jusqu'à ce que j'eusse débarqué. 1768. Nous nous empressâmes de mettre à l'ancre, & presque en même tems un bateau à dix rames, rempli de soldats, vint roder autour du vaisseau sans nous parler. Bientôt après il fut suivi d'un second qui avoit à bord plusieurs officiers du vice-roi, qui demanderent d'où nous venions, quelle étoit notre cargaison, quel étoit l'objet de notre voyage, & combien nous avions de canons & d'hommes. Ils firent plusieurs autres questions, auxquelles nous répondîmes sans hésiter & avec vérité. Ils ajoutèrent, pour justifier la détention de mon lieutenant & le renvoi de ma pinasse avec un officier Portugais, que c'étoit la coutume invariable de la place, de retenir le premier officier qui débarquoit d'un bâtiment lors de son arrivée, jusqu'à ce que le bateau du vice-roi eût visité l'équipage, & qu'on ne permettoit pas que personne sortit du vaisseau ou y entrât sans être accompagné d'un soldat. Ils me dirent que je pouvois débarquer quand il me plairoit; mais qu'ils souhaitoient que le reste de l'équipage restât à bord, jusqu'à ce que le procès-verbal qu'ils avoient dressé eût été remis au vice-roi. Ils me promirent qu'immédiatement à leur retour, mon lieutenant seroit renvoyé.

Ils tinrent leur parole; & le lendemain 14, je débarquai. J'obtins permission du vice-roi

1768.

d'acheter des provisions & des rafraîchissemens pour le vaisseau , à condition toutefois que j'aurois un de ses gens pour me servir de facteur. Je lui fis quelques objections sur cet article ; il persista , parce que c'étoit l'usage. Je me récriai aussi sur le soldat qui devoit nous accompagner toutes les fois que nous sortirions de notre bâtiment & que nous voudrions y rentrer ; il me repliqua que tels étoient les ordres exprès de la cour , & qu'il ne pouvoit s'en départir en aucun cas. Je le priai de permettre à nos officiers de débarquer pendant notre séjour , & à M. Banks d'aller dans la campagne pour y ramasser des plantes ; mais il refusa absolument d'y consentir. Par les précautions extrêmes qu'il employoit à notre égard & la sévérité des défenses qu'il nous avoit imposées, je jugeai qu'il soupçonnoit que nous étions venus pour commercer , & je tâchai de le convaincre du contraire. Je lui dis que , par ordre du roi d'Angleterre , nous faisons voile vers le sud , pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil ; phénomène astronomique très-important à la navigation. Il ne put jamais m'entendre ; il crut que je parlois du passage de l'étoile du nord à travers le pôle austral ; ce sont là du-moins les propres expressions de son interprète qui étoit Suédois, & qui parloit très-bien anglois. Je n'imaginai pas qu'il fût nécessaire de lui demander permission , pour que nos officiers & nos

naturalistes pussent débarquer pendant le jour, & que je fusse en liberté moi-même quand je serois à terre : je ne supposois point qu'il eût d'autre dessein , mais malheureusement je me trompois. Dès que j'eus pris congé de son excellence , je trouvai un officier qui avoit ordre de me suivre par-tout. Je lui en demandai la raison , & il me répondit qu'on vouloit par-là me faire honneur. Je fis des excuses & des instances pour refuser cette offre obligeante ; mais le bon vice-roi ne voulut pas m'en dispenser.

Je retournai donc à bord , accompagné de cet officier. Il étoit environ midi. MM. Banks & Solander m'attendoient avec impatience ; ils ne doutoient pas que le procès-verbal des espions de la veille & ma conférence avec le vice-roi n'eussent dissipé tous les scrupules de son excellence , & qu'enfin ils ne fussent libres de débarquer & de disposer d'eux-mêmes comme ils le voudroient. Il est facile de concevoir combien ils furent mortifiés en apprenant ce que je leur racontai ; leur chagrin augmenta lorsqu'ils apprirent qu'on avoit résolu de les empêcher non-seulement de résider à terre & d'aller dans la campagne , mais même de sortir du vaisseau. Le vice-roi avoit ordonné que personne ne débarqueroit , excepté le capitaine & les matelots dont il auroit besoin ; probablement il avoit eu particulièrement en vue dans cette défense les pilleurs , qu'on

1768.

avoit annoncés comme des favans qui venoient faire des observations & des découvertes, & qui étoient très en état de remplir la commission qu'on disoit être le but de leur voyage. Cependant M M. Banks & Solander s'habillèrent le soir, & entreprirent de débarquer pour rendre une visite au vice-roi; mais ils furent arrêtés par le bateau de garde qui étoit revenu avec notre pinasse & qui tourna sans cesse autour de notre bâtiment tant que nous fûmes là. L'officier leur dit qu'il étoit forcé d'obéir à des ordres particuliers, qui défendoient aux passagers & à tous les officiers, excepté le capitaine, de passer outre. Après beaucoup de prières inutiles, ils revinrent à bord avec bien de la répugnance & du mécontentement. Je débarquai une seconde fois, & je trouvai toujours le vice-roi inflexible. Il répondoit à tout ce que je pouvois alléguer, que dans toutes les défenses qu'il nous avoit faites, il obéissoit au roi de Portugal, & qu'il ne pouvoit pas enfreindre les instructions qu'on lui avoit données.

Dans ces circonstances, plutôt que d'être prisonnier dans mon propre bateau, je me décidai à ne plus aller à terre; car l'officier qui, sous prétexte de compliment, me suivoit partout lorsque j'avois débarqué, vouloit aussi m'accompagner lorsque je rentrois dans le vaisseau ou que j'en voulois sortir. Pensant toujours que la vigilance scrupuleuse du vice-

roi provenoit d'un mal - entendu qu'il seroit plus facile d'écarter par écrit qu'en conversation, je composai un mémoire, & M. Banks en dressa un autre que nous lui envoyâmes. Il nous fit une réponse qui n'étoit point du tout satisfaisante ; nous repliquâmes , ce qui occasionna entre nous plusieurs autres écrits, mais toujours inutilement. Je crus que , pour me justifier à l'amirauté de m'être soumis aux ordres du vice-roi , je devois le mettre dans le cas d'appuyer ses défenses par la force. En envoyant notre dernière réplique le 20 au soir, j'ordonnai à mon lieutenant , M. Hicks, de ne pas souffrir qu'on mit une sentinelle dans sa chaloupe. Lorsque l'officier qui commandoit le bateau de garde, s'aperçut que M. Hicks obéissoit à mes ordres, il n'employa pas la voie de force , mais il le suivit jusqu'au lieu de débarquement , pour en rendre compte au vice-roi. Sur quoi, son excellence refusa de recevoir le mémoire, & commanda à M. Hicks de revenir au vaisseau. En retournant à la chaloupe , il vit que pendant son absence on y avoit mis une sentinelle ; il ne voulut point y entrer jusqu'à ce qu'on l'en eût fait sortir : alors l'officier exécuta par force les commandemens du vice-roi ; il saisit tous les gens de la chaloupe , & les fit conduire en prison par des soldats ; & il nous renvoya ensuite M. Hicks, avec une escorte, sur un de ses propres bateaux. Dès

1768.

1768.

qu'il m'eut fait part de cet événement, j'écrivis de nouveau au vice-roi, en redemandant ma chaloupe & mes gens; je renfermai dans ma lettre le mémoire que lui avoit présenté M. Hicks & qu'il n'avoit pas accepté. J'envoyai le tout par un bas-officier, afin d'éviter la difficulté sur la sentinelle, que je n'avois jamais refusée que quand il y avoit un officier breveté à bord de nos chaloupes. On lui permit de débarquer avec un soldat qui l'accompagneroit; il remit sa lettre, & on lui dit que le lendemain on y feroit réponse.

Vers les huit heures du soir, un vent du sud commença à souffler par rafales violentes & subites: notre grande chaloupe s'en revenant précisément alors avec quatre pipes de rum, la corde qu'on lui avoit jetée du vaisseau, & que tenoient les matelots, rompit: la chaloupe chassée par les vents, s'enfuit fort loin; avec un petit esquif de M. Banks qui étoit attaché à sa poupe: c'étoit un grand malheur, parce que la pinasse étoit détenue à terre; & que nous n'avions à bord d'autre chaloupe qu'un bateau à quatre rames. Cependant nous équipâmes à l'instant ce bateau pour l'envoyer aux secours des deux petits bâtimens que le vent nous enlevait. Malgré tous les efforts des hommes qu'ils portoient, nous les eûmes bientôt perdus de vue. Il est vrai qu'il étoit fort tard, & que nous ne pouvions

pouvions pas voir de bien loin; cependant nos gens appercevoient les objets à une assez grande distance, pour nous convaincre que nous ne pouvions plus les aider; ce qui nous affligea, parce que nous savions qu'ils alloient donner sur un banc de rochers qui étoit sous le vent près de nous. Nous les attendîmes pendant quelque tems dans la plus grande inquiétude, & nous les croyions perdus, lorsque sur les trois heures du lendemain au matin 21, nous eûmes le plaisir de voir tous nos gens à bord du bateau; ils nous apprirent que la grande chaloupe étant remplie d'eau, ils l'avoient laissée amarrée à son grappin, & qu'en revenant au vaisseau, ils avoient donné sur le banc de rocher; ce qui les avoit obligés de couper le cable de l'esquif de M. Banks, & de le laisser flotter au gré des vents. Comme la perte de notre chaloupe, que nous avions lieu de craindre, auroit été un malheur inexprimable pour nous eu égard à la nature de notre expédition, j'écrivis au vice-roi, dès que je crus qu'il étoit visible, pour lui faire part de notre accident & lui demander un de ses bateaux pour nous aider à retrouver le nôtre; je lui réitérai mes demandes sur la pinasse & son équipage, que je le priai de ne pas retenir plus long-tems. Après quelques délais, son excellence jugea à propos de m'accorder l'un & l'autre, & le même jour nous eûmes le bonheur de retrou-

1768.

ver la grande chaloupe & l'esquif avec le rum ; mais tout le reste de ce qui y étoit fut perdu. Le 23 , le vic-roi , dans sa réponse aux remontrances que je lui avois faites contre la détention de mes gens & la saisie du bateau ; avoua que j'avois été traité avec peu d'égards , mais que sa conduite avoit été absolument nécessaire , parce que mes officiers avoient résisté à ce qu'il déclaroit ordre du roi. Quoique je lui eusse auparavant montré ma commission , il témoigna encore quelques doutes , si l'Endeavour , vu sa structure & quelques autres circonstances , étoit au service de sa Majesté Britannique. Je lui répondis par écrit , que pour dissiper tous les soupçons , j'étois prêt à lui faire voir une seconde fois mes lettres. Je ne vins pas à bout de détruire les scrupules de son excellence ; sa réponse à ma lettre les exprimait d'une manière encore plus claire , & accusait mes gens de contrebande. Je suis persuadé que cette accusation étoit sans fondement. Les domestiques de M. Banks avoient trouvé moyen , il est vrai , d'aller à terre le 22 à la pointe du jour , & d'y rester jusqu'à la nuit ; mais ils n'en rapportèrent que des plantes & des insectes , & on ne les y avoit pas envoyés à d'autre intention. J'avois les plus fortes raisons de croire que les gens de notre équipage n'avoient fait aucune contrebande , quoique les officiers même du vice-roi eussent mis en usage toutes sortes d'ar-



tifices pour les éprouver, ce qui rendoit encore l'accusation plus injuste & plus insultante. Je conviendrai que je soupçonnois un de nos pauvres matelots d'avoir vendu une partie de ses habits pour acheter une bouteille de rum; je marquai à son excellence que, si quelqu'un de nos gens s'avisait de faire un pareil commerce illicite, il fit sans scrupule mettre le délinquant en prison. Ainsi finit notre altercation verbale & par écrit avec le vice-roi de Rio-Janeiro.

Un moine de la ville ayant demandé notre chirurgien, le docteur Solander y entra facilement, le 25, en cette qualité, & reçut des habitans plusieurs marques de politesse. Le 26, avant la pointe du jour, M. Banks trouva moyen d'éluder la vigilance des sentinelles du bateau de garde, & d'aller à terre; il n'entra pourtant pas dans la ville, parce que les principaux objets de sa curiosité se trouvoient dans les champs. Les habitans se comporterent à son égard avec beaucoup d'honnêteté; plusieurs l'inviterent à leur maison, & il acheta d'eux un cochon & quelques autres choses pour le vaisseau. Le cochon qui n'étoit pas maigre, lui coûta 11 shelins, & il en donna un peu moins de deux pour un canard de Moscovie.

Le 27, lorsque les bateaux revinrent de faire de l'eau, on nous dit que le bruit couroit dans la ville qu'on faisoit des perquisitions

**1768.** après quelques personnes qui avoient débarqué sans la permission du vice-roi. Nous conjecturâmes que cela regardoit MM. Banks & Solander, & ils se décidèrent à ne plus aller à terre.

Le premier décembre, après avoir pris à bord de l'eau & des autres provisions, j'envoyai demander au vice-roi un pilote pour remettre en mer, & il me l'accorda. Les vents nous empêchant de fortir, nous prîmes à bord une grande quantité de bœuf frais, d'ignames & de légumes pour l'équipage.

Le 2, un paquebot espagnol, commandé par don Antonio de Monte - Negro y Velasco, arriva près de nous avec des lettres de Buenos-Ayres pour l'Espagne. Le capitaine m'offrit avec beaucoup d'honnêteté, de prendre nos lettres pour l'Europe; je profitai de la grace qu'il me faisoit, & je lui donnai, pour le secrétaire de l'amirauté, un paquet contenant des copies de tout ce qui s'étoit passé entre le vice-roi de Rio-Janeiro & moi; j'en laissai en même tems des doubles au vice-roi, afin qu'il les envoyât à Lisbonne.

Le 5, il faisoit calme tout plat, nous levâmes l'ancre & nous remorquâmes le vaisseau hors de la baie; mais, à notre grand étonnement, lorsque nous fûmes à portée de Santa-Cruz, la principale forteresse, on tira deux coups de canon sur nous: sur-le-champ nous jetâmes l'ancre & envoyâmes au fort

pour en demander la raison. Nos gens rapporterent que le commandant n'avoit pas reçu d'ordre pour nous laisser passer; & que, sans cette précaution, on ne permettoit à aucun vaisseau de naviguer au-dessous du fort. Je fus donc obligé de renvoyer chez le vice-roi, & de lui faire demander pourquoi il n'avoit pas expédié les ordres nécessaires, puisqu'il avoit été informé de notre départ, & qu'il avoit jugé à propos de m'écrire une lettre polie, pour me souhaiter un heureux voyage. Le messager nous dit, pour réponse, que l'ordre avoit été écrit quelques jours auparavant, mais que, par une négligence inconcevable, on ne l'avoit pas fait partir.

Nous ne fîmes pas voile avant le 7; & lorsque nous eûmes passé le fort, le pilote demanda à être renvoyé; le bateau de garde qui rodoit autour de nous, dès notre arrivée dans ce lieu jusqu'ici, ne nous avoit pas quittés; enfin ils s'en allèrent l'un & l'autre. Comme M. Banks n'avoit pas pu aller à terre à Rio-Janeiro, il profita de son départ pour examiner les isles voisines, dans l'une desquelles il rassembla plusieurs especes de plantes & beaucoup d'insectes différens, à l'embouchure d'un havre appelé Raza.

Il est à remarquer que, pendant les trois ou quatre derniers jours que nous séjournâmes dans ce port, l'air fut chargé de papillons, qui étoient tous d'une seule especes,

S iij

1768.

1768. mais en si grand nombre qu'on en voyoit des milliers de chaque côté, & que la plus grande partie voltigeoit sur la grande hune.

Nous restâmes dans ce parage, depuis le 14 jusqu'au 7 du mois suivant, c'est-à-dire un peu plus de trois semaines. Pendant ce tems M. Monkhouse, notre chirurgien, débarqua chaque jour, pour nous acheter des provisions. Le docteur Solander alla à terre une fois; j'y allai moi-même à différentes reprises, & M. Banks pénétra dans la campagne, malgré la garde qui nous veilloit. Aidé des instructions que m'ont données ces messieurs, & de mes propres observations, je vais dire quelque chose de la ville & du pays qui l'environne.

*Rio de Janeiro*, ou la rivière de Janvier, a été probablement ainsi nommée, parce qu'elle fut découverte le jour de la fête de ce saint. La ville, qui est la capitale des états portugais en Amérique, a pris son nom de la rivière, qu'on devroit plutôt appeler un bras de mer, puisqu'elle ne paroît recevoir aucun courant considérable d'eau douce. La capitale est située sur une plaine, au bord du Rio-Janéiro, à l'ouest de la baie & au pied de plusieurs autres montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre derrière elle; elle n'est point mal bâtie, & le plan n'en est pas mal dessiné, les maisons sont communément de pierre & à deux étages; & chacune des maisons, sui-

vant l'usage des Portugais , a un petit balcon devant les fenêtres & une jalousie devant le balcon. J'ai jugé que son circuit est d'environ trois milles , elle m'a paru aussi étendue que les plus grandes ville de province en Angleterre , sans en excepter Bristol & Liverpool. Les rues sont droites , assez larges , & coupées à angles droits ; la plupart sont sur la même ligne que la citadelle , appelée S. Sébastien , & qui est bâtie sur une montagne qui commande la ville. 1768.

Les montagnes voisines fournissent à la ville de l'eau , par le moyen d'un aqueduc élevé sur deux rangs d'arches , qu'on dit être en quelques endroits fort au-dessus du niveau des sources ; l'eau est portée par des canaux à une fontaine qui se trouve dans la grande place , devant le palais du vice-roi. Il y a continuellement autour de cette fontaine , un grand nombre de personnes qui attendent leur tour pour puiser de l'eau ; & les soldats qui sont en faction à la porte du gouverneur , trouvent qu'il est très-difficile d'y maintenir le bon ordre. L'eau de cette fontaine est pourtant si mauvaise , que nous n'en bûmes pas avec plaisir , quoique nous fussions en mer depuis deux mois , & que pendant ce tems nous eussions été réduits à celle de nos tonneaux , qui étoit presque toujours sale. Il y a dans quelques parties de la ville une eau de meilleure qualité , mais je n'ai pas pu savoir par quels moyens elle y arrivoit.

Siv

**1768.** Les églises y sont fort belles , & l'appareil religieux à Rio-Janeiro est plus rempli d'ostentation que dans aucun pays catholique de l'Europe. L'une des paroisses fait chaque jour une procession, où l'on étale différentes bannières très-magnifiques & très-précieuses ; à tous les coins de rues il y a des mendiants qui récitent des prières en grande cérémonie.

On rebâtissoit une des églises, pendant que nous y séjournâmes ; & pour fournir aux frais , la paroisse dont elle dépendoit , avoit la permission de faire la quête par toute la ville , dans une procession , une fois par semaine ; elle recueilloit par-là des sommes très-considérables. Tous les enfans d'un certain âge , ceux même des gens riches , étoient obligés d'assister à cette cérémonie , qui se faisoit pendant la nuit. Chacun d'eux , vêtu d'une casaque noire pendante jusqu'à la ceinture , portoit à sa main un bâton de six ou sept pieds , au bout duquel étoit attachée une lanterne. La lumière que procuroient plus de deux cent de ces lanternes , étoit si grande , que les gens de notre équipage , qui la voyoient depuis le vaisseau , crurent que la ville étoit en feu.

Les habitans de Rio-Janeiro peuvent faire leurs dévotions à tous les saints du calendrier , sans attendre qu'il y ait une procession. Devant presque toutes les maisons , il y a une petite niche garnie d'un vitrage , où l'on va implorer le secours de ces puissances tu-

télares ; & dans la crainte qu'on ne les oublie en ne les voyant plus , une lampe brûle continuellement pendant la nuit devant ces tabernacles. On ne peut pas accuser les habitans de tiédeur dans leurs dévotions ; ils récitent des prières & chantent des hymnes devant ces saints , avec tant de véhémence , que dans la nuit on les entendoit très-distinctement de notre vaisseau , quoiqu'il fût éloigné de plus d'un demi-mille de la ville. 1768.

Le gouvernement est mixte dans sa forme , mais dans le fait il est très-absolu ; il est composé du vice-roi , du gouverneur de la ville , & d'un conseil , dont je n'ai pas pu savoir le nombre des membres. On ne peut exécuter aucun acte judiciaire , sans le consentement de ce conseil , dans lequel le vice-roi a voix prépondérante. Cependant le vice-roi & le gouverneur mettent souvent un homme en prison suivant leur plaisir , & l'envoient même à Lisboëne , sans que ses amis ou sa famille soient informés des délits dont on l'accuse , & sachent quelquefois ce qu'il est devenu.

Afin d'empêcher les habitans de Rio-Janeiro de voyager dans la campagne , & de pénétrer dans les lieux où l'on trouve de l'or & des diamans , le vice-roi est le maître de fixer des bornes à peu de milles de distance de la ville , & personne ne peut les passer. Ces richesses sont en si grande abondance ,

**1768.** que sans cette précaution, le gouvernement ne pourroit pas s'en assurer la propriété. Des gardes font la patrouille autour de ces limites, & ils saisissent & mettent en prison sur-le-champ quiconque est trouvé au-delà, quand même cet homme ignoreroit s'il transgresse les ordonnances.

La population de Rio-Janeiro ; qui est considérable, est composée de Portugais, de negres & de naturels du pays. La ville, qui n'est qu'une petite partie de sa capitainerie ou province, contient, à ce qu'on dit, 37000 blancs & 629000 noirs, dont plusieurs sont libres, c'est-à-dire, 666000 hommes. Par ce calcul, il y auroit dix-sept negres pour un blanc. Les Américains qui travaillent pour le roi dans le voisinage, ne peuvent pas être regardés comme habitans de la capitale. Ils résident dans l'intérieur des terres & viennent tour à tour faire le travail qu'on leur impose, & pour lequel ils ne reçoivent qu'un petit salaire. Ils sont d'une couleur de cuivre pâle, & ont de grands cheveux noirs.

L'établissement militaire est composé de douze régimens de troupes régulières, dont six sont Portugais & six Créoles, & de douze autres régimens de milice provinciale. Les habitans se comportent envers les troupes régulières avec beaucoup d'humilité & de soumission : on m'a dit que, si quelqu'un manquoit d'ôter son chapeau lorsqu'il rencontre un



officier , il feroit affommé fur-le-champ. Tant d'arrogance & de dureté rendent le peuple extrêmement poli envers tous les étrangers qui ont un air au-deffus du commun. La fubordination des officiers eux-mêmes , à l'égard du vice-roi , eft accompagnée de circonftances également mortifiantes : ils font obligés de fe rendre chez lui trois fois par jour pour prendre fes ordres ; il leur répond toujours : " il n'y a rien de nouveau „. On m'a affuré qu'on leur impofoit cette obligation fervile , afin de les empêcher d'aller dans l'intérieur de la campagne. Le gouvernement remplit fon objet , fi c'eft là celui qu'il fe propofe.

Chacun conviendra , je penfe , que les femmes des colonies efpagnoles & portugaises dans l'Amérique méridionale , accordent leurs faveurs plus facilement que celles de tous les autres pays civilifés de la terre. Quelques perfonnes ont fi mauvaife opinion des femmes de Rio-Janeiro , qu'ils ne croient pas qu'il y en ait une feule d'honnête parmi elles : cette condamnation eft sûrement trop générale ; mais l'expérience qu'acquît le docteur Solander pendant qu'il y féjourna , ne lui a pas donné une grande idée de leur chafteité. Il m'a dit qu'à la nuit tombante , elles paroiffoient aux fenêtres , feules ou avec d'autres femmes ; & que , pour diftinguer les hommes qu'elles aimoient & qui paffoient dans la rue , elles leur jetoient des bouquets ; que lui & deux

1768.

**1768.** Anglois de la compagnie avoient reçu un si grand nombre de ces marques de faveur, qu'à la fin de leur promenade qui ne fut pas longue, leurs chapeaux étoient remplis de fleurs. Il faut avoir égard aux coutumes locales; ce qui est regardé dans un pays comme une familiarité indécente, n'est dans un autre qu'un simple acte de politesse. Je ne m'étendrai donc pas sur le fait que je viens de rapporter; je me contenterai de dire qu'il est constant.

Je n'affirmerai pas qu'il se commet fréquemment des assassinats à Rio-Janeiro : mais les églises offrent un asyle au criminel ; & notre cuisinier regardant un jour deux hommes qui sembloient parler ensemble amicalement, l'un d'eux tira tout-à-coup un canif, & le plongea dans le sein de l'autre ; celui-ci ne tombant pas du premier coup, l'assassin le perça d'un second, & s'enfuit. Quelques negres, qui avoient aussi été témoins de l'événement, le poursuivirent ; mais je n'ai pas appris s'il s'échappa ou s'il fut arrêté.

Le peu de pays que nous avons vu dans les environs de la ville, est on ne peut pas plus beau. Les endroits les plus sauvages sont couverts d'une grande quantité de fleurs, dont le nombre & la beauté surpassent celles des jardins les plus élégans de l'Angleterre.

On trouve sur les arbres & les buissons une multitude presque infinie d'oiseaux, dont la plupart sont couverts de plumages très-bril-

lans : on distingue sur-tout le colibri. Les insectes n'y sont pas moins abondans , & quelques-uns sont très-beaux ; ils sont plus agiles que ceux d'Europe : cette observation doit s'entendre sur-tout des papillons , qui volent ordinairement autour des sommets des arbres , & qu'il est par-conséquent difficile d'attraper , excepté lorsqu'il s'élève un vent fort , car alors ils se rapprochent de terre. 1768.

Les bords de la mer & des ruisseaux qui arrosent ce pays , sont chargés de petits crabes appelés *cancer vocans* ; les uns ont des pattes très-larges , les autres les ont extraordinairement petites ; cette différence distingue , à ce qu'on dit, les sexes ; les crabes qui ont de grandes pattes sont les mâles.

Nous vîmes peu de terres cultivées , la plupart étoient en friche ; & il nous parut que pour le reste , on y employoit peu de soin & de travail. Ils ont de petits jardins , où la plus grande partie de nos légumes d'Europe sont cultivés , sur-tout des choux , des pois , des fèves , des haricots , des turneps & des navets ; ces légumes sont inférieurs aux nôtres. Le sol produit aussi des melons d'eau , des pommes-de-pin , des melons musqués , des oranges , des citrons , des bananes , des manjos , des mammaïs , des noix d'acajou , des noix , des jambos de deux especes , dont l'une porte un petit fruit noir , des cocos , des noix de palmier de deux especes , l'une large & l'autre ronde , & des

**1768.** dattes : c'étoit la faison de tous ces fruits lorsqu'on nous étions à Rio - Janeiro.

Les melons d'eau & les oranges sont dans leur espèce les meilleurs de tous ces fruits ; les pommes-de-pin sont fort inférieures à celles que j'ai mangées en Angleterre ; elles sont, il est vrai , plus fondantes & plus douces , mais elles n'ont point de saveur. Je crois qu'elles sont indigènes dans ce pays , quoique nous n'ayions pas ouï dire qu'on en trouvât de sauvages. On fait très-peu d'attention à ces pommiers , qu'on plante indifféremment dans toutes les saisons , au milieu des légumes. Les melons que nous goûtâmes étoient encore plus mauvais ; ils étoient farineux & insipides , mais les melons d'eau y sont excellens ; nous leur trouvâmes une saveur & un degré d'acide que les nôtres n'ont pas. Nous y vîmes encore plusieurs espèces de poires & quelques fruits d'Europe , sur-tout la pomme & la pêche ; mais les uns & les autres étoient sans suc & sans goût. Il croît dans les jardins , des ignames & du *mandioca*, qu'aux isles de l'Amérique on appelle *cassada* ou *cassave*. Nous avons observé plus haut que les gens du pays donnent à la farine le nom de *farinha de pao*. Le sol produit du tabac & du sucre , mais point de bled ; les habitans n'ont d'autre farine que celle qu'on leur apporte du Portugal , & qui se vend un sheling la livre , quoiqu'en général elle se soit gâtée dans le passage. M. Banks pense que

toutes les productions de nos isles de l'Amérique croitroient dans cette partie du Brésil : cependant les habitans tirent leur café & leur chocolat de Lisbonne. 1768.

La plupart des terres que nous avons vues dans les campagnes , sont mises en pâturages. On y fait paître de nombreux bestiaux , mais qui sont si maigres qu'un Anglois auroit de la peine à en manger. L'herbe , qui consiste principalement en cresson, est fort courte. Les chevaux & les moutons peuvent la brouter ; mais il n'en est pas de même des bêtes à cornes , qui trouveroient difficilement de quoi s'y nourrir.

Le pays pourroit produire plusieurs drogues utiles : excepté le *pareira brava* & le baume de Copahu , qui sont excellens & qui se vendent à très-bas prix, nous n'en trouvâmes point d'autres dans les boutiques des apothicaires. Le commerce des drogues & des bois de teinture se fait probablement au nord du Brésil ; nous n'en aperçûmes aucune trace à Rio-Janeiro.

Nous n'avons pas reconnu d'autres manufactures que celles des hamacs de coton , qui servent ici de voitures , comme on emploie les chaïses à porteurs parmi nous. Ce sont les Américains qui les fabriquent presque tous.

Il ne nous a pas été possible d'apprendre en quel endroit & à quelle distance de Rio-Janeiro sont les mines ; elles sont la richesse

**1768.** de la ville : on en cache la situation avec des précautions extrêmes, & il y a des foldats qui font continuellement la garde sur les chemins qui y conduisent. Excepté ceux qui y sont employés, personne ne peut les voir. La curiosité la plus forte excite rarement à l'entreprendre : car on pend sur-le-champ au premier arbre quiconque est trouvé dans les environs, s'il ne prouve pas d'une manière incontestable qu'il y avoit affaire.

On tire sûrement beaucoup d'or de ces mines ; les travailleurs y courent de si grands dangers de perdre la vie, que la crainte doit détourner de ce travail tous ceux qui n'y sont pas accoutumés. On importe annuellement 40000 negres au compte du roi, pour fouiller les mines. Des témoins dignes de foi nous ont assuré que, deux ans avant notre arrivée, en 1766, il y en mourut un si grand nombre, probablement par quelque maladie épidémique, que la ville de Rio-Janeiro fut obligée d'en fournir 20 mille de plus.

Il y a des mines si remplies de pierres précieuses, qu'on ne permet pas d'en tirer au-delà d'une certaine quantité par an. On envoie pour cela des ouvriers qui y restent un mois, plus ou moins ; ils reviennent, après en avoir ramassé la quantité fixée par le gouvernement ; & quiconque, avant l'année suivante, est trouvé dans ces précieux districts, sous quelque prétexte que ce soit, est sur-le-champ mis à mort. Les

Les pierres qu'on y trouve sont des diamans, 1768.  
 des topazes de plusieurs especes, & des améthystes. Nous n'avons vu aucun diamant ; le vice-roi en a chez lui un très-grand nombre qu'il vend au nom du roi de Portugal, mais aussi cher qu'en Europe. M. Banks acheta des topazes & des améthystes pour servir d'échantillons. Il a trois especes de topazes qui ont une valeur très-différente ; on les distingue par les noms de *pingua d'agua qualidade primeiro*, *pingua d'agua qualidade segundo*, & *chrystallos armerillos* : on les achete grandes & petites, bonnes ou mauvaises, par *oçavos*, c'est-à-dire la huitieme partie d'une once. Les meilleures coûtent 4 shelings 9 deniers. Il est défendu aux sujets du roi, sous des peines très-sévères, de faire le commerce de ces pierreries. Il y avoit autrefois des joailliers qui les achetoient & les travailloient pour leur propre compte ; environ quatorze mois avant notre débarquement, c'est-à-dire en 1767, il arriva des ordres de la cour de Portugal, pour que ces pierreries ne fussent plus travaillées l'qu'au compte du roi : les joailliers, forcés de remettre tous leurs outils au vice-roi, restèrent sans moyens de subsistance. Les ouvriers qui taillent à présent ces pierres, sont esclaves.

La monnoie courante à Rio-Janeiro est celle du Portugal, qui consiste principalement en pieces de 36 shelings : on frappe aussi dans

**1768.** la ville des pieces d'or & d'argent. Les monnoies d'argent sont d'un titre fort bas , & on les appelle petacks. Il y en a de différentes valeurs , qu'on distingue aisément par le nombre de réaux marqué sur l'un des revers. Il y a encore une monnoie de cuivre , comme celle de Portugal , qui vaut depuis cinq jusqu'à dix réaux. Le réal est une monnoie de compte de ce royaume , dont dix valent environ un sou & demi de France.

Le port de Rio-Janeiro est situé à l'O.  $\frac{1}{4}$  N. O. à 18 lieues du cap Frio ; on le distingue par une montagne en pain de sucre , placée à l'extrémité occidentale de la baie. Comme toute la côte est très-élevée & forme plusieurs pics , on reconnoît plus sûrement l'entrée du havre par les isles qui sont situées vis-à-vis , & dont l'une , appelée *Rodonda* , qui est haute & ronde comme une meule de foin , se trouve à deux lieues & demie au S.  $\frac{1}{4}$  S. O. de l'entrée de la baie. Les deux premières isles qu'on rencontre en venant de l'est ou du cap Frio , semblent des rochers ; elles sont près l'une de l'autre à environ quatre milles de la côte. A trois lieues à l'ouest de celles-ci , il y en a deux autres qui sont également voisines ; elles sont placées en-dehors de la baie du côté oriental , & tout près de la côte. Le havre est bon , l'entrée n'en est pas large ; mais tous les jours depuis dix heures ou midi jusqu'au soleil couchant ,



le vent de mer y souffle, ce qui donne aux bâtimens des facilités pour entrer. Il s'élargit à mesure qu'on approche de la ville, & il peut contenir la plus grande flotte par 5 à 6 brasses d'eau, fond de vase. L'entrée du havre dans la partie la plus étroite est défendue par deux forts. Le principal est celui de *Santa-Cruz*, situé à la pointe orientale de la baie; nous en avons parlé plus haut. On appelle fort *Lozia* celui qui est sur la pointe occidentale; il est bâti sur un rocher qui entre dans la mer. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ trois quarts de mille; le canal n'a pourtant pas cette largeur, parce qu'au pied de chaque fort le fond est embarrassé par des rochers détachés: il n'y a de danger que dans cet endroit. Le canal étant fort étroit, le flux & le reflux de la marée y ont une force considérable, & l'on ne peut pas naviguer contre son courant sans un vent frais. Il n'est pas sûr d'y mettre à l'ancre, parce que c'est un fond de rochers; mais on peut éviter tout péril, en se tenant au milieu du canal. En entrant dans la baie, la route est d'abord N.  $\frac{1}{4}$  N. O.  $\frac{1}{2}$  O. & N. N. O. un peu plus d'une lieue; cette route portera le vaisseau le long de la grande rade. En faisant ensuite une lieue de plus au N. O. & O. N. O., on arrive à l'isle des Cobras, située devant la ville. Il faut ensuite filer à l'abordage le long de la côte septentrionale de cette isle, & jeter l'ancre au-dessus

**1768.** d'un couvent de bénédictines, bâti sur une montagne à l'extrémité N. O. de la ville.

Jamais nous n'avons vu une plus grande variété de poissons que dans la rivière de Janeiro & sur toute la côte. Il se passoit rarement un jour sans qu'on en apportât une ou plusieurs especes nouvelles à M. Banks. La baie est très-propre à la pêche; elle est remplie de petites isles & de pointes de terre avec un fond bas où l'on peut facilement conduire la seine. Hors de la baie, la mer abonde en dauphins & en grands macquereaux de différentes sortes, qui mordent très-promptement à l'hameçon, & les habitans font dans l'usage d'en avoir toujours un attaché à la queue de leurs bateaux.

Quoique le climat soit chaud, le pays est très-sain à Rio-Janeiro. Pendant que nous y séjournâmes, le thermometre ne s'éleva jamais au-dessus de 83 degrés; nous eûmes cependant des pluies fréquentes, & un jour, un vent assez fort.

Les vaisseaux prennent de l'eau à la fontaine de la grande place, quoique j'aie observé plus haut qu'elle n'est pas bonne. Ils débarquent leurs tonneaux sur une greve unie & sablonneuse, qui n'est pas à plus de cent verges de la fontaine. On s'adresse au vice-roi, qui nomme une sentinelle pour veiller sur les futailles & ouvrir un passage à la fontaine afin qu'elles puissent être remplies.

Rio - Janeiro est un très-bon lieu de relâche pour les vaisseaux qui ont besoin de rafraichissemens. Le havre est commode & sûr ; excepté le pain & la farine de froment , on peut s'y procurer aisément des provisions. Pour suppléer au défaut du pain , il y a des ignames & de la cassave en abondance. On y achete du bœuf frais ou salé pour environ 4 sols de France la livre ; j'ai remarqué déjà qu'il étoit très maigre. Les habitans salent ici leur bœuf , en ôtant les os , & en le coupant en larges tranches , mais minces , qu'ils saupoudrent ensuite de sel & qu'ils font sécher à l'ombre. Si on le tient sec , il conserve sa bonté pendant long-tems à la mer. Il est rare de s'y procurer du mouton ; les cochons & la volaille sont chers. Le jardinage & les fruits sont très-communs ; mais excepté la citrouille , on ne peut pas les garder en mer. On y achete du rum , des sucres & des mellasses excellens à un prix raisonnable. Le tabac est à bas prix , mais il est de mauvaise qualité. Il y a un chantier pour la construction des vaisseaux , & un ponton pour les mettre à la bande ; car comme la marée ne s'élève jamais au-dessus de six pieds , il n'y a pas d'autre maniere de visiter la quille.

Quand le bateau qui avoit été envoyé à terre revint , nous le montâmes à bord & nous remîmes en mer.

1768.

## CHAPITRE III.

*Passage de Rio-Janeiro à l'entrée du détroit de le Maire. Description des habitans de la terre de Feu.*

LE 9 de décembre, nous observâmes que la mer étoit couverte de grandes bandes de couleur jaunâtre, dont plusieurs avoient un mille de long, & trois ou quatre cent verges de large. Nous puisâmes de cette eau ainsi colorée, & nous trouvâmes qu'elle étoit remplie d'une multitude innombrable d'atomes terminés en pointe, & d'une couleur jaunâtre; il n'y en avoit aucun qui eût plus d'un quart de ligne de long. En les examinant au microscope, ils paroissoient être des faisceaux de petites fibres entrelacées les unes dans les autres, & assez semblables au nidus de ces mouches aquatiques appelées *caddices*, du genre des *phryganea*. MM. Banks & Solander ne purent pas deviner si c'étoient des substances animales ou végétales, ni quelle étoient leur origine & leur destination. On avoit remarqué le même phénomène auparavant, lorsque nous reconnûmes, pour la première fois, le continent de l'Amérique méridionale.

Le 11, nous prîmes à l'hameçon un goulu de mer; & pendant que nous l'examinions,

nous lui vîmes pousser en-dehors & retirer à plusieurs reprises une partie de son corps que nous jugeâmes être son estomac. C'étoit une femelle ; & après que nous l'eûmes ouverte , on tira de son ventre six petits , dont cinq nagerent avec vivacité dans un tonneau rempli d'eau ; le sixieme nous parut mort depuis quelque tems. 1768.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 30 ; nous nous préparions au mauvais tems que nous attendions dans peu , & nous enverguâmes de nouvelles voiles. Le 30 , nous parcourûmes un espace de 160 milles , mesurés par le lock , à travers une quantité prodigieuse d'insectes de terre de différentes espèces , dont quelques-uns voloient , & dont la plupart étoient sur la mer. Plusieurs de ces derniers étoient vivans , ils ressembloient exactement aux *carabi* , *grylli* , *phalanae* , *aranea* , & autres mouches qu'on voit en Angleterre , quoiqu'alors nous fussions au moins à 30 lieues de terre , & que quelques-uns de ces insectes , sur-tout les *grylli* & les *aranea* , ne s'en éloignent pas ordinairement à plus de 20 verges. Nous conjecturâmes que nous étions vis-à-vis de la Baie-sans-fond , par où M. Dalrymple suppose qu'il y a un passage au continent de l'Amérique ; & nous pensâmes qu'il y avoit au moins une très-grande riviere , dont le débordement avoit amené ces insectes.

1769. Le 3 janvier , étant au  $4^{\circ} 17'$  de latitude méridionale , & au  $61^{\circ} 29' 45''$  de longitude ouest , occupés à voir si nous n'appercevriens pas l'isle de Pepys , nous crûmes pendant quelque tems voir une terre à l'E. , & nous y courûmes ; il se passa plus de deux heures & demie , avant que nous fussions convaincus que nous n'avions rien vu que cette espece de brouillard appelé par les marins terre de brume.

Les gens de l'équipage commençoient à se plaindre du froid , & chacun d'eux reçut ce qu'on nomme une jacquette magellanique , & une paire de grandes chausses. La jacquette est faite d'une étoffe de laine épaisse , appelée *fearnought* , & qui est fournie par le gouvernement. Nous vîmes , de tems à autre , un grand nombre de pinguins , d'albatros , de veaux marins , de baleines & de marsouins. Le 11 , après avoir passé les isles Falkland , nous découvrîmes , à la distance d'environ quatre lieues , la côte de la terre de Feu , qui s'étendoit de l'O. au S. E.  $\frac{1}{4}$  S. ; nous avions ici 35 brasses de profondeur , fond de vase & de petites pierres d'ardoise. En longeant la côte au S. E. , à la distance de deux ou trois lieues , nous appercûmes de la fumée en plusieurs endroits : c'étoit probablement un signal dont vouloient se servir les naturels du pays ; car elle ne parut plus après que nous eûmes passé. Nous reconnûmes le même jour

que le vaisseau s'étoit écarté de près d'un degré de longitude à l'ouest du lock ; ce qui , à cette latitude , fait 3,1' de degré à l'équateur. Il y a probablement un petit courant qui prend sa direction à l'ouest , & qui peut être causé par le courant occidental qui vient en tournant le cap Horn , à travers le détroit de le Maire , & l'entrée du détroit de Magellan (a). 1769.

Nous continuâmes à ranger la côte , & le 14 nous entrâmes dans le détroit de le Maire. La marée montant contre nous, nous chassoit avec beaucoup de violence ; les flots étoient si élevés à la hauteur du cap Saint-Diego , qu'on eût dit que les vagues frappaient sur un banc de rochers ; & lorsque notre vaisseau fut au milieu de ce torrent , l'avant enfonçoit souvent ; de sorte que le mât de beaupré étoit sous l'eau. Sur le midi , nous arrivâmes près de terre , entre le cap Saint-Diego & le cap Saint-Vincent , où je voulus jeter

---

(a) Le célèbre navigateur qui découvrit ce détroit , étoit natif du Portugal ; il s'appelle dans la langue de son pays *Fernando de Magalhaens*. Les Espagnols lui donnent le nom de *Hernando Magalhães* , & les François celui de *Magellan* , qui a été généralement adopté. Un descendant au cinquième degré de ce grand marin , qui vit à présent à Londres ou dans les environs , a communiqué cette note à M. Banks , en le priant de la faire insérer dans cet ouvrage.

1769. l'ancre ; mais trouvant par-tout fond de rocher, & la sonde variant depuis 22 jusqu'à trente brasses, j'envoyai notre maître pour examiner une petite anse qui étoit à peu de distance de là, à l'ouest du cap Saint-Vincent; il me rapporta qu'il y avoit un mouillage par 4 brasses bon fond tout prêt du côté oriental du premier mondrain, à l'est du cap Saint-Vincent & à l'entrée de l'anse, à laquelle je donnai le nom de baie de Vincent. Devant ce mouillage il y a cependant plusieurs bancs de rochers couverts de goémons ; mais j'appris que la sonde y rapportoit 8 ou 9 brasses. On regardera probablement comme extraordinaire que l'eau soit aussi profonde dans un endroit où les herbes, qui croissent au fond, paroissent au-dessus de la surface de la mer ; mais les plantes qui croissent sur les fonds de roche de ces passages, sont d'une grandeur énorme. Les feuilles ont quatre pieds de long; quelques-unes des tiges en ont plus de 120, quoiqu'elles ne soient pas plus grosses que le pouce. MM. Banks & Solander en examinèrent plusieurs ; en les mesurant à la brasse, nous en trouvâmes quatorze, c'est-à-dire, quatre-vingt-quatre pieds : comme elles ne s'élevoient pas perpendiculairement, mais qu'elles faisoient un angle très-aigu avec le fond, nous jugeâmes qu'elles étoient au moins plus longues de la moitié. MM. Banks & Solander appellerent cette plante *fucus giganteus*. Sur le rapport du



maître de l'équipage, je gouvernai vers l'anse; mais sans trop me fier à ce qu'il m'avoit dit, je continuai à fonder, & je ne trouvais que 4 brasses sur un des bancs de rochers: je conclus que je ne pouvois pas sans risque mettre à l'ancre, & je me déterminai à chercher dans le détroit quelque port où nous pussions faire provision du bois & de l'eau dont nous avions besoins.

MM. Banks & Solander voulant aller à terre, j'envoyai une chaloupe pour les y conduire eux & leurs gens, & je me tins aussi près de la côte qu'il me fut possible.

Ils y restèrent quatre heures: ils s'en revinrent sur les neuf heures du soir, avec plus de cent plantes & fleurs différentes, toutes entièrement inconnues aux botanistes d'Europe. Ils trouverent le pays des environs de la baie en général uni; le fond fut-tout formoit une plaine couverte d'herbes, dont on pouvoit facilement faire une grande quantité de foin: ils trouverent aussi de l'eau, du bois & des oiseaux en abondance. Entr'autres productions que la nature étale dans ces lieux, on remarque l'écorce de *winter*, espèce de cannelé appelée *winterranea aromatica*; on la distingue aisément à sa feuille large, ressemblante à celle du laurier, d'un verd pâle en-dehors & bleuâtre en-dedans. Les naturalistes connoissent les propriétés de l'écorce, qu'on dépouille facilement avec un os ou un bâton

**1769.** pointu ; on peut s'en servir dans la cuisine comme d'une épicerie , & elle n'est pas moins agréable que saine. Il y a aussi beaucoup de céleri sauvage & de plantes anti-scorbutiques. Les arbres se ressemblent beaucoup ; ce sont une espèce de bouleau ; appelée *betula antarctica*. La tige a trente ou quarante pieds de diamètre , & l'on pourroit au besoin en faire des mâts de perroquet : la feuille en est petite , le bois blanc , & il se fend très-droit. Nous y ajouterons une espèce de canneberges , rouges & blanches , qu'on y voit en grande quantité.

Les personnes qui avoient débarqué ne virent aucun des habitans , mais ils rencontrèrent deux de leurs hutes abandonnées , l'une dans un bois épais , & l'autre sur le bord de la côte.

Nous remontâmes la chaloupe à bord , & nous fîmes voile dans le détroit. A trois heures du matin du 15 , je mis à l'ancre par 12 brasses & demie , sur un fond de rocher de corail , à un demi-mille de la côte , devant une petite anse que nous prîmes pour le port Maurice. Deux des naturels du pays vinrent sur le rivage attendre notre débarquement ; il y avoit si peu d'abri en cet endroit , que je ne voulus pas y descendre. Nous mîmes à la voile à dix heures , & les Américains se retirèrent dans les bois.

A deux heures après-midi , nous jetâmes

l'ancre dans la baie du Bon-Succès, & après ———  
 diné j'allai à terre avec MM. Banks & Solan- 1769.  
 der, pour chercher une aiguade & parler  
 aux habitans, dont plusieurs s'étoient montrés  
 à nous. Nous débarquâmes à droite de la  
 baie, près de quelques rochers qui brisoient  
 la vague & rendoient l'abord facile. Trente  
 ou quarante Américains parurent sur le bord  
 du rivage de l'autre côté de la baie ; &  
 voyant que nous étions au nombre de dix  
 ou douze, ils s'en allerent. MM. Banks &  
 Solander avancerent environ cent verges de-  
 vant nous ; sur quoi deux Américains revin-  
 rent, & après avoir fait quelques pas à leur  
 rencontre, ils s'assirent. Aussi-tôt que MM.  
 Banks & Solander les eurent atteints, i's se  
 leverent ; & chacun d'eux jeta un petit bâ-  
 ton qu'il avoit à la main, entre lui & les étran-  
 gers : nous crûmes que c'étoit une maniere  
 de quitter leurs armes en signes de paix. Alors  
 les Américains s'en retournerent avec vitesse  
 vers leurs compagnons qui s'étoient arrêtés à  
 environ cinquante verges par derriere. Ils fi-  
 rent signe de les suivre à MM. Banks & So-  
 lander, qui, s'étant rendus à cette invitation,  
 reçurent de leur part plusieurs marques gros-  
 sieres d'amitié. On leur donna quelques ru-  
 bans & des grains de verre, qui leur firent  
 beaucoup de plaisir. Ces préliminaires ayant  
 excité une confiance réciproque, tous les  
 Américains prirent part à la conversation,

1769.

telle qu'elle pouvoit être entre gens qui ne s'entendoient que par signes. Trois d'entr'eux accompagnerent MM. Banks & Solander jusqu'au vaisseau. Lorsqu'ils furent à bord, un d'eux, que nous primes pour un prêtre, fit les mêmes cérémonies que décrit M. Bougainville, & qu'il regarde comme un exorcisme. A mesure qu'il parcouroit le bâtiment, ou lorsque quelque chose qu'il n'avoit pas encore vue attiroit son attention, il pouffoit pendant quelques minutes des cris de toutes ses forces, sans diriger sa voix ni vers nous, ni vers ses compagnons.

Ils mangerent un peu de pain & de bœuf, mais, à ce qu'il nous parut, sans beaucoup de plaisir, quoiqu'ils emportassent ce que nous leur donnions, & qu'ils ne mangeoient pas. Ils ne voulurent pas avaler une goutte de vin ni d'eau-de-vie; ils porterent le verre à leur bouche, & après avoir goûté de la liqueur, ils le rendirent en marquant beaucoup de dégoût. La curiosité semble être une des passions en petit nombre qui distinguent l'homme de la brute; mais ces Américains étoient peu curieux; ils alloient d'un endroit du vaisseau à l'autre, & regardoient tous les objets différens qui se présentoient à eux, sans témoigner de l'étonnement & du plaisir: car les cris de l'exorciste n'exprimoient ni l'un ni l'autre.

Après avoir resté environ deux heures à

bord , ils nous firent signe qu'ils avoient envie de s'en aller. On équipa sur-le-champ une chaloupe , & M. Banks jugea à propos de les accompagner ; il les débarqua sains & saufs , & les conduisit vers leurs compagnons , parmi lesquels il remarqua la même indifférence que nous avions observée dans ceux qui étoient venus nous voir. Les uns n'étoient point empressés à raconter ce qu'ils avoient vu & comme ils avoient été traités , & les autres ne paroissoient pas plus curieux de les entendre : une demi-heure après , M. Banks revint au vaisseau , & les Américains quitterent la côte. 1769.



## CHAPITRE IV.

### *Voyage à une montagne pour chercher des plantes.*

**L**E 16 de grand matin , MM. Banks & Solander , accompagnés du chirurgien M. Monkhouse , de M. Green l'astronome , de leurs gens & de deux matelots , pour les aider à porter leur équipage , partirent du vaisseau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres , aussi loin qu'ils le pourroient , & de s'en revevir le soir. La montagne vue à une

1769.

certaine distance , sembloit être formée d'une partie de bois , d'une plaine , & plus haut d'un rocher entièrement pelé. M. Banks vouloit traverser le bois , dans l'espérance de trouver au-delà de quoi se dédommager des peines qu'il se donneroit , & de cueillir des plantes nouvelles sur ces montagnes , où aucun botaniste n'avoit encore pénétré. Ils entre-  
rent dans le bois par une partie du rivage sablonneux , & située à l'ouest de l'endroit où nous faisons de l'eau , & ils continu-  
rent à monter jusqu'à trois heures après midi sans trouver aucun sentier & sans pouvoir arriver à la vue du terrain qu'ils vouloient visiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avoient pris pour une plaine , ils furent très-mortifiés de reconnoître que c'étoit un terrain marécageux , couvert de petits buissons de bouleaux d'environ trois pieds de haut , si bien entrelacés les uns dans les autres , qu'il étoit impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étoient obligés de lever la jambe à chaque pas , & ils enfon-  
çoient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage , le tems qui jusqu'alors avoit été aussi beau que dans nos jours du mois de mai , devint nébuleux & froid , avec des bouffées d'un vent très-piquant , accompagné de neige. Malgré leur fatigue , ils allerent en avant avec courage ; ils croyoient avoir passé

le

le plus mauvais chemin , & n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avoient aperçu. Ils étoient à-peu-près aux deux tiers de ce bois marécageux , lorsque M. Buchan , un des dessinateurs de M. Banks , fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte , parce qu'il lui étoit impossible de se trainer plus loin ; on alluma du feu , & ceux qui étoient les plus fatigués furent laissés derrière pour prendre soin du malade. MM. Banks & Solander , M. Green & M. Monkhouse continuerent leur route , & dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne. Comme botanistes , ils eurent de quoi satisfaire leur attente ; ils trouverent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe , que celles-ci le sont des productions de nos plaines.

Le froid étoit devenu très-vif , la neige tomboit en plus grande abondance , & le jour étoit si fort avancé , qu'il n'étoit pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'étoit un parti bien désagréable & bien dangereux de passer la nuit sur cette montagne & dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints , & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendoient d'eux.

MM. Banks & Solander s'occupèrent alors à rassembler des plantes & à profiter d'une occasion qu'ils avoient achetée par tant de

*Tome II.*

*V.*

dangers ; pendant ce tems ils renvoyerent M.  
1769. Green & M. Monkhouse vers M. Buchan &  
les personnes qui étoient restées avec lui. Ils  
fixerent pour rendez-vous général une hauteur  
par laquelle ils se proposerent de passer pour  
retourner au bois par un meilleur chemin , en  
traversant le marais qui ne leur paroissoit pas  
avoir plus d'un demi-mille de largeur , & au  
fortir duquel ils se mettroient à l'abri dans le  
bois, où ils pourroient bâtir une hute & allumer  
du feu. Comme ils n'avoient rien à faire qu'à  
descendre la colline , il leur sembloit facile  
d'accomplir ce projet. La compagnie se rassembla  
au rendez-vous ; & quoiqu'on souffrît du  
froid ; tous étoient alertes & bien portans ; M.  
Buchan lui-même ayant recouvré ses forces  
au-delà de ce qu'on pouvoit espérer. Il étoit  
près de huit heures du soir , mais il faisoit en-  
core assez de jour , & on se mit en marche pour  
traverser la vallée. M. Banks prit sur lui de  
faire l'arrière-garde de sa troupe , pour empê-  
cher qu'il ne restât des traîneurs. On verra  
bientôt que cette précaution n'étoit pas inu-  
tile. Le docteur Solander , qui avoit traversé  
plus d'une fois les montagnes qui séparent la  
Suede de la Norwege , savoit bien qu'un grand  
froid , sur-tout quand il est joint à la fatigue ,  
produit dans les membres une stupeur & un  
engourdissement presque insurmontables. Il  
conjura ses compagnons de ne point s'arrêter ,  
quelque peine qu'il leur en pût coûter & quel-



que soulagement qu'ils espérassent dans le repos. Quiconque s'asseiera, leur dit-il, s'endormira, & celui qui s'endormira ne se réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, ils allèrent en avant; ils étoient toujours sur le rocher & n'avoient pas encore pu arriver jusqu'au marais; lorsque le froid devint si vif, qu'il produisit les effets qu'on leur avoit tant fait redouter. Le docteur Solander fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil, contre lequel il s'étoit efforcé de prémunir ses compagnons; il demanda qu'on le laissât coucher. M. Banks lui fit des prières & des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, & ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond, un des noirs de M. Banks, qui avoit aussi souffert du froid, commença à rester derrière les autres. M. Banks envoya en avant cinq personnes, parmi lesquelles étoit M. Buchan, pour préparer du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable, & lui-même avec quatre autres demeura avec le docteur & Richmond qu'on fit marcher partie de gré & partie de force: mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iroient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prières & aux instances, tout fut sans effet: quand on disoit à Richmond que s'il s'arrêtoit il mourroit bientôt de froid, il répondoit qu'il ne desiroit rien autre chose que

1769.

de se reposer & de mourir. Le docteur ne renonçoit pas aussi formellement à la vie; il disoit qu'il vouloit bien aller, mais qu'il lui falloit auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde, que s'endormir & périr étoient la même chose. M. Banks & les autres se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, les laisserent se coucher, soutenus en partie sur les broussailles; & l'un & l'autre tomberent tout de suite dans un sommeil profond.

Bientôt après, quelques-uns de ceux qui avoient été envoyés en avant, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé à un quart de mille de là. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, & heureusement il y réussit; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avoit presque perdu l'usage de ses membres, & tous ses muscles étoient si contractés que ses souliers tomboient de ses pieds: il consentit cependant à marcher avec les secours qu'on pourroit lui donner; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, M. Banks laissa auprès de lui son autre noir & un matelot qui sembloient avoir moins souffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seroient suffisamment réchauffés. Il parvint enfin avec beaucoup de peine à

faire arriver le docteur auprès du feu. Il en-  
 voya ensuite deux de ses gens qui s'étoient  
 reposés & réchauffés, espérant qu'ils pour-  
 roient, avec le secours de ceux qui étoient  
 restés derrière, rapporter Richmond, quand  
 même il seroit impossible de le réveiller. En-  
 viron une demi-heure après, il eut le chagrin  
 de voir ses deux hommes revenir seuls; ils  
 dirent qu'ils avoient parcouru tous les envi-  
 rons de l'endroit où l'on avoit laissé Rich-  
 mond, qu'ils n'y avoient trouvé personne, &  
 que, bien qu'ils eussent crié à plusieurs repri-  
 ses, on ne leur avoit point répondu. Ce récit  
 fut une cause d'étonnement & de chagrin, par-  
 ticulièrement pour M. Banks, qui ne pouvoit  
 concevoir comment cela étoit arrivé. Cepen-  
 dant on se souvint qu'une bouteille de rum,  
 qui faisoit toute la provision de la compagnie,  
 étoit demeurée dans l'havresac d'un des ab-  
 sens, & on conjectura que le noir & le mate-  
 lot, qu'on avoit laissés avec Richmond, s'é-  
 toient servis de ce moyen pour réveiller Rich-  
 mond & pour se tenir en haleine, & que tous  
 trois en ayant bu un peu trop, s'étoient écar-  
 tés de l'endroit où on les avoit laissés, au lieu  
 d'attendre le secours & les guides qu'on leur  
 avoit promis. Sur ces entrefaites, la neige  
 ayant recommencé à tomber & duré deux  
 heures entières, on désespéra de revoir ces  
 malheureux, au moins vivans. Mais vers mi-  
 nuit, à la grande satisfaction de ceux qui

1769.

———— étoient autour du feu , on entendit des cris.  
1769. M. Banks & quatre autres se détachèrent sur-le-  
champ, & trouverent le matelot n'ayant que  
la force qu'il lui falloit pour se soutenir en  
chancelant, & pour demander qu'on l'aidât.  
M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu ;  
& à l'aide des réenseignemens qu'on put tirer de  
lui, on se remit à la recherche des deux autres,  
qu'on retrouva bientôt après. Richmond étoit  
debout, mais ne pouvant mettre un pied de-  
vant l'autre. Son compagnon étoit étendu sur  
la terre, aussi insensible qu'une pierre : on fit  
venir tous ceux qui étoient auprès du feu, &  
on essaya d'y porter ces deux hommes ; tous  
les efforts furent inutiles ; la nuit étoit extrê-  
mement noire, la neige étoit très-haute, & il  
leur étoit très-difficile de se faire un chemin à  
travers les broussailles & sur un terrain maré-  
cageux, où chacun d'eux faisoit des chûtes à  
tous les pas. Le seul expédient qu'ils imagine-  
rent, fut de faire du feu sur le lieu même ; mais  
la neige qui étoit sur terre, celle qui tomboit  
encore du ciel & celle que les arbres laissoient  
tomber à gros flocons, les mettoit dans l'im-  
possibilité d'allumer du feu dans ce nouvel en-  
droit, où d'y en porter de celui qu'ils avoient  
allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à  
la triste nécessité d'abandonner ces malheureux  
à leur destinée, après leur avoir fait un lit de  
petites branches d'arbres, & les en avoir cou-  
verts jusqu'à une hauteur assez considérable.

Après être demeurés ainsi exposés à la neige & au froid pendant une heure & demie, quelques-uns de ceux qui n'avoient pas encore été saisis du froid, commencèrent à perdre le sentiment. Entr'autres, Briscoe, un des domestiques de M. Banks, se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourroit avant qu'on pût l'approcher du feu. 1769.

A la fin cependant ils arriverent au feu, & passerent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'étoit encore davantage par le souvenir de ce qui s'étoit passé, & par l'incertitude de ce qui les attendoit. De douze hommes qui étoient partis le matin pleins de vigueur & de santé, deux étoient regardés comme morts, un autre étoit si mal qu'on doutoit beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, & un quatrième, M. Buchan, étoit menacé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avoit essuyée pendant cette fâcheuse nuit. Ils étoient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin; il leur falloit traverser des bois inconnus, dans lesquels ils pouvoient craindre de s'égarer & d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étoient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restoit pour provision qu'un espece de vautour qu'ils avoient tué en se mettant en marche, & qui, partagé également, ne pouvoit fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savoient com

1769.

ment ils pourroient soutenir le froid, si la neige continuoit ; ils jugeoient de la dureté de ce climat par une seule observation : c'est qu'ils étoient alors au milieu de l'été, le 21 décembre étant le plus long jour dans cette partie du monde ; & tout devoit leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorsqu'ils étoient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwege & en Laponie dans la même saison de l'année.

La pointe du jour commençant à paroître, en jetant les yeux de tous côtés, ils ne virent rien que de la neige qui leur paroissoit aussi épaisse sur les arbres que sur le terrain ; & de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoroient combien cette situation pouvoit durer, & ils avoient trop de raisons de craindre de ne pouvoir sortir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid.

Ils avoient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils conçurent quelques espérances de salut, en distinguant le lieu du lever du soleil au travers les nuages qui commençoient à devenir un peu moins épais & à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux, qu'ils avoient laissés ensevelis sous des branches d'arbres, vivoient encore. Trois de la compagnie

furent dépêchés pour cela, & revinrent bientôt avec la triste nouvelle qu'ils étoient morts. 1769.

Quoique le ciel se nettoiyât toujours davantage, la neige continuoit à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'osoient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau; mais, sur les huit heures, une petite brise s'éleva, qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva d'éclaircir le tems, & bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons; signe certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briscoe étoit encore très-mal; mais il dit qu'il se croyoit en état de marcher. M. Buchan étoit beaucoup mieux que ni lui ni ses compagnons n'eussent osé l'espérer. Ils étoient cependant pressés par la faim qui, après un si long jeûne, l'emporta sur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangeroit le vautour; il fut plumé; & comme on jugea qu'il seroit plus aisé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit six portions, que chacun accomoda à sa fantaisie. Après ce repas, qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils se préparèrent à partir; mais il étoit dix heures avant que la neige fût assez fondue pour laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage, beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne

1769.

pouvoient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avoient fait en partant du navire, ils s'apperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les auroit fait pénétrer dans le pays, ils avoient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils se féliciterent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, & dont je pris bien aussi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avois senties en ne les voyant pas revivre le même jour.



## C H A P I T R E V.

*Passage du détroit de le Maire. Description ultérieure des habitans, & des productions de la terre de Feu.*

**L**E 18 & le 19 la grosse mer nous empêcha de transporter à bord du bois & de l'eau ; mais le 20, le vent étant moins fort, nous envoyâmes la chaloupe au rivage, & MM. Banks & Solander y allèrent aussi. Ils débarquerent au fond de la baie, & tandis que mes gens étoient occupés à couper des broussailles, ils poursuivirent leur grand objet, l'étude de la nature, & recueillirent beaucoup de



plantes & de coquilles entièrement inconnues jusqu'à eux. Ils vinrent dîner à bord , & retournerent ensuite dans le dessein de voir un village américain qu'on avoit dit être situé à environ deux milles dans le pays. Ils trouverent qu'on ne les avoit pas trompés sur la distance ; ils s'en approcherent par un chemin qui leur parut être fréquenté. Cependant ils mirent plus d'une heure à y arriver , parce qu'ils enfonçoient souvent dans la boue jusqu'aux genoux. Lorsqu'ils furent à une petite distance de l'endroit , deux Américains vinrent à leur rencontre avec un air de cérémonie. Lorsqu'ils les eurent joints , ils se mirent à crier comme ils avoient fait dans le vaisseau , sans s'adresser ni aux Anglois ni à leurs compagnons ; & ayant continué ces étranges cris pendant quelque tems , ils conduisirent nos gens au village , qui étoit situé sur une colline aride & couverte d'arbres auxquels la main de l'homme ne paroît pas avoir jamais touché. Il consiste en une douzaine de huttes de la structure la plus grossiere qu'on puisse imaginer. Ces cabanes ne sont autre chose que quelques pieux plantés en terre , inclinés les uns sur les autres par leurs sommets , & formant une espece de cône semblable à nos ruches. Elles étoient couvertes du côté du vent par quelques branches & par une espece de foin. Du côté sous le vent , il y avoit une ouverture d'en-

1769

1769.

viron la huitieme partie du cercle , & qui servoit de porte & de cheminée. Ces hutes étoient construites comme celles que nous avions vues dans la baie de Saint-Vincent , & dans l'une desquelles nous avons trouvé encore des restes de feu. Il n'y avoit aucun meuble dans la cabane. Un peu de foin répandu à terre , servoit à la fois de sieges & de lits. De tous les ustensiles que l'adresse & le besoin ont introduits parmi les autres nations sauvages , ceux-ci n'avoient qu'un panier à porter à la main , un sac pendant sur leur dos , & la vessie de quelque animal pour contenir de l'eau.

Les habitans de ce village formoient une petite tribu d'environ cinquante personnes des deux sexes & de tout âge. Ils sont d'une couleur approchante de la rouille de fer mêlée avec de l'huile ; ils ont de longs cheveux noirs : les hommes sont gros & mal faits ; leur stature est de cinq pieds huit à dix pouces. Les femmes sont plus petites & ne passent guere cinq pieds. Toute leur parure consiste dans une peau de guanaque ou de veau marin , jetée sur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal ; un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds & qui se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville , & un petit tablier qui tient lieu aux femmes de la feuille de figuier. Les hommes portent leur mau-

teau ouvert ; les femmes le lient autour de ~~la~~ la ceinture avec une courroie ; mais quoi- 1769.  
 qu'elles soient à-peu-près nues , elles ont un grand desir de paroître belles. Elles peignent leurs visages , les parties voisines des yeux communément en blanc , & le reste en lignes horizontales rouges & noires ; mais tous les visages sont peints différemment. Il paroît d'ailleurs que cette toilette se fait avec plus de recherche & de soin dans certaines occasions. Les deux Américains , qui faisoient à MM. Banks & Solander les honneurs du village , avoient le corps presque entièrement couvert de lignes noires dans tous les sens , ce qui faisoit un coup-d'œil fort extraordinaire. Les hommes & les femmes portent des bracelets de grains , tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles & des os. Les femmes en ont au poignet & au bas de la jambe , les hommes au poignet seulement ; mais en revanche , ils portent autour de la tête une espèce de rézeau composé de fil brun. Ils paroissoient attacher une valeur très-grande à tout ce qui est rouge , & préféroient un de nos grains de verroterie ; même à un couteau ou à une hache. Leur langage est en grande partie guttural , & ils prononcent quelques-uns de leurs mots par des sons exactement semblables aux efforts que fait un homme qui a dans la gorge quelque chose dont il veut se débarrasser. Ils ont cepen-

**1769.** dant des mots qui seroient regardés comme doux dans les langues les plus perfectionnées de l'Europe. M. Banks apprit à prononcer les termes dont ils se servent pour désigner les grains de bracelets & l'eau. Quand ils vouloient avoir de ces grains au lieu de rubans & d'autres bagatelles, ils prononçoient le mot *hallega*; & quand ils vinrent à bord du vaisseau & qu'ils nous demandoient par signes où étoit l'eau, ils faisoient le geste de boire, & montrant ou les tonneaux ou leur place, ils crioient *oodâ*.

Il ne nous parut pas que ce peuple eût d'autre nourriture que les coquillages; car quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun instrument pour les prendre. Les coquillages sont ramassés par les femmes, dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend, avec un panier dans une main, un bâton pointu & barbelé dans l'autre, & un sac sur leur dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, & les mettent dans le panier, qu'elles vident ensuite dans le sac.

Leurs armes, qui consistent en un arc & des fleches, sont la seule chose que nous ayons trouvée chez ces sauvages, qui présente quelque apparence d'industrie. L'arc étoit assez bien fait, & les fleches étoient les plus jolies que nous eussions jamais vues. Elles sont de bois très-bien poli, & la pointe étoit

de verre ou de *flex*, harbelée, taillée & ajustée avec une grande adresse. Nous vîmes aussi chez eux plusieurs morceaux de verre & de cailloux non travaillés, & quelques marchandises d'Europe, comme des anneaux, des boutons, des draps & des toiles. Nous pouvons en conclure que ces peuples voyagent du côté du nord, puisqu'il y a plusieurs années qu'aucun vaisseau n'est allé au sud, jusqu'à cette partie de la terre de Feu. Nous observâmes aussi qu'ils ne montroient aucune surprise lorsque nous nous servions de nos armes à feu, dont ils paroissoient connoître fort bien l'usage; car un jour quelques-uns d'entr'eux retournant du vaisseau à terre, dans la chaloupe, firent signe à M. Banks, de tuer un veau marin, qui les suivoit.

M. de Bougainville qui, au mois de janvier 1768, précisément une année avant notre arrivée, avoit débarqué sur cette côte au  $53^{\circ} 40' 41''$  de latitude, avoit donné à ce peuple, entr'autres choses, des morceaux de verre; il raconte qu'un enfant d'environ douze ans s'avisa d'en avaler un morceau, & qu'il mourut dans de grandes douleurs. Tous les soins que prit le chirurgien ne purent le sauver. L'aumônier françois fut plus heureux dans l'exercice de ses fonctions, car il trouva le moyen de lui administrer le baptême à la dérobée, & si subtilement que les parens de l'enfant ne s'en apperçurent pas. Le verre que

1769.

**1769.** nous vîmes parmi eux, pouvoit être celui que M. de Bougainville leur avoit laissé, soit à eux-mêmes, soit à d'autres habitans du même pays, de qui ceux-ci le tenoient : car ils paroïssent plutôt une horde errante qu'un peuple à demeure fixe. Leurs maisons sont construites de manière à ne pouvoir durer que peu de tems ; ils n'ont d'autres ustensiles , ni d'autres meubles que le panier & le sac dont nous avons parlé plus haut, & qui paroissent faits de manière à pouvoir être transportés facilement à la main & sur le dos. L'unique habillement que nous leur ayons vu , est à peine suffisant pour les défendre du froid dans l'été de ce pays , & beaucoup moins dans l'hiver qui doit y être très - rude. Les coquillages dont ils font leur unique nourriture , doivent s'épuiser lorsqu'ils ont demeuré quelque tems sur la même partie de la côte ; enfin les maisons abandonnées que nous avons trouvées dans la baie de Saint-Vincent , confirment encore cette conjecture.

Une autre raison de croire que ce peuple est errant , c'est que nous ne leur avons vu aucun bateau , ni canot , ni rien de semblable ; il est pourtant difficile de croire qu'ils en soient absolument dépourvus ; d'autant plus qu'ils n'éprouvoient point le mal de mer, soit dans la chaloupe , soit à bord du vaisseau. Nous crûmes qu'il y avoit un détroit ou canal venant du détroit de Magellan , & péné-

trant

trant dans l'intérieur de cette île par où ces ~~gens~~ pouvoient être venus, en laissant leurs ~~canot~~ 1769.  
canot à l'extrémité de ce canal.

Ils ne paroissent soumis à aucune forme de gouvernement, ni à aucune subordination ; personne n'est plus respecté qu'un autre ; cependant ils vivent ensemble dans la plus parfaite intelligence. Nous n'avons découvert parmi eux aucune apparence de religion, excepté les cris dont nous avons parlé, & que nous supposons être une cérémonie superstitieuse, par l'unique raison que nous ne pouvons lui donner un autre objet. Les deux guides qui conduisirent MM. Banks & Solander au village, & un des Américains qui vint à bord du vaisseau, étant les seuls à qui nous avons entendu pousser ces cris, nous conjecturâmes que c'étoient des prêtres. Du reste, ces hommes, les plus misérables & les plus stupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour consumer leur vie à errer dans ces déserts affreux où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, sans autre habitation qu'une malheureuse hute formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes sèches, où le vent, la neige & la pluie pénètrent de toutes parts, presque nus, dépourvus même des commodités que peut fournir l'art le plus grossier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture : ces hommes, dis-je, étoient contents ; ils sembloient ne

1769. desirer rien au-delà de ce qu'ils possèdent. Rien de ce que nous leur offrons ne leur paroissoit agréable , à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens superflus. Nous n'avons pas pu savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hiver ; mais il est certain qu'ils ne sont affectés douloureusement de la privation d'aucune des commodités sans nombre que nous mettons au rang des choses de première nécessité. Comme ils ont peu de desirs , il est probable qu'ils les satisfont tous. Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude & des soins que nous coûtent nos efforts continuels pour satisfaire cette multitude infinie de desirs divers , que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs ; mais peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation & tient égale entr'eux & nous la balance du bien & du mal , qui sont l'un & l'autre le partage de l'humanité.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupède , excepté des veaux marins , des lions marins & des chiens. C'est une chose digne de remarque que leurs chiens aboient , ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique : nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays ; car M. Banks étant



au sommet de la plus haute des montagnes ~~qu'il~~ qu'il parcourut dans son expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface d'un terrain marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espèce il étoit. 1769.

On n'y trouve que fort peu d'oiseaux de terre, M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles; mais les oiseaux d'eau y sont en grande abondance, particulièrement les canards. Nous n'y avons presque point apperçu de poissons; & aucun de ceux que nous avons pris à l'hameçon, ne s'est trouvé bon à manger; mais les coquillages, les lépas & les moules y sont en grande abondance.

Parmi les insectes, qui n'y sont pas nombreux, il n'y a ni cousins, ni moustiques, ni aucune espèce nuisible ou incommode, ce qu'on ne peut dire peut-être d'aucun autre pays inculte. Durant les bouffées de neige que nous avions tous les jours, ils se cachoient; & dès que le tems s'éclaircissoit, ils reparoissoient avec toute la vigueur & l'agilité que le climat le plus chaud auroit pu leur donner.

MM. Banks & Solander ont trouvé une grande variété de plantes, dont la plus grande partie sont totalement différentes de toutes celles qui ont été décrites jusqu'ici; outre le bouleau & l'arbre qui porte la cannelle de winter, dont nous avons fait mention ci-dessus,

X ij

**1769.** il y a le hêtre, *fagus antarcticus*, qui, aussi bien que le bouleau, peut être employé pour la charpente. Nous ne pouvons pas faire ici l'énumération de toutes les plantes qu'on y trouve; mais comme l'espece de creffon appelée *cardamine antiscorbutica*, & le céleri sauvage, *apium antarcticum*, paroissent anti-scorbutiques, & peuvent être par-là d'une grande utilité aux équipages des vaisseaux qui dans la suite relâcheront ici, nous donnerons la description de ces plantes.

On trouve ce creffon en abondance dans les endroits humides, près des sources, & généralement parlant, dans les environs du rivage, particulièrement au lieu de l'aiguade, dans la baie de Bon-Succès. Quand il est jeune, c'est alors qu'il est plus salutaire; il rampe sur la terre; ses feuilles sont d'un verd clair; elles sont disposées deux à deux, & opposées l'une à l'autre avec une seule à l'extrémité, qui communément est la cinquième sur chaque tige. La plante sortant de cet état, pousse des jets qui ont quelquefois deux piéds de haut, & qui portent à leur extrémité de petites fleurs blanches, lesquelles sont suivies de longues siliques; toute la plante ressemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre fleur de coucou.

Le céleri sauvage est semblable à celui de nos jardins; ses fleurs sont blanches & placées de la même manière en petites touffes à l'ex-

trémité des branches, mais les feuilles sont d'un verd plus foncé : il croit près de la greve, communément sur le sol le plus voisin de celui qui est couvert par la haute marée. On peut le distinguer aisément par le goût qui tient de celui du persil ; nous en avons beaucoup mangé, sur-tout dans la soupe, qui, assaisonnée ainsi, produisoit les mêmes effets salutaires que les marins éprouvent de la nourriture végétale, après avoir été long-tems réduits aux alimens salés.

Le 22 janvier, vers les deux heures du matin, ayant achevé de mettre à bord l'eau & le bois, nous sortîmes de la baie pour continuer notre route dans le détroit.



## CHAPITRE VI.

*Description générale de la partie du sud-est de la terre de Feu, & du détroit de le Maire, avec quelques remarques sur ce qu'en dit l'amiral Anson. Instructions sur le passage à l'ouest dans les mers du Sud, en tournant cette partie de l'Amérique.*

**P**RESQUE tous les écrivains qui ont parlé de la terre de Feu, la décrivent comme étant entièrement dépourvue de bois & couverte de

~~2769.~~ 2769. neige. Peut-être en effet est-elle couverte de neige en hiver ; & ceux qui l'ont vue dans cette saison , peuvent avoir été conduits , par l'aspect qu'elle présente alors , à croire qu'elle manque de bois. Le lord Anson y aborda au commencement de mars , qui répond à notre mois de septembre , & nous y étions au commencement de janvier , qui répond à notre mois de juillet. Cette circonstance peut expliquer la différence de son récit d'avec le nôtre. Nous eûmes la vue de cette terre à environ 21 lieues à l'ouest du détroit de le Maire , & dès ce moment nous pouvions distinguer clairement les arbres avec nos lunettes. Quand nous en fûmes plus près , quoique nous vissions çà & là des espaces couverts de neige , les pentes des collines & les côtes voisines de la mer nous montroient la plus agréable verdure ; les hauteurs sont assez élevées , mais ne peuvent pas être appelées des montagnes , quoique leurs sommets soient entièrement nuds. Le sol des vallées est riche & d'une grande profondeur ; au pied de presque toutes ces collines on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre , comme celle qui coule au travers de nos tourbieres d'Angleterre ; mais elle n'a aucun mauvais goût , & en tout nous avons éprouvé que c'étoit la meilleure que nous eussions trouvée dans notre voyage. En rangeant la côte jusqu'au détroit , la sonde nous a donné par-tout de 40 à 50 brasses , fond de

table & de gravier. Les terres les plus remarquables de la terre de Feu, sont une montagne en forme de pain de sucre, sur le côté ouest non loin de la mer, & les trois hauteurs appelées les Trois-Freres, à environ neuf milles à l'ouest du cap Saint-Diego, pointe basse qui forme l'entrée septentrionale du détroit de le Maire. 1769.

On dit dans le voyage de l'amiral Anson, qu'il est difficile de déterminer exactement en mer le gisement du détroit sur la seule vue de la terre de Feu, quelque bien connue qu'elle soit, sans avoir aussi la vue de la terre des Etats; que quelques navigateurs ont été trompés par l'aspect de trois montagnes de la terre des Etats, qu'ils ont prises pour les Trois-Freres de la terre de Feu: erreur qui leur a fait dépasser le détroit; mais tout vaisseau qui côtoie la terre de Feu sans la perdre de vue, ne peut manquer l'entrée du détroit, qui est par elle-même très-aisée à reconnoître. Quant à la terre des Etats, qui forme le côté oriental, on peut la distinguer encore plus facilement; car il n'y a point de côte sur la terre de Feu, qui ressemble à celle-là. On ne peut manquer le détroit de le Maire, qu'en portant trop loin à l'est, & en perdant de vue la terre de Feu; mais si ce malheur arrive, on peut en effet dépasser le détroit, quelque distinctement qu'on ait vu la terre des Etats. Il ne faut tenter l'entrée du détroit qu'avec un bon vent & un tems

**1769.** modéré , & à l'instant même où la marée y porte : ce qui arrive dans les pleines & nouvelles lunes, vers une ou deux heures; le mieux sera aussi de ranger la côte de la terre de Feu d'autsi près que le vent le permettra. Avec ces précautions un vaisseau peut pénétrer dans le détroit en une marée , ou aller au moins jusqu'au sud de la baie de Bon-Succès , dans laquelle il sera plus prudent d'entrer si le vent vient du sud , que de tenter de doubler la terre des Etats avec un vent & un courant qui peuvent jeter le vaisseau sur cette île.

Le détroit qui est borné à l'ouest par la terre de Feu , & à l'est par l'extrémité ouest de la terre des Etats , a environ cinq lieues de long & autant de large. La baie de Bon-Succès est à-peu-près vers le milieu du détroit , sur la terre de Feu ; on la découvre tout de suite en entrant dans le détroit par le nord ; elle a une pointe au sud , qui peut être reconnue par une trace sur la terre, qui se montre comme une grande rade , conduisant de la mer dans l'intérieur du pays. L'entrée de la baie a une demi-lieue de large , & s'étend de l'est à l'ouest , environ deux milles & demi ; l'ancrage est sûr par-tout, de dix à sept brasses d'eau , bon fond. On y trouve en abondance de très-bon bois & de l'eau ; la marée monte dans la baie, aux pleines & nouvelles lunes , vers les quatre ou cinq heures , & s'élève de cinq ou six pieds ; mais le flot dure deux ou trois heures plus long-

tous dans le détroit que dans la baie ; & le jusant ou le courant qui porte au nord , descend avec une force presque double de la marée montante. 1769.

L'aspect de la terre des Etats ne nous a point présenté l'horreur & l'air sauvage qu'on lui donne dans la relation du voyage de l'amiral Anson. La côte du nord paroît avoir des baies & des havres ; & la terre , quand nous l'avons vue , n'étoit ni déstituée de bois & de verdure , ni couverte de neige : l'isle semble avoir environ douze lieues de long & cinq de large.

Sur la côte ouest du cap de Bon-Succès , qui forme l'entrée S. O. du détroit , gît la baie de Valentin , dont nous n'avons vu que l'entrée ; de cette baie la terre s'étend à l'O. S. O. , à vingt ou trente lieues ; elle paroît haute & montueuse , & forme différentes baies & anses.

A quatorze lieues au S. O.  $\frac{1}{2}$  O. de la baie de Bon-Succès , & à deux ou trois lieues de la côte , on trouve New-Island ou l'Isle-nouvelle. Sa longueur du N. E. au S. O. est d'environ deux lieues , elle est terminée au N. E. par un mondrain remarquable. L'isle Evouts est située à sept lieues au S. O. de New-Island. Un peu à l'O. du S. de cette isle , on rencontre les deux petites isles de Barnevelt , qui sont plates & très-près l'une de l'autre. Elles sont environnées en partie de rochers qui s'élèvent à différentes hauteurs au-dessus de la surface de la mer , & dont le gisement est à

**1769.** vingt-quatre lieues du détroit de le Maire. La pointe S. O. des isles de l'Hermite est à trois lieues S. O.  $\frac{1}{4}$  S. des isles de Barnevelt. Ces isles de l'Hermite, qui sont assez hautes, gisent au S. E. & N. O. En les contemplant de plusieurs points de vue, on les prend pour une seule isle, ou pour une partie du continent.

Pour aller de la pointe S. E. des isles de l'Hermite au cap de Horn, il faut tourner au S. O.  $\frac{1}{4}$  S. dans un espace de trois lieues.

La vue de ce cap & des isles de l'Hermite, depuis l'endroit où nous débarquâmes jusqu'au cap, est représentée dans la carte que j'ai donnée de cette côte; elle comprend aussi le détroit de le Maire & une partie de la terre des Etats.

J'ai vu moi-même toutes les terres & les côtes que j'ai tracées dans cette carte : on n'y a point marqué les baies & les passages, dont nous n'avons découvert que les entrées. Il paroît sûr qu'on trouve dans la plupart de ces baies & passages, & peut-être dans tous, un bon mouillage, de l'eau & du bois. L'escadre Hollandoise commandée par l'Hermite, en 1624, ne manqua pas d'entrer dans quelques-uns; ce fit Chapenhan, vice-amiral de cette escadre, qui découvrit le premier que la terre du cap Horn étoit composée de plusieurs isles. Les instructions que nous ont données sur ces parages les navigateurs de la flotte de l'Hermite, sont très-défectueuses; celles de Schouten & de le Maire sont encore plus mauvaises. Il ne



faut donc pas s'étonner que les cartes qu'on a publiées jusqu'ici , contiennent des erreurs , non-seulement dans le gisement des terres , mais encore dans la latitude & la longitude des lieux qui y sont indiqués. J'assurerais pourtant qu'il y a peu de parties du monde dont la longitude soit déterminée avec plus d'exactitude que l'est celle du détroit de le Maire & du cap Horn dans la carte que nous avons publiée , puisqu'elle est le résultat de plusieurs observations du soleil & de la lune , que nous avons faites M. Green & moi.

1769.

La variation de l'aiguille aimantée sur cette côte est de 23 à 25° E. , excepté près des isles de Barneyelt & du cap Horn où nous trouvâmes que la déclinaison étoit un peu moindre , & ne suivoit pas de règles fixes. C'est probablement le voisinage de la terre qui produit ce dérangement ; l'escadre de l'Hermite s'aperçut que toutes les boussoles différoient l'une de l'autre ; la déclinaison de l'aiguille d'inclinaison qui fut portée à terre dans la baie de Bon-Succès , étoit de 68° 15' au-dessous de l'horizon.

Entre le détroit de le Maire & le cap Horn , quand nous étions près de la côte , nous eûmes un courant très-fort , qui avoit sa direction au N. E. ; nous le perdîmes lorsque nous fûmes à une distance de quinze ou vingt lieues.

Le 26 , nous partîmes du cap Horn , qui est situé au 55° 53' de latitude S. & au 68° 13' de longitude O. Nous ne sommes allés que jus-

**1769.** qu'au  $60^{\circ} 10'$  de latitude sud ; notre longitude étoit alors de  $74^{\circ} 30'$  O. Nous reconnûmes par dix-huit azimuths que la variation de l'aiguille étoit de  $27^{\circ} 9'$  E. Comme le tems étoit souvent calme, M. Banks alloit dans un petit bateau pour tirer des oiseaux, & il rapporta quelques albâtrofs & des coupeurs d'eau. Nous observâmes que les albâtrofs étoient plus gros que ceux que nous avions pris au nord du détroit. L'un d'eux que nous mesurâmes, avoit dix pieds deux pouces d'envergure. Les coupeurs d'eau au contraire y sont plus petits, & ont une couleur plus foncée sur le dos. Nous écorchâmes les albâtrofs, & après les avoir laissé tremper dans de l'eau salée jusqu'au lendemain matin, nous les fîmes parbouillir : on les mit ensuite cuire dans un peu d'eau douce jusqu'à ce qu'ils fussent tendres, & l'on y fit une sauce piquante. Chacun trouva très-bon ce mets ainsi apprêté, & nous en mangions volontiers, lors même qu'il y avoit du porc frais sur la table.

Il est extrêmement probable, d'après plusieurs observations faites avec beaucoup de soin, que depuis notre départ de terre, jusqu'au 13 février, tems où nous nous trouvâmes au  $49^{\circ} 32'$  de latitude, & au  $90^{\circ} 37'$  de longitude, nous n'eûmes point de courant à l'ouest.

Nous étions avancés alors à environ  $12^{\circ}$  à l'ouest, &  $3 \frac{1}{2}$  au nord du détroit de Magel-

lan, après avoir mis trente jours pour faire le tour de la terre de Feu & du cap Horn, depuis l'entrée orientale du détroit jusqu'à ce lieu. On craint tant de doubler le cap Horn, que, suivant l'opinion générale, il vaut mieux passer le détroit de Magellan : cependant, après avoir quitté le détroit de le Maire, nous ne fûmes pas obligés une seule fois de riser entièrement nos huniers. Le Dauphin, dans son dernier voyage qu'il fit à la même saison de l'année que nous, fut trois mois à passer le détroit de Magellan, sans y comprendre le tems qu'il resta au port Famine. D'après les vents que nous eûmes, je suis persuadé que si nous avions pris notre route à travers ce passage, un séjour si long au milieu de ces mers auroit fatigué l'équipage, & fort endommagé nos ancres, nos cables, nos voiles & nos agrès : inconvéniens que nous n'eûmes pas à souffrir. Mais en supposant qu'il vaille mieux doubler le cap que de passer le détroit de Magellan, on pourra toujours demander s'il est plus à propos de faire route par le détroit de le Maire, ou de tirer à l'est, & de tourner la terre des Etats. Le lord Anson, dans son voyage, avertit que " tous les bâ-  
 „ timens qui font voile dans la mer du Sud, au  
 „ lieu de traverser le détroit de le Maire, de-  
 „ vroient toujours gagner à l'est de la terre  
 „ des Etats, & courir continuellement au sud,  
 „ jusqu'au 61 ou 62' de latitude, avant de

1769. „ mettre le cap à l'ouest „. Mais , suivant moi ; la traversée du détroit peut être préférable dans quelques circonstances , tandis que dans d'autres il vaudra mieux se tenir à l'est de la terre des Etats. Si on rencontre la terre à l'O. du détroit , & que le vent soit favorable pour le traverser , je crois qu'il ne seroit pas raisonnable de perdre son tems à tourner la terre des Etats. Je suis convaincu d'ailleurs , qu'en se conformant aux avis que j'ai donnés , on peut passer le détroit sans danger. Si on rencontre la terre à l'est du détroit , & que le vent soit orageux ou contraire , je crois qu'il seroit plus à propos de faire le tour de la terre des Etats. Cependant je ne puis dans aucun cas , comme le lord Anson , recommander de gagner jusqu'au 61 ou 62' de latitude , avant de mettre le cap à l'ouest. Nous n'avons point trouvé le courant & les tempêtes qu'on suppose qu'il est nécessaire d'éviter en allant si loin vers le sud ; & en effet , comme les vents soufflent presque continuellement de ce rûmb , il n'est guere possible de suivre cet avis. Le navigateur n'a de parti à prendre qu'à porter au sud en serrant le vent : en courant sur ce bord , il voguera non-seulement au sud , mais à l'ouest. Si le vent change vers le nord de l'ouest , sa route à l'ouest sera considérable. Il fera très-à-propos de s'avancer suffisamment à l'ouest pour doubler toutes les terres , avant que d'entreprendre de porter au nord ; la pru-

dence des marins leur suggérera nécessairement cette précaution. 1769.

Nous commençâmes à avoir des vents forts & une mer grosse , avec des intervalles irréguliers de calme & de beau tems.



## CHAPITRE VII.

*Suite du passage du cap Horn aux nouvelles isles découvertes dans la mer du Sud. Description du gisement , & de la forme de ces isles. Détails sur les habitans , & sur plusieurs incidens qui nous survinrent pendant la route , & lors de l'arrivée du vaisseau.*

Nous reconnûmes , par l'observation & par le lock , que le premier de mars , nous étions au  $38^{\circ} 44'$  de latitude S. , & au  $110^{\circ} 33'$  de longitude O. Un tel accord dans ces deux mesures différentes après une route de 660 lieues , fut regardé comme très-extraordinaire ; il est démontré par-là que , depuis que nous eûmes quitté la terre du cap Horn , nous ne trouvâmes point de courant qui affectât la direction du vaisseau : il en résulte encore que nous n'avions approché d'aucune terre qui fût d'une étendue considérable : car on trouve toujours

**1769.** des courans lorsque la terre n'est pas éloignée, & quelquefois lors même qu'on en est à une distance de cent lieues : ce qui arrive particulièrement sur la côte orientale du continent dans la mer du Nord.

Un grand nombre d'oiseaux voloit continuellement autour du vaisseau, comme cela est ordinaire; M. Banks en tua jusqu'à soixante-deux dans un jour : ce qui est plus remarquable, il attrapa deux mouches de bois, toutes deux de la même espèce, & qui sont différentes de celles qu'on a décrites jusqu'à présent : elles s'étoient probablement attachées aux oiseaux, & venoient avec eux de la terre, que nous jugeâmes être fort éloignée. M. Banks trouva aussi une grande seche, qui venoit d'être tuée par les oiseaux ; son corps mutilé flottoit sur l'eau ; elle étoit très-différente des seches qu'on trouve dans les mers d'Europe : car elle avoit, au lieu de sucoirs, des bras qui étoient armés d'une double rangée de griffes aiguës, ressemblantes à celles du chat, & qui se retiroient comme celles-ci dans un fourreau. Nous fîmes avec cette seche une des meilleures soupes que nous eussions jamais mangée.

Les albâtrofs commencerent à nous quitter, & depuis le 8 nous n'en vîmes plus. Nous continuâmes notre route, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable jusqu'au 24. Ce jour-là, quelques-uns des hommes qui faisoient la garde pendant la nuit, nous rapportèrent qu'ils

qu'ils avoient vu passer un morceau de bois près du vaisseau, & que la mer qui étoit agitée, se calma tout-à-coup, & devint unie comme l'étang d'un moulin. Nous pensâmes tous qu'il y avoit une terre au-dessus du vent ; mais je ne crus pas devoir faire des recherches sur ce que je n'étois pas sûr de rencontrer ; je jugeai pourtant que nous n'étions pas éloignés des isles qui furent découvertes par Quiros en 1606. Notre latitude étoit de  $22^{\circ} 11' S.$ , & la longitude de  $127^{\circ} 55' O.$

Le 25, sur le midi, un des soldats de marine, jeune homme d'environ vingt ans, fut mis en sentinelle à la porte de ma chambre. Pendant qu'il étoit de garde, un de mes domestiques faisoit dans le même endroit des bourses de tabac avec une peau de veau marin ; il en avoit promis une à quelques-uns de ses camarades, en refusant la même grace au jeune homme qui la lui avoit demandée plusieurs fois : celui-ci le menaça en riant de lui en dérober s'il le pouvoit. Il arriva que mon domestique, appelé précipitamment quelque part, chargea la sentinelle de veiller sur sa peau, sans faire attention à ce qui venoit de se passer entr'eux. Le jeune soldat en prit une piece : l'autre qui s'en aperçut à son retour, se mit en colere. Après quelque altercation, il se contenta de la reprendre, & déclara que, pour une affaire si minutieuse, il ne porteroit pas ses plaintes aux officiers. Un des soldats en-

1769. tendit la dispute , en apprit le sujet , & le dit aux autres ; s'imaginant que l'honneur de leur corps y étoit intéressé , ils firent au coupable des reproches amers , & lui dirent des injures & des paroles très-outrageantes ; ils exagérèrent sa faute & la peignirent comme un grand crime. Ils l'accusoient d'avoir volé , pendant qu'il étoit de garde , une chose dont on lui avoit confié le dépôt ; ils ajoutèrent qu'ils se croiroient déshonorés , s'ils avoient désormais aucune communication avec lui. Le sergent en particulier lui dit , que si l'homme qu'il avoit volé ne portoit ses plaintes , il les porteroit lui-même , & que sa probité souffriroit si le voleur n'étoit pas puni. Après tant de reproches & d'insultes de la part de ces gens d'honneur , le pauvre jeune homme se retira dans son hamac , accablé de désespoir & de honte. Le sergent bientôt après alla le trouver , & lui ordonna de le suivre sur le tillac : il obéit sans répliquer ; mais comme c'étoit sur la brune , il s'échappa du sergent , & s'en alla d'un autre côté. Il fut aperçu par quelques personnes qui crurent qu'il alloit sur l'avant du vaisseau : lorsqu'ensuite on fit des recherches après lui , on trouva qu'il s'étoit jeté dans la mer. On m'instruisit alors pour la première fois du vol & de ses suites.

Nous regrettâmes d'autant plus la perte de ce jeune homme , qu'il étoit très - paisible & très-industriel , & que le sujet en lui-même ,



pour lequel il avoit terminé sa vie , supposoit ~~une~~ une ame élevée. Le déshonneur n'est insupportable qu'aux caractères de la trempe du sien. 1769.

Le 4 , sur les dix heures du matin , Briscoë , domestique de M. Banks , découvrit à trois ou quatre lieues terre au sud ; j'y courus sur-le-champ , & je trouvai que c'étoit une isle de forme ovale , avec un lagon au milieu , qui en occupoit la plus grande partie. La terre qui environne le lagon est en plusieurs endroits très-basse & très-étroite , sur-tout du côté du sud , où elle consiste principalement en une bande de rochers ; on remarque la même chose à trois endroits sur la côte du nord : de sorte que la terre étant ainsi divisée , elle ressemble à plusieurs isles couvertes de bois. A l'extrémité occidentale de l'isle , il y a un grand arbre , ou un groupe d'arbres qu'on prendroit pour une tour. Vers le milieu de l'isle on trouve deux cocotiers qui s'élèvent par-dessus tout le reste , & qui en approchant de l'isle , nous parurent semblables à un pavillon. Nous nous approchâmes du côté du nord ; & quoique nous n'en fussions plus qu'à un mille , la sonde rapporta 130 brasses , sans trouver de fond. On n'ap-  
perçoit pas qu'il y ait aucun mouillage dans les environs. Toute l'isle est couverte d'arbres d'un verd différent : excepté le palmier & le cocotier , nous ne pûmes pas distinguer , même

1769. avec nos lunettes , de quelle espece étoient les autres. Nous vîmes plusieurs des naturels du pays sur la côte , & nous en comptâmes vingt-quatre ; ils nous parurent être grands , & avoir la tête extraordinairement grosse ; peut-être étoit-elle enveloppée avec une étoffe : ce que nous ne pûmes pas distinguer. Ces habitans sont de couleur de cuivre , & ont de grands cheveux noirs. Nous en vîmes onze se promener le long de là côte vis-à-vis du vaisseau : ils portoient dans leurs mains des bâtons ou piques qui avoient deux fois la hauteur de leur corps ; il nous sembla qu'ils étoient nuds , & ils se retirèrent bientôt après dès que le vaisseau eut passé l'isle. Ils se couvrirent alors de quelque chose qui les rendoit d'une couleur éclatante.

Leurs habitations étoient situées sous des groupes de palmiers , qui ressemblent de loin à des monticules : pour nous , qui excepté les montagnes affreuses de la terre de Feu, n'avions rien vu pendant long-tems que le ciel & la mer , ces petits bois nous parurent un paradis terrestre. Cette isle est située au  $18^{\circ} 47'$  de latitude S. , & au  $139^{\circ} 28'$  de longitude O. ; nous lui donnâmes le nom d'isle du Lagon. La déclinaison de l'aiguille étoit de  $22^{\circ} 54'$  E.

A une heure après-midi , nous fîmes voile à l'ouest , & sur les trois heures & demie nous découvrîmes terre une seconde fois vers

le N. O. Nous y arrivâmes au soleil couchant, & nous vîmes que c'étoit une petite isle basse, couverte de bois, de forme ronde, & dont la circonférence n'avoit pas plus d'un mille d'étendue. Nous n'aperçûmes point d'habitans ; nous ne pûmes pas non plus distinguer aucun cocotier, quoique nous ne fussions qu'à un demi-mille de la côte. La terre cependant étoit couverte de différente verdure : cette isle est par le  $18^{\circ} 35'$  de latitude S., & au  $139^{\circ} 48'$  de longitude O., éloignée de l'isle du Lagon d'environ sept lieues, dans la direction de N. 62 O. Nous lui donnâmes le nom de cap Thrumb. Je découvris, à l'inspection de la côte, que la marée étoit basse dans l'endroit où nous étions ; j'avois observé à l'isle du Lagon, que la marée étoit haute, ou que la mer n'avoit alors ni flux ni reflux ; d'où je conclus que la lune, étant au S.  $\frac{1}{4}$  S. E. ou au sud, produit la haute marée.

Nous continuâmes notre route par un bon vent alisé, & un tems agréable. Le 5 sur les trois heures après-midi, nous découvrîmes terre à l'ouest ; c'étoit une isle basse, beaucoup plus étendue qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant ; elle a dix ou douze lieues de circonférence. Plusieurs de nous passerent toute la soirée sur la grande lune à admirer sa figure extraordinaire : elle ressembloit exactement à un arc ; le contour

**1769.** de l'arc & la corde étoient formés par la terre , & l'eau remplissoit l'espace compris entre les deux ; la corde étoit une greve plate , où nous ne reconnûmes aucun signe de végétation. Nous n'y vîmes rien que des tas de plantes marines , déposées en différentes couches , suivant que les marées , plus ou moins hautes , les y avoient placées. L'isle nous parut avoir trois ou quatre lieues de long & 200 verges au plus de largeur ; mais elle étoit sûrement beaucoup plus large , parce qu'une plaine horizontale se voit toujours en perspective , ce qui en raccourcit l'étendue. Deux grandes touffes de cocotiers composoient les pointes ou extrêmités de l'arc , & la plus grande partie de ce même arc étoit couverte d'arbres , de hauteur , de figure & de couleur différentes ; en d'autres endroits pourtant , il nous sembla que le terrain étoit dépouillé & aussi bas que la corde. Quelques personnes de l'équipage crurent avoir remarqué à travers cette corde , des ouvertures qui communiquoient avec l'étang ou lac que nous avons dit être au milieu ; nous ignorons si elles ne se sont point trompées. Nous fîmes voile jusqu'au soleil couchant , en face de la greve plate ou de la corde , n'étant pas à une lieue de terre ; nous jugeâmes alors que nous étions à-peu-près vis-à-vis le milieu des deux extrêmités de l'arc. Nous y fondâmes , & nous ne trouvâmes point de fond à

130 brasses. Dans cette latitude, il fait nuit obscure immédiatement après le coucher du soleil, & nous perdîmes tout-à-coup la terre de vue. Remettant à la voile, avant que la ligne de sonde fût entièrement retirée, nous gouvernâmes en observant le son des brisans que nous entendîmes distinctement, jusqu'à ce que nous fussions loin de la côte.

Par la fumée que nous vîmes en différens endroits, nous reconnûmes que l'isle étoit habitée; nous lui donnâmes le nom de Bow-Island, ou isle de l'Arc. Après que nous eûmes dépassé l'isle, M. Gore, mon second lieutenant, dit qu'il avoit aperçu de dessus le tillac plusieurs naturels du pays, qui étoient sous des arbres; qu'il avoit distingué leurs maisons & quelques pirogues qu'ils avoient retirées sur le rivage: mais il fut le seul de l'équipage qui eut ce bonheur. La pointe orientale de cette isle est située au  $18^{\circ} 23'$  de latitude S., & au  $141^{\circ} 12'$  de longitude ouest; la déclinaison de l'aiguille étoit de  $5^{\circ} 38'$  est.

Le lendemain 6, sur le midi, nous vîmes terre une seconde fois à l'ouest; nous en approchâmes vers les trois heures: il nous parut que c'étoit deux isles ou plutôt un groupe d'isles, qui s'étendoient du N. O.  $\frac{1}{4}$  N. au S. E.  $\frac{1}{4}$  S. dans un espace d'environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces isles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'environ

Y iv

**1769.** un demi-mille de large ; elles sont environnées par des isles plus petites , auxquelles elles s'unissent par des récifs cachés sous l'eau.

Ces isles , placées dans toute sorte de directions , forment des cordons de terre , longs & étroits ; quelques-unes ont dix milles de longueur & même davantage , & il n'y en a aucune qui ait plus d'un quart de mille de large ; nous vîmes sur toutes des arbres de différentes especes , & en particulier des cocotiers. La partie la plus S. E. de ces isles est située au 18° 12' de latitude S. , & au 142° 42' de longitude O. , à vingt-cinq lieues à l'O.  $\frac{1}{2}$  N. de l'extrémité occidentale de l'isle de l'Arc. Nous rangeâmes la côte S. O. de cette isle , & nous entrâmes dans une baie , dont le gisement est au N. O. de la pointe la plus méridionale du groupe : on y trouve une mer unie , & l'apparence d'un mouillage , sans beaucoup de houle sur la côte. A trois quarts de mille du rivage , la sonde ne nous rapporta point de fond par 100 brasses ; & je ne crus pas qu'il fût prudent d'avancer plus près.

Sur ces entrefaites , plusieurs des habitans s'assemblerent sur la côte ; quelques-uns vinrent dans des pirogues jusqu'aux récifs , mais ils ne voulurent pas les passer. Sur cela , nous voguâmes à petites voiles le long de la côte ; dès que nous fûmes vers l'extrémité de l'isle , six Indiens , qui s'étoient tenus pendant quel-

que tems vis-à-vis du vaisseau , lancerent sur-le-champ à la mer deux pirogues avec beaucoup de promptitude & de dextérité , & nous imaginâmes qu'ils avoient dessein de venir à bord. En conséquence , nous mîmes à la cape : mais ils s'arrêtèrent , comme leurs camarades , sur les récifs. Nous ne fîmes pas voile tout de suite , parce que nous appercûmes deux messagers que d'autres pirogues plus grandes leur avoient dépêchés : ces messagers alloient en grande hâte , tantôt marchant à guet , & tantôt nageant autour du récif ; enfin ils arrivèrent. Les Indiens qui étoient à bord des deux pirogues , ne faisant plus de dispositions pour s'avancer après avoir reçu le message , nous crûmes qu'ils avoient résolu de ne pas aller plus loin. Nous attendîmes quelque tems , & nous nous éloignâmes ; lorsqu' nous fûmes à deux ou trois milles de la côte , nous appercûmes quelques-uns des habitans qui nous suivoient dans une pirogue équipée d'une voile. Nous ne crûmes pas devoir les attendre ; & quoiqu'ils eussent passé les récifs , ils s'en retournerent bientôt après.

Suivant ce que nous avons pu connoître des naturels du pays , lorsque nous étions le plus près de la côte , ils sont à-peu-près de notre taille & bien faits. Il nous sembla qu'ils étoient nus & d'un teint brun ; leurs cheveux noirs étoient renfermés dans un rézeau autour de la tête , & formoient par-derrrière une espee de

1769.

touffe. La plupart portoient deux armes dans leurs mains , l'une un bâton mince de dix à quatorze pieds de long , au bout duquel étoit un petit nœud taillé à-peu-près commela pointe d'une lance ; l'autre avoit environ quatre pieds de long & la forme d'une pagaie ; ce pouvoit en être véritablement une , car quelques-unes de leurs pirogues étoient très-petites. Celles qu'ils mirent en mer sous nos yeux , ne pouvoient guere porter plus des trois hommes qui y entrèrent ; il est vrai que nous en vîmes d'autres qui avoient six ou sept hommes à bord , & que dans l'une on avoit hissé une voile qui ne s'élevoit pas à plus de six pieds au-dessus du plat bord , & dont ils formerent une espece de banne , lorsque la pluie vint à tomber. La pirogue qui nous suivoit en mer , portoit une voile peu différente d'un tréou anglois , & presqu'aussi élevée que celle dont on se serviroit dans un bateau anglois de la même grandeur.

Les hommes qui se tinrent sur la côte vis-à-vis de notre bâtiment , firent plusieurs signaux ; il n'est pas aisé de décider s'ils prétendoient par-là nous effrayer , ou nous inviter de descendre à terre. Nous leur répondîmes par des cris & en agitant nos chapeaux ; ils repliquèrent en faisant des acclamations à leur tour. Nous ne mîmes pas leurs dispositions à l'épreuve , en entreprenant de débarquer : l'isle étoit peu considérable ; & comme nous n'avions



besoin de rien de ce que nous pouvions y trouver, nous pensâmes que, pour satisfaire une simple curiosité, il auroit été imprudent & cruel de hasarder une querelle dans laquelle les naturels du pays auroient été la victime de notre supériorité. D'ailleurs nous espérions rencontrer bientôt l'isle où nous devions faire nos observations astronomiques. Nous étions persuadés que les habitans, en connoissant nos forces, nous admettroient sans opposition, & que, par leur entremise, les isles voisines nous feroient le même accueil, si nous desirions d'en profiter. 1769.

Nous avons donné à ces isles le nom de Groupes.

Le 7, à la pointe du jour & vers le six heures & demie du matin, nous découvrîmes au nord une autre isle, qui nous parut avoir quatre milles de circonférence. Le terrain en étoit très-bas, & il y avoit une piece d'eau au milieu. Nous crûmes appercevoir quelques bois; l'isle nous parut couverte de verdure & agréable. Nous n'y vîmes ni cocotiers ni habitans, mais une grande quantité d'oiseaux; c'est pour cela que nous l'appellâmes l'isle des Oiseaux ou Bird-Island.

Elle est située au  $17^{\circ} 48'$  de latitude S., & au  $143^{\circ} 35'$  de longitude O., à dix lieues O.  $\frac{1}{2}$  N. de l'extrémité occidentale des Groupes. La déclinaison de la boussole y est de  $6^{\circ} 32'$  E.

**1769.** Le 8, vers les deux heures après-midi, nous apperçûmes terre au nord; & au soleil couchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis, & à environ deux lieues de distance; elle ressembloit à une double rangée d'isles basses, couvertes de bois & jointes l'une à l'autre par des récifs, de manière qu'elle formoit une seule isle ovale ou en ellipse, avec un lac au milieu. Les petites isles & les récifs qui environnent le lac, ont la forme d'une chaîne, & nous lui donnâmes pour cela le nom de Chain-Island, isle de la Chaîne. Nous jugeâmes que sa longueur du N. O. au S. E. étoit d'environ cinq lieues, & qu'elle avoit à-peu près cinq milles de large. Les arbres que nous y vîmes parurent grands, & nous apperçûmes de la fumée entre ces arbres, preuve certaine que l'isle étoit habitée. Le milieu de l'isle est au  $16^{\circ} 23'$  de latitude S. & au  $145^{\circ} 54'$  de longitude O., à quarante-cinq lieues à l'O. N. de l'isle des Oiseaux. Nous trouvâmes, par différens azimuths, que la déclinaison de l'aiguille étoit de  $4^{\circ} 54'$  E.

Le 10, nous eûmes pendant la nuit un gros tems, avec de la pluie & des éclairs: la brume continua jusqu'à neuf heures du matin. L'air s'éclaircit alors, & nous vîmes, à environ cinq lieues au N. O.  $\frac{1}{4}$  O., l'isle que les naturels du pays appellent Maitca, & à laquelle le capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom d'isle d'Osnabruck. C'est une

isle élevée & ronde, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence ; elle est couverte d'arbres dans quelques endroits , & dans d'autres ce n'est qu'un rocher tout nud : en la regardant de ce point de vue où nous étions , elle ressemble à un chapeau dont la tête est très-haute ; mais quand on la voit restant au nord , le sommet a la forme du toit d'une maison. Nous estimâmes qu'elle étoit au  $17^{\circ} 48'$  de latitude S. , & au  $148^{\circ} 10'$  de longitude O. , à quarante-quatre lieues O.  $\frac{1}{4}$  S. O. de l'isle de la Chaîne.



## CHAPITRE VIII.

*Arrivée de l'Endeavour à Otahiti, appelé par le capitaine Wallis, isle du roi George III. Regles établies pour trafiquer avec les naturels du pays. Description de plusieurs incidens qui survinrent dans une visite que nous rendîmes aux deux chefs Tootabahi & Toubourai Tamardé.*

**L**E 10 avril , quelques-uns de nos gens qui cherchoient à découvrir l'isle pour laquelle nous étions destinés , nous rapportèrent qu'ils voyoient terre dans cette partie de l'horizon où nous comptions la trouver ; mais ce qu'on voyoit étoit si obscur , que nous disputâmes jusqu'au soleil couchant pour savoir si c'étoit

1769. terre. Cependant le lendemain , dès les six heures, nous nous aperçûmes que nos gens ne s'étoient pas trompés ; il nous parut que la terre étoit très-élevée & en forme de montagne, & qu'elle s'étendoit de l'O.  $\frac{1}{4}$  S. O.  $\frac{1}{2}$  S., à l'O.  $\frac{1}{4}$  N. O.  $\frac{1}{2}$  N. Nous reconnûmes que c'étoit l'isle que le capitaine Wallis avoit nommée l'isle de George III. Le calme & le défaut de vent différèrent notre approche ; de sorte que , le 12 au matin , nous n'en étions guere plus près que la nuit précédente. Sur les sept heures il s'éleva une brise , & avant qu'il fût onze heures, nous remarquâmes plusieurs pirogues qui faisoient voile vers notre vaisseau : il y en eut peu qui voulussent s'approcher, & nous ne pûmes pas persuader aux hommes qui montoient celles-ci, de venir à bord. Dans chacune des pirogues il y avoit de jeunes plantes & des branches d'un arbre que les Indiens appellent *emidbo* ; nous apprîmes dans la suite qu'ils les apportoit comme un témoignage de paix & d'amitié ; ils nous en tendirent quelques-unes le long des côtés du vaisseau, en nous faisant, avec beaucoup d'empressement, des signes que nous n'entendîmes pas d'abord. Enfin nous conjecturâmes qu'ils desiroient que ces symboles fussent placés dans quelque partie remarquable de notre bâtiment. Sur-le-champ nous les attachâmes parmi les agrès, sur quoi ils nous témoignèrent la plus grande satisfaction. Nous achetâmes

leur cargaison , qui consistoit en cocos & en divers autres fruits que nous trouvâmes très-bons après un si long voyage. 1769.

Nous naviguâmes à petites voiles , pendant toute la nuit , sur des fonds de 12 à 22 brasses , & vers les sept heures du matin nous mîmes à l'ancre par 13 brasses , dans la baie de Port-Royal , appelée par les naturels du pays *Mata-vai*. Nous fûmes bientôt environnés par les pirogues des habitans de l'isle , qui nous apportèrent des cocos , un fruit qui ressemble à la pomme , du fruit-à pain , & quelques petits poissons qu'ils donnerent en échange de nos verroteries. Ils avoient un cochon qu'ils ne vouloient nous céder que pour une hache ; nous refusâmes de l'acheter , parce que , si nous leur en avions donné ce prix , ils n'auroient jamais voulu le diminuer dans la suite , & nous n'aurions pas pu par cet échange nous procurer tous les cochons dont nous avions besoin. Le fruit-à-pain croît sur un arbre qui est à-peu-près de la grandeur d'un chêne moyen ; ses feuilles d'une figure ovale ont souvent un pied & demi de long ; elles ont des sinuosités profondes comme celles du figuier , auxquelles elles ressemblent par la consistance , la couleur , & le suc laiteux & blanchâtre qu'elles distillent lorsqu'on les rompt. Le fruit est à-peu-près de la grosseur & de la forme de la tête d'un enfant ; sa surface est composée de réseaux qui ne sont pas fort différens de ceux

**1769.** de la truffe ; il est couvert d'une peau légère, & a un trognon de la grosseur du manche d'un petit couteau. La chair qu'on mange se trouve entre la peau & le trognon ; elle est aussi blanche que la neige, & a un peu plus de consistance que le pain frais : on la partage en trois ou quatre parts, & on la grille avant que de la manger. Son goût, quoiqu'insipide, a une douceur assez approchante de celle de la mie de pain de froment, mêlée avec un artichaux de Jérusalem.

Parmi les Indiens d'Otahiti qui vinrent près du vaisseau, il y avoit un vieillard, nommé *Owhai*, qui fut reconnu par M. Gore & par plusieurs autres qui avoient suivi le capitaine Wallis dans cette isle. J'appris qu'il lui avoit été très-utile, & je le fis monter à bord du bâtiment avec quelques-uns de ses compagnons ; je tâchai de faire tout ce qui pouvoit lui être agréable, espérant en retirer les mêmes avantages.

Comme notre séjour dans l'isle ne devoit probablement pas être court, il falloit que les marchandises que nous avions apportées pour commercer avec les naturels du pays, ne diminuassent pas de valeur : ce qui seroit arrivé sûrement, si chacun avoit été le maître de donner ce qui lui plairoit, en échange de ce qu'il voudroit acheter : comme d'ailleurs, il se seroit élevé nécessairement de la confusion & des disputes, s'il n'y avoit pas eu des  
regles

regles dans les marchés, je rédigeai les suivantes, & j'ordonnai qu'on les observât ponctuellement. 1769.

*Regles à observer par toutes les personnes appartenantes à l'Endeavour, vaisseau de sa majesté, pour établir un commerce régulier & uniforme avec les habitants de l'isle George.*

“ 1°. On s'efforcera, par tous les moyens honnêtes, d'entretenir une bonne intelligence avec les naturels du pays, & on les traitera avec toute l'humanité imaginable.

“ 2°. Il y aura une ou plusieurs personnes nommées pour commercer avec les naturels du pays, des denrées, fruits & autres productions de la terre. Excepté ces préposés, aucun officier, matelot ou autre personne appartenante au vaisseau, ne pourra faire ou entreprendre aucune espece d'échange, sans en avoir obtenu la permission.

“ 3°. Quiconque sera employé à terre, pour quelque service que ce soit, se conformera strictement aux ordres qu'il aura reçus; si par négligence il perd quelques armes ou ustensiles, ou si on les lui dérobe, on lui en retiendra la valeur entiere sur sa paie, suivant la coutume de la marine en pareil cas, & il sera en outre puni suivant la nature du cas.

1769. „ 4°. La même peine sera imposée à quiconque fera convaincu d'avoir distrait, offert en échange, ou trafiqué quelques provisions du vaisseau, de quelque espèce qu'elles soient.

„ 5°. On ne pourra échanger aucune espèce de fer, ou d'instrumens faits de ce métal, ni aucune espèce d'étoffes, ou autres articles utiles ou nécessaires, à moins que ce ne soit contre des comestibles. „

Dès que le vaisseau fut assuré dans l'endroit où nous nous arrêta mes, j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, notre ami Owahaw & un détachement sur les armes. Plusieurs centaines d'habitans nous reçurent à la descente du bateau : ils annonçoient, au moins par leurs regards, que nous étions les bien-venus, quoiqu'ils fussent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous se prosterna si bas qu'il étoit presque rampant sur ses mains & sur ses genoux. C'est une chose remarquable que cet Indien, ainsi que ceux qui étoient venus dans les pirôgues, nous présentèrent le même symbole de paix, qu'on fait avoir été en usage parmi les anciennes & puissantes nations de l'hémisphère septentrional, la branche verte d'un arbre. Nous le reçûmes avec des regards & des gestes d'amitié & de contentement. Lorsque nous observâmes que chacun d'eux tenoit une branche à sa main, sur-le-champ nous en prîmes tous un rameau que



nous tirâmes dans les nôtres de la même manière.

1769.

Ils marcherent avec nous environ un demi-mille , vers l'endroit où le Dauphin conduit par Owhaw , avoit fait son eau ; quand nous y fûmes arrivés , ils s'arrêterent , & mirent à nud le terrain , en arrachant toutes les plantes : alors les principaux d'entr'eux y jeterent les branches vertes qu'ils tenoient , en nous invitant par signes à faire la même chose. Nous montrâmes à l'instant combien nous étions empressés à les satisfaire ; & afin de donner plus de pompe à la cérémonie , je fis ranger en bataille les soldats de marine , qui marcherent en ordre & placerent leurs rameaux sur ceux des Indiens , & nous suivîmes leur exemple. Nous continuâmes ensuite notre marche ; & lorsque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade , les Indiens nous firent entendre par signes , que nous pouvions occuper ce canton ; mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade dissipa la timidité des Indiens , que la supériorité de nos forces leur avoit inspirée d'abord , & ils prirent de la familiarité. Ils quitterent avec nous l'aiguade , & nous firent passer à travers les bois. Chemin faisant , nous distribuâmes de la verroterie & d'autres petits présens , & nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils leur faisoient beaucoup de plaisir. Notre détour fut de quatre

Z ij

à cinq milles , au milieu de bocages qui étoient  
1769. chargés de noix de cocos & de fruits-à-pain ,  
& qui donnoient l'ombrage le plus agréable.  
Les habitations de ce peuple , situées sous ces  
arbres , n'ont pour la plupart qu'un toit sans  
enceintes ni murailles , & toute la scène réalise  
ce que les fables poétiques nous racontent de  
l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec  
regret que , dans toute notre course , nous  
n'avions apperçu que deux cochons & pas une  
volaille. Ceux de nos gens qui avoient été  
de l'expédition du Dauphin , nous dirent que  
nous n'avions pas encore vu les Indiens de  
la première classe. Ils soupçonnèrent que les  
chefs s'étoient éloignés ; ils voulurent nous  
conduire à l'endroit où étoit situé , dans le  
premier voyage , ce qu'ils appelloient le pa-  
lais de la reine : mais nous n'en trouvâmes  
aucun vestige. Nous nous décidâmes à retour-  
ner le lendemain au matin , & faire des efforts  
pour découvrir la noblesse dans ses retraites.

Dès le grand matin du 13 , avant que nous  
fussions sortis du vaisseau , quelques pirogues,  
dont la plupart venoient du côté de l'ouest ,  
s'approchèrent de nous. Deux de ces pirogues  
étoient remplies d'Indiens qui , par leur main-  
tien & leur habillement , paroissoient être d'un  
rang supérieur. Deux d'entr'eux vinrent à  
bord & se choisirent parmi nous chacun un  
ami ; l'un qui s'appelloit Matahah , prit M.  
Banks pour le sien , & l'autre s'adressa à moi ;

cette cérémonie consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habillemens & à nous en revêtir. Nous présentâmes en retour à chacun une hache & quelques verroteries. Bientôt après, en nous montrant le S. O., ils nous firent signe d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuroient. Comme je voulois trouver un havre plus commode, & faire de nouvelles épreuves sur le caractère de ce peuple, j'y consentis.

Je fis équiper deux bateaux, & je m'embarquai accompagné de MM. Banks & Solander, de nos officiers & de nos deux amis Indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagèrent par signes à débarquer, & nous firent entendre que c'étoit là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre, au milieu d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous menèrent dans une maison beaucoup plus longue que celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous aperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelloit, comme nous l'apprîmes ensuite, Tootahah. A l'instant on étendit des nattes, & l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes assis, Tootahah fit apporter un coq & une poule qu'il présenta à M. Banks & à moi; nous acceptâmes le présent, qui fut suivi bientôt après d'une piece d'étoffe parfumée à leur maniere, & dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur.

Z iij

1769.

1769.

qui n'étoit point désagréable. La piece que reçut M. Banks avoit onze verges de long & deux de large : il donna en retour une cravate de soie garnie de dentelles & un mouchoir de poche. Tootahah se revêtit sur-le-champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaisance & de satisfaction qu'il n'est pas possible de décrire. Mais il est tems de parler des femmes.

Après ces présens reçus & donnés, les femmes nous accompagnèrent à plusieurs grandes maisons que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté ; elles nous firent toute sorte de politesses, dont il nous étoit facile de profiter : elles ne paroissoient avoir aucune espece de scrupule, qui nous empêchât de jouir des plaisirs qu'elles nous offroient. Excepté le toit, les maisons, comme je l'ai dit, sont ouvertes par-tout, & ne présentent aucun lieu retiré ; mais les femmes, en nous montrant souvent les nattes étendues sur la terre, en s'y asseyant quelquefois, & en nous attirant vers elles, ne nous laisserent aucun lieu de douter qu'elles s'embarraisoient beaucoup moins que nous d'être apperçues.

Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorsque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appelé Toubourai Tamaidé, à la tête d'un grand nombre d'insulaires. Nous

ratifiâmes avec lui un traité de paix, en suivant les cérémonies décrites plus haut & que nous avions mieux apprises ; après avoir reçu la branche qu'il nous présenta, & lui en avoir donné une autre en retour, nous mîmes la main sur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui signifie, à ce que nous pensions, ami ; le chef nous fit entendre que si nous voulions manger, il étoit prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes son offre, & nous dinâmes de très-bon cœur avec du poisson, du fruit-à-pain, des cocos & des fruits de plane apprêtés à leur manière. Ils mangeoient du poisson, & nous en présentèrent ; mais ce mêt n'étoit pas de notre goût, & nous le refusâmes.

Pendant cette visite, une femme de notre hôte, appelée Tomio, fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. Tomio n'étoit pas dans la première fleur de l'âge, & elle ne nous parut point avoir jamais été remarquable par sa beauté : c'est pour cela, je pense, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme essuya une autre mortification : sans faire attention à la dignité de sa compagne, M. Banks voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit signe de venir à lui ; la jeune fille se fit un peu presser, & vint enfin s'asseoir de l'autre côté de M. Banks ; il la chargea de petits présens & de toutes les brillantes

**1769,** bagatelles qui pouvoient lui faire plaisir. La princesse, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordoit à sa rivale, ne cessa pourtant pas ses attentions à l'égard de M. Banks ; elle lui donnoit le lait des cocos & toutes les friandises qui étoient à sa portée. Cette scène auroit pu devenir plus intéressante & plus curieuse, si elle n'avoit pas été interrompue par un incident sérieux. M. Solander & M. Monkhouse se plaignirent qu'on les avoit volés ; le premier avoit perdu une petite lunette dans une boîte de chagrin, & le second sa tabatière. Malheureusement cet événement mit fin à la bonne humeur de la compagnie. On porta des plaintes au chef sur le délit ; & afin de rendre la chose plus grave, M. Banks se leva avec vivacité, & frappa la terre de la crosse de son fusil. Toute l'assemblée fut pénétrée de frayeur, en voyant ce mouvement & en entendant le bruit. Excepté le chef, trois femmes & deux ou trois autres naturels du pays qui, par leur habillement, sembloient être d'un rang supérieur, tous les autres s'enfuirent de la maison avec la plus grande précipitation. Le chef portoit sur son visage des marques de confusion & de douleur : il prit M. Banks par la main, & le conduisit à l'autre bout de l'habitation, où il y avoit une grande quantité d'étoffes ; il les lui offrit pièce à pièce, en lui faisant signe que si cela pouvoit expier l'action qui venoit de

se commettre, il étoit le maître d'en prendre une partie, & même le tout s'il le vouloit. **1769.** M. Banks rejeta cet offre, & lui fit entendre qu'il ne vouloit rien que ce qu'on avoit dérobé malhonnêtement. Toubouraï Tamaïdé sortit alors en grande hâte, laissant M. Banks avec Tomio, qui pendant toute cette scene de désordre & de terreur, s'étoit toujours tenue à ses côtés; & il lui fit signe de l'attendre jusqu'à son retour. M. Banks s'assit avec Tomio, & fit pendant environ une demi-heure la conversation, autant qu'il le put, par signes. Le chef revint, portant en sa main la tabatiere & la boîte de la lunette, & il les rendit. La joie étoit peinte sur son visage avec une force d'expression qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'aperçut qu'elle étoit vuide; la physionomie de Toubouraï Tamaïdé changea sur-le-champ; il prit M. Banks une seconde fois par la main, sortit précipitamment avec lui hors de la maison sans prononcer une parole, & le conduisit le long de la côte en marchant fort vite. Lorsqu'ils furent à environ un mille de distance de la maison, ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une piece d'étoffe; il la prit avec empressement, & continua son chemin en la portant à sa main. M. Solander & M. Monkhouse les avoient suivis; ils arriverent enfin à une maison, où ils furent reçus par une autre femme

**1769.** à qui le chef donna la piece d'étoffe , & il fit signe à nos messieurs de lui donner aussi quelques verroteries ; ils satisfirent à sa demande , & après que la piece d'étoffe & les verroteries eurent été déposées sur le plancher , la femme sortit & revint une demi-heure après avec la lunette , en témoignant à cette occasion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos présens avec une inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe , comme une réparation de l'injure qu'on lui avoit faite ; il ne put pas s'en dispenser , mais il voulut à son tour faire un présent à la femme. Il ne sera peut-être pas facile de rendre raison de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette & la tabatiere ; mais cette difficulté ne paroîtra pas étrange , si l'on fait attention que la scene se passoit au milieu d'un peuple dont on ne connoît encore qu'imparfaitement le langage , la police & les mœurs. Au reste , dans ce qui se passa , les chefs firent paroître une intelligence & une combinaison de moyens , qui feroit honneur aux gouvernemens les plus réguliers & les plus policés. Sur les six heures du soir , nous retournâmes au vaisseau.





## CHAPITRE IX.

*Lieu choisi pour notre observatoire, & pour la construction d'un fort. Excursion dans les bois, & suites de ce voyage. Construction du fort. Visites que nous rendirent plusieurs chefs à bord du vaisseau, & à notre fort. Détails sur la musique des naturels du pays, & la manière dont ils disposent de leurs morts.*

**L**E lendemain 15, plusieurs des chefs que nous avions vus la veille, vinrent à bord de notre vaisseau; ils nous apportèrent des cochons, du fruit-à-pain & d'autres rafraichissemens, & nous leur donnâmes en échange des haches, des toiles & les autres marchandises qui nous paroissoient leur faire plus de plaisir.

Dans le petit voyage que je fis à l'ouest de l'isle, je n'avois point trouvé de havre plus convenable que celui où nous étions; je me décidai à aller à terre, & à choisir un canton commandé par l'artillerie du vaisseau, où je pusse construire un petit fort pour notre défense, & me préparer à faire nos observations astronomiques.

Je pris donc un détachement d'hommes, &

**1769.** je débarquai sans délai , accompagné de MM. Banks & Solander , & de l'astronome M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe N. E. de la baie, sur une partie de la côte , qui , à tous égards, étoit très-propre à remplir notre objet, & aux environs de laquelle il n'y avoit aucune habitation d'Indiens. Après que nous eûmes marqué le terrain que nous voulions occuper, nous dressâmes une petite tente qui appartenoit à M. Banks, & que nous avions apportée pour cela du vaisseau. Sur ces entrefaites, un grand nombre de naturels du pays s'étoient rassemblés autour de nous ; mais il nous sembla que c'étoit seulement pour nous regarder, car ils n'avoient aucune espèce d'armes. J'ordonnai néanmoins qu'excepté Owhaw & l'un d'eux qui paroissoit un chef, aucun autre ne passât la ligne que j'avois tracée. Je m'adressai aux deux personnes que je viens de nommer, & je tâchai de leur faire entendre par signes que nous avions besoin de ce terrain pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, & qu'ensuite nous nous en irions. Je ne fais pas s'ils comprirent ce que je voulois leur expliquer, mais tous les habitans du pays se comportèrent avec une déférence & un respect qui nous causerent à la fois du plaisir & de la surprise; ils s'affirent paisiblement hors de l'enceinte, & regarderent, sans nous interrompre, jusqu'à la fin des travaux qui durèrent plus de deux heures. Comme nous n'avions vu

que deux cochons & point de volaille dans la promenade que nous fîmes , lorsque nous débarquâmes dans cet endroit , nous soupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avoient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays. Nous étions d'autant plus portés à le croire , qu'Owhaw n'avoit cessé de nous faire signe de ne pas aller dans les bois ; c'est pour cela que , malgré son avis , nous résolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize soldats de marine & un officier subalterne pour garder la tente , nous partîmes suivis d'un grand nombre d'Otahitiens. En traversant une petite rivière qui étoit sur notre passage , nous vîmes quelques canards ; dès que nous fûmes à l'autre extrémité , M. Banks tira sur ces oiseaux , & en tua trois d'un coup. Cet incident répandit la terreur parmi les Indiens ; la plupart tomberent sur-le-champ à terre , comme s'ils avoient été frappés par l'explosion du fusil ; peu de temps après , cependant , ils revinrent de leur frayeur , & nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin sans être alarmés par deux coups de fusil que notre garde avoit tirés dans la tente. Nous étions alors un peu écartés les uns des autres ; mais Owhaw nous eut bientôt rassemblés , & d'un geste de la main il renvoya tous les Indiens qui nous suivoient , excepté trois qui , pour nous donner un gage de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes dispositions , coururent en hâte rompre des branches

**1769:** d'arbre, & revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avons trop de raisons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque désastre ; nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille, & en y arrivant nous n'y trouvâmes que nos gens.

Nous apprîmes qu'un des Indiens, qui étoit resté autour de la tente, après que nous en fûmes sortis, guettant le moment d'y entrer à l'improviste, & surprenant la sentinelle, lui avoit arraché son fusil. L'officier qui commandoit le détachement, soit par la crainte de nouvelles violences, soit par le desir naturel d'exercer une autorité à laquelle il n'étoit pas accoutumé, soit enfin par la brutalité de son caractère, ordonna aux soldats de marine de faire feu : ceux-ci ayant aussi peu de prudence & d'humanité que l'officier, tirèrent au milieu de la foule qui s'enfuyoit & qui étoit composée de plus de cent personnes ; ils observerent qu'ils n'avoient pas tué le voleur ; ils le poursuivirent, & le firent tomber roide mort d'un nouveau coup de fusil. Nous fûmes par la suite qu'aucun autre Otahitien n'avoit été tué ni blessé.

Owhaw, qui ne nous avoit point quittés, observant qu'il n'y avoit plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassembla avec peine un petit nombre de ceux qui avoient pris la fuite, & les fit ranger devant la tente ;

nous tâchâmes de justifier nos gens aussi-bien qu'il nous fut possible, & de convaincre les Indiens que s'ils ne nous faisoient point de mal, nous ne leur en ferions jamais. Ils s'en allerent sans témoigner ni défiance, ni ressentiment, & après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaisseau, peu contents de ce qui s'étoit passé dans la journée.

Nous interrogeâmes plus particulièrement le détachement de garde, qui s'aperçut bien tôt que nous ne pouvions pas approuver sa conduite. Les soldats, pour se défendre, dirent que la sentinelle à qui on avoit arraché le fusil, avoit été attaquée & jetée à terre d'une manière violente, & même que le voleur l'avoit frappé avant que l'officier eût ordonné de faire feu. Quelques-uns de nos gens prétendirent que si Owhaw n'étoit pas instruit qu'on formeroit quelque entreprise contre les soldats qui gardoient la tente, il en avoit au moins des soupçons; que c'étoit pour cela qu'il avoit fait tant d'efforts afin de nous empêcher de la quitter. D'autres expliquèrent son importunité par le desir qu'il avoit que nous restassions sur la côte, sans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que, puisque M. Banks venoit de tirer sur des canards, Owhaw & les chefs qui nous avoient toujours suivis, lors même que les autres Indiens eurent été renvoyés, n'auroient pas pensé, par les coups de fusil qu'ils entendirent, qu'il venoit de s'éle-

1769.

ver une querelle , s'ils n'avoient pas eu des raisons de soupçonner que leurs compatriotes nous avoient fait quelque insulte. On appuyoit ces conjectures sur ce que nous les avions vu remuer les mains pour faire signe aux Otaïtiens de se disperser & détacher à l'instant des branches d'arbres qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connoître certainement les véritables circonstances de cette malheureuse affaire , & si quelques-unes de nos conjectures étoient fondées.

Le lendemain au matin 16 , nous vîmes peu de naturels du pays sur la côte , & aucun n'approcha du vaisseau , ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avoient été sans succès. Nous remarquâmes sur-tout avec regret , qu'Owhiaw lui-même nous avoit abandonnés , quoiqu'il eût été si constant dans son attachement , & si empressé à rétablir la paix qui venoit de se rompre.

Les choses ayant pris une tournure si peu favorable , je fis touer le vaisseau plus près de la côte , & je l'amarrai de maniere qu'il commandoit à toute la partie N. E. de la baie , & en particulier à l'endroit que j'avois désigné pour la construction d'un fort. Sur le soir cependant j'allai à terre , n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau , & de quelques officiers. Les Indiens se rassemblèrent autour de nous , mais ils n'étoient pas en aussi grand nombre

nombre qu'auparavant ; ils étoient à-peu-près trente ou quarante , & ils nous vendirent des noix de cocos & d'autres fruits : nous crûmes reconnoître qu'ils avoient pour nous autant d'amitié que jamais.

1769.

Le 17 au matin , nous eûmes le malheur de perdre M. Buchan , que M. Banks avoit amené comme peintre de paysages & de figures ; c'étoit un jeune homme sage , laborieux & spirituel , qu'il regretta beaucoup ; il espéroit par son entremise montrer à ses amis en Angleterre , des figures de ce pays & de ses habitans : il n'y avoit aucune autre personne à bord , qui pût les peindre avec autant d'exactitude & d'élégance. M. Buchan avoit toujours été sujet à des accès d'épilepsie , il en fut attaqué sur les montagnes de la terre de Feu ; & cette disposition , jointe à une maladie de bile qu'il avoit contractée pendant la navigation , mit fin à sa vie. On proposa de l'enterrer sur la côte , mais M. Banks pensa que cette démarche offenseroit peut-être les naturels du pays , dont nous ne connoissons pas encore entièrement les usages & les coutumes. Nous jetâmes le corps du défunt à la mer , avec autant de décence & de solennité que la situation où nous nous trouvions put le permettre.

Le matin de ce même jour , nous reçûmes une visite de nos deux chefs Toubourai Tamaidé & Tootahah , qui venoient de l'ouest de l'isle ; ils apportèrent avec eux comme emble-

Tome II.

A a

**1769.** mes de la paix , non pas de simples branches de bananes , mais de jeunes arbres. Ils ne voulurent point se hasarder à venir à bord avant que nous les eussions acceptés ; ce qui s'étoit passé à la tente leur avoit probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportoit encore , comme des dons propitiatoires , quelques fruits-à-pain & un cochon tout apprêté ; ce dernier présent nous fut d'autant plus agréable , que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux ; nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs , une hache & un clou. Sur le soir nous allâmes à terre , & nous y passâmes la nuit dans une tente que nous avions dressée , afin d'observer une éclipse du premier satelite de Jupiter ; mais le tems fut si nébuleux , que nous ne pûmes pas remplir notre projet.

Le 18 à la pointe du jour , j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étoient pas absolument nécessaires à la garde du vaisseau : nous commençâmes alors à construire notre fort ; pendant que les uns étoient occupés à creuser les retranchemens , d'autres coupoient les piquets & les fascines. Les naturels du pays , qui s'étoient rassemblés autour de nous , comme à l'ordinaire , loin d'empêcher nos travaux , nous aidèrent au contraire volontairement ; ils alloient chercher dans le bois les fascines & les piquets , d'un air fort empressé : nous respectons leur propriété avec



tant de scrupule , que nous achetâmes tous les pieux dont nous nous servîmes dans cette occasion , & nous ne coupâmes aucun arbre sans avoir obtenu leur consentement. Le terrain où nous construisîmes notre fort étoit sablonneux , ce qui nous obligea de renforcer nos retranchemens avec du bois ; trois des côtés furent fortifiés de cette manière , le quatrième étoit bordé par une rivière , sur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de tonneaux. Ce même jour nous servîmes pour la première fois du porc à l'équipage , & les Indiens nous apportèrent tant de fruits-à-pain & de cocos , que nous fûmes contraints d'en renvoyer une partie sans l'acheter , & de les avertir en même tems par signes que nous n'en aurions pas besoin les deux jours suivans. Nous ne donnâmes que de la rassade en échange de tout ce que nous achetâmes alors ; un seul grain de la grosseur d'un pois , étoit le prix de cinq ou six cocos & d'autant de fruits-à-pain. Avant le soir la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages , & il passa la nuit à terre pour la première fois ; on plaça des sentinelles pour le garder , mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort.

Le lendemain au matin 19, notre ami Toubourai Tamaïdé fit à M. Banks une visite dans sa tente ; il amenoit avec lui , non-seulement sa femme & sa famille , mais encore le toit d'une maison , plusieurs matériaux pour la

A a ij

1769. dresser, avec des ustensiles & des meubles de différentes sortes : nous crûmes qu'il vouloit par-là fixer sa résidence dans notre voisinage. Cette marque de confiance & de bienveillance nous fit beaucoup de plaisir , & nous résolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avoit pour nous. Bientôt après son arrivée il prit M. Banks par la main, & lui fit signe de l'accompagner dans les bois. M. Banks y consentit ; & après avoir fait environ un quart de mille , ils trouverent une espeece de hangar qui appartenoit à Toubourai Tamaidé , & qui paroissoit lui servir de tems en tems de demeure. Lorsqu'ils y furent entrés, le chef Indien développa un paquet d'étoffes de son pays ; il prit deux habits , l'un de drap rouge , l'autre d'une natte très-bien faite ; il en revêtit M. Banks , & sans autre cérémonie , il le reconduisit sur - le - champ à la tente. Les gens de sa suite lui apporterent bientôt du porc & du fruit-à-pain , qu'il mangea en trempant ses mets dans une eau salée qui lui servoit de sauce ; après son repas il se retira sur le lit de M. Banks, & y dormit l'espace d'une heure. L'après-midi sa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans , d'une figure agréable : ils sembloient tous deux le reconnoître pour leur fils , mais nous découvrimés dans la suite que ce n'étoit pas leur enfant ; ce jeune homme & un autre chef qui nous étoit venu voir , s'en allerent le soir du

côté de l'ouest , & Toubourai Tamaïdé & sa femme s'en retournerent à l'habitation située aux bords du bois. 1769.

M. Monkhousé , notre chirurgien , s'étant promené le soir dans l'isle , rapporta qu'il avoit vu le corps de l'homme qui avoit été tué dans la tente ; il nous dit qu'il étoit enveloppé dans une piece d'étoffe , & placé sur une espece de bierre soutenue par des poteaux , sous un toit que les Otahitiens paroissent avoir dressé pour cette cérémonie ; qu'on avoit déposé près du mort quelques instrumens de guerre & d'autres choses qu'il auroit examinées en particulier, si l'odeur insupportable du cadavre ne l'en avoit empêché : il ajouta qu'il avoit vu aussi deux autres petits bâtimens de la même espece que le premier , dans l'un desquels il y avoit des ossemens humains qui étoient entièrement desséchés. Nous apprîmes depuis que c'étoit là la maniere dont ils disposent de leurs morts.

Dès ce jour il commença à y avoir hors de l'enceinte de notre petit camp , une espece de marché , abondamment fourni de toutes les denrées du pays , si l'on excepte les cochons. Toubourai Tamaïdé venoit nous voir continuellement ; il imitoit nos manieres ; il se servoit même dans les repas , du couteau & de la fourchette , qu'il manioit très-adroitement.

Le récit de M. Monkhousé sur le mort,

A a iij

~~excita ma curiosité, & j'allai le voir avec quel-~~  
4769. ques autres personnes ; je trouvai que le hangar sous lequel on avoit placé son corps , étoit joint à la maison qu'il habitoit lorsqu'il étoit en vie , & qu'il y avoit d'autres habitations qui n'en étoient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangar avoit à - peu - près quinze pieds de long , & onze de large , avec une hauteur proportionnée : l'un des bouts étoit entièrement ouvert , & l'autre , ainsi que les deux côtés , étoit fermé en partie par un treillage d'osier. La bierre sur laquelle on avoit déposé le corps mort , étoit un chaffis de bois , semblable à celui dans lequel on place les lits de vaisseaux appelés cadres ; le fond étoit de natte , & quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenoient cette bierre. Le corps étoit enveloppé d'une natte , & par-dessus d'une étoffe blanche ; on avoit placé à ses côtés une massue de bois , qui est une de leurs armes de guerre ; & près de la tête qui touchoit au bout fermé du hangar , deux coques de noix de cocos , de celles dont ils se servent quelquefois pour puiser de l'eau ; à l'autre bout du hangar , on avoit planté à terre à côté d'une pierre de la grosseur d'un coco , quelques baguettes seches , & des feuilles vertes liées ensemble. Il y avoit près de cet endroit une jeune plane , dont les Indiens se servent pour emblème de la paix , & tout à côté une hache de pierre ; beaucoup de

noix de palmier enfilées en chapelet ; étoient suspendues à l'extrémité ouverte du hangar , & en - dehors les Indiens avoient planté ~~en~~ terre la tige d'un plane élevé d'environ cinq pieds ; au sommet de cet arbre il y avoit une coque de noix de coco remplie d'eau douce : enfin on avoit attaché au côté d'un des poteaux , un petit sac qui renfermoit quelques morceaux de fruit-à-pain tout grillé ; on n'y avoit pas mis ces tranches toutes à la fois , car les unes étoient fraîches & les autres gâtées. Je m'aperçus que plusieurs des naturels du pays nous observoient avec un mélange d'inquiétude & de défiance peintes sur leurs visages ; ils témoignèrent , par des gestes , la peine qu'ils éprouvoient quand nous approchâmes du corps ; ils se tinrent à une petite distance tandis que nous l'examinions , & ils parurent contents lorsque nous nous en allâmes.

Notre séjour à terre n'auroit point été désagréable , si nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches , qui entre autres incommodités , empêchoient de travailler M. Parkinson , peintre d'histoire naturelle pour M. Banks ; lorsqu'il vouloit dessiner , ces insectes couvroient toute la surface de son papier , & même ils mangeoient la couleur à mesure qu'il l'étendoit sur son dessin : nous eûmes recours aux filets à moustiques , qui rendirent cet inconvénient plus

~~1769.~~ supportable, sans l'écarter entièrement.

1769. Le 22, Tootahah nous donna un essai de la musique de son pays ; quatre personnes jouoient d'une flûte qui n'avoit que deux trous , & par conséquent ne pouvoient former que quatre notes en demi-tons ; ils jouoient de ces instrumens a-peu-près comme on joue de la flûte traversière , excepté seulement que le musicien , au lieu de se servir de la bouche , souffloit avec une narine dans l'un des trous , tandis qu'il bouchoit l'autre avec son pouce ; quatre autres personnes joignirent leurs voix au son de ces instrumens , en gardant fort bien la mesure , mais on ne joua qu'un seul air pendant tout le concert.

Plusieurs des naturels du pays nous apportèrent des haches qu'ils avoient reçues du Dauphin , & nous prièrent de les aiguïser & de les raccommoquer : entr'autres il y en avoit une qui nous paroissant être fabriquée en France , donna lieu à beaucoup de conjectures ; après bien des recherches , nous apprîmes que depuis le départ du Dauphin , un vaisseau avoit abordé à Otahiti : nous crûmes alors que c'étoit un bâtiment Espagnol ; mais nous savons à présent que c'est la frégate la Boudeuse , commandée par M. de Bougainville.





1769.

## CHAPITRE X.

*Excursion à l'ouest de l'isle. Récit de plusieurs incidens qui nous arriverent à bord du vaisseau & à terre. Première entrevue avec Oberca, femme qu'on disoit être reine de l'isle lors du voyage du Dauphin. Description du fort.*

**L**E 24, MM. Banks & Solander examinerent le pays à l'ouest le long du rivage, dans un espace de plusieurs milles. Le terrain, dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent, étoit plat & fertile ; ils rencontrèrent ensuite de petites montagnes, qui s'étendoient jusqu'au bord de l'eau ; & un peu plus loin, ils en trouverent qui s'avançoient jusques dans la mer, de sorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes stériles occupoient une étendue d'environ trois milles, & aboutissoient à une grande plaine couverte d'assez belles maisons, habitées par des Indiens qui paroissoient vivre dans une grande aisance. A cet endroit couloit une rivière qui sortoit d'une vallée profonde & agréable ; elle étoit beaucoup plus considérable que celle qui étoit à côté de notre fort : nos deux voyageurs la traverserent ; & quoiqu'elle fût un peu éloi-

**1769.** gnée de la mer, elle avoit près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière, la campagne étoit stérile, les rochers s'avançoient par-tout dans la mer, & MM. Banks & Solander se décidèrent à s'en revenir. A l'instant où ils se dispoient à prendre ce parti, un des naturels du pays leur offrit des rafraichissemens qu'ils acceptèrent. Ils s'apperçurent que cet homme étoit d'une race décrite par divers auteurs, comme étant formée du mélange de plusieurs nations, mais différente de toutes. Il avoit la peau d'un blanc mat, sans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de son corps fussent un peu moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sourcils & sa barbe étoient aussi blancs que sa peau; ses yeux étoient rouges, & il sembloit avoir la vue basse.

MM. Banks & Solander, en s'en revenant, rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé & ses femmes qui, en les voyant, versèrent des larmes de joie, & pleurerent pendant quelque tems avant que leur agitation pût se calmer.

Le soir, M. Solander prêta son couteau à une de ces femmes, qui négligea de le lui rendre; & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avoit aussi perdu le sien. Je dois assurer à cette occasion, que les Otahitiens de toutes les classes, hommes & femmes, sont les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorsqu'ils vin-



rent nous voir à bord , les chefs prenoient dans la chambre ce qu'ils pouvoient attraper , & les gens de leur suite n'étoient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaisseau ; ils s'emparoiént de tout ce qu'il leur étoit facile de cacher , jusqu'à ce qu'ils allaient à terre. Toubourai Tamaïdé & Tootahah étoient les seuls qui n'avoient pas été trouvés coupables de vol : cette circonstance faisoit présumer en leur faveur , qu'ils étoient exempts d'un vice dont toute la nation est infectée ; mais cette présomption ne pouvoit guere contrebalancer les fortes apparences du contraire. C'est pour cela que M. Banks n'accusa qu'avec répugnance le premier , de lui avoir volé son couteau ; l'Indien nia le fait fort gravement , & d'un air assuré. M. Banks lui fit entendre qu'il vouloit absolument qu'on le lui rendît , sans s'embarraffer de celui qui l'avoit volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme , un des naturels du pays , qui étoit présent , montra une guehille dans laquelle trois couteaux étoient soigneusement renfermés , celui que M. Solander avoit prêté à la femme , un couteau de table qui m'appartenoit , & un troisième qui avoit été également dérobé. Le chef les prit , & sortit sur-le-champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks resta avec les femmes , qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fit quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente ,

1769.

1769.

rendit les couteaux , & commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avoit vu. Sur ces entrefaites , un des domestiques de M. Banks apprenant ce qui se passoit , & n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré , alla le prendre dans un endroit où il l'avoit mis la veille. Toubouraï Tamaïdé , sur cette preuve de son innocence , exprima par ses regards & par ses gestes les émotions violentes dont son cœur étoit agité ; des larmes coulerent de ses yeux , & il fit signe avec le couteau , que si jamais il se rendoit coupable de l'action qu'on lui imputoit , il consentoit à avoir la gorge coupée. Il sortit précipitamment de la tente , & retourna à grands pas vers M. Banks, paroissant reprocher amèrement les soupçons qu'on avoit formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avoit reçu le couteau des mains de son domestique : il étoit presque aussi affligé que le chef , de ce qui venoit de se passer ; il sentit qu'il étoit coupable lui-même , & voulut expier sa faute. Le pauvre Indien , malgré la violence de son agitation , étoit d'un caractère à ne pas conserver son ressentiment ; il oublia l'injure que lui avoit faite M. Banks , & se réconcilia parfaitement , lorsque celui-ci l'eut traité avec familiarité , & qu'il lui eut donné quelques petits présens.

Il faut observer ici que ces peuples , par les simples sentimens de la conscience natu-

telle, ont une connoissance de l'équité & de l'injustice, & qu'ils se condamnent involontairement eux-mêmes, lorsqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fit. Il est sûr que Toubouraï Tamaïdé sentoît la force de l'obligation morale; s'il avoit regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputoit, il n'auroit pas été si agité, lorsqu'on démontra la fausseté de l'accusation. Nous devons, sans doute, juger de la vertu de ces peuples, par la seule regle fondamentale de la morale, la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juste; mais nous ne devons pas conclure, d'après les exemples rapportés plus haut, que le vol suppose dans leur caractère la même dépravation qu'on reconnoitroit dans un Européen qui auroit commis ces actions. Leur tentation étoit si forte à la vue des meubles & des marchandises du vaisseau, que si ceux qui ont plus de connoissances, de meilleurs principes, & de plus grands motifs de résister à l'appât d'une action avantageuse & malhonnête, en éprouvoient une pareille, ils seroient regardés comme des hommes d'une rare probité, s'ils avoient le courage de la surmonter. Un Indien, au milieu de quelques couteaux d'un fol, de la rassade, ou même de clous & de morceaux de verre rompu, est dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de plusieurs coffres ouverts remplis d'or & de bijoux.

**1769.** Le 26, je fis monter sur le fort six p<sup>er</sup>riers ; je fus fâché de voir que les naturels du pays en étoient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivoient sur la pointe du rivage, se retirèrent dans l'intérieur de l'isle, & Owhaw nous dit par signes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pieces d'artillerie.

Le 27, Toubourai Tamaïdé, avec un de ses amis, qui mangeoit avec une voracité dont je n'avois jamais vu d'exemple, & les trois femmes Terapo, Tirao & Omié, qui l'accompagnoient ordinairement, dinèrent au fort ; ils s'en allerent sur le soir, & dirigerent leur marche vers la maison de Toubourai Tamaïdé, située aux bords du bois. Ce chef revint en moins d'un quart d'heure, fort ému ; il prit avec empressement M. Banks par la main, & lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, & ils arriverent bientôt à un endroit où ils trouverent le boucher du vaisseau qui tenoit en sa main une faucille. Toubourai Tamaïdé s'arrêta alors, & dans un transport de rage, qui empêchoit de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avoit menacé ou entrepris d'égorger sa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par signes, que s'il pouvoit expliquer clairement la nature du délit, l'homme seroit puni. A cette réponse l'Indien se calma, il fit comprendre à M. Banks que le délinquant ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui étoit dans sa maison, il

l'avoit demandée à sa femme pour un clou ; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix , l'Anglois avoit jeté le clou à terre & pris la hache , en la menaçant de lui couper la gorge si elle faisoit résistance. L'Indien produisit la hache & le clou , afin de donner des preuves de l'accusation , & le boucher dit si peu de choses pour sa défense , qu'il n'étoit pas possible de douter de la vérité du fait.

1769.

M. Banks me communiqua cette aventure , & je pris le moment où le chef , ses femmes & d'autres Indiens étoient à bord du vaisseau , pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappelé les preuves de son crime , je donnai ordre qu'il fût puni , afin de prévenir de semblables violences , & acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regarderent avec attention pendant qu'on déshabilloit le coupable & qu'on l'attachoit aux agrès ; ils étoient en silence & attendoient en suspens ce qu'on vouloit lui faire : dès qu'on lui eut donné le premier coup , ils s'approcherent de nous avec beaucoup d'agitation , & nous supplierent de lui épargner le reste du châtiment. J'avois plusieurs raisons de n'y pas consentir ; & lorsqu'ils virent que leur intercession étoit inutile , leur commisération se répandit en larmes.

Ils sont toujours , il est vrai , ainsi que les enfans , prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame dont ils sont fortement agités , & comme eux , ils paroissent

1769.

les oublier ; dès qu'il les ont versés : entr'autres exemples , celui que nous allons en citer est remarquable. Le 28 , dès le grand matin & avant le jour , un grand nombre d'Indiens vinrent au fort. M. Banks ayant remarqué Terapo parmi les femmes , alla vers elle & la fit entrer : il vit qu'elle avoit les larmes aux yeux ; & dès qu'elle fut dans le fort , ses pleurs commencerent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cause avec instance ; mais au lieu de lui répondre , elle tira de dessous son vêtement la dent d'un goulu de mer , dont elle se frappa cinq ou six fois la tête ; un ruisseau de sang suivit bientôt les blessures : Terapo parla très-haut pendant quelques minutes, d'un ton très-triste, sans répondre en aucune maniere aux demandes de M. Banks , qui les lui répétoit toujours avec plus d'impatience & d'intérêt. Pendant cette scene , M. Banks fut fort surpris d'appercevoir les autres Indiens qui parloient & rioient entr'eux , & ne faisoient aucune attention à la douleur de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire ; dès que les plaies eurent cessé de saigner , elle leva les yeux , regarda avec un sourire , & rassembla quelques pieces d'étoffe dont elle s'étoit servie pour étancher son sang : elle en fit un paquet , les emporta hors de la tente , & les jeta dans la mer , ayant grand soin de les éparpiller , comme si elle eût voulu empêcher

empêcher qu'on ne les vit , & faire oublier ~~par-là~~ par-là le souvenir de ce qui venoit de se passer ; 1769. elle se plongea ensuite dans la rivière, se lava tout le corps , & revint dans nos tentes avec autant de gaité, & le visage aussi joyeux que s'il ne lui étoit rien arrivé.

Il n'est pas étrange que le chagrin de ces peuples sans art soit passager, & qu'ils expriment sur-le-champ & d'une manière forte, les mouvemens dont leur ame est agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent ; & comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui sans cesse rappellent le passé & anticipent sur l'avenir , ils sont affectés par toutes les variations du moment ; ils en prennent le caractère, & changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent ; ils ne suivent point de projet d'un jour à l'autre, & ne connoissent pas ces sujets continuels d'inquiétude & d'anxiété dont la pensée est la première qui s'empare de l'esprit quand on s'éveille, & la dernière qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant si, tout considéré, l'on admet qu'ils sont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant est plus heureux que l'homme, & que nous avons perdu du côté de la félicité, en perfectionnant notre nature , en augmentant nos connoissances , & en étendant nos vues.

Pendant tout le matin, des pirogues aborderent près de nous au fort, & les tentes

**1769.** étoient remplies d'Otahitiens , qui venoient des différentes parties de l'isle. Je fus occupé à bord du vaisseau ; mais M. Molineux notre maître , qui avoit été dans la dernière expédition du Dauphin , alla à terre : dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks , il fixa les yeux sur une femme assise très-modestement parmi les autres , & il nous dit que c'étoit la personne qu'on supposoit être la reine de l'isle lors du capitaine Wallis ; l'Indienne en même tems reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avoit vus auparavant. Tous nos gens ne pensoient plus au reste de la compagnie , ils étoient entièrement occupés à examiner une femme qui avoit joué un rôle si distingué dans la description que nous avoient donnée d'Otahiti les navigateurs qui découvrirent l'isle pour la première fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appelloit Oberéa ; elle nous parut avoir environ quarante ans , elle étoit d'une taille élevée & forte ; elle avoit la peau blanche , & les yeux pleins de sensibilité & d'intelligence : ses traits annonçoient qu'elle avoit été belle dans sa jeunesse , mais il ne lui restoit plus que les ruines de sa beauté.

Dès que nous connûmes sa dignité , nous lui proposâmes de la conduire au vaisseau ; elle y consentit volontiers , & vint à bord , accompagnée de deux hommes & de plusieurs femmes qui sembloient être de sa famille. Je la



reçus avec toutes les marques de distinction ~~qui~~ 1769.  
 qui pouvoient lui faire plaisir ; je n'épargnai  
 pas mes présens , & entr'autres choses que je  
 lui donnai , il y avoit une poupée dont cette  
 auguste personne parut sur-tout fort contente.  
 Après qu'Oberéa eut passé quelque tems dans  
 le vaisseau , je la reconduisis à terre ; dès que  
 nous eûmes débarqué , elle m'offrit un cochoir  
 & plusieurs fagots de planes , qu'elle fit por-  
 ter au fort en une espee de procession , dont  
 elle & moi formions l'arriere-garde. En al-  
 lant au fort , nous rencontrâmes Tootahah ,  
 qui sembloit alors revêtu de l'autorité sou-  
 veraine , quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne pa-  
 rut pas content des égards que j'avois pour  
 Oberéa ; il devint si jaloux lorsqu'elle lui mon-  
 tra sa poupée , qu'afin de l'appaiser , je crus de-  
 voir lui en présenter une pareille. Il préféra  
 alors une poupée à une hache , par un senti-  
 ment de jalousie enfantine. Il vouloit qu'on  
 lui fit un don exactement semblable à celui  
 qu'avoit reçu la prétendue reine. Cette remar-  
 que est d'autant plus vraie que dans très-peu de  
 tems ils n'attacherent aucun prix aux poupées.

Le 29 , assez tard dans la matinée , M. Banks  
 alla faire sa cour à Oberéa : on lui dit qu'elle  
 dormoit encore , & qu'elle étoit couchée sous  
 le pavillon de sa pirogue. Il y alla dans le  
 dessein de l'éveiller , & il crut pouvoir pren-  
 dre cette liberté , sans crainte de l'offenser.  
 En regardant à travers sa chambre , il fut

Bb ij

**1769.** fort surpris de voir dans son lit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans , qui s'appelloit Obadée. Il se retira en hâte & tout confus ; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne scandalisoient personne , & que chacun faisoit qu'Oberéa avoit choisi Obadée pour lui prodiguer ses faveurs. Oberéa étoit trop polie pour souffrir que M. Banks l'attendit long-tems dans son antichambre, elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire ; & pour lui donner des marques d'une faveur spéciale , elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines , & vint ensuite avec lui dans nos tentes. Le soir M. Banks , suivi de quelques flambeaux , alla voir Toubourai Tamaïdé , comme cela lui étoit déjà arrivé souvent ; il fut très-affligé & très-surpris de le trouver lui & sa famille dans la tristesse , & quelques-uns de ses parens versant des larmes. Il tâcha en vain d'en découvrir la cause , c'est pour cela qu'il ne resta pas long-tems chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonstance aux officiers du fort, ils se rappellerent qu'Owhaw avoit prédit que dans quatre jours , nous tirerions nos grandes pieces d'artillerie. Comme c'étoit alors la fin du troisieme jour , la situation de Toubourai Tamaïdé & de sa famille les alarma. Nous doublâmes les sentinelles au fort , & nos officiers passerent la nuit sous les armes. A deux heures du matin , M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp : il vit que tout étoit si

paisible , qu'il regarda comme imaginaires les soupçons que nous avions formés , en pensant que les Otahitiens méditoient une attaque contre nous. Nous avions d'ailleurs de quoi nous rassurer ; nos petites fortifications étoient finies. Les côtés méridional & septentrional étoient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds & demi ; & au-delà , d'un fossé qui avoit dix pieds de large & six de profondeur. Le côté de l'ouest faisant face à la baie , étoit environné également par un parapet de terre de quatre pieds & demi , & revêtu de palissades ; il n'y avoit point de fossés , parce que la marée montante venoit jusqu'au pied du rempart. On avoit placé au côté de l'est , situé sur le bord de la rivière , une double rangée de futailles remplies d'eau ; cet endroit étoit le plus foible , on y monta les deux pieces de quatre ; les six pierriers furent pointés de maniere qu'ils commandoient aux deux seules avenues qu'il y avoit à la sortie du bois. Notre garnison étoit composée de quarante-cinq hommes armés de fusils , y compris les officiers & les observateurs qui résidoient à terre. Les sentinelles étoient relevées aussi exactement que dans nos places frontieres , où se fait le mieux le service militaire.

Le lendemain 30 , nous continuâmes à nous tenir sur nos gardes , quoique nous n'eussions pas de raisons particulieres de croire que cette précaution fût nécessaire. Sur les dix heures

**1769.** du matin, Tomio s'en vint à la tente en courant ; elle portoit sur son visage des marques de douleur & de crainte ; elle prit par la main M. Banks, à qui les Otahitiens s'adrescoient toujours dans les occasions de détresse ; elle lui fit entendre que Toubouraï Tamaïdé se mouroit, par une suite de quelque chose que nos gens lui avoient donné à manger , & elle le pria de venir à la maison du malade. M. Banks partit sans délai , & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau , & dans l'attitude de la langueur & de l'abattement. Les insulaires , qui environnoient Toubouraï Tamaïdé , firent signe à M. Banks qu'il avoit vommi , & lui apportèrent une feuille pliée avec grand soin , où ils disoient qu'étoit renfermée une partie du poison qui avoit mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks, fort pressé , ouvrit la feuille , où il ne vit qu'un morceau de tabac , que Toubouraï Tamaïdé avoit demandé à quelques-uns de nos gens qui avoient eu l'indiscrétion de le lui donner. Le malade avoit observé que nos matelots le tenoient long-tems dans leur bouche ; & voulant faire la même chose , il l'avoit maché jusqu'à le réduire en poudre , & l'avoit ensuite avalé. Il regarda d'une manière très-touchante , M. Banks pendant qu'il examinoit la feuille & ce qui y étoit renfermé , & il lui fit entendre qu'il n'avoit plus guere de tems à vivre. M. Banks connoissant alors sa maladie , lui con-

seilla de boire beaucoup de lait de coco , ce qui termina dans peu de tems sa maladie & ses craintes. Toubouraï Tamaïdé passa la journée au fort avec la gaité & la bonne humeur qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps. 1769.

Le capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Otahitiens , qui ne connoissent aucune espece de métaux , M. Stevens , secrétaire de l'amirauté , en fit faire une pareille en fer. Je l'avois à bord , pour montrer à ces peuples combien nous excellions dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leurs propres modeles. Je ne la leur avois pas encore fait voir , parce que je ne m'en étois pas souvenu. Le premier de mai , Tootahah nous vint rendre visite au vaisseau sur les dix heures du matin , & il témoigna beaucoup de curiosité de voir ce qui étoit renfermé dans les armoires & les tiroirs de ma chambre ; comme je le satisfaisois en tout , je les ouvris sur-le-champ : il desira d'avoir plusieurs choses qu'il appercevoit , & il les rassembla ; enfin il jeta les yeux sur la hache , il s'en saisit avec beaucoup d'empressement , & remettant tout ce qu'il avoit déjà choisi , il me demanda si je voulois la lui donner. J'y consentis tout de suite ; & comme s'il eût craint que je ne m'en repentisse , il l'emporta dans un transport de joie , sans me faire d'autres demandes ; ce qui

Bb iv

~~Il~~ n'arrivoit pas souvent , quelque généreux que nous fussions à leur égard.

1769.

Sur le midi , un des chefs , qui avoit dîné avec moi peu de jours auparavant , accompagné de quelques-unes de ses femmes , vint seul à bord du vaisseau. J'avois observé que ses femmes lui donnoient à manger , je ne doutois pas que dans l'occasion il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les alimens à sa bouche. Je me trompois : lorsque nous fâmes à table , & que le diner fut servi , je lui présentai quelques-uns des mets ; je vis qu'il n'y touchoit pas , & je le pressai de manger , mais il resta toujours immobile comme une statue , sans toucher à un seul morceau ; il seroit sûrement parti sans dîner , si un de mes domestiques ne lui avoit mis les alimens dans la bouche.



## CHAPITRE XI.

*Observatoire dressé. On nous vole notre quart de nonante. Suite de ce vol. Visite à Tootahab. Description d'un combat de lutte parmi les Otabitiens. Graines d'Europe semées dans l'isle. Nom que donnerent les Indiens aux gens de notre vaisseau.*

**L**E premier de mai , dans l'après-midi , nous dressâmes notre observatoire , & nous portâ-

mes à terre , pour la première fois , un quart de nonante & quelques autres instrumens.

1769.

Le lendemain au matin 2, sur les neuf heures , j'allai à terre avec M. Green , pour placer notre quart de nonante ; il n'est pas possible d'exprimer la surprise & le chagrin que nous ressentîmes en ne le trouvant pas. Il avoit été déposé dans une tente réservée pour ma demeure ; & personne n'y avoit couché , parce que j'avois passé la nuit à bord du vaisseau. On ne l'avoit jamais sorti de son étui qui avoit dix-huit pouces en quarré ; le tout formoit un volume d'un poids assez considérable. Une sentinelle avoit fait la garde pendant toute la nuit , à sept ou huit pas de la porte de la tente , & il ne nous manquoit aucun autre instrument. Nous soupçonnâmes d'abord qu'il avoit été volé par quelque homme de l'équipage , qui , en voyant un étui dont il ne savoit pas le contenu , auroit pensé qu'il renfermoit des clous ou quelque autre marchandise dont il pouvoit commercer avec les naturels du pays. On offrit une grande récompense à quiconque pourroit le découvrir ; sans cet instrument nous ne pouvions pas remplir l'objet qui étoit le but principal de notre voyage. Cependant les recherches que nous fîmes ne se bornerent pas au fort & aux endroits voisins ; & comme l'étui avoit peut-être été rapporté au vaisseau , si un des hommes de l'équipage étoit le voleur , nous envoyâmes sur-tout à bord pour y faire

1769. avec grand soin des perquisitions; tous les députés revinrent sans rapporter aucune nouvelle du quart de nonante. M. Banks qui, dans de pareilles occasions, ne craignoit ni la peine, ni les dangers, & qui avoit plus d'influence sur les Indiens qu'aucun de nous, résolut d'aller le chercher lui-même dans les bois : il espéroit que, s'il avoit été volé par des Otahitiens, il le trouveroit sûrement dans l'endroit où ils auroient ouvert l'étui, parce qu'ils auroient vu alors que cet instrument ne pouvoit leur être utile en aucune maniere; ou que, si ce moyen ne lui réussissoit pas, il le recouvreroit du moins par l'ascendant qu'il avoit acquis sur les chefs. Il se mit en route, accompagné d'un officier & de M. Green; en traversant la riviere, ils rencontrèrent Toubourai Tamaïdé qui, avec trois morceaux de paille, leur montrait sur sa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étoient les Indiens qui avoient volé le quart de nonante, & qu'ils n'étoient pas disposés à rendre ce qu'ils avoient pris, quoiqu'ils eussent ouvert la boîte. Il ne perdit point de tems, & il fit entendre à Toubourai Tamaïdé qu'il vouloit aller tout de suite avec lui à l'endroit où l'instrument avoit été porté. L'Otahitien y consentit; ils tirèrent du côté de l'ouest, & le chef s'informoit du voleur dans toutes les maisons par où ils passaient; les Indiens lui dirent de quel côté il avoit tourné ses pas, & com-



bien il y avoit de tems qu'ils ne l'avoient vu. 1769.  
 L'espoir de l'attraper bientôt , les soutenoit dans leur fatigue ; ils allerent en avant , quelquefois en marchant , d'autres fois en courant , quoique le tems fût excessivement chaud. Lorsqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles , l'Indien fit voir à M. Banks un endroit situé à trois milles au-delà , & lui dit par signes , qu'il ne devoit pas s'attendre à retrouver l'instrument avant d'y être parvenu. Ils se reposerent là pendant quelques instans. Excepté une paire de pistolets que M. Banks portoit toujours dans sa poche , ils n'avoient point d'armes ; ils alloient dans un endroit éloigné de plus de sept milles du fort , où les insulaires seroient peut-être moins soumis que dans les environs de notre camp. Il étoit très-difficile de leur faire rendre une chose qu'ils n'avoient volé qu'en mettant leur vie en danger ; enfin , quoique l'instrument leur fût inutile , ils paroissoient disposés à le garder. Toutes ces réflexions décourageoient M. Banks & nos gens , & leur situation devenoit plus critique à chaque pas : ils résolurent pourtant de ne pas abandonner leur entreprise , & de prendre tous les moyens possibles pour leur sûreté. M. Banks & M. Green qui allerent en avant , me renvoyerent l'officier de poupe ; il vint me dire qu'ils ne pouvoient pas revenir avant la nuit , & qu'ils desiroient que j'envoyasse un détachement à leur

**1769.** suite. En recevant ce message, je partis moi-même, avec un nombre d'hommes tel que je le jugeois suffisant pour cette occasion ; j'ordonnai au vaisseau & au fort de ne pas souffrir qu'aucune pirogue sortit de la baie, sans cependant saisir ou détenir aucun des naturels du pays.

Sur ces entrefaites M. Banks & M. Green continuèrent leur route, sous les auspices de Toubouraï Tamaïdé ; & dans l'endroit même que celui-ci leur avoit désigné, ils trouvèrent un Otahitien qui tenoit en sa main une partie de notre instrument ; ils s'arrêtèrent bien contents de ce qu'ils voyoient : un grand nombre d'Indiens se rassemblèrent autour d'eux, de sorte qu'ils étoient pressés par la foule. M. Banks crut devoir leur montrer un de ses pistolets, ce qui les fit ranger sur-le-champ. Comme le nombre de ces Indiens augmentoit à chaque moment, il traça un cercle sur l'herbe, & tous les insulaires se placèrent en dehors tranquillement & sans tumulte. M. Banks leur ordonna de rapporter au milieu du cercle la boîte du quart de nonante, plusieurs lunettes & d'autres petits effets qu'ils avoient mis dans un étui de pistolet, qu'on lui avoit volé auparavant dans la tente, & enfin un autre pistolet de selle : les Otahiitiens remirent dans le cercle ce qu'ils avoient pris.

M. Green étoit impatient de voir s'ils rendroient tout ce qu'ils avoient dérobé. En exa-

minant la boîte, il trouva qu'il y manquoit le pied & quelques autres petites parties moins importantes ; plusieurs personnes se détachèrent pour aller à la recherche, & en rapportèrent quelques pieces ; mais on dit que le voleur n'avoit pas porté si loin le pied, & qu'on le rendroit par la suite. En s'en retournant, Toubourai Tamaïdé confirma cette promesse, & M. Banks & M. Green se disposèrent à s'en revenir, parce qu'ils pouvoient facilement suppléer à ce qui leur manquoit. Ils avoient fait environ deux milles, lorsque je les rencontrai avec mon détachement : nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre instrument ; nous ressentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il étoit pour nous. 1769.

Sur les huit heures M. Banks retourna au fort avec Toubourai Tamaïdé : il fut surpris d'y trouver Tootahah gardé par des soldats, & de voir que plusieurs Orahitiens effrayés & dans la douleur environnoient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte, & on permit à quelques Indiens de le suivre. La scène étoit touchante ; Toubourai Tamaïdé courut vers Tootahah, & le serrant dans ses bras, ils fondirent tous deux en larmes, & inonderent leurs visages de pleurs, sans pouvoir proférer un seul mot ; les autres Indiens pleuroient également sur l'état de leur chef : ils étoient très-persuadés qu'on alloit le faire mourir. J'arrivai au fort


1769.

un quart d'heure après , & ils restèrent dans la détresse jusqu'à ce tems. Ce qui venoit de se passer me causa de l'étonnement , & j'en fus très-affligé. On avoit mis Tootahah en prison contre mes ordres , & à l'instant je lui accordai sa liberté : je m'informai de toute cette affaire , & voici comment on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes sous les armes , & dans un tems où l'on avoit commis un vol , dont les naturels du pays croyoient que j'étois sûrement indigné à raison de la perte qu'il nous caufoit , les avoit tellement alarmés , que le soir ils commencèrent à quitter le voisinage du fort , & à emporter leurs effets. M. Gore , mon second lieutenant , qui commandoit à bord du vaisseau , vit une double pirogue sortir du fond de la baie ; comme il avoit reçu ordre de n'en laisser passer aucune , il envoya le contre-maitre avec un bateau pour l'arrêter : les Indiens effrayés en voyant que le bateau les abordoit , sautèrent dans la mer ; Tootahah étant malheureusement du nombre , le contre-maitre le prit , le ramena au vaisseau , & laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort , sans faire attention à l'ordre que j'avois donné de ne saisir & de ne détenir personne. M. Hicks , mon premier lieutenant , qui y commandoit , après l'avoir reçu de M. Gore , ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Les Indiens étoient si fort prévenus de l'idée qu'on alloit mettre à mort Toubourai Tamaïdé, qu'ils ne crurent le contraire que lorsque par mes ordres il eut été reconduit hors du fort. Tout le peuple le reçut comme si ç'avoit été leur pere qui eût échappé d'un danger mortel ; & chacun s'empressa de l'embrasser. La joie soudaine est ordinairement libérale , sans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien ; & Tootahah se voyant en liberté contre son espérance , dans le premier mouvement de sa reconnoissance , nous sollicita de recevoir un présent de deux cochons ; nous sentions que dans cette occasion nous n'en étions pas dignes , & nous le refusâmes plusieurs fois.

MM. Banks & Solander , chargés de faire les échanges dans le marché , exercèrent le lendemain 3 , leur emploi ; mais il vint très-peu d'Otahitiens , & ceux qui s'y rendirent n'apportoient point de provisions. Tootahah cependant envoya quelques-uns de ses gens redemander la pirogue que nous avions détenue , & nous la renvoyâmes : comme on avoit détenu une autre pirogue qui appartenoit à Oberéa , Tupia , l'homme qui faisoit les affaires de cette reine lors du voyage du Dauphin , vint examiner si on n'avoit rien enlevé de ce qui étoit à bord ; il fut si content de la trouver dans l'état où on l'avoit prise , qu'il se rendit au fort , y resta toute la journée , &

1769. passa la nuit dans sa pirogue. Sur le midi quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis de nos tentes ; mais ils ne voulurent nous vendre que très-peu des provisions qu'ils avoient , & nous avions grand besoin de noix de cocos & de fruits-à-pain. Pendant le courant de la journée , M. Banks alla se promener dans le bois , afin qu'en se familiarisant avec les Otahitiens , il pût recouvrer leur confiance & leur amitié. Ils lui firent des honnêtetés ; mais ils se plaignirent du mauvais traitement qu'avoit essuyé leur chef ; ils dirent qu'il avoit été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avoit souffert aucune violence sur sa personne : peut-être cependant le contre-maître avoit exercé contre lui une brutalité dont il rougissoit , & qu'il craignoit d'avouer. Tootahah se rappelant probablement la manière dont on s'étoit comporté à son égard , & pensant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avoit laissés par présent , il envoya dans l'après-midi un messager pour demander en retour une hache & une chemise. L'Indien me dit que son chef n'avoit pas dessein de venir au fort pendant dix jours ; je m'excusai de ce que je différois jusqu'à son arrivée de donner la hache & la chemise. J'espérois qu'impatient de les avoir , il viendrait bientôt les chercher , & que la première entrevue termineroit la froideur qui étoit entre lui & nous , & que

que l'absence auroit probablement augmentée. 

Le lendemain 4, nous ressentîmes davantage les suites de l'offense que nous avions faite aux Otahitiens dans la personne de leur chef; car le marché étoit si mal fourni, que nous manquions du nécessaire. M. Banks alla trouver Toubouraï Tamaïdé dans les bois, & lui persuada difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruits - à - pain; enfin il les obtint: il y en avoit cent-vingt, & ce secours nous vint très à propos. Dans l'après-midi, un autre messager vint demander de la part de Tootahah la hache & la chemise; comme il étoit absolument nécessaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que sans lui nous ne pouvions guere avoir des provisions, je lui fis dire que M. Banks & moi, nous irions lui rendre visite le lendemain, & que nous lui porterions ce qu'il desiroit.

Le jour suivant 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour me rappeler ma promesse; ses gens sembloient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à sa maison. Sur les dix heures je fis mettre en mer la pinasse, & je m'y embarquai avec MM. Banks & Solander; nous étions accompagnés d'un des envoyés de Tootahah; & à une heure nous arrivâmes au lieu de sa résidence, qu'ils appelloient *Eparre*, & qui étoit à environ quatre milles à l'ouest de nos tentes.

Nous trouvâmes un grand nombre d'Ota-

1769. hitiens qui nous attendoient sur le rivage. Il nous auroit été impossible d'aller plus avant, si un homme grand & de bonne mine ne nous avoit pas ouvert un passage. Sa tête étoit couverte d'une espece de turban, & il portoit dans sa main un bâton blanc, dont il frappoit impitoyablement ceux qui étoient autour de lui. Cet homme nous conduisit vers le chef, tandis que les Indiens criaient *Taïo Tootahah*, „ Tootahah est votre ami „. Nous le vîmes comme un ancien patriarche, assis sous un arbre, & environné de plusieurs vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, & sur-le-champ il nous demanda sa hache : je la lui présentai, ainsi que la chemise, avec un habit de drap fait suivant la mode de son pays, & garni d'une espece de rubans. Il les reçut avec bien du plaisir, & tout de suite il endossa le vêtement ; mais il donna la chemise à la personne qui nous avoit fait faire passage en débarquant sur la côte. Cet homme étoit assis alors près de nous, & Tootahah sembloit désirer que nous eussions des attentions particulières pour lui. Peu de tems après Oberéa & plusieurs autres femmes que nous connoissions, arriverent, & se placerent parmi nous. Tootahah sortit plusieurs fois ; mais ses absences n'étoient pas longues : nous crûmes qu'il quittoit l'assemblée pour aller montrer aux Indiens son nouvel habillement ; nous nous trompions, il alloit donner des ordres



pour les rafraîchissemens & le repas qu'on nous servit. La dernière fois qu'il sortit, étant presqu'étouffés par la foule, nous étions impatiens de nous en retourner : sur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendoit dans un autre endroit. Nous le trouvâmes assis sous la bannière de notre propre bateau, & il nous fit signe d'aller à lui ; tous ceux de nous que le bateau pouvoit contenir y entrèrent, & il ordonna alors d'apporter du fruit-à-pain & des noix de cocos, dont nous goûtâmes plutôt pour le satisfaire que par envie de manger. Peu de tems après on vint l'avertir, il sortit du bateau, & quelques minutes ensuite on nous invita à le suivre ; nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à sa maison, & qui étoit palissadée de bambous d'environ trois pieds de haut : on y préparoit pour nous un divertissement entièrement nouveau : c'étoit un combat de lutte. Le chef étoit assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, & les principales personnes de sa suite rangées en demi-cercle à ses côtés : c'étoient les juges qui devoient applaudir au vainqueur : on avoit laissé des sièges pour nous, mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reste des spectateurs.

Quand tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprîmes être les combattans, & qui n'avoient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène ; ils

Cc ij

1769.

**1769.** en firent le tour lentement & les regards baissés, la main gauche sur la poitrine ; de la droite qui étoit ouverte , ils frappoient souvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur , que le coup produisoit un son assez aigu ; c'étoit un défi général que se faisoient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adressoient aux spectateurs. D'autres athlètes suivirent bientôt ceux-ci de la même manière ; ils se donnerent ensuite des défis particuliers , & chacun d'eux choisit son adversaire. Cette cérémonie consistoit à joindre le bout des doigts & à les appuyer sur sa poitrine , remuant en même tems les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude ; si l'homme à qui le lutteur s'adressoit , acceptoit le-cartel , il répétoit les mêmes signes , & ils se mettoient tous deux sur-le-champ dans l'attitude de combattre. Une minute après ils en venoient aux mains. Excepté dans le premier moment c'étoit une pure dispute de force ; chacun tâchoit d'abord de saisir son adversaire par la cuisse ; & s'il n'en venoit pas à bout , par la main , les cheveux , la ceinture ou autrement ; ils s'accrochoient enfin sans dextérité ni bonne grace , jusqu'à ce que l'un des athlètes , profitant d'un moment avantageux , ou ayant plus de force dans les muscles , renversât l'autre. Lorsque le combat étoit fini , les vieillards applaudissoient au vainqueur par quelques mots , que toute l'assemblée répétoit en chœur

sur une espece de chant , & la victoire étoit célébrée ordinairement par trois cris de joie : le spectacle étoit suspendu alors pendant quelques minutes ; ensuite un autre couple de lutteurs s'avançoit dans l'arene , & combattoit de la même maniere. Après que le combat avoit duré une minute , si l'un d'eux n'étoit pas mis à terre , ils se séparoit d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis , & dans ce cas chacun étendoit son bras , en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étoient aux prises , une autre troupe exécutoit une danse qui duroit aussi l'espace d'une minute ; mais les danseurs & les lutteurs , entièrement occupés de ce qu'ils faisoient , ne donnoient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous observâmes avec plaisir que le vainqueur ne montrait jamais d'orgueil à l'égard de l'adversaire qu'il avoit défait , & que le vaincu ne murmuroit point de la gloire de son rival. Enfin , pendant tout le combat on voyoit se soutenir la bienveillance & la bonne humeur , quoiqu'il y eût au moins cinq cent spectateurs, dont quelques-uns étoient des femmes : il est vrai qu'elles étoient en petit nombre ; de plus, elles étoient toutes d'un rang distingué , & nous avons des raisons de croire qu'elles n'assistoient à ce spectacle que par égard pour nous.

Ces combats durèrent environ deux heures :

Cc iij

1769. pendant ce tems l'homme qui nous avoit fait faire place lors de notre débarquement, retenoit les Indiens à une distance convenable, en frappant rudement de son bâton ceux qui s'avançoient trop ; nous nous informâmes de son état, & nous apprîmes que c'étoit un officier de Tootahah qui remplissoit les fonctions de maître des cérémonies.

Les lecteurs qui connoissent les combats des athlètes de l'antiquité, remarqueront sans doute une ressemblance grossière entre ces anciens jeux & les luttes des habitans d'une petite isle située au milieu de l'Océan Pacifique. Les dames peuvent se rappeler la description qu'en a donnée Fénelon dans son *Télémaque* ; quoiqu'il raconte des événemens fabuleux, il il a copié fidèlement les mœurs des anciens tems, d'après les auteurs qu'on regarde comme des historiens fideles.

Lorsque les combats de lutte furent terminés, on nous fit entendre qu'on préparoit deux cochons & des fruits-à-pain pour notre dîner : comme nous avions grand appétit, cette nouvelle nous fit plaisir. Tootahah cependant sembla se repentir de sa libéralité : au lieu de placer ses deux cochons devant nous, il en fit porter un dans notre bateau. Nous ne fûmes pas fâchés d'abord de ce nouvel arrangement, parce que nous pensions que nous dînerions plus à notre aise dans le bâtiment qu'à terre, & qu'il seroit plus facile d'écarter la foule,

Dès que nous fûmes arrivés à bord, il nous dit de retourner au vaisseau avec son cochon : cet ordre n'étoit pas agréable ; nous avions un trajet de quatre milles, & pendant ce tems le dîner se refroidissoit ; nous crûmes pourtant devoir le satisfaire ; il nous accompagna au vaisseau, suivi de quelques autres Indiens, & enfin nous mangeâmes les mets qu'il avoit préparés ; & dont lui & Toubourai Tamaïdé eurent une bonne part.

Notre réconciliation avec ce chef, fit sur les Otahitiens toute l'impression que nous pouvions desirer ; car dès qu'ils furent qu'il étoit à bord, les fruits-à-pain, les noix de cocos & les autres provisions arriverent au fort en grande abondance.

Les échanges se passoient dans le marché comme à l'ordinaire ; mais les cochons y étant toujours fort rares, M. Molineux, notre maître, & M. Green, allerent dans la pinasse, à l'est d'Otahiti, le 8 dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourroient acheter des cochons ou de la volaille dans cette partie de l'isle. Ils parcoururent un espace d'environ vingt milles ; ils apperçurent plusieurs cochons & une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre ; chacun leur disoit qu'ils appartenoient tous à Tootahah, & qu'on ne pouvoit pas les échanger sans sa permission. Nous commençâmes à croire que Tootahah étoit un grand prince, puisqu'il avoit une autorité si absolue, & qui

— s'étendoit si loin. Nous reconnûmes ensuite  
1769. qu'il administroit, comme souverain, le gouvernement de cette partie de l'isle, au nom d'un mineur que nous n'avons jamais vu pendant notre séjour à Otahiti. M. Green à son retour, nous raconta qu'il avoit trouvé un arbre d'une grandeur si énorme & si incroyable, qu'il avoit soixante verges de circonférence. MM. Banks & Solander lui expliquèrent bientôt que c'étoit une espèce de figuier, dont les branches en se recourbant vers la terre, y avoient pris de nouvelles racines, & qu'il étoit facile de se tromper en regardant comme un seul arbre cet assemblage de tiges jointes de près les unes aux autres, & toutes réunies par une végétation commune.

Quoique le marché du fort fût assez bien fourni, cependant les provisions y abordoient plus lentement; au commencement de notre séjour nous en achetions une quantité suffisante pour notre consommation; entre le lever du soleil & huit heures du matin: mais ce commerce nous prenoit alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça son petit bateau devant la porte du fort, & les Otahitiens venoient y faire leurs échanges. Jusqu'à présent les petites verroteries avoient suffi pour payer les noix de cocos & les fruits-à-pain; comme ces denrées n'y étoient plus en si grande abondance, nous fûmes obligés pour la première fois, de montrer nos clous: pour un des plus

petits, qui avoit 4 pouces de long, les Indiens nous donnoient vingt noix de cocos & du fruit-à-pain en proportion, & dans peu de tems le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire. 1769.

Le 9, dans la matinée, Oberéa vint nous faire sa première visite depuis la perte de notre quart de nonante & la malheureuse détention de Tootahah. Elle étoit accompagnée d'Obadée, qui étoit alors son favori, & de Tupia; ils nous présentèrent un cochon & quelques fruits-à-pain, & nous leur donnâmes en retour une hache. Nous avions fourni alors à la curiosité de nos amis les Indiens, un spectacle intéressant & nouveau : notre forge étoit dressée & travailloit presque continuellement; ils nous donnoient des morceaux de fer, que nous pensâmes qu'ils avoient reçus du Dauphin, en nous priant de leur en fabriquer des instrumens de différente espece. Comme j'avois très-grande envie de faire tout ce qui pouvoit les contenter, on satisfaisoit leur empressement, à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le tems du ferrurier. Oberéa ayant reçu sa hache, nous engagea à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra : cette opération n'étoit pas possible; elle nous apporta alors une hache rompue, afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occasion qui me donnoit un moyen de regagner ses bonnes grâces; sa hache fut raccommodée, & elle parut satisfaite. Ils s'en

1769. **allèrent le soir , & emmenerent la pirogue qui avoit resté long-tems à la pointe du fort ; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours.**

Le 10 , je plantai quelques pepins de melons , & des graines d'autres plantes , dans un terrain qui avoit été préparé pour cet effet : nous les avions mises pendant le voyage dans de petites bouteilles bouchées avec de la poix-résine. Excepté la graine de moutarde , aucune autre ne germa , les concombres & les melons ne prirent pas , & M. Banks pensa que le défaut absolu d'air avoit gâté les graines.

Nous apprîmes ce jour-là que les Indiens donnoient à leur isle le nom d'Otahiti. Nous vîmes , après beaucoup de peines , qu'il étoit absolument impossible d'apprendre aux Otahitiens à prononcer nos noms ; lorsqu'ils vouloient les articuler , ils produisoient des mots tout-à-fait différens , dont ils se servoient pour nous désigner ; ils m'appellerent *Toute* , & M. Hicks *Hete* ; ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux* ; ils appelloient notre maître *Baba* , de Robert son nom de baptême ; M. Gore , *Toarro* ; le docteur Solander , *To-rano* ; M. Banks , *Tapane* ; M. Green , *Etérée* ; M. Parkinson , *Patini* ; M. Sporing , *Polini* ; Peterfgill , *Petrodoro* ; ils avoient formé de cette manière des noms pour presque tous les gens de l'équipage. Il n'étoit cependant pas facile de découvrir dans ces nouveaux noms des traces de l'original ; c'étoient peut-être moins des



sons arbitraires, déterminés par la disposition de leurs organes, que des mots significatifs dans leur propre langue; par exemple, ils appellerent *Matte* M. Monkhouse, l'officier de poupe, qui commandoit le détachement lorsque le voleur du fusil fut tué. Ils lui donnoient ce nom, non pas en tâchant d'imiter le son de la première syllabe du mot Monkhouse, mais parce que *Matté* signifie mort. Il est probable que cette observation doit s'appliquer aux noms qu'ils donnerent à d'autres de nos gens.

1769.



## CHAPITRE XII.

*Quelques femmes viennent au fort. Cérémonies singulières. Les Otabitiens assistent au service divin que nous célébrâmes; Et le soir, ils nous donnent un spectacle très-extraordinaire. Toubourai Tamaïdé succombe à une tentation.*

LE 12 de mai, nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, & qui nous aborderent avec des cérémonies très-singulières. M. Banks faisoit des échanges dans son bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'étoit venu voir le matin avec quelques autres naturels du pays. Entre neuf & dix heures, il arriva à l'en-

**1769.** droit du débarquement une double pirogue, dans laquelle étoient assis un homme & deux femmes. Les Indiens qui étoient autour de M. Banks, lui dirent par signes d'aller à leur rencontre, ce qu'il fit sur-le-champ. Mais pendant qu'il sortoit du bateau, l'homme & les deux femmes s'étoient déjà avancés jusqu'à quinze pas de lui; ils s'arrêtèrent alors, & l'inviterent par signes à faire la même chose; ils jeterent à terre une douzaine de jeunes plantes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta; & les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés, un Otahitien qui sembloit être un serviteur, passant & repassant à six reprises différentes, en remit une branche à chaque tour à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en la lui donnant. Tupia qui étoit près de M. Banks, remplissoit les fonctions de son maître de cérémonie: à mesure qu'il recevoit les rameaux, il les plaçoit dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui étoit entre M. Banks & les Indiens qui lui rendoient visite: il y avoit neuf pieces, il en posa trois l'une sur l'autre, & alors une des femmes appelée Oorattooa, la plus distinguée d'entr'elles, monta sur ces tapis, & relevant ses vêtemens jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux & de

lang froid, & un air d'innocence & de simplicité qu'il n'est pas possible d'imaginer ; elle 1769.  
 laissa retomber ensuite ses vêtemens , & alla se remettre à sa place. On étendit trois autres pieces sur les trois premières, elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire : enfin les trois dernières pieces furent étendues sur les six premières, & elle en fit le tour pour la troisième fois avec les mêmes circonstances. Les Otaïtiens replierent les étoffes & les offrirent à M. Banks , comme un présent de la femme qui s'avança alors avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeoit devoir leur être le plus agréables ; ils restèrent dans la tente l'espace d'une heure , & s'en allerent. Sur le soir , nos officiers qui étoient au fort reçurent la visite d'Oberéa & d'une femme de sa suite , sa favorite , nommée Otheothea : c'étoit une fille d'une figure agréable ; ils furent d'autant plus charmés de la voir , qu'elle avoit passé quelques jours sans venir au camp, & qu'on nous avoit rapporté qu'elle étoit malade ou morte.

Le 13 , le marché étant fini à dix heures , M. Banks voulant se procurer un ombrage pendant la chaleur du jour , alla se promener dans les bois , portant son fusil comme à l'ordinaire ; en s'en revenant , il rencontra Toubouraï Tamaïdé , près de la maison qu'il habitoit par intervalles. Comme il s'étoit arrêté

1769.

pour passer quelque tems avec lui, l'Indien lui arracha subitement le fusil des mains, le banda, & l'élevant en l'air, il tira la détente. Heureusement l'amorce brûla sans que le coup partit. M. Banks lui reprit bientôt son fusil, très-surpris de voir qu'il eût acquis assez de connoissance du mécanisme de cette arme pour la décharger, & il lui reprocha avec beaucoup de sévérité ce qu'il venoit de faire. Comme il étoit très-important de ne pas apprendre aux Otahitiens comment on manioit ces armes, M. Banks dans toutes les occasions leur avoit dit qu'ils ne pouvoient pas nous faire une plus grande offense que de les toucher : il étoit nécessaire alors de réitérer ces défenses avec plus de force, & il ajouta pour cela les menaces à ses reproches. Toubourai Tamaïdé supporta tout patiemment ; mais dès que M. Banks eut traversé la rivière, l'Indien partit avec toute sa famille & ses meubles pour sa maison d'Eparre. Les Otahitiens qui étoient au fort, apprirent bientôt cette nouvelle ; nous craignîmes les suites du mécontentement de Toubourai Tamaïdé, qui dans toutes les occasions nous avoit été très-utile. M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour. Il partit le même soir, accompagné de M. Molineux ; ils le trouverent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avoit raconté son aventure &

les craintes qu'elle lui faisoit naître. Son visage présentoit l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes passions étoient également marquées avec force sur la figure de tous les Otahitiens qui l'environnoient. Lorsque M. Banks & M. Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même manière que Térapo dans une autre occasion, c'est-à-dire, en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fut couverte de sang. M. Banks ne perdit point de tems pour tâcher de les consoler ; il assura le chef qu'il falloit oublier tout ce qui s'étoit passé, qu'il ne leur vouloit aucun mal, & qu'ils n'avoient rien à craindre. Toubourai Tamaïdé fut bientôt calmé, & reprit sa confiance & sa tranquillité : il ordonna de tenir prête une double pirogue ; ils revinrent tous ensemble au fort avant le souper, & pour gage d'une parfaite réconciliation, l'Indien & sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour nous mettre à l'abri des insulaires. Entre onze heures & minuit, un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort, en escaladant les palissades, dans le dessein, sans doute, de voler tout ce qu'il pourroit trouver. La sentinelle qui le découvrit, heureusement ne fit pas feu, & le voleur s'enfuit avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de

1769.

**1769.** l'armurier étoit dressée dans le fort; & le fer & les instrumens de ce métal, dont on s'y servoit continuellement, étoient des tentations au vol, que les Otahitiens ne pouvoient surmonter.

Le dimanche 14, j'ordonnai qu'on célébrât le service divin au fort. Nous desirions que quelques-uns des principaux Otahitiens y assistassent; mais lorsque l'heure fut arrivée, la plupart s'en allerent dans leurs habitations. M. Banks cependant traversa la riviere, & ramena Toubouraï Tamaïdé & sa femme Tomio; il espéroit que les cérémonies occasionneroient quelques questions de leur part, & donneroient lieu à quelque instruction de la nôtre. Il les fit asséoir sur des sieges, & se plaça près d'eux. Pendant tout le service ils observoient attentivement ses postures, & l'imitoient très-exactement; ils s'asséyoient, se tenoient debout ou se mettoient à genoux, lorsque M. Banks faisoit de même. Ils sentoient que nous étions occupés à quelque chose de sérieux & d'important, & ils ordonnerent aux Otahitiens qui étoient hors du fort, de se tenir en silence. Cependant, après que le service fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune question, & ils ne vouloient pas nous écouter lorsque nous tâchions de leur expliquer ce qui venoit de se passer.

Les Indiens après avoir vu nos cérémonies religieuses dans la matinée, jugerent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étoient très-différentes. Un jeune homme  
de

de près de six pieds , & une jeune fille de onze à douze ans sacrifierent à Vénus , devant plusieurs de nos gens & un grand nombre de naturels du pays , sans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action , & ne s'y livrant au contraire , à ce qu'il nous sembloit , que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs , il y avoit plusieurs femmes d'un rang distingué , & en particulier Oberéa , qui , à proprement parler , présidoit à la cérémonie ; car elle donnoit à la fille des instructions sur la manière dont elle devoit jouer son rôle : mais quoique la fille fût jeune , elle ne paroissoit pas en avoir besoin. 1762.

Nous ne racontons pas cet événement comme un pur objet de curiosité , mais parce qu'il peut servir dans l'examen d'une question qui a été long-tems discutée par les philosophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes , est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature , ou provient-elle de l'habitude & de la coutume ? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations , il ne sera peut-être pas aisé de remonter à la source de cette coutume , quelque générale qu'elle soit ; si cette honte est une suite de l'instinct naturel , il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples , chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

**1769.** Le 14 & le 15, nous eûmes une autre occasion de connoître si tous les Otahitiens étoient de complot dans les projets que quelques-uns de leurs compatriotes méditoient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola une de nos pieces d'eau, qui étoit à côté du fort. Le matin nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût instruit du vol : cependant nous jugeâmes qu'ils n'étoient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahissoient leurs associés, car ils paroissent tous disposés à nous indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M. Banks alla, pour le chercher, dans un endroit de la baie, où l'on nous dit qu'il avoit été mis dans une pirogue; mais comme cette piece d'eau ne nous étoit pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recherches afin de la recouvrer; lorsqu'il fut de retour, Toubouraï Tamaïdé lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on nous voleroit un autre tonneau. Il n'est pas aisé de conjecturer comment il avoit appris ce projet; il est sûr qu'il n'étoit pas du complot, car il vint avec sa femme & sa famille dans l'endroit où étoient placées les pieces d'eau; il y dressa ses lits, en disant qu'en dépit du voleur, il nous donneroit un gage de leur sûreté. Nous ne voulûmes pas y consentir, nous lui fîmes entendre qu'on placeroit une sentinelle jusqu'au matin, pour faire la garde autour des tonneaux. Il retira alors ses lits dans la tente de M. Banks, où lui & sa fa-



mille passèrent la nuit ; il fit signe à la sentinelle en la quittant , d'être bien sur ses gardes. Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avoit été bien informé : le voleur vint vers minuit ; mais s'apercevant qu'on avoit mis un soldat pour veiller sur les tonneaux , il s'en alla sans rien dérober. 1769.

L'aventure du couteau avoit beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Toubourai Tamaidé , & il ne se défioit point de lui ; l'Otakitien fut exposé par la suite à des tentations que sa probité & son honneur ne purent pas surmonter. Il s'étoit trouvé plusieurs fois dans des occasions favorables de commettre quelque vol , & il avoit résisté ; mais il fut enfin séduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous : ces clous étoient plus grands que tous ceux que nous avions donnés jusqu'alors en échange aux Indiens , & ils avoient été laissés peut-être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks , où le chef avoit un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertance quelque partie de son habillement , sous lequel il en avoit caché un , le domestique de M. Banks le vit , & le dit à son maître. M. Banks sachant qu'on ne lui avoit pas donné ce clou , & qu'il ne l'avoit pas reçu en échange , examina sur-le-champ le panier où il y en avoit sept , & il remarqua qu'il en manquait cinq. Il accusa avec répugnance Toubourai Tamaidé du délit ; l'Ota-

1769. hitien avoua le fait , mais la douleur qu'il en ressentit n'étoit probablement pas plus grande que celle de l'accusateur : on lui redemanda sur-le-champ les clous , & il répondit qu'ils étoient à Eparre ; cependant il jugea à propos d'en montrer un , parce que M. Banks paroissoit fort empressé de les ravoir , & qu'il lui faisoit quelques signes de menace. Toubourai Tamaïdé fut conduit au fort , pour y être jugé par la voix générale.

Nous ne devions pas faire voir que nous regardions son offense comme légère : cependant , après quelque délibération , nous lui dûmes qu'on lui pardonneroit , s'il vouloit rapporter les quatre autres clous au fort. Il consentit à cette condition , mais je suis fâché de dire qu'il ne la remplit pas ; au lieu d'aller chercher les clous , il se retira avec sa famille avant la nuit , en emportant tous ses meubles.

Comme notre chaloupe sembloit faire eau , j'en fis examiner le fond , & je fus fort surpris de trouver qu'il étoit tellement rongé par les vers , qu'il falloit absolument en refaire un nouveau. Les officiers qui avoient été de l'expédition du Dauphin , me dirent que leurs bateaux n'avoient point essuyé de semblable accident , & c'est pour cela que je ne m'y attendois pas. Je craignis que la pinasse ne fût dans le même état ; mais en la visitant , j'eus la consolation de voir qu'elle n'avoit point été endommagée par les vers , quoiqu'elle fût conf-

truite du même bois , & qu'elle eût été dans la même eau que la chaloupe : je pense que cette différence provenoit de ce que la chaloupe avoit été enduite de goudron , & la pinasse d'une composition de blanc de plomb & d'huile. Les fonds de tous les bateaux qui navigueront dans ces mers , doivent donc être spalmés comme la pinasse , & les vaisseaux fournis de tout ce qui est nécessaire , afin de pouvoir les recarer quand ils en auront besoin.

Après avoir reçu différens messages de Tootahah qui nous mandoit que si nous voulions lui rendre visite , il reconnoîtroit cette faveur par un présent de quatre cochons , j'envoyai M. Hicks , mon premier lieutenant , afin de voir s'il ne feroit pas possible de s'en procurer quelques-uns sans cela ; je lui ordonnai en même tems de faire à l'Indien toutes sortes de politesses. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre , dans un endroit appelé Tottahah , situé cinq milles plus à l'ouest. L'Otahitien le reçut avec beaucoup de cordialité ; il lui montra sur-le-champ un cochon , & lui dit que dans la matinée on ameneroit les trois autres qui étoient à quelque distance. M. Hicks attendit volontiers ; mais comme les trois cochons ne venoient point , & qu'il ne jugea pas à propos de rester plus long-tems , il s'en revint avec celui qu'on lui avoit donné.

Le 25, Toubourai Tamaïdé , accompagné de sa femme Tomio , parut à la tente , pour la

Dd iij

1769.

premiere fois depuis qu'on l'avoit découvert volant les clous. Il paroissoit affligé & timide ; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner nos bonnes graces & notre amitié en rendant les quatre clous qu'il avoit emportés. La froideur & la réserve avec lesquelles M. Banks & les autres le traiterent , n'étoient guere capables de lui inspirer du calme & de la gaité ; il ne demeura pas long-tems , & il partit d'une maniere brusque. M. Monkhousle le chirurgien alla le lendemain dans la matinée pour opérer la réconciliation ; il tâcha de lui persuader de rendre les clous , mais il ne put pas y réussir.



## CHAPITRE XIII.

*Autre visite rendue à Tootahah. Détail de différentes aventures. Amusemens singuliers des Indiens , & remarques sur ces amusemens. Préparatifs pour observer le passage de Vénus. Ce qui nous arrive au fort.*

LE 27, il fut décidé que nous irions voir Tootahah , quoique nous ne comptassions pas beaucoup sur les cochons qu'il avoit promis pour nos peines. Je m'embarquai dès le grand matin dans la pinasse avec MM. Banks. & So-

lander, & trois autres personnes. Il avoit quitté Tettahah où M. Hicks l'avoit trouvé, & il étoit dans un endroit appelé *Atakourou*, à six milles plus loin. Comme nous ne pûmes pas faire plus de la moitié du chemin dans le bateau, il étoit presque nuit lorsque nous arrivâmes. Nous le vîmes assis comme à l'ordinaire sous un arbre, & environné d'un grand nombre d'Otahitiens : nous lui fîmes nos présens qui consistoient en un habit & un jupon d'étoffe jaune, & quelques autres bagatelles qu'il reçut avec plaisir. Il ordonna sur-le-champ de tuer & d'apprêter un cochon pour le souper, en nous promettant qu'il nous en donneroit plusieurs le lendemain; mais nous avions moins envie de nous régaler dans ce voyage, que de remporter des rafraîchissemens, dont le fort avoit besoin; nous le priâmes de ne pas faire tuer le cochon, & nous soupâmes des fruits du pays. Comme la nuit approchoit, & qu'il y avoit dans ce lieu plus de monde que les maisons & les canots n'en pouvoient contenir, & entr'autres Oberéa, sa suite & plusieurs autres Indiens que nous connoissons, nous commençâmes à chercher des logemens. Nous étions au nombre de six; M. Banks fut assez heureux pour qu'Oberéa lui offrit une place dans sa pirogue; il nous souhaita une bonne nuit, nous quitta, & alla se coucher de bonne heure, suivant la coutume du pays;

Dd iv

1769.

**1769.** il ôta ses habits comme à l'ordinaire, à cause de la chaleur : Oberéa lui dit amicalement qu'elle vouloit les garder, & qu'à coup sûr on les voleroit, si elle n'en avoit pas soin. M. Banks ayant une pareille sauve-garde, s'endormit avec toute la tranquillité imaginable ; il s'éveilla sur les onze heures, & voulant se lever pour quelques besoins, il chercha ses habits dans l'endroit où il avoit vu Oberéa les placer ; mais ils n'y étoient plus : il éveilla Oberéa sur-le-champ ; dès qu'elle entendit sa plainte, elle se leva précipitamment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, & se mit en devoir de retrouver ce que M. Banks avoit perdu. Tootahah dormoit dans la pirogue voisine : alarmé du bruit, il vint vers eux, & sortit avec Oberéa, afin de découvrir le voleur. M. Banks n'étoit pas en état de les accompagner, on ne lui avoit rien laissé que ses culottes ; on avoit pris son habit, sa veste, ses pistolets, sa poire à poudre, & plusieurs autres effets qui étoient dans ses poches. Une demi-heure après, Oberéa & Tootahah revinrent, mais sans avoir rien appris ni sur les vêtements, ni sur le voleur. M. Banks commença à avoir des craintes : on n'avoit pas emporté son fusil ; mais il avoit négligé de le charger ; il ne savoit pas où le docteur Solander & moi passions la nuit ; & dans ce qui devoit lui arriver, il ne pouvoit pas recourir à notre secours. Il crut cependant qu'il valoit mieux

ne point montrer de crainte ni de soupçon à l'égard des Orahitiens avec qui il étoit ; il donna son fusil à Tupia qui s'étoit éveillé au milieu du désordre , & qu'il chargea d'en prendre soin , en le priant en même tems de rester couché. Il ajouta qu'il étoit satisfait des peines que Tootahah & Oberéa avoient prises pour retrouver ses effets , quoi qu'elles eussent été inutiles. M Banks se recoucha assez déconcerté ; il entendit bientôt après de la musique , & il vit des lumières à peu de distance sur le rivage : c'étoit un concert ou assemblée , qu'ils appellent *Heiva* , nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce spectacle devoit nécessairement rassembler beaucoup d'Indiens , & que je pouvois peut-être m'y trouver , ainsi que d'autres Anglois , M. Banks se leva pour y aller aussi. Les lumières & le son l'amenerent dans une case où j'étois avec trois autres personnes du vaisseau. Il nous distingua aisément du reste de la foule ; il s'approcha presque nud , & nous raconta sa triste aventure. Nous le consolâmes , comme les malheureux se consolent entr'eux ; nous lui dîmes que nous avions été aussi mal-traités que lui ; je lui fis voir que j'avois les jambes nues , & lui dis qu'on avoit volé mes bas sous ma tête , quoi que je fusse sûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit. Mes compagnons lui prouverent aussi en se montrant , qu'ils avoient perdu leur juste-au-corps. Nous résolûmes pourtant d'en-

**1769.** tendre la musique, quelque mal vêtus que nous fussions. Le concert étoit composé de quatre tambours, de trois flûtes & de plusieurs voix; il dura environ une heure; & lorsqu'il fut fini, nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions couché, après être convenus que jusqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

Le 28, nous nous levâmes à la pointe du jour, suivant l'usage de l'isle. Le premier homme que vit M. Banks fut Tupia qui gardoit fidèlement son fusil. Oberéa lui apporta bientôt quelques vêtemens de son pays, pour lui servir au défaut des siens; de sorte qu'en nous abordant il portoit un habillement bigarré, moitié à l'otahitiennne, & moitié à l'angloise. Excepté le docteur Solander, dont nous ne connoissons pas le gîte, & qui n'avoit point assisté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de tems après, Tootahah parut, & nous le pressâmes de chercher nos habits qu'on avoit dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui persuader, non plus qu'à Oberéa, de faire aucune démarche à cet effet, & nous soupçonnâmes alors qu'ils étoient complices du vol. Sur les huit heures, M. Solander vint nous joindre; il avoit passé la nuit dans une case à un mille de distance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, & on ne lui avoit rien pris.



Nous perdîmes alors tout espoir de recou-  
vrer nos habits, dont en effet nous n'avons  
jamais entendu parler dans la suite, & nous  
passâmes toute la matinée à demander les co-  
chons qu'on nous avoit promis; mais nos ten-  
tatives furent également sans succès. Sur le  
midi nous marchâmes vers le bateau, assez  
mécontents, & n'emportant rien avec nous  
que ce que nous avions acheté la veille, du  
boucher & du cuisinier de Tootahah.

En retournant au bateau, nous eûmes un  
spectacle qui nous dédommagea en quelque  
manière de nos fatigues & de nos pertes.  
Chemin faisant, nous arrivâmes à un des en-  
droits en petit nombre, où l'isle n'est pas en-  
vironnée par des récifs, & où par conséquent  
une houle élevée brise sur la côte; les lames  
étoient des plus effrayantes que j'eusse jamais  
vues, il auroit été impossible à un de nos  
bateaux des'en tirer; & si le meilleur nageur  
de l'Europe avoit été par quelque accident ex-  
posé à leur furie, je suis persuadé qu'il y auroit  
été bientôt englouti par les flots, ou écrasé  
contre les grosses pierres dont le rivage étoit  
couvert; cependant nous y vîmes dix ou douze  
Indiens qui nageoient pour leur plaisir; lors-  
que les flots brisoient près d'eux, ils plon-  
geoient par-dessous, & reparoissoient de l'autre  
côté avec une adresse & une facilité incon-  
cevables. Ce qui rendit ce spectacle encore plus  
amusant, ce fut que les nageurs trouverent

**1769.** au milieu de la mer l'arriere d'une vieille pirogue ; ils le saisirent & le poufferent devant eux, en nageant jusqu'à une assez grande distance en mer. Alors deux ou trois de ces Indiens se mettoient dessus , & tournant le boût quarré contre la vague , ils étoient chassés vers la côte avec une rapidité incroyable , & quelquefois même jusqu'à la greve ; mais ordinairement la vague brisoit sur eux avant qu'ils fussent à moitié chemin, & alors ils plongeoiient & se relevoient d'un autre côté, en tenant toujours le reste de pirogue : ils se remettoient à nager de nouveau au large, & revenoient ensuite par la même manœuvre , à peu-près comme nos enfans dans les jours de fêtes, grimpent la colline du parc de Greenwich, pour avoir le plaisir de se rouler en-bas. Nous restâmes plus d'une demi-heure à contempler cette scene étonnante. Pendant cet intervalle, aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre ; ils sembloient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif. Nous continuâmes alors notre route , & enfin le soir nous arrivâmes au fort. On peut remarquer à cette occasion, que la nature humaine est douée de plusieurs facultés, qui ne sont portées que rarement au degré de développement dont elles sont susceptibles , & que tous les hommes sont capables de certains efforts qu'aucun d'eux ne fait, à moins qu'il n'y soit porté par le besoin ou par des circonstances extraordinaires. Ces nageurs, en déployant des forces

dont nous avons tous l'usage, à moins que nous ne soyons atteints de quelque infirmité particulière, opéroient des prodiges qui nous semblent au-dessus de la nature. Des exemples plus familiers montrent encore la vérité de cette observation. Les danseurs de corde & les voltigeurs ne font que perfectionner des facultés que tous les individus ont comme eux ; ils n'ont point reçu de don particulier de la nature. Tous les hommes, il est vrai, avec autant d'exercice & d'habitude, ne deviendroient pas aussi habiles dans leur art ; mais il est incontestable qu'ils y feroient du moins quelques progrès : il faut en dire autant de tous les autres arts. L'exemple des aveugles nous fournit une autre preuve, que l'homme a des facultés dont il ne fait presque jamais usage. On ne peut pas supposer que la perte d'un sens donne plus de force à ceux qui restent, comme l'amputation d'une branche d'arbre rend plus vigoureuses celles qui sont encore attachées au tronc. Tout homme peut donc acquérir pour les organes de l'ouïe & du toucher, la délicatesse & la finesse qui nous surprennent dans ceux qui ont perdu la vue. Si les aveugles ne perfectionnent pas également leur intelligence, c'est qu'ils n'en ont pas également besoin. Celui qui jouit de la vue, est le maître de faire par choix ce que l'homme privé de ses yeux, fait par nécessité ; & s'il vouloit s'appliquer comme lui à

---

1769.

1769.

exercer les organes, il les rendroit aussi parfaits. Afin d'encourager les efforts du genre humain, établissons donc pour principe d'un usage universel, que quiconque fera tout ce qu'il peut, fera beaucoup plus qu'on ne croit communément possible.

Parmi les Indiens qui nous étoient venus voir, il y en avoit quelques-uns d'une isle voisine, appelée par eux *Eimeo* ou *Imao*, & que le capitaine Wallis a nommée isle du duc d'York. Ils nous firent la description de vingt-deux isles situées dans les environs d'Otahiti.

Comme le jour où nous devions faire nos observations astronomiques approchoit, je résolus, en conséquence de quelques idées que m'avoit données le lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer le passage de Vénus dans différens endroits; espérant que, si nous ne réussissions pas à Otahiti, nous aurions ailleurs un meilleur succès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos instrumens & à montrer l'usage qu'il en falloit faire, à ceux de nos officiers que je me proposois d'envoyer dehors.

Le premier juin, deux jours avant le passage de Vénus, je fis partir pour Imao, dans la grande chaloupe, M. Gore, & MM. Monkhouse & Sporing, à qui M. Green avoit donné des instrumens convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux, & il fut accompagné de Toubourai Tamaïdé, de Tomio & de plu-

fleurs naturels du pays. Dès le grand matin 1769.  
 du 2, j'envoyai M. Hicks avec MM. Clerck & Petersgill nos contre-maitres, & M. Saunders un des officiers de poupe, dans la pinasse, à l'est d'Otahiti, afin d'y choisir, à quelque distance de notre principal observatoire, un lieu convenable où ils pussent employer les instrumens qu'ils avoient aussi emportés pour le même dessein.

Malgré toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi ; nos gens qui étoient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenerent enfin au-dessous de la terre d'Imao. A la pointe du jour du 2, ils virent une pirogue qu'ils appellerent. Les Indiens qu'elle avoit à bord leur montrèrent un passage à travers le récif : ils y entrèrent, & ils choisirent bientôt après, pour lieu de leur observatoire, un rocher de corail, qui s'élevoit hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte ; ce rocher en avoit quatre-vingt de longueur, & vingt de large ; on trouvoit au milieu un lit de sable blanc assez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ses compagnons commencerent à les dresser & à faire les autres préparatifs nécessaires pour l'opération importante du lendemain. Sur ces entrefaites, M. Banks, suivi des insulaires d'Otahiti & des autres Indiens qu'ils avoient rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'isle pour y ache-

**1769.** ter des provisions : il s'en procura effectivement avant la nuit une quantité suffisante. Lorsqu'il revint au rocher , il trouva l'observatoire en ordre , & les télescopes fixés & éprouvés. La soirée fut très-belle ; cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit : chacun faisoit la garde à son tour l'espace d'une demi-heure , après quoi il alloit satisfaire l'impatience des autres , & il leur rapportoit la situation du tems ; quelquefois il encourageoit leur espérance , en disant que le ciel étoit serein , & d'autres fois il les alarmoit en leur annonçant qu'il étoit couvert.

Ils furent debout dès la pointe du jour du 3 , & ils eurent la satisfaction de voir le soleil se lever sans nuage. M. Banks souhaitant alors un heureux succès à nos observateurs , M. Gore & M. Monkhouse , retourna une seconde fois dans l'isle pour en examiner les productions & y acheter des rafraîchissemens. Pour faire ses échanges avec les naturels du pays , il se plaça sous un arbre ; & afin de n'être pas poussé par la foule , il traça autour de lui un cercle , dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

Sur les huit heures , il apperçut deux pirogues qui voguoient vers l'endroit où il étoit , & les insulaires lui firent entendre qu'elles appartenoient à Tarrao , roi de l'isle , qui venoit lui rendre visite. Dès que les pirogues s'approchèrent

s'approcherent de la côte , le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché , & Sa Majesté débarqua avec sa sœur , nommée Nuna. Comme ils s'avançoient vers l'arbre sous lequel étoit M. Banks , il alla à leur rencontre , & il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avoit écarté les autres insulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences. M. Banks développa une espèce de turban d'étoffe de l'Inde qu'il portoit sur sa tête en place de chapeau , il l'étendit à terre , & ils s'assirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal , qui étoit composé d'un chien , d'un cochon , de quelques fruits - à - pain , de noix de cocos & autres choses pareilles. M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent ; les messagers revinrent avec une hache , une chemise & des verroteries qu'il offrit à Sa Majesté , qui les reçut avec beaucoup de satisfaction.

Pendant cet intervalle , Toubouraï Tamaïdé & Tomio arrivèrent de l'observatoire. Tomio dit qu'elle étoit parente de Tarrao ; elle lui fit présent d'un grand clou , & donna en même tems une chemise à Nuna.

Après le premier contact intérieur de Vénus avec le soleil , M. Banks retourna à l'observatoire , emmenant avec lui Tarrao , Nuna & quelques-uns des principaux personnages de leur suite , parmi lesquels il y avoit trois jeunes

**1769.** femmes très-belles. Il leur montra la planète au-dessus du soleil, & tâcha de leur faire entendre que ses compagnons & lui avoient quitté leur pays pour venir observer ce phénomène. Bientôt après, M. Banks retourna avec eux à l'isle d'Irao; il y passa le reste de la journée à en examiner les productions, qu'il trouva à-peu-près les mêmes que celles d'Otaïti. Les hommes qu'il y vit ressembloient aussi entièrement aux habitans de cette dernière isle, & il en reconnut plusieurs pour les avoir déjà vus à Otaïti; de manière que tous ceux avec qui il fit des échanges, connoissoient ses marchandises & leur valeur.

Le lendemain au matin 4, nos observateurs plierent leurs tentes pour s'en revenir, & arrivèrent au fort avant la nuit.

L'observation fut faite avec un égal succès au fort, & par les personnes que j'avois envoyées à l'est de l'isle. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il n'y eut pas un seul nuage au ciel; & nous observâmes, M. Green, le docteur Solander & moi, tout le passage de Vénus avec la plus grande facilité. Le télescope de M. Green & le mien étoient de la même force, & celui du docteur Solander étoit plus grand. Nous vîmes tous autour de la planète une atmosphère ou brouillard nébuleux, qui rendoit moins distincts les tems des contacts, & sur-tout des contacts intérieurs: ce qui nous fit différer les uns les autres



dans nos observations, plus qu'on ne devoit l'attendre. Suivant M. Green, 1769.

	Heur.	Min.	Second.	
Le premier contact extérieur, ou la première apparence de l'entrée de Vénus au-dessus du disque du soleil fut à	9	25	42	} Matin.
Le premier contact intérieur, ou l'immersion totale à . . . .	9	44	4	
Le second contact intérieur, ou le commencement de l'émergence à . . . . .	3	14	8	} Après-midi.
Le second contact extérieur, ou l'émergence totale à . . . . .	3	32	10	

Nous trouvâmes que notre observatoire étoit situé au  $17^{\circ} 29' 15''$  de latitude, & au  $149^{\circ} 32' 30''$  de longitude O. de Greenwich. Le lecteur peut voir dans les Transactions philosophiques, vol. LXI, part. II, p. 397 & les suivantes, des tables, où nos observations sont plus détaillées, & une planche qui sert à les faire entendre.

Si nous avons des raisons de nous féliciter du succès de notre entreprise, quelques-uns de nos gens avoient profité du tems, de ma-

E e ij

1769. niere à nous causer bien du regret. Pendant que les officiers étoient tous occupés à observer le passage de Vénus, des matelots enfoncerent un des magasins, & volerent près d'un cent pesant de clous à fiche ; le cas étoit férieux & de grande importance : car si les voleurs avoient répandu ces clous parmi les Otabitiens, ils nous auroient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer, qui étoit la principale marchandise que nous avions apportée pour commercer avec ces insulaires. On découvrit un des voleurs ; mais on ne lui trouva que sept clous : il fut puni par vingt-quatre coups de fouet, & il ne voulut jamais révéler ses complices.



## CHAPITRE XIV.

*Description particulière des funérailles parmi les Otabitiens. Observations générales sur ce sujet. On trouve chez ces Indiens une classe d'hommes pour lesquels les anciens avoient beaucoup de vénération. Vol commis au fort. Suites de ce vol. Détails sur la cuisine des Otabitiens. Divers incidents.*

LE 5, nous célébrâmes l'anniversaire du jour de la naissance du roi : nous aurions dû

faire cette cérémonie la veille, mais nous attendimes pour cela le retour de nos officiers qui étoient allés observer le passage de Vénus. Plusieurs des chefs Indiens assistèrent à cette fête, ils burent à la santé de Sa Majesté sous le nom *Kihiargo*, qui étoit le son le plus approché qu'ils pouvoient rendre pour exprimer le roi George. Il mourut pendant ce tems une vieille femme d'un certain rang, & qui étoit parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, & nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place quarrée, proprement palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placèrent le corps en-dessous, sur un chassis tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps étoit couvert d'une belle étoffe, & on avoit placé près de lui du fruit à pain, du poisson & d'autres provisions. Nous supposâmes que les alimens étoient préparés pour l'esprit du défunt, & que par conséquent ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des âmes après la mort; mais lorsque nous nous adressâmes à *Toubourai Tamaïdé*, afin de nous instruire plus particulièrement sur cette matière, il nous dit que ces alimens étoient des offrandes qu'ils présentent à leurs dieux : ils ne supposoient

E e iij

**1769.** cependant pas que les dieux mangeassent, ainsi que les Juifs ne pensoient point que Johovah pût habiter dans une maison. Il faut regarder leur offrande de la même manière que le temple de Jérusalem, c'est-à-dire, comme un témoignage de respect & de reconnaissance, & un moyen de solliciter la présence plus immédiate de la Divinité. Vis-à-vis le quarré, il y avoit un endroit où les parens du défunt alloient payer le tribut de leur douleur; & au-dessous du pavillon, on trouvoit une quantité innombrable de petites pièces d'étoffes, sur lesquelles les pleureurs avoient versé leurs larmes & leur sang; car dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un goulou de mer. A quelques pas de là on avoit dressé deux petites huttes; quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une, & l'autre sert d'habitation au principal personnage du deuil, qui est toujours un homme revêtu d'un habillement singulier, & qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus bas. On enterre ensuite les os des morts dans un lieu voisin de celui où on élève ainsi les cadavres pour les laisser tomber en pourriture.

Il est impossible de deviner ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'usage d'élever le mort au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putré-

faction , & d'enterrer ensuite les os ; mais c'est une chose digne de remarque , qu'Élien & Apollonius de Rhodes attribuent une coutume semblable aux anciens habitans de la Colchide , pays autrefois situé près du royaume de Pont en Asie , & qu'on appelle aujourd'hui la Mingrelie ; excepté pourtant que cette manière de disposer des morts , n'avoit pas lieu pour les deux sexes : ils enterroient les femmes , mais ils enveloppoient les hommes morts dans une peau , & les suspendoient en l'air avec une chaîne. Cet usage des habitans de la Colchide avoit sa source dans leur croyance religieuse. La terre & l'air étoient les principaux objets de leur culte , & l'on croit que , par une suite de quelque principe superstitieux , ils devoient leurs morts à ces deux élémens. Nous n'avons jamais pu découvrir si les Otahitiens adoptent de pareils principes ; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetières sont aussi des lieux où ils vont rendre une sorte de culte religieux. Nous observerons en passant , que quoiqu'il soit très-absurde d'imaginer que le bonheur ou le malheur d'une vie future dépend en quelque manière de la façon dont on disposera des cadavres lorsque le tems de l'épreuve sera passé , cependant rien n'est plus général que cette espèce d'inquiétude parmi les hommes. Malgré le mépris que nous avons pour les cérémonies funéraires qui ne sont point fami-

1769. lieres par l'habitude , ou que la superstition ne nous a pas rendu sacrées , la plupart des hommes s'occupent gravement à empêcher que leur corps ne soit rompu dans un champ par le hoyau du laboureur , ou dévoré par les vers , lorsqu'il ne sera plus capable de sensation ; ils le font placer à prix d'argent dans une terre sainte ; lors même qu'ils croient que le sort de sa future existence est irrévocablement décidé. Nous sommes si fortement portés à associer des idées de sensations agréables ou douloureuses aux opinions & aux actions qui nous affectent pendant la vie , que nous agissons involontairement , comme si après la mort elles devoient faire la même impression sur nous ; ce que personne n'oseroit soutenir.

Ainsi il arrive que le desir de conserver sans tache ou de transmettre avec honneur le nom que nous laissons après nous , est un des plus puissans motifs qui reglent les actions même des nations les plus éclairées. On doit convenir dans tous les principes , que les morts sont insensibles à la réputation qu'ils laissent après eux ; cependant , excepté dans les hommes vils que l'habitude de la bassesse & du crime a rendu indifférens à l'honneur & à la honte , la force de la raison & les réflexions du sage ne peuvent pas surmonter ce penchant que nous avons tous de laisser un nom irréprochable ou célèbre , lorsque nous ne serons plus. C'est là , sans doute , une des heureuses imperfec-

tions de notre nature , dont le bien général de la société dépend jusqu'à un certain point ; & comme on prévient quelques crimes en suspendant avec des chaînes le corps d'un criminel après sa mort , de même , le desir d'écarter l'infamie de notre tombe , ou d'acquérir de l'honneur lorsqu'il ne restera plus de nous que le nom , procure de grands avantages à la société , & arrête bien des maux.

Des mœurs absolument nouvelles nous montrent les folies & les absurdités des hommes , séparées de ces idées particulières , qui , par leur association , nous accoutument à les voir sans en être surpris. Le meilleur usage peut-être que nous puissions faire de la connoissance de ces mœurs étrangères , c'est de nous montrer combien les sottises du genre humain sont essentiellement les mêmes presque par-tout. Lorsqu'un zélé dévot de l'église romaine voit les Indiens des bords du Gange , persuadés qu'ils s'assurent le bonheur d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache dans la main , il rit de leurs extravagances & de leur superstition ; mais ces Indiens riroient à leur tour , si on leur disoit qu'il y a dans le continent de l'Europe , (a) des hommes qui imaginent qu'ils se procureront

---

(a) Les lecteurs qui trouveront ces expressions choquantes , doivent remarquer que c'est un protestant qui parle.

**1769.** les mêmes avantages , en mourant avec les sandales d'un Franciscain.

Comme les Indiens depuis quelques jours nous apportent du fruit-à-pain en moindre quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raison : l'on nous dit que les arbres promettoient une récolte abondante , & que chacun avoit alors cueilli une partie des fruits, pour en faire une espece de pâte aigrelette , que les naturels du pays appellent *mahie* , & qui , après avoir subi une fermentation , se conserve pendant un tems considérable , & leur sert d'alimens lorsque les fruits ne sont pas encore mûrs.

Le principal personnage du deuil devoit faire le 10 , la cérémonie en l'honneur de la vieille femme , dont nous avons déjà décrit le tombeau. M. Banks étoit si curieux de voir tous les mystères de la solemnité , qu'il résolut de s'y charger d'un emploi , après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvoit pas y assister sans cette condition. Il alla donc le soir dans l'endroit où étoit déposé le corps , & il fut reçu par la fille de la défunte , quelques autres personnes , & un jeune homme d'environ quatorze ans , qui se préparoient tous à la cérémonie. Toubourai Tamaïdé en étoit le chef ; il avoit un habillement extrêmement bizarre , & qui pourtant lui seyoit assez bien. On dépouilla M. Banks de ses vêtemens à l'Européenne ; les Indiens nouerent autour de ses reins une



petite piece d'étoffe, & ils lui barbouillèrent tout le corps jusqu'aux épaules, avec du charbon & de l'eau, de maniere qu'il étoit aussi noir qu'un negre. Ils firent la même opération à plusieurs personnes, & entr'autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui ; le jeune homme fut noirci par-tout, & ensuite le convoi se mit en marche.

1769.

Toubouraï Tamaïdé proféroit près du corps quelques mots que nous avons jugé être une priere ; il récitait les mêmes paroles lorsqu'il fut arrivé dans sa maison. Ils continuerent ensuite leur route vers le fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occasion. Les Otaïtiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée d'un convoi ; dès qu'il fut apperçu de loin par ceux qui étoient aux environs du fort, ils allerent se cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte, & mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étoient plus de cent, & qui se retirerent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traversa ensuite la riviere, & entra dans les bois, passant devant plusieurs maisons qui étoient toutes désertes, & l'on ne vit pas un seul Otaïtien pendant le reste de la procession, qui dura plus d'une demi-heure. Ils appellent *nineveh*, la fonction que faisoit M. Banks ; deux autres comme lui étoient chargés du

1769. même emploi. Comme les naturels du pays avoient tous disparu , ils allerent dire au principal personnage du deuil , *Imatata* , „ il n'y a personne „. Enfin on renvoya tous les gens du convoi se laver dans la riviere , & prendre leurs habits ordinaires.

Le 12 , quelques-uns des naturels du pays se plainquirent à moi , que deux des matelots leur avoient pris des arcs , des fleches & des cordes faites avec des cheveux tressés. J'examinai l'affaire ; & trouvant que l'accusation étoit prouvée , je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

Nous n'avons point encore parlé de leurs arcs & de leurs fleches , & ils n'en apportent pas souvent au fort ; cependant Toubourai Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec son arc , en conséquence d'un défi que lui avoit fait M. Gore. Le chef pensoit que c'étoit pour essayer à qui lanceroit la fleche plus loin , & M. Gore à qui frapperoit mieux le but ; & comme celui-ci ne tâchoit pas de pousser la fleche le plus loin qu'il lui seroit possible ; & que l'autre ne visoit point à atteindre le but , on ne put pas comparer leur adresse. Toubourai Tamaïdé voulant alors nous montrer ce qu'il étoit capable de faire , banda son arc , & décocha une fleche à 274 verges , c'est-à-dire , à un peu plus d'un sixieme de mille. Leurs fleches ne sont jamais empenées , & leur maniere de tirer est singuliere :

ils s'agenouillent ; & au moment où la fleche 1769.  
part , ils laissent tomber l'arc.

M. Banks , dans sa promenade du matin , rencontra quelques naturels du pays , qu'il reconnut , après quelques questions , pour des musiciens ambulans. Dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devoient passer la nuit , nous nous y rendîmes tous ; ils avoient deux flûtes & trois tambours , & un grand nombre d'Indiens s'étoient assemblés autour d'eux. Ceux qui battoient du tambour , accompagnoient la musique avec leurs voix , & nous fûmes fort surpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chansons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer , parmi les habitans sauvages de ce coin solitaire du globe , une profession pour qui les nations les plus distinguées par leur esprit & leurs connoissances , avoient de l'estime & de la vénération ; tels sont pourtant les bardes & les menestrels d'Otahiti : ils improvisoient & joignoient la musique de leurs instrumens au son de leurs voix ; ils alloient continuellement d'un lieu à un autre , & le maître de la maison & l'assemblée leur donnoient en récompense les choses dont ils pouvoient se passer , & dont ces bardes avoient besoin.

Le 15 , on commit au fort un vol qui nous jeta dans de nouvelles difficultés , & dans de nouveaux inconvéniens. Au milieu de la nuit , un Otahitien trouva moyen de dérober un

**1769.** fourgon de fer qui nous servoit pour le four ; on l'avoit dressé par hasard contre la palissade , de sorte qu'on voyoit en-dehors le bout du manche ; nous apprîmes que le voleur , qui l'avoit lorgné le soir , étoit venu secrètement sur les trois heures du matin , & que guettant le moment où la sentinelle étoit détournée , il avoit adroitement saisi le fourgon avec un grand bâton crochu , & l'avoit tiré par-dessus la palissade. Je crus qu'il étoit important de tâcher de mettre fin à tous ces vols , en employant un moyen qui rendroit les naturels du pays intéressés eux-mêmes à les prévenir. J'avois donné ordre qu'on ne tirât pas sur eux , lors même qu'ils étoient pris en flagrant délit : j'avois pour cela plusieurs raisons ; je ne pouvois pas donner aux soldats de garde un pouvoir de vie & de mort , dont ils feroient les maîtres de faire usage quand ils le voudroient , & j'avois déjà éprouvé qu'ils n'étoient que trop empressés à tuer légèrement lorsqu'ils en avoient la permission. Je ne croyois pas d'ailleurs , que les vols que nous faisoient les Otahitiens fussent des crimes dignes de mort. Parce qu'on pend les voleurs en Angleterre , je ne pensai pas qu'on dût les fusiller à Otahiti : c'eût été exécuter sur les naturels du pays , une loi faite après coup ; ils n'avoient point parmi eux de loi semblable , & il me sembla que nous n'avions pas droit de la leur imposer. En voulant jouir des avantages de la fo-

société civile , ils n'ont pas, comme nous, accepté pour condition de s'abstenir de vol sous peine d'être puni de mort. Je ne voulois point les exposer à nos armes à feu chargées de balles , & je ne me souciois pas trop qu'on tirât sur eux seulement avec de la poudre. Le bruit de l'explosion & de la fumée les auroit d'abord alarmés ; mais dès qu'ils auroient vu qu'il ne leur en arrivoit point de mal , ils auroient peut-être méprisé nos armes , & ils en feroient venus à des insultes que nous aurions été forcés de repousser d'une manière plus à craindre pour eux. Au contraire , en ne tirant jamais qu'à balle , nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avoient de nos armes à feu , & nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il survint alors un incident que je regardai comme un expédient favorable à mon dessein. Une vingtaine de leurs pirogues étoient venues près de nous , chargées de poisson : je les fis saisir sur-le-champ , & conduire dans la rivière derrière le fort ; & j'avertis tous les Otahitiens que nous allions les brûler , si on ne nous rendoit pas le fourgon & les autres choses qu'ils avoient volées depuis notre arrivée dans l'isle. Je hasardai de publier cette menace , quoique je ne fusse pas dans le dessein de la mettre à exécution. Je ne doutois pas qu'elle ne parvînt à ceux qui possédoient les effets qu'on nous avoit dérobés , & que dans peu on ne nous les rapportât , puisque tous

**1769.** les Otahitiens y étoient intéressés. J'en fis la liste ; elle étoit composée principalement du fourgon , du fusil qui avoit été pris au soldat de marine lorsque l'Otahitien fut tué , des pistolets & des habits que M. Banks avoit perdus à Atahourou , d'une épée qui appartenoit à un de nos bas-officiers , & du tonneau. Sur le midi on rendit le fourgon , & ils firent de vives instances pour que je relâchasse les pirogues ; mais je m'en tins toujours à mes premières conditions. Le lendemain 15 vint , & on ne rapporta rien de plus ; ce qui me surprit beaucoup , car les insulaires étoient dans le plus grand embarras pour leur poisson qui alloit se gâter dans peu de tems. Je fus donc réduit à l'alternative désagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avois déclaré solennellement & en public , ou de les détenir au détriment de ceux qui étoient innocens , & sans que nous en retirassions aucun profit. J'avisai un expédient passager : je leur permis de prendre le poisson ; mais je retins toujours les pirogues. Cette permission produisit de nouveaux désordres & de nouvelles injustices ; comme il n'étoit pas facile de distinguer à qui le poisson appartenoit en particulier , ceux qui n'y avoient point de droit profitèrent de la circonstance , & pillèrent les pirogues. Ils réitérèrent leurs sollicitations pour que je renvoyasse ces bâtimens ; j'avois alors les plus  
fortes

fortes raisons de croire que les effets dérobés n'étoient pas dans l'isle, ou que ceux qui souffroient par la détention des pirogues, n'avoient pas assez d'influence sur les voleurs pour les engager à abandonner leur proie ; je me décidai enfin à les relâcher , très-mortifié du mauvais succès de mon projet.

Il arriva sur ces entrefaites, un autre accident qui fut sur le point de nous brouiller avec les Indiens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe, afin d'en rapporter du lest pour le vaisseau ; l'officier qui la commandoit ne trouvant d'abord pas des pierres qui lui convinsent, se mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermoit un terrain où ils déposoit les os de leurs morts : les Orahitiens s'y opposèrent avec violence, & un messager revint aux tentes nous avertir qu'ils ne vouloient pas souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur-le-champ, & termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière, où l'on pouvoit rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment, sans offenser les naturels du pays. Il faut bien remarquer que ces Indiens paroissoient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisoit aux morts qu'aux vivans. Ce fut le seul cas où ils osèrent nous résister ; & excepté dans une autre occasion du même genre, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit

**1769.** parmi nous. M. Monkhouse cueillant un jour une fleur sur un arbre situé dans un de leurs enclos funéraires, un Otahitien qui l'aperçut, vint tout-à-coup par-derrière lui & le frappa. M. Monkhouse saisit son adversaire ; mais deux autres Indiens approchèrent à l'instant, prirent notre chirurgien par les cheveux, le forcèrent de lâcher leur compatriote, & s'enfuirent ensuite sans lui faire d'autre violence.

Le 19, nous retenions toujours les pirogues ; nous reçûmes le soir une visite d'Oberéa, & nous fûmes très-surpris en voyant qu'elle ne nous rapportoit aucun des effets qu'on nous avoit volés, car elle savoit qu'elle étoit soupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il est vrai, qu'Obadée son favori, qu'elle avoit renvoyé & battu, les avoit emportés ; mais elle sembloit sentir qu'elle n'avoit pas droit d'être crue sur sa parole ; elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués : cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, & elle nous fit de très-grandes instances pour que nous lui permissions de passer la nuit elle & sa suite dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y consentir ; l'histoire des habits volés étoit trop récente, & d'ailleurs la tente étoit déjà remplie d'autres personnes. Aucun autre de nous ne fut disposé à la recevoir, & elle coucha dans sa pirogue, très-mortifiée & très-mécontente.



Le lendemain 20, dès le grand matin, elle revint au fort avec sa pirogue & ce qui y étoit contenu, se remettant à notre pouvoir avec une espèce de grandeur d'ame qui excita notre étonnement & notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon & plusieurs autres choses, & entr'autres un chien. Nous avions appris que les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, & nous résolûmes à cette occasion, de vérifier l'expérience. Nous remîmes le chien qui étoit très-gras, à Tupia, qui se chargea d'être le boucher & le cuisinier. Il le tua, en lui serrant fortement avec ses mains le nez & le museau, opération qui dura plus d'un quart-d'heure.

Pendant ce tems les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, & l'on y mit des couches alternatives de petites pierres & de bois pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque tems le chien sur la flamme, & en le raclant avec une coquille, tout le poil tomba comme s'il avoit été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, & en tira les intestins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin & mis dans des coques de noix de cocos, ainsi que le sang qu'on avoit tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou lorsqu'il fut assez échauffé,

F f ij

**1769.** & on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étoient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchoient : on les couvrit de feuilles vertes , sur lesquelles on plaça le chien avec ses intestins : on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes , & on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures on le r'ouvrit , on en tira l'animal très-bien cuit , & nous convînmes tous que c'étoit un excellent mêt. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'isle pour la table , mais seulement des fruits-à-pain , des noix de cocos , des ignames & d'autres végétaux. Les Otahitiens apprenent de la même manière toutes les chairs & poissons qu'ils mangent.

Le 21 , nous reçûmes au fort la visite d'un chef appelé *Oamo* , que nous n'avions pas encore vu , & pour qui les naturels du pays avoient un respect extraordinaire. Il amenoit avec lui un enfant d'environ sept ans , & une jeune femme qui en avoit à-peu-près seize ; quoique l'enfant fût très en état de marcher , il étoit cependant porté sur le dos d'un homme , ce que nous regardâmes comme une preuve de sa dignité. Dès qu'on les aperçut de loin , Oberéa & plusieurs autres Otahitiens qui étoient au fort , allèrent à leur rencontre après s'être découverts la tête & le corps jusqu'à la ceinture. A mesure qu'il approchoit , tous les

autres Indiens qui étoient aux environs du fort, faisoient la même cérémonie. Il est probable que découvrir son corps est dans ce pays un témoignage de respect ; & comme ils en laissent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous fûmes moins étonnés d'appercevoir Oorattooa se mettre nue de la ceinture en bas : ce n'étoit peut-être qu'une autre politesse adaptée à des personnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente ; mais toutes nos prières ne purent pas engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son inclination. Les naturels du pays étoient très-soigneux de l'en empêcher ; ils employoient presque la force, lorsqu'elle étoit sur le point de succomber. Ils retenoient l'enfant en-dehors avec autant d'inquiétude. Le docteur Solander le rencontrant à la porte, le prit par la main & l'introduisit dans la tente avant que les Otahitiens s'en aperçussent ; mais dès que d'autres Indiens qui y étoient déjà le virent arriver, ils le firent sortir.

Ces circonstances excitèrent fortement notre curiosité ; nous nous informâmes de l'état de nos hôtes, & l'on nous dit qu'Oamo étoit le mari d'Obérea ; qu'ils s'étoient séparés depuis long-tems d'un commun accord, & que la jeune femme & le petit garçon étoient leurs enfans. Nous apprîmes aussi que l'enfant qui s'appelloit *Terridiri*, étoit l'héritier présomp-

**1769.** tif de la souveraineté de l'isle , que sa sœur lui étoit destinée pour femme , & qu'on différoit le mariage jusqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le souverain actuel de l'isle étoit un fils de Whappaï , qu'on nommoit *Outou* , jeune homme dans l'âge de minorité , comme nous l'avons observé plus haut. Whappaï , Oamo & Tootahah étoient freres ; comme Whappaï , l'ainé des trois , n'avoit point d'autre enfant qu'*Outou* , le fils d'Oamo son premier frere étoit l'héritier de la souveraineté. Il paroît peut-être étrange qu'un enfant soit souverain pendant la vie de son pere ; mais , suivant la coutume du pays , il succede au titre & à l'autorité de son pere dès le moment de sa naissance. On choisit un régent ; le pere du nouveau souverain conserve ordinairement sa place à ce titre , jusqu'à ce que son fils soit en âge de gouverner par lui-même ; cependant on avoit dérogé à l'usage dans ce cas , & la régence étoit tombée sur Tootahah , oncle du petit roi , parce qu'il s'étoit distingué dans une guerre. Oamo me fit sur l'Angleterre & ses habitans plusieurs questions qui déceloient beaucoup de pénétration & d'intelligence.





## CHAPITRE XV.

*Navigation autour de l'isle. Différens incidens dans cette expédition. Description d'un lieu appelé Moraï, où les Otahitiens enterrent les os des morts, & vont rendre un culte religieux.*

**L**E 26, sur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinasse, accompagné de M. Banks, pour faire le tour de l'isle & dresser une carte de ses côtes & havres. Nous prîmes nôtre route vers l'est, & à huit heures du matin nous allâmes à terre, dans un district appelé *Oahounue*, gouverné par Ahio, jeune chef, que nous avions vu souvent dans nos tentes, & qui voulut bien déjeuner avec nous. Nous y trouvâmes aussi deux autres Otahitiens de notre connoissance, Tituboalo & Hoona, qui nous menèrent dans leurs maisons, près desquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avoit suivi le convoi. Cette habitation avoit passé par héritage de la défunte à Hoona; & comme il étoit pour cela nécessaire que le cadavre y fût placé, on l'avoit tiré du lieu où il avoit été déposé par le convoi, pour l'y transporter. Nous allâmes à pied vers le havre Ohidea, où

1769.

mouilla M. de Bougainville. Les naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avoit dressé ses tentes, & le ruisseau qui lui servit d'aiguade ; nous n'y reconnûmes pourtant d'autres vestiges de son séjour que les trous où les piquets des tentes avoient été plantés, & un morceau de pot cassé. Nous vîmes Oreté, chef, qui étoit son principal ami, & dont le frère Outorrou s'embarqua sur la Boudeuse.

Ce havre est situé au côté occidental d'une grande baie, & sous l'abri d'une petite île appelée Boourou, voisine d'une autre qu'on nomme Taawirrii ; la coupure dans les récifs est très-grande, mais l'abri n'est pas trop bon pour les vaisseaux.

Après que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinasse qui nous suivait ; nous tâchâmes d'engager Tituboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie, mais il ne voulut point y consentir, il nous conseilla même de n'y pas aller ; il nous dit que ce canton étoit habité par un peuple qui n'étoit pas sujet de Tootahah, & qui nous massacreroit, ainsi que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entreprise. Nous chargeâmes sur-le-champ nos armes à feu à balles ; & Tituboalo qui comprit que cette précaution nous rendoit formidables, consentit alors à être de notre expédition. Après avoir vogué jusqu'au soir, nous parvîmes à une langue basse de terre ou isthme

placé au fond de la baie, & qui partage l'isle 1769.  
 en deux péninsules, dont chacune forme un  
 district ou gouvernement entièrement indé-  
 pendant l'un de l'autre. Du port Royal, où le  
 vaisseau étoit à l'ancre, la côte porte E.  $\frac{1}{4}$  S.  
 E. & S. E. dans un espace de dix milles,  
 ensuite S.  $\frac{1}{4}$  S. E., & S. dans un espace de  
 onze milles jusqu'à l'isthme. Dans la première  
 direction, la côte est en général plate, mais  
 le reste est couvert de chaînes de rochers qui  
 forment plusieurs bons havres, avec un mouil-  
 lage sûr par 16, 18, 20 & 24 brasses, où il  
 y a d'ailleurs tout ce qui est nécessaire à l'an-  
 crage d'un bâtiment. Comme nous n'étions  
 pas encore entrés dans le pays de notre ennemi,  
 nous résolûmes de passer la nuit à terre.  
 Nous débarquâmes, & nous trouvâmes peu de  
 maisons; mais nous vîmes plusieurs doubles  
 pirogues dont nous connoissions les maîtres,  
 qui nous donnèrent à souper & un logis.  
 M. Banks dut le sien à Ooratooa, la femme  
 qui lui avoit fait ses complimens au fort d'une  
 manière si singulière.

Le 27 au matin, nous examinâmes le pays;  
 c'est une plaine marécageuse d'environ deux  
 milles, au travers de laquelle les Indiens por-  
 tent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la  
 baie. Nous nous préparâmes alors à continuer  
 notre route vers le canton que Tituboalo  
 appelloit l'autre royaume. Il nous dit qu'on  
 nommoit Tiarrabou ou Otahiti-Eté cette par-

**1769.** tic de l'isle, & Waheatua le chef qui y gouvernoit. Nous apprîmes aussi à cette occasion que la péninsule où nous avions dressé nos tentes, s'appelloit Opoureonu ou Otahiti-Nue. Tituboalo sembloit avoir plus de courage que la veille; il ne répéta plus que le peuple de Tiarabou nous tueroit, mais il assura que nous ne pourrions pas y acheter des provisions. Effectivement, depuis notre départ du fort, nous n'avions point vu de fruits-à-pain.

Nous fîmes quelques milles dans la mer, & nous débarquâmes dans un district qui étoit le domaine d'un chef appelé Maraitat, " le tombeau des hommes „ & dont le pere se nommoit Paahairedo " le voleur de pirogues „ Quoique ces noms parussent confirmer ce que Tituboalo nous avoit dit, nous reconnûmes bientôt qu'il s'étoit trompé. Le pere & le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté possible; ils nous donnerent des rafraîchissemens, & après quelque délai, ils nous vendirent un gros cochon pour une hache. Une foule d'Indiens se rassemblèrent autour de nous, & nous n'en vîmes que deux de notre connoissance. Nous ne remarquâmes parmi eux aucune des quincailleries ou autres marchandises de notre vaisseau; nous vîmes cependant plusieurs effets qui venoient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maisons, deux boulets de douze livres, dont l'un étoit marqué de la large fleche d'Angleterre, quoique les Indiens nous dissent



qu'ils les avoient reçus des vaisseaux qui étoient à la rade dans le havre de Bougainville.

1769.

Nous marchâmes à pied jusqu'au district qui dépendoit immédiatement de Waheatua, principal chef ou roi de la péninsule. Waheatua avoit un fils, mais nous ne savons si, suivant la coutume d'Opoureonu, il administroit le gouvernement comme régent ou en son propre nom. Ce district est composé d'une grande & fertile plaine arrosée par une rivière que nous fûmes obligés de passer dans une pirogue. Les Indiens qui nous suivoient, aimèrent mieux traverser à la nage, & ils se jeterent à l'eau comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maison qui parût être habitée, mais seulement les ruines de plusieurs grandes cases. Nous tirâmes le long de la côte, qui forme une baie appelée Oaitipeha, & enfin nous trouvâmes le chef assis près de quelques pavillons de petites pirogues, sous lesquelles nous supposâmes que lui & ses gens passoient la nuit. C'étoit un vieillard maigre, dont les ans avoient blanchi la barbe & les cheveux; il avoit avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, & qui se nommoit Toudidde. Nous avons souvent entendu parler de cette femme; & ce qu'on nous a dit, ainsi que ce que nous en avons vu, nous a fait penser que c'étoit l'Oberéa de cette péninsule. Les récifs qui sont le long de la côte, forment entre cet endroit

**1762.** & l'isthme, des havres ou les vaisseaux pour-  
roient être en parfaite sûreté. La terre porte  
S. S. E., & S. jusqu'à la partie S. E. de l'isle.  
Tearée, le fils de Waheatua, de qui nous  
avons acheté un cochon, nous accompagnoit.  
Le pays que nous parcourûmes sembloit être  
plus cultivé que le reste de l'isle; les ruisseaux  
couloient par-tout dans des lits étroits de  
pierre; & les endroits de la côte baignés par  
la mer, paroissoient aussi couverts de pierres.  
Les maisons ne sont ni vastes, ni en grande  
quantité; mais les pirogues qui étoient amar-  
rées le long de la côte, étoient innombrables;  
elles étoient plus grandes & mieux faites que  
toutes celles que nous avons vues jusqu'alors;  
l'arrière étoit plus haut, la longueur du bâ-  
timent plus considérable, & les pavillons  
soutenus par des colonnes. Presque à chaque  
pointe de la côte il y avoit un bâtiment sé-  
pulcral; nous en vîmes aussi plusieurs dans  
l'intérieur des terres: ils étoient de la même  
forme que ceux d'Opoureou, mais plus pro-  
pres, mieux entretenus, & décorés de plu-  
sieurs planches qu'on avoit dressées debout,  
& sur lesquelles on avoit sculpté différentes  
figures d'oiseaux & d'hommes. Ils avoient  
représenté sur l'une de ces planches, un coq  
peint en rouge & jaune, pour imiter le plumage  
de cet animal. Nous en vîmes aussi où il y  
avoit des portraits grossiers d'hommes élevés  
les uns sur la tête des autres. Nous n'appre-

çûmes pas un seul fruit-à-pain dans ce canton, quoiqu'il soit fertile & cultivé; les arbres étoient entièrement stériles, & il nous parut que les habitans se nourrissoient principalement de noix assez ressemblantes à une châtaigne, & qu'ils appellent *ahée*. 1769.

Lorsque nous fûmes fatigués de marcher à pied, nous appellâmes la chaloupe. Les Indiens Tituboalo & Tuahow n'étoient plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étoient restés par-derrière chez Waheatua, attendant que nous irions les y rejoindre, en conséquence d'une promesse qu'ils nous avoient arrachée : mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

> Tearée, cependant, & un autre Otaïtien s'embarquerent avec nous : nous allâmes jusques vis-à-vis une petite isle appelée Otoo-raeite; il étoit nuit alors, nous résolûmes de débarquer, & nos Indiens nous conduisirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher. C'étoit une maison déserte, près de laquelle il y avoit une petite anse où le bateau pouvoit être en sûreté. Nous manquions de provisions, parce que, depuis notre départ, nous en avions trouvé très-peu. M. Banks alla tout de suite dans les bois pour voir s'il étoit possible de nous en procurer. Comme il faisoit très-sombre, il ne rencontra personne, & ne trouva qu'une case inhabitée; il ne rapporta qu'un fruit-à-pain, la

**1769.** moitié d'un autre, & quelques ahées. Nous les joignîmes à un ou deux canards, & un petit nombre de corlieux que nous avions: nous en fîmes notre souper assez abondant, mais désagréable, faute de pain, dont nous avions négligé de nous pourvoir, espérant trouver des fruits-à-pain. Nous nous logeâmes sous le pavillon d'une pirogue appartenant à Tearée, qui nous accompagnoit.

Le lendemain matin 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des provisions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe S. E. de l'isle, qui n'est couverte par aucun récif, mais ouverte à la mer, & où la côte est formée par le pied des collines. La côte de la partie la plus méridionale de l'isle est couverte d'un récif, & la terre y est très-fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied, & le reste du tems dans le bateau. Lorsque nous eûmes parcouru environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes plusieurs grandes pirogues & un certain nombre d'Otahitiens, & nous fûmes agréablement surpris de trouver que nous les connoissions très-particulièrement. Nous achetâmes avec beaucoup de difficulté quelques noix de cocos; nous nous rembarquâmes ensuite, emmenant avec nous Tuahow, un des Indiens, qui nous avoit attendus chez Waheatua, & qui nous étoit venu rejoindre la veille bien avant dans la nuit.

Lorsque nous fûmes en travers de l'extré-  
 mité S. E. de l'isle , nous allâmes à terre par le  
 conseil de notre guide Indien, qui nous dit que  
 le pays étoit riche & fertile. Le chef nommé  
 Mathiabo , vint bientôt près de nous , mais il  
 parut ignorer totalement la maniere dont nous  
 commerçons. Cependant ses sujets nous ap-  
 porterent quantité de noix de cocôs , & en-  
 viron vingt fruits - à - pain. Nous achetâmes  
 le fruit-à-pain très-cher , mais le chef nous  
 vendit un cochon pour une bouteille de ver-  
 re, qu'il préféra à toutes les autres marchan-  
 dises que nous pouvions lui donner. Il possé-  
 doit une oie & une dinde , que le Dauphin avoit  
 laissées dans l'isle ; ces deux animaux étoient  
 extraordinairement gras , & si bien apprivoi-  
 sés qu'ils suivoient par-tout les Indiens , qui  
 les aimoient passionnément.

Nous vîmes dans une grande case de ce voi-  
 sinage un spectacle tout-à-fait nouveau pour  
 nous. Il y avoit à l'un des bouts une planche  
 en demi-cercle , à laquelle pendoient quinze  
 mâchoires d'hommes ; elles nous semblerent  
 fraîches, & avoient toutes leurs dents. Un coup-  
 d'œil si extraordinaire excita fortement notre  
 curiosité: nous fîmes plusieurs recherches ; mais  
 alors nous ne pûmes rien apprendre , le peuple  
 ne vouloit ou ne pouvoit pas nous entendre.

Quand nous quittâmes cet endroit , le chef  
 Mathiabo demanda permission de nous accom-  
 pagner , & nous y consentîmes volontiers : il

1769.

1769.

passa le reste de la journée avec nous , & il nous fut très-utile , en nous servant de pilote sur les bas-fonds. Sur le soir , nous entrâmes dans la baie du côté N. O. de l'isle , qui répond à celui du S. E. ; de manière que l'isthme partage l'isle , comme je l'ai déjà observé. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie , nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison , que Mathiabo nous dit appartenir à un de ses amis. Bientôt après , plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre ; elles avoient à bord plusieurs femmes très-belles , qui par leur maintien , sembloient avoir été envoyées pour nous solliciter à descendre. Comme nous avions déjà résolu de coucher dans cet endroit , leurs invitations étoient presque superflues. Nous trouvâmes que la maison appartenoit au chef du district , nommé Wiverou ; il nous reçut très-amicalement , & ordonna à ses gens de nous aider à apprêter nos provisions , dont nous avions alors une assez bonne quantité. Lorsque notre souper fut prêt , on nous conduisit dans la partie de la maison où Wiverou étoit assis. Mathiabo soupa avec nous ; & Wiverou faisant venir des alimens en même tems , nous fîmes notre repas d'une manière très-sociable , & avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut fini , nous demandâmes où nous coucherions , & on nous montra un endroit de la maison

maison qui nous étoit destinée pour cela. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux. M. Banks se déshabilla comme à son ordinaire ; mais après ce qui lui étoit arrivé à Atahourou , il eut la précaution de faire porter ses habits au bateau , se proposant de se couvrir avec une piece d'étoffe d'Otahiti. Mathiabo s'apercevant de ce que nous faisions , prétendit qu'il avoit aussi besoin d'un manteau ; comme il s'étoit très-bien comporté à notre égard , & qu'il nous avoit rendu quelques services , nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous nous couchâmes , en remarquant que Mathiabo n'étoit pas avec nous ; nous crûmes qu'il étoit allé se baigner , comme ces Indiens ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avons-nous attendu quelques instans , qu'un Otahitien , que nous ne connoissons pas , vint dire à M. Banks que Mathiabo & le manteau avoient disparu. Ce chef avoit tellement gagné notre confiance , que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport ; mais Tuahow notre Indien le confirma bientôt , & nous reconnûmes qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de rattraper le voleur , sans le secours des Indiens qui étoient autour de nous ; M. Banks se leva promptement , leur raconta le délit , & les chargea de recouvrer le manteau ; afin que sa demande fit plus d'impression , il montra un de ses pistolets de poche qu'il portoit tou-

1769. jours avec lui. La vue du pistolet alarma toute l'assemblée ; & au lieu de nous aider à poursuivre le voleur , ou retrouver ce qui avoit été pris , les Indiens s'enfuirent en grande précipitation. Nous faisîmes pourtant un d'entr'eux , qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks ; & quoique nous courussions pendant tout le chemin , l'alarme nous avoit déjà précédés , & dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportoit le manteau que Mathiabo , pénétré de frayeur , avoit abandonné. Nous ne voulûmes pas le poursuivre plus longtemps , & il s'échappa. En revenant , nous trouvâmes entièrement déserte la maison qui étoit remplie auparavant de deux ou trois cents personnes. Les Indiens s'apercevant bientôt que nous n'avions du ressentiment que contre Mathiabo , le chef Wiverou , sa femme & plusieurs autres se rapprocherent , & logerent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant destinés à une nouvelle scène de trouble & d'inquiétude ; notre sentinelle nous donna l'alarme sur les cinq heures du matin , & nous apprit qu'on avoit pris le bateau. Il dit qu'il l'avoit vu amarré à son grappin une demi-heure auparavant , mais qu'en entendant ensuite le bruit des rames , il avoit regardé s'il y étoit encore , & qu'il ne l'avoit pas aperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triste nouvelle , &



nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles 1769.  
brilloient , & la matinée étoit claire ; la vue  
s'étendoit fort loin , mais nous n'aperçûmes  
point de bateau. Nous étions dans une situa-  
tion capable de justifier les plus terribles crain-  
tes : il faisoit calme tout plat , il étoit impos-  
sible de supposer que le bateau s'étoit dé-  
taché de son grappin ; nous avions de fortes  
raisons d'appréhender que les Indiens ne l'eus-  
sent attaqué , & que profitant du sommeil de  
nos gens , ils n'eussent réuissi dans leur entre-  
prise. Nous n'étions que quatre , nous n'a-  
vions qu'un fusil & deux pistolets de poches  
chargés , mais sans aucune provision de balles  
ni de poudre. Nous restâmes long-tems dans  
cet état d'anxiété & de détresse , attendant à  
tout moment que les Indiens fondroient sur  
nous , lorsque nous vîmes revenir le bateau  
qui avoit été chassé par la marée. Nous fûmes  
confus & surpris de n'avoir pas fait attention  
à cette circonstance.

Dès que le bateau fut de retour , nous dé-  
jeûnâmes , & quittâmes bien vite ce canton ;  
de peur qu'il ne nous arrivât quelqu'autre ac-  
cident. Il est situé au côté septentrional de  
Tiarrabou , péninsule S. E. d'Otaïti , à en-  
viron cinq milles au S. E. de l'isthme : on  
y trouve un havre grand & commode , & aussi  
bon qu'aucun autre qui soit dans l'isle : la  
terre dans les environs est très-riche en pro-  
ductions. Quoique nous eussions eu peu de

**1769.** communication avec ce district, les habitans nous reçurent par-tout amicalement. Il est généralement fertile & peuplé, & autant que nous en pûmes juger, dans un état plus florissant qu'Opoureonu, quoiqu'il n'ait pas plus du quart de son étendue.

Nous débarquâmes ensuite dans le dernier district de Tiarrabou, qui étoit gouverné par un chef appelé *Omoé*. Omoé bâtissoit une maison, il avoit très-grande envie de se procurer une hache, qu'il auroit achetée volontiers au prix de tout ce qu'il possédoit. Malheureusement pour lui & pour nous, nous n'en avions pas une dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec des clous; mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandise. Nous nous rembarquâmes; mais le chef n'abandonnant pas tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui pût lui être utile, nous suivit dans une pirogue avec sa femme Whanno-Ouda. Quelque tems après, nous les primes dans notre bateau; & lorsque nous eûmes vogué l'espace d'une lieue, ils demandèrent que nous les missions à terre. Nous les fatismes sur-le-champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs sujets qui apportoient un très-gros cochon. Nous étions aussi empressés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'étoit d'acquérir la hache, & certainement il valoit bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaisseau. Nous trouvâmes un

expédient : nous dîmes à l'Otahitien que , s'il 1769.  
 vouloit amener son cochon au fort à Matavaï , nous  
 lui donnerions une grande hache , & par-dessus  
 le marché un clou pour sa peine. Après avoir  
 délibéré avec sa femme sur cette proposition ,  
 il y consentit , & il nous remit une grande  
 piece d'étoffe de son pays , pour gage qu'il  
 rempliroit la convention , ce qu'il ne fit pour-  
 tant pas.

Nous vîmes à cet endroit une curiosité sin-  
 guliere : c'étoit la figure d'un homme grossiè-  
 rement faite d'osier , mais qui n'étoit point  
 mal dessinée ; elle avoit plus de sept pieds de  
 haut , & elle étoit trop grosse d'après cette pro-  
 portion. La carcasse étoit entièrement couverte  
 de plumes blanches , dans les parties où ils  
 laissent à leur peau sa couleur naturelle , &  
 noires dans celles où ils ont coutume de se  
 peindre ; on avoit formé des especes de che-  
 veux sur la tête , & quatre protubérances , trois  
 au front & une par-derriere , que nous aurions  
 nommées des cornes , mais que les Indiens dé-  
 coroient du nom de *tate-été* , petits hommes.  
 Cette figure s'appelloit *Manioe* , & on nous  
 dit qu'elle étoit seule dans son espece à Ota-  
 hiti. Ils entreprirent de nous expliquer à quoi  
 elle servoit , & quel avoit été leur but en la  
 faisant ; mais nous ne connoissions pas assez  
 leur langue pour les entendre. Nous apprîmes  
 dans la suite que c'étoit une représentation

~~1769~~ de Mauwe , un de leurs *eatuas* ou dieux de la seconde classe.

Après avoir arrangé nos affaires avec Omoé , nous nous mîmes en marche pour retourner au fort , & nous atteignîmes bientôt Opoureonu , la péninsule N. O. Nous parcourûmes quelques milles , & nous allâmes encore à terre ; nous n'y vîmes rien digne de remarque qu'un lieu de dépôt pour les morts , singulièrement décoré. Le pavé étoit extrêmement propre , & on y avoit élevé une pyramide d'environ cinq pieds de haut , entièrement couverte des fruits de deux plantes qui sont particulieres à Otahiti. Il y avoit près de la pyramide une petite figure de pierre grossièrement travaillée : c'est le seul exemple de sculpture en pierre que nous ayons aperçu chez ces peuples ; les Indiens paroïsoient y mettre un grand prix , car ils l'avoient revêtue d'un hangar fait exprès , pour la mettre à l'abri des injures du tems.

Notre bateau passa dans le seul havre qui soit propre pour un mouillage sur la côte méridionale d'Opoureonu. Il est situé à environ cinq milles à l'ouest de l'isthme , entre deux petites isles qui gisent près du rivage , & qui sont éloignées l'une de l'autre à peu près d'un mille ; le fond y est bon par 11 ou 12 brasses d'eau. Nous étions près du district appelé *Paparra* , qui appartenoit à Oamo & Oberéa nos amis , & nous nous proposons d'y coucher.

Lorsque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étoient absens ; ils avoient quitté leur habitation , pour aller nous rendre visite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet ; nous choisîmes pour logis la maison d'Oberéa , qui , quoique petite , étoit très-propre : il n'y avoit d'autre habitant que son pere , qui nous reçut de maniere à nous faire penser que nous étions les bien-venus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui restoit ; nous allâmes à une pointe de terre sur laquelle nous avions vu de loin , des arbres qu'ils appellent *étoa* , & qui distinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les os de leurs morts ; ils donnent le nom de *morai* à ces cimetières , qui sont aussi des lieux où ils vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le *morai* d'Oamo & d'Oberéa , & le principal morceau d'architecture qui fût dans l'isle : c'étoit une fabrique de pierre élevée en pyramide, sur une base en quarré-long , de deux cents soixante-sept pieds de long , & de quatre-vingt-sept de large ; elle étoit construite comme les petites élévations pyramidales sur lesquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran solaire , & dont chaque côté est en forme d'escalier ; les marches des deux côtés étoient plus larges que celles des bouts , de sorte que l'édifice ne se terminoit pas en parallélograme , comme

**1769.** la base , mais en un faite ressemblant au toit de nos maisons. Nous comptâmes onze rampes élevées chacune de 4 pieds , ce qui donne 44 pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche étoit composée d'un rang de morceaux de corail blanc , taillés & polis proprement. Le reste de la masse ( car il n'y avoit point de cavité dans l'intérieur ) consistoit en cailloux ronds qui , par la régularité de leur forme , sembloient avoir été travaillés. Quelques-unes des pierres de corail étoient très-grandes ; nous en mesurâmes une qui avoit trois pieds & demi de long & deux & demi de large. La base étoit de pierres de roche taillées aussi en quarré ; une d'elles avoit à-peu-près quatre pieds sept pouces de long , & deux pieds quatre pouces de largeur. Nous fûmes étonnés de voir une pareille masse construite sans instrumens de fer pour tailler les pierres , & sans mortier pour les joindre. La structure en étoit aussi compacte & aussi solide qu'auroit pu la faire un maçon d'Europe ; seulement les marches du côté le plus long n'étoient pas parfaitement droites , elles formoient au milieu une espece de creux , de sorte que toute la surface d'une extrémité à l'autre ne présentait point une ligne droite , mais une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carrière dans le voisinage , les Otahitiens avoient dû apporter les pierres de fort loin ; & ils n'ont , pour transporter les fardeaux , que le secours de leurs

bras. Ils avoient fans doute auffi tiré le corail de deffous l'eau : quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance , il eft toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avoient pu tailler les pierres de rocher & le corail , qu'avec des inftrumens de même matiere : ce qui eft un ouvrage d'un travail incroyable. Il leur étoit plus facile de les polir ; ils fe fervent pour cela d'un fable de corail dur , qu'on trouve par-tout fur les côtes de la mer. Il y avoit au milieu du fommet de cette maffe une figure d'oifeau fculptée en bois , & près de celle-ci une autre figure brifée de poiffon fculptée en pierre. Toute cette pyramide faifoit partie d'une place fpacieufe prefque quar-rée , dont les grands côtés avoient trois cents foixante pieds de long , & les deux autres trois cents cinquante-quatre : la place étoit environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute fon étendue ; il y croiffoit , malgré le pavé , plufieurs des arbres qu'ils appellent *étoa* , & des planes. A environ cent verges à l'oueft de ce bâtiment , il y avoit une efpece de cour pavée , où l'on trouvoit plufieurs petites plate-formes élevées fur des colonnes de bois , de fept pieds de hauteur. Les Otahitiens les nomment *ewattas*. Il nous parut que c'étoient des efpeces d'autels , parce qu'ils y plaçoient des provifions de toute efpece en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis fur ces autels , des cochons tout entiers , & nous y avons

**1769.** trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique morai : celui-ci étoit un monument frappant du rang & du pouvoir d'Oberéa. Nous avons déjà remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçoit lors du voyage du Dauphin ; nous en savons à présent la raison. En allant de sa maison au morai, le long de la côte de la mer, nous aperçûmes par-tout sous nos pieds, une multitude d'ossements humains, sur-tout de côtes & de vertebres : nous demandâmes l'explication d'un spectacle si étrange , & l'on nous dit que dans le dernier mois de décembre 1768 , quatre ou cinq mois avant notre arrivée , le peuple de Tiarrabou , péninsule S. E. d'Otahiti , avoit fait une descente dans cet endroit, & tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os sur le rivage ; que dans cette occasion Oberéa & Oamo , qui administroit alors le gouvernement de l'isle pour son fils , s'étoient enfuis dans les montagnes ; que les vainqueurs avoient brûlé toutes les maisons qui étoient très-grandes , & emmené les cochons & les autres animaux qu'ils avoient pu trouver. Nous apprîmes aussi que la dinde & l'oie que nous avions vues chez Mathiabo , le voleur de manteaux , étoient au nombre des dépouilles. Cette histoire expliqua



pourquoi nous les avons trouvés chez un peuple avec qui le Dauphin n'avoit point eu de communication , ou du moins fort peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à Tiarrabou des mâchoires d'hommes suspendues à une planche dans une longue maison , on nous répondit que les conquérans les avoient emportées comme des trophées de leur victoire. Les Otahitiens font parade des mâchoires de leurs ennemis , ainsi que les naturels de l'Amérique septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués.

Dès que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous retournâmes à notre quartier , & nous y passâmes la nuit tranquillement & dans une parfaite sécurité. Le lendemain au soir , 20 , nous arrivâmes à Atahourou , lieu de résidence de Tootahah notre ami , où l'on avoit volé nos habits , la dernière fois que nous y avions couché. Cette aventure parut oubliée de notre côté & du sien. Les Indiens nous reçurent avec beaucoup de plaisir ; ils nous donnerent un bon souper , & un logis où nous ne perdîmes rien , & où personne ne nous inquiéta.

Le premier juillet , nous retournâmes au fort à Matavaï , après avoir fait le tour de l'isle , que nous trouvâmes d'environ trente lieues , en y comprenant les deux péninsules. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit-à-pain ; mais les Indiens nous assurèrent

**1769.** que la récolte de la dernière saison étoit presque épuisée, & que les fruits que nous avions vus sur les arbres ne seroient pas mangeables avant trois mois : ce qui nous fit concevoir pourquoi nous en avions trouvé si peu dans notre voyage.

Pendant que le fruit-à-pain mûrit dans les plaines, les Otahitiens tirent quelques secours des arbres qu'ils ont plantés sur les collines, afin d'avoir des alimens dans tous les tems ; mais la quantité n'en est pas suffisante pour prévenir la disette. Ils se nourrissent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*, de fruits du plane sauvage & de noix d'ahée, qui sont en maturité. A moins que les fruits-à-pain ne mûrissent quelquefois plutôt, je ne puis pas expliquer pourquoi le Dauphin, qui étoit dans l'isle à la même saison que nous, y en trouva une si grande abondance sur les arbres.

Les Indiens nos amis se rassembloient en foule autour de nous, dès que nous fûmes de retour, & aucun ne s'approchoit les mains vuides. Quoique j'eusse résolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en étoient les propriétaires, on ne l'avoit pas encore fait ; les Otahitiens les redemanderent de nouveau, & enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion, que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaise foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaise

opinion de leur caractère, que les vols qu'ils 1769.  
 commettoient en succombant aux tentations  
 violentes qui les sollicitoient à s'approprier  
 nos métaux & les productions de nos arts,  
 qui ont pour eux un prix inestimable.

Parmi ceux qui s'adressèrent à moi pour me  
 prier de relâcher leur pirogue, il y avoit un  
 certain Pottatow, homme de quelque impor-  
 tance, que nous connoissions tous : j'y consen-  
 tis, supposant que l'une d'elles lui appartenoit,  
 ou qu'il la réclamoit en faveur d'un de ses  
 amis ; il alla en conséquence sur le rivage s'em-  
 parer d'une des pirogues, qu'il commençoit  
 à emmener à l'aide de ses gens. Cependant les  
 véritables propriétaires du bateau vinrent bien-  
 tôt le redemander ; &, soutenus par les autres  
 Indiens, ils lui reprocherent à grands cris  
 qu'il voloit leur bien, & ils se mirent en  
 devoir de reprendre la pirogue par force. Pot-  
 tatow demanda à être entendu, & dit, pour  
 sa justification, que la pirogue avoit appartenu,  
 il est vrai, à ceux qui la réclamoient ; mais  
 que je l'avois confisquée, & la lui avois ven-  
 due pour un cochon. Ces mots terminèrent  
 toutes les clameurs. Les propriétaires sachant  
 qu'ils ne pouvoient pas appeller de mon auto-  
 rité, souscrivoient à ce qu'avoit dit le voleur,  
 & il auroit profité de sa proie, si quelques-  
 uns de nos gens ne m'étoient pas venu rendre  
 compte de la dispute qu'ils avoient entendue.  
 J'ordonnai sur-le-champ qu'on détrompât les

1769. Indiens ; les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue , & Pottatow sentit si bien son crime , que ni lui ni sa femme , qui étoit complice de sa friponnerie , n'osèrent de long-tems nous regarder en face.



## CH A P I T R E   X V I.

*Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la rivière. Vestiges d'un feu souterrain. Préparatifs pour quitter l'isle. Ce que nous dit Tupia sur Otahiti & les environs.*

**L**E 3 , dès le grand matin , M. Banks , accompagné de quelques Otahitiens qui lui servoient de guides , partit pour suivre le cours de la rivière , en remontant la vallée d'où elle sort , & voir jusqu'où ses bords étoient habités. Ils rencontrèrent , dans les six premiers milles , de chaque côté de la rivière , des maisons qui n'étoient pas éloignées les unes des autres ; la vallée avoit par-tout environ quatre cents verges de largeur entre les pieds des collines. On leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils veroient.

Lorsqu'ils y arriverent , le propriétaire leur offrit pour rafraichissemens , des cocos & d'autres fruits qu'ils acceptèrent : après s'y être

arrêtés peu de tems , ils continuerent leur route dans un espace assez long. Il n'est pas facile de compter les distances par un mauvais chemin ; mais ils crurent qu'ils avoient encore fait environ six milles ; ils passerent souvent sous des voûtes formées par des fragments de rochers , où on leur dit que couchoient souvent les Indiens , lorsqu'ils étoient surpris par la nuit. Ils trouverent bientôt après , que des roches escarpées bordoient la riviere. Il en sortoit une cascade qui formoit un lac dont le courant étoit si rapide , que les Otahitiens assurerent qu'il étoit impossible de le passer. Ils ne paroissoient pas connoître la vallée au-delà de cet endroit ; ils ne vont que sur le penchant des rochers , & sur les plaines qui sont au sommet , où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane sauvage qu'ils appellent *vaé*. Le chemin qui conduisoit des bords de la riviere sur ces rochers étoit effrayant ; les côtés presque perpendiculaires avoient quelquefois cent pieds d'élévation ; les ruisseaux qui jaillissoient par-tout des fentes de la surface , le rendoient d'ailleurs extrêmement glissant ; cependant à travers ces précipices , on avoit fait un sentier , au moyen de longues pieces d'écorces d'*hibiscus tiliaceus* , dont les morceaux joints l'un à l'autre , servoient de corde à l'homme qui vouloit y grimper : en la serrant fortement , il s'élevoit d'une saillie de rochers à l'autre , où il n'y avoit qu'un In-

**1769.** dien ou une chevre qui pussent placer le pied. L'une de ces cordes avoit près de trente pieds de long : les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il vouloit la monter ; & ils lui firent entendre qu'à peu de distance de là , il trouveroit un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne , que les Otahitiens appelloient un meilleur chemin ; mais il le trouva si mauvais , qu'il ne jugea pas à propos de s'y hasarder , d'autant plus que rien ne pouvoit récompenser les fatigues & les dangers du voyage , qu'un bocage de planes ou de vaé , espece d'arbre qu'il avoit déjà vu souvent.

Pendant cette excursion , il eut une occasion favorable d'examiner s'il y avoit des mines dans les rochers , qui étoient presque partout à nud ; mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parût évident que ces rochers , ainsi que ceux de Madere , avoient été brûlés ; & de toutes les pierres qui ont été recueillies à Otahiti , il n'y en a pas une seule qui ne porte des marques incontestables de feu , à l'exception , peut-être , de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches ; & même parmi ceux-ci , nous en trouvâmes qui étoient brûlés jusqu'à être presque réduits en pierre-ponce. On apperçoit aussi les traces du feu dans l'argille qui est sur les collines , & l'on peut supposer avec raison qu'Otahiti & les isles voisines sont les débris

bris d'un continent, que quelques naturalistes ont cru nécessaires dans cette portion du globe, pour y conserver l'équilibre de ses parties, après qu'il eut été englouti sous la mer, par l'explosion d'un feu souterrain. D'autres croient que ces isles ont été détachées des rochers qui, depuis la création du monde, avoient servi de lit à la mer, & élevés par une explosion semblable, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. L'une & l'autre de ces suppositions paroissent d'autant plus probables, que la profondeur de l'eau ne diminue point par degrés, à mesure qu'on approche de la côte, & que les isles sont presque par-tout environnées de récifs brisés & informes, & dans l'état où seroit naturellement la substance solide du globe qui seroit fracassée par quelque commotion violente. Il faut remarquer à cette occasion, qu'on doit vraisemblablement attribuer la cause des tremblemens de terre, à des eaux qui se précipitent tout-à-coup sur quelque grande masse d'un feu souterrain. Ces eaux raréfiées dans un instant, & réduites en vapeurs, la mine éclate & lance différens corps vitrifiés, les coquilles & autres productions marines qui deviennent fossiles, & enfin les couches qui couvroient le foyer, tandis que les portions de terre des environs du trou, s'éboulent & tombent dans le gouffre. Tous les phénomènes qu'on observe dans les tremblemens de terre, semblent être d'ac-

**1769.** cord avec cette théorie ; la terre en s'affaissant laisse souvent dans les endroits qu'elle occupoit , des lacs & différentes substances qui portent d'une manière visible l'empreinte de l'action du feu. Il est vrai que le feu ne peut pas subsister sans air , mais il ne faut pas tirer de là une objection contre notre système , qui suppose qu'il y a du feu au-dessous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer , parce qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur , même sur les plus hautes montagnes , & à la plus grande distance des côtes de la mer.

M. Banks planta lui-même le 4 , beaucoup de pepins de melons d'eau , d'oranges , de limons & de graines d'autres plantes & arbres qu'il avoit rassemblés à Rio-Janeiro. Il prépara pour cela un terrain de chaque côté du fort & dans le bois , & choisit le sol qui parut le plus convenable ; on a lieu d'espérer que ces semences réussiront. Il en donna aussi une grande quantité aux Indiens ; il avoit mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée : les naturels du pays lui montrèrent ensuite les plantes qui croissoient très-bien , & ils lui en demandoient continuellement un plus grand nombre.

Nous commençâmes alors à nous disposer à notre départ ; nous enverguâmes les voiles , & fîmes les autres préparatifs nécessaires. Notre



eau étoit déjà à bord ; & nous aviops examiné les provisions que nous devions mettre en mer. Sur ces entrefaites nous reçûmes une autre visite d'Oamo & d'Oberéa, accompagnés de leur fils & de leur fille ; les Otahitiens témoignèrent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille qui, à ce que nous comprîmes, s'appelloit Toïmata, avoit fort envie de voir le fort, mais son pere ne voulut pas le lui permettre. Téarée, fils de Wahéatua, souverain de Viarrabou, péninsule S. E. d'Otahiti, étoit aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, & dont nous ne désirions point la compagnie ; c'étoit l'habile filou qui vola notre quart-de-nonante. On nous dit qu'il prétendoit encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit ; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, & ils demandèrent pour cela la permission de coucher au fort : ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, désespérant du succès, abandonna son entreprise.

Les charpentiers passèrent le 7 à abattre les portes & les palissades de notre petite forteresse, & elles nous servirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut assez adroit pour dérober la penture & le gond sur lequel tournoit la porte. Nous poursuivîmes à l'instant

H h ij

**1769.** le voleur ; & nos gens , après une course de six milles , s'aperçurent qu'il s'étoit caché parmi des joncs , & qu'ils l'avoient dépassé. On visita les joncs ; le filou s'étoit échappé , mais on y trouva un radeau qui avoit été volé au vaisseau quelque tems auparavant ; & bientôt après Toubourai Tamaïdé notre ami , rapporta la peinture.

Nous continuâmes le 8 & le 9 à démanteler notre fort ; les Otahitiens qui étoient nos amis , s'y rendirent en foule , quelques-uns , je pense , fâchés de voir approcher notre départ , & les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourroient pendant notre séjour.

Nous espérions quitter l'isle sans faire ou recevoir aucune autre offense , mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant sortis du fort avec ma permission , on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer , il employa probablement des moyens violens. Les Indiens l'attaquèrent & le blessèrent dangereusement d'un coup de pierre. Après avoir fait une autre blessure légère à la tête de son compagnon , ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurois été mortifié de prendre aucune connoissance ultérieure de l'affaire , je vis sans regret que les délinquans s'étoient échappés ; mais je fus bientôt après enveloppé malgré moi dans une querelle qu'il n'étoit pas possible d'éviter.

Clement Webb & Samuel Gibson , deux

jeunes soldats de marine , désertèrent le fort au milieu de la nuit du 8 au 9 , & nous nous en aperçûmes le matin. Comme on avoit publié que chacun devoit venir à bord le lendemain , & que le vaisseau mettroit à la voile ce jour ou le jour suivant , je commençai à craindre que les absens n'eussent dessein de rester dans l'isle. Je voyois qu'il n'étoit pas possible de prendre des mesures efficaces pour les retrouver , sans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui régnoient entre les Otahitiens & nous : je résolus d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

Le 10 au matin, voyant à mon grand regret que ces deux soldats de marine n'étoient pas de retour , on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouerent franchement qu'ils avoient dessein de ne pas retourner à bord , & qu'ils s'étoient réfugiés dans les montagnes, où il étoit impossible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquisitions ; & après avoir délibéré pendant quelque tems, deux d'entr'eux s'offrirent à servir de guides à ceux de nos gens que je jugerois à propos d'envoyer après les déserteurs. Nous savions qu'ils étoient sans armes ; je crus que deux hommes seroient suffisans pour les ramener ; je chargeai de cette commission un bas-officier & le caporal des soldats de marine , qui partirent avec leurs conducteurs. Il étoit très-important pour nous de recouvrer ces deux dé-

1769. **—** ferteurs ; je n'avois point de tems à perdre ; d'ailleurs les Otahitiens nous donnoient des doutes sur leur retour , en nous disant qu'ils avoient pris chacun une femme & qu'ils étoient devenus habitans du pays. Je fis signifier à plusieurs des chefs , qui étoient au fort avec leurs femmes , & entr'autres à Toubouraï Tamaidé, Tomio & Oberéa, que nous ne leur permettrions pas de s'en aller , tant que les déserteurs ne seroient pas revenus. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire , que si les Indiens avoient caché nos deux hommes pendant quelques jours , j'aurois été forcé de partir sans les remener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inspira ni crainte , ni mécontentement ; ils me protestèrent que mes gens seroient mis en sûreté & renvoyés le plutôt possible. Tandis que ceci se passoit au fort , j'envoyai M. Hicks dans la pinasse , pour conduire Tootahah à bord du vaisseau , & il exécuta sa commission , sans que le chef ni ses sujets en fussent alarmés. Si les Indiens qui servoient de guides , étoient fideles à leur parole & vouloient faire diligence , j'avois lieu d'attendre qu'ils rameneroient les déserteurs avant le soir. Mes craintes augmentèrent en voyant mon espoir trompé ; & à l'approche de la nuit , je pensai qu'il n'étoit pas sûr de laisser au fort les Otahitiens que je détenois pour otages , & en conséquence je fis mener au vaisseau Toubouraï Tamaidé , Oberéa &

quelques autres chefs. Cette démarche répandit une consternation générale; & lorsqu'on embarqua les Indiens dans le bateau, plusieurs d'entr'eux, & sur-tout les femmes, parurent fort émuees, & témoignèrent leur appréhension par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, & M. Banks resta au fort avec quelques autres Otahitiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en assurer autrement.

1769.

Quelques Indiens ramenerent Webb sur les neuf heures, & déclarèrent qu'ils détien-droient Gibson, le bas-officier & le caporal, jusqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employoient contre moi le moyen que j'avois pris contre eux, mais j'étois allé trop loin pour reculer. Je dépêchai sur-le-champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de soldats, pour enlever les prisonniers, & je dis à Tootahah qu'il devoit envoyer avec eux quelques-uns de ses Otahitiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans son entreprise, & enfin demander en son nom le relâchement des gens de mon équipage; qu'autrement, sa personne en répondroit. Il consentit à tout volontiers; M. Hicks reprit mes hommes sans la moindre opposition, & sur les sept heures du matin du 11 il les ramena au vaisseau; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avoit prises au bas-officier & au caporal: cependant une demi-heure après, on les rap-

H h iv.

**1769.** porta au vaisseau , & je mis alors les chefs en liberté.

Lorsque je questionnai le bas-officier sur ce qui étoit arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnoient , ainsi que ceux qu'il rencontra dans son chemin , n'avoient pas voulu lui rien apprendre sur la retraite des déserteurs ; qu'au contraire , ils l'avoient troublé dans ses recherches ; qu'en s'en revenant au vaisseau pour y prendre des ordres ultérieurs , ils avoient été saisis tout-à-coup par des hommes armés , qui apprenant la détention de Tootahah , s'étoient cachés dans un bois pour exécuter ce projet ; qu'enfin , ils avoient été attaqués dans un moment défavorable ; que les Orahitiens leur avoient arraché les armes des mains , en déclarant qu'ils seroient détenus en prison , jusqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant , que le sentiment des Indiens n'avoit pas été unanime sur cette violence ; que quelques-uns vouloient qu'on les relâchât , & d'autres qu'on les retint ; que la dispute s'étant échauffée , ils en étoient venus aux coups , & qu'enfin le parti qui opinoit pour la détention avoit prévalu. Il dit encore que Webb & Gibson furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays , & qu'on les constitua prisonniers , pour servir de nouveaux otages à la personne de leur chef ; qu'après quelque débat , ils se décidèrent

à renvoyer Webb, pour m'informer de leur résolution, m'assurer que ses compagnons étoient sains & saufs; & m'indiquer un endroit où je pourrois faire parvenir ma réponse. On voit par-là, que quelque fâcheuse que fût pour nous la détention des chefs, je n'aurois jamais recouvré mes gens sans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vaisseau débarquerent à terre, on rendit la liberté aux prisonniers du fort, & après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks, ils s'en allèrent tous. A cette occasion, ainsi qu'ils avoient déjà fait dans une autre semblable, ils nous donnerent des marques de leur joie, par une libéralité que nous ne méritions guère: ils nous presserent beaucoup d'accepter quatre cochons. Nous refusâmes absolument de les recevoir en présent; & comme il persisterent également à ne pas recevoir quelque chose en échange, nous laissâmes leurs cochons. En interrogeant les déferteurs, nous trouvâmes que le rapport des Indiens étoit vrai; ils étoient devenus fort amoureux de deux filles, & ils avoient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile, & de fixer leur résidence à Otahiti. Comme nous avions transporté de terre tout ce qui étoit au fort, chacun passa la nuit à bord du vaisseau.

Tupia, dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, étoit au nombre des

**1769.** naturels du pays qui vivoient presque toujours avec nous. Nous avons déjà observé qu'il avoit été premier ministre d'Oberéa, lorsqu'elle jouissoit de l'autorité souveraine ; il étoit d'ailleurs le principal Tahowa ou prêtre de l'isle, & par conséquent il étoit bien instruit des principes & des cérémonies de la religion de son isle. Il avoit aussi beaucoup d'expérience & de lumières sur la navigation, & il connoissoit particulièrement le nombre & la situation des isles voisines. Tupia nous avoit témoigné plusieurs fois le desir de s'embarquer avec nous ; il nous avoit quittés le 11 avec les autres compatriotes ; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ 13 ans, qui lui servoit de domestique, & il nous pressa de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. Plusieurs raisons nous engageoient à y consentir ; en apprenant son langage, & en lui enseignant le nôtre, nous pouvions acquérir par-là beaucoup plus de connoissances sur les coutumes, le gouvernement & la religion de ces peuples, que nous n'en avions puisées pendant le court séjour que nous fîmes parmi eux ; & je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, parce que nous fûmes obligés de faire de nouveaux ras pour notre petite & notre seconde ancre d'affourche, qui avoient été entièrement rongés par les vers, Tupia dit qu'il vouloit encore aller à terre



une fois , & il nous fit signe de l'y faire transporter le soir sur un bateau ; il y alla effectivement , & emporta un portrait en miniature de M. Banks , qu'il avoit envie de montrer à ses amis , & plusieurs bagatelles pour leur donner , en faisant ses adieux.

1769.

Après dîner , M. Banks desirant se procurer un dessein du morai appartenant à Tootahah à Eparre , je l'y accompagnai , ainsi que le docteur Solander , dans la pinasse. Dès que nous eûmes débarqué , plusieurs de nos amis vinrent à notre rencontre , d'autres cependant s'absenterent par ressentiment de ce qui étoit arrivé la veille. Nous marchâmes sur-le-champ vers la maison de Tootahah , où nous rencontrâmes Oberéa & des Otahitiens qui ne nous étoient pas yenus recevoir à la descente à terre. Nous eûmes bientôt fait une entiere réconciliation ; & lorsque nous leur dîmes que nous mettrions sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant , ils nous promirent que , dès le grand matin , ils viendroient nous rendre visite , pour nous faire leurs derniers adieux. Nous trouvâmes aussi Tupia à Eparre , nous le ramenâmes avec nous au vaisseau , & il passa la nuit à bord pour la première fois.

Le lendemain 13 juillet , le vaisseau fut rempli des Otahitiens nos amis dès la pointe du jour , & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portoient d'autres Indiens d'une classe inférieure. Nous levâmes l'ancre

1769.

entre 11 heures & midi ; & dès que le vaisseau fut sous voiles , les naturels du pays prirent congé de nous , & versèrent des larmes , pénétrés d'une tristesse modeste & silencieuse qui avoit quelque chose de très-tendre & de très-intéressant. Les Indiens qui étoient dans les pirogues , sembloient au contraire se disputer à qui pousseroit les plus grands cris ; mais il y entroit plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia soutint cette scène avec une fermeté & une tranquillité vraiment admirables : il est vrai qu'il pleura ; mais les efforts qu'il fit pour cacher ses larmes , faisoient encore plus d'honneur à son caractère. Il envoya par Othéothéa une chemise pour dernier présent à Potomaï , maîtresse favorite de Tootahah ; il alla ensuite sur la grande hune avec M. Banks , & il fit des signes aux pirogues tant qu'il continua à les voir.

C'est ainsi que nous quittâmes l'isle d'Ota-hiti & ses habitans , après un séjour de trois mois. Nous vécûmes pendant la plus grande partie de ce tems , dans l'amitié la plus cordiale , & nous nous rendîmes réciproquement toute sorte de bons offices : les petits différends qui survinrent par intervalles , ne firent pas plus de peine aux Indiens , qu'à nous-mêmes : ces disputes étoient toujours une suite de la situation & des circonstances où nous nous trouvions , des faiblesses de la nature humaine , de l'impossibilité de nous entendre mutuel-

lement, & enfin du penchant des Otahitiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un seul cas, ces brouilleries n'entraînent pourtant point de conséquences fatales, & c'est à cet accident que sont dues les mesures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles qui pouvoient arriver dans la suite. J'espérois profiter de l'impression qu'auroit faite sur les Indiens la mort de ceux qui avoient péri dans leurs démêlés avec le Dauphin, & je comptois pourvoir séjourner dans l'isle, sans y répandre du sang. J'ai dirigé sur cela toutes mes démarches pendant le tems que j'y ai demeuré, & je desirerois sincèrement que les navigateurs qui y aborderont à l'avenir, soient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits surtout par M. Banks, qui étoit infatigable pour nous procurer des provisions & des rafraîchissemens, lorsqu'on pouvoit en avoir; mais sur la fin de notre séjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande consommation que nous en faisons au fort & au vaisseau, & par l'approche de la saison où les noix de cocos & les fruits-à-pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des quincailleries & des clous; nous ne cédions point de clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui valût quarante pences (un

1769.

peu moins de 4 liv. de France); mais dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de 10 ou 12 livres pesant, pour moins d'une hache. Quoique ces peuples missent une très-grande valeur aux clous de fiche, comme plusieurs des gens de l'équipage en avoient, les femmes trouverent une maniere beaucoup plus aisée de s'en procurer, qu'en nous apportant des provisions.

Les meilleurs articles pour le trafic d'Otahiti, sont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries; & avec quelques-unes de ces marchandises, on peut acheter tout ce que possèdent ces insulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de soie, blanches & imprimées; mais une hache d'un demi-écu a chez eux plus de valeur qu'une piece d'étoffe de vingt shelins.



## CHAPITRE XVII.

*Description particuliere de l'isle d'Otahiti, de ses productions & de ses habitans. Habillemens, habitations, nourriture, vie domestique, & amusemens de ces insulaires.*

**L**E capitaine Wallis, qui découvrit l'isle d'Otahiti le 9 juin 1767; a déterminé la lon-

gitude de la baie de Port-Royal ; nous avons reconnu qu'il ne s'étoit trompé que d'un demi-degré. D'après le résultat moyen d'un grand nombre d'observations faites sur les lieux, nous avons trouvé que la pointe Vénus, extrémité septentrionale de l'isle & pointe orientale de la baie, gisoit au 149° 30' de longitude. L'isle est environnée par un récif de rochers de corail, qui forme plusieurs baies & ports excellens. Le mouillage est assez vaste, & l'eau est assez profonde pour contenir un grand nombre des plus-gros vaisseaux. Nous avons déjà décrit en particulier quelques-uns de ces ports. La baie de Port-Royal, appelée par les naturels du pays *Matavai*, & qui ne le cede en bonté à aucune autre d'Otahiti, peut facilement être reconnue au moyen d'une très-haute montagne située au milieu de l'isle, & au sud de la pointe Vénus. Pour y entrer, il faut ranger de près la pointe occidentale du récif qui est en face de la pointe Vénus, ou prendre le large d'environ un demi-mille, afin d'éviter un petit banc de rochers de corail, sur lequel il n'y a que 2 brasses & demie d'eau. Le meilleur ancrage est au côté oriental de la baie, où la sonde rapporte de 14 à 16 brasses, fond de vase. La côte de la baie est composée d'une belle greve de sable, & par-derrrière il coule une riviere d'eau douce, où toute une flotte pourroit faire de l'eau, sans que les vaisseaux s'incommodaissent les uns les autres. Il n'y a

1769.

**1769.** dans toute l'isle d'autre bois à brûler, que celui des arbres fruitiers; il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien se brouiller avec eux. On rencontre à l'ouest de cette baie, quelques havres dont nous n'avons pas fait mention; mais comme ils sont contigus à ceux que nous avons tracés, il n'est pas nécessaire d'en donner une description.

Excepté la partie qui borde la mer, la surface du pays est très-inégale; elle s'élève en hauteurs qui traversent le milieu de l'isle, & y forment des montagnes qu'on peut voir à soixante milles de distance. Entre le pied de ces montagnes & la mer, il y a une bordure de terre basse qui environne presque toute l'isle, & il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutissent directement sur les côtes de l'Océan. La largeur de cette bordure varie suivant les différens endroits; mais elle n'a nulle part plus d'un mille & demi: hors sur le sommet des montagnes, le sol est par-tout extrêmement riche & fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente, & couvert d'arbres fruitiers de diverses espèces; qui ont un si épais feuillage & une tige si forte, qu'ils forment un bois continu; quoique la cime des montagnes soit en général stérile & brûlée par le soleil, la terre y donne cependant des productions en plusieurs endroits.

Quelques-unes des vallées & la terre basse qui

qui est située entre le pied des montagnes & la mer, sont les seules parties de l'isle qui soient habitées, & l'on peut dire qu'elles sont très-peuplées. Les maisons n'y forment pas des villages; elles sont rangées le long de toute la bordure à environ cinquante verges de distance les unes des autres, & environnées de petites plantations de plané, arbre qui fournit aux Otahitiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'isle, suivant le rapport de Tupia, qui sûrement la connoissoit très-bien, pouvoit fournir six mille sept cents quatre-vingt combattans, d'où il est facile de calculer quelle étoit la population générale.

L'isle d'Otahiti produit des fruits-à-pain, des noix de cocos, des bananes de treize sortes, & les meilleures que nous ayons jamais mangées; des planes; un fruit assez ressemblant à la pomme, & qui est très-agréable lorsqu'il est mûr; des patates douces, des ignames, du cacao, une espèce d'*arum*, un fruit connu dans l'isle sous le nom de *jambu*, & que les insulaires regardent comme le plus délicieux; des cannes de sucre que les habitans mangent crues, une racine de l'espèce du salep qu'ils appellent *pea*, une plante nommée *etée*, & dont ils ne mangent que la racine; un fruit appelé par les naturels du pays *ahée*, qui croît en gouffe comme la fève, & qui, lorsqu'il est rôti, a une saveur très-ressemblante à celle de la châtaigne; un arbre appelé *wharra*, qu'on

**1769.** ~~nomme~~ *pandanes* dans les Indes Orientales , & dont le fruit approche de la pomme de pin ; un arbrisseau appelé *nono* , le *morinda* qui produit aussi un fruit , une espece de fougere dont on mange la racine & quelquefois les feuilles , une plante appelée *theve* , dont on mange la racine. Au reste , il n'y a que la classe inférieure des Otahitiens qui se nourrisse des fruits du *nono* , de la fougere & du *theve* ; à moins que ce ne soit dans un tems de disette , ils ne servent pas d'alimens aux autres insulaires. Tous ces fruits , qui composent la nourriture des Otahitiens , sont des productions spontanées de la nature ; ou bien la culture se réduit à si peu de chose , qu'ils semblent exempts de l'anathème général qui porte „ que l'homme „ mangera son pain à la sueur de son front. „ On trouve aussi dans l'isle le mûrier dont on fait le papier chinois „ *morus papyrifera* , „ que les naturels du pays appellent *aouta* ; un arbre ressemblant au figuier sauvage des isles d'Amérique ; une autre espece de figuier , qu'ils nomment *matte* ; le *cordia sebestina orientalis* , qu'ils appellent *etou* ; une espece de fouchet , qu'ils appellent *moo* ; une espece de *turne-  
fortia* , qu'ils appellent *tahemoo* ; une autre du *convolvulus poluce* , qu'ils appellent *eurhe* ; le *solanum centifolium* , qu'ils appellent *eboa* ; le *calophyllum mophyllum* , qu'ils appellent *tamannu* ; le *hibiscus tiliaceus* appelé par eux *poerou* , & qui est une ortie en arbre ; l'*urtica*



*arigetea*, qu'il appellent *crowa*; & plusieurs autres plantes dont on ne peut pas faire ici une mention particulière. 1769.

Les Otahitiens n'ont aucune espèce de fruits, jardinage, légumes ou graines d'Europe.

Les cochons, les chiens & la volaille sont les seuls animaux apprivoisés de l'isle; excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiseaux & les rats, il n'y a point d'animaux sauvages; on n'y trouve aucun serpent, & point de quadrupèdes d'une race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces insulaires une grande quantité d'excellent poisson de toute sorte, qui est de tous leurs alimens celui qu'ils aiment le mieux, & dont la pêche fait leur principale occupation.

Les Otahitiens sont d'une taille & d'une stature supérieure à celle des Européens. Les hommes sont grands, forts, bien membrés & bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avoit six pieds trois pouces & demi; il étoit habitant d'une isle voisine, appelée Huaheine. Les femmes d'un rang distingué sont en général au-dessus de notre taille moyenne; mais celles d'une classe inférieure sont au-dessous, & quelques-unes même sont très-petites: cette diminution dans la stature provient vraisemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes; de toutes les circonstances qui peuvent affecter la taille, c'est la seule dans

laquelle elles different des femmes d'un rang  
1769. supérieur.

Leur teint naturel est cette espece de teint brun-clair ou olive , que plusieurs personnes d'Europe preferent au plus beau mélange de blanc & de rouge. Il est très-foncé dans les habitans qui sont exposés à l'air & au soleil ; mais dans ceux qui vivent à l'abri , & sur-tout chez les femmes d'une classe supérieure , il conserve sa nuance naturelle ; leur peau délicate est douce & polie , & ils n'ont point sur les joues les teintes que nous appellons du nom de couleurs. La forme de leur visage est agréable ; les os des joues ne sont pas élevés ; ils n'ont point les yeux creux , ni le front prominent. Le seul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté , est le nez , qui en général est un peu applati. Leurs yeux , & sur-tout ceux des femmes , sont pleins d'expression , quelquefois étincelans de feu , ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont aussi presque sans exception très-égales & très-blanches , & leur haleine est parfaitement pure.

Les cheveux sont ordinairement noirs & un peu rudes ; les hommes portent leurs barbes de différente maniere ; cependant ils en arrachent toujours une grande partie , & ils ont grand soin de tenir le reste très-propre. Les deux sexes ont aussi la coutume d'épiler tous les poils qui croissent sous les aisselles ,

& ils nous accufoient de mal-propreté pour ne pas faire la même chose. Leurs mouvemens font remplis de vigueur & d'aisance , leur démarche agréable , leurs manieres nobles & généreuses , & leur conduite entr'eux & envers les étrangers affable & civile. Il semble qu'ils font d'un caractère brave , sincere , sans soupçon ni perfidie , & sans penchant à la vengeance & à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ses meilleurs amis ; plusieurs de nous , & en particulier M. Banks , passerent souvent la nuit dans leurs maisons au milieu des bois sans être accompagnés de personne , & par conséquent entièrement à leur discrétion. Il faut pourtant convenir qu'ils sont tous voleurs ; mais à cela près , ils n'ont point à craindre la concurrence d'aucun autre peuple de la terre. Pendant notre séjour à Otahiti , nous vîmes cinq ou six personnes semblables à celles que rencontrèrent MM. Banks & Solander , le 24 avril , dans leur promenade à l'est de l'isle. Leur peau étoit d'un blanc mat , pareille au nez d'un cheval blanc ; ils avoient aussi les cheveux , la barbe , les sourcils & les cils blancs , les yeux rouges & foibles , la vue courte , la peau teigneuse , & revêtue d'une espece de duvet blanc. Nous trouvâmes qu'il n'y avoit pas deux de ces hommes qui appartenissent à la même famille , & nous en conclûmes qu'ils ne formoient pas une race , mais que c'étoient plutôt de mal-

**1769.** heureux individus , rendus anomaux par maladie.

Dans la plupart des pays où les habitans ont des cheveux longs , les hommes ont coutume de les couper courts , & les femmes de tirer vanité de leur longueur. L'usage est cependant contraire à Otahiti ; les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles , & les hommes , si l'on en excepte les pêcheurs qui sont presque continuellement dans l'eau , les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules , ou les relèvent en touffe sur le sommet de la tête.

Ils ont aussi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *monoe* , qui est une huile exprimée du coco , dans laquelle ils laissent infuser des herbes & des fleurs odoriférantes ; comme l'huile est ordinairement rance , l'odeur est d'abord très-désagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un pays chaud , sans connoître l'usage des peignes , ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine , que les enfans & la populace mangent quelquefois. Cet usage dégoûtant est entièrement différent du reste de leurs mœurs. Leur délicatesse & leur propreté à d'autres égards , sont presque sans exemple ; & ceux à qui nous donnâmes des peignes , se débarrassèrent bientôt de leurs poux , avec un empressement qui nous fit voir qu'ils n'avoient pas moins d'aversion que nous pour cette vermine.

Ils impriment sur leurs corps des taches, suivant l'usage de plusieurs autres parties du monde, ce qu'ils appellent *tattoo*. Ils piquent la peau, aussi profondément qu'il leur est possible sans en tirer du sang, avec un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame est composée d'un os ou d'une coquille, qu'on a ratissé pour l'amincir, & qui est d'un quart de pouce à un pouce & demi de largeur. Le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës, qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument : lorsqu'ils veulent s'en servir, ils plongent la dent dans une espece de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelles, & qui est délayée avec de l'eau. On place sur la peau la dent ainsi préparée, & en frappant à petits coups sur le manche qui porte la lame, avec un bâton, ils percent la peau, & impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable : l'opération est douloureuse, & il s'écoule quelques jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sexes, lorsqu'ils ont douze à quatorze ans ; on leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures suivant le caprice des pères, ou peut-être suivant le rang qu'ils occupent dans l'isle. Les hommes & les femmes portent ordinairement une de ces marques,

1769.

dans la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied & de la main, & souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des quar-rés, des cercles, des demi-lunes & des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens, ou différens autres dessins peints sur les bras & les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avoient une signification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornemens sont répandus avec le plus de profusion ; les deux sexes les portent couvertes d'un noir foncé, au-dessus duquel ils tracent différens arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large, & des lignes dentelées & non pas droites en forment la circonférence. Ces figures sur les fesses leur donnent de la vanité, & les hommes & les femmes les montrent avec un mélange d'ostentation & de plaisir ; il nous est impossible de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité & de leur courage à supporter la douleur : en général, ils ne peignent point leur visage, & nous n'avons vu qu'un seul exemple du contraire. Quelques vieillards avoient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une dentelure profonde dans les bords, ce qui imitoit imparfaitement la flamme ; mais on

nous apprit qu'ils venoient d'une isle voisine 1769.  
appelée Noouoora, & qu'ils n'étoient pas origi-  
naires d'Otahiti.

M. Banks a vu faire l'opération du tattow sur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'instrument dont se servirent les Indiens dans cette occasion, avoit trente dents : ils firent plus de cent piquures dans une minute, & chacune entraînoit après soi une goutte de sérosité un peu teinte de sang. La petite fille souffrit la douleur pendant l'espace d'un quart-d'heure avec le plus ferme courage ; mais bientôt accablée par les nouvelles piquures qu'on renouvelloit à chaque instant, elle ne put plus les supporter ; elle éclata d'abord en plaintes, elle pleura ensuite, & enfin poussa de grands cris, en conjurant ardemment l'homme qui faisoit l'opération de la suspendre. Il fut pourtant inexorable ; & lorsqu'elle commença à se débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'appaisoient en la flattant, & d'autres fois la grondoient & la battoient même lorsqu'elle redoubloit ses efforts pour échapper. M. Banks resta une heure dans une maison voisine, pour examiner l'opération, qui n'étoit pas finie lorsqu'il s'en alla : cependant on ne la fit que d'un côté, l'autre avoit déjà été gravé quelque tems auparavant, & il restoit à imprimer sur les reins ces arcs dont ils sont plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent sur leur corps, & dont l'opération est la plus douloureuse.

Il est étrange que ce peuple soit si jaloux  
1769. d'avoir des marques qui ne sont pas des signes de distinction ; je n'ai vu aucun Otahitien , homme ou femme, qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainsi peint. Peut-être cet usage a-t-il sa source dans la superstition. Cette conjecture est d'autant plus probable, qu'il ne produit aucun avantage visible , & que l'on éprouve de grandes douleurs pour s'y conformer. Quoique nous en ayons demandé la raison à plusieurs centaines d'Indiens, nous n'avons jamais pu nous procurer aucune lumière sur ce point.

Leur habillement est composé d'étoffes & de nattes de différentes especes, que nous décrivons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les tems secs un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau ; & dans les tems de pluie, ils en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverses manieres, suivant leurs caprices : car il n'est point taillé en forme réguliere, & il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble. L'habillement des femmes les plus distinguées est composé de trois ou quatre pieces, l'une d'environ deux verges de large & onze de long, qu'elles enveloppent plusieurs fois autour des reins, de maniere qu'elle pend en forme de jupon jusqu'au milieu de la jambe : on l'appelle *parou*. Les deux ou trois autres pieces d'environ deux verges & demie de long, & d'une de large, ont cha-



cune un trou dans le milieu ; elles les mettent l'une sur l'autre, & passant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant & derriere en scapulaire qui, étant ouvert par les côtés, laisse le mouvement du bras en liberté ; les Otahitiens donnent à ces pieces le nom de *tebuta* : ils les rassemblent autour des reins, & les serrent avec une ceinture d'une étoffe plus légère, qui est assez longue pour faire plusieurs fois le tour du corps. Ce vêtement ressemble exactement à celui des habitants du Pérou & du Chili, que les Espagnols appellent *poucho*. L'habillement des hommes est le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de laisser pendre en jupon la piece qui couvre les reins, ils la passent autour de leurs cuisses en forme de culotte, & on la nomme alors *maro* : tel est le vêtement des Otahitiens de toutes les classes ; & comme il est universellement le même quant à la forme, les hommes & les femmes d'un rang supérieur se distinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent. On en voit qui enveloppent autour d'eux plusieurs pieces d'étoffe de huit ou dix verges de long, & de deux ou trois de large ; quelques-uns en laissent flotter une grande piece sur les épaules, comme une espece de manteau : si ce sont de très-grands personnages, & qu'ils veuillent paroître avec pompe, ils en mettent deux de cette maniere. Le peuple de la classe inférieure, qui n'a d'étoffe que la

1769.

1769.

petite quantité que lui en donnent les tribus & les familles dont il dépend, est obligé d'être habillé plus à la légère. Dans la chaleur du jour il va presque nud, les femmes n'ont qu'un mince jupon, & les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure est toujours incommode, & sur-tout dans un pays chaud, où elle consiste à mettre une couverture sur une autre, les femmes d'un certain rang se découvrent toujours vers le soir jusqu'à la ceinture, & elles se dépouillent de tout ce qu'elles portent sur la partie supérieure du corps, avec aussi peu de scrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorsque les chefs nous rendoient visite, quoiqu'ils portaient sur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en falloit pour habiller douze hommes, ils avoient d'ordinaire le reste du corps entièrement nud.

Leurs jambes & leurs pieds ne sont point couverts; mais ils garantissent leur visage du soleil, au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de cocos, qu'ils font dans quelques minutes lorsqu'ils en ont besoin. Ce n'est pourtant pas là toute leur coëffure: les femmes, en outre, portent quelquefois de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *tomou*, & qui leur sied beaucoup mieux. Le *tomou* est composé de cheveux tressés en fils qui ne sont guere plus gros que de la soie à coudre. M. Banks en

a des pelotons qui ont plus d'un mille de long sans un seul nœud. Ils entortillent en très grande quantité ces cheveux autour de la tête, & d'une maniere qui produit un effet agréable. J'ai vu une femme qui en portoit cinq ou six pelotons. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différente espece, & en particulier du jasmin du Cap, dont ils ont toujours une grande quantité plantée près de leur maison. Les hommes qui, comme je l'ai observé, relevent leurs cheveux sur le sommet de la tête, y mettent quelquefois la plume de la queue d'un oiseau du tropique ; d'autres fois ils portent une espece de guirlande bizarre, composée de diverses fleurs placées sur un morceau d'écorce de plane, ou collées avec de la gomme sur du bois. Ils portent aussi une sorte de perruque faite de cheveux d'hommes & de poils de chien, ou peut-être de filasses de noix de cocos, attachés sur un rézeau qui se place sous les cheveux naturels, de maniere que cette parure artificielle est suspendue par-derrriere. Excepté les fleurs, les Otahitiens connoissent peu d'autres ornemens ; les deux sexes ont des pendans d'oreilles, mais d'un seul côté. Lorsque nous arrivâmes dans l'isle, ils employoient pour cela de petites coquilles, des cailloux, graines, pois rouges ou petites perles, dont ils enfilent trois dans un cordon ; mais nos quincailleries servirent bientôt seules à cet usage.

**1769.** Les enfans font entièrement nus ; les filles vont dans cet état jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans , & les garçons jusqu'à celui de six ou sept.

Nous avons déjà eu occasion de parler des maisons , ou plutôt des huttes de ce peuple ; elles sont toutes bâties dans le bois entre la mer & les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs cases , ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles sont couvertes ne pourrisse par l'eau qui dégoutteroit des branches ; de manière qu'en sortant de sa cabane , l'Otahitien se trouve sous un ombrage le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer : ce sont par-tout des bocages de fruit-à-pain & de noix de cocos sans broussailles , & entre-coupés de chaque côté par des sentiers qui conduisent d'une habitation à l'autre. Rien n'est plus délicieux que ces ombrages dans un climat si chaud , & il est impossible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a point de broussailles , on y goûte la fraîcheur ; un air pur y circule librement , & les maisons n'ayant point de murailles , elles reçoivent le zéphir & les vents du côté qu'ils soufflent. Je vais donner une description particulière d'une de ces habitations d'une moyenne grandeur ; comme la structure est la même par-tout , on pourra de là se former une idée exacte de celles qui sont plus étendues ou qui le sont moins.

Le terrain qu'elle occupe est un parallélograme de vingt-quatre pieds de longueur , & de onze de large ; il y a un toit dressé sur trois rangées de colonnes ou de poteaux paralleles entr'eux , un de chaque côté & l'autre au milieu : cette couverture est composée de deux côtés plats & inclinés l'un vers l'autre , & qui se terminent en faite comme nos maisons d'Angleterre couvertes de chaume. Sa plus haute élévation dans l'intérieur est de neuf pieds , & les bords de chaque côté du toit retombent en-bas à environ trois pieds de terre ; au-dessous , la cabane est entièrement ouverte , ainsi qu'aux deux extrémités jusqu'au sommet du faite. Le toit est couvert de feuilles de palmier ; du foin répandu sur la surface de la terre à quelques pouces de profondeur , forme le plancher ; & par-dessus ils étendent des nattes sur lesquelles ils s'asseyent pendant le jour & dorment pendant la nuit. Dans quelques habitations pourtant, il y a un siege qui sert seulement au maître de la famille : & si l'on y ajoute quelques petits billots creusés dans la partie supérieure & qui leur servent d'oreillers , ils n'ont point d'autres meubles.

La hutte est destinée principalement à y passer la nuit ; car , à moins qu'il ne pleuve , ils mangent en plein air à l'ombre de quelque arbre voisin. Les habillemens qu'ils portent pendant le jour , leur servent de couverture pendant la nuit ; le plancher est le lit

1769. commun de tout le ménage ; & il n'y a aucune séparation. Le maître de la maison & sa femme se couchent au milieu ; & près d'eux les gens de la famille qui sont mariés ; ensuite les filles qui ne le sont pas , & à peu de distance les garçons ; les serviteurs ou toutous , comme les appellent les Otahitiens , dorment à la belle étoile , lorsqu'il ne tombe point de pluie ; & dans ce cas , ils se réfugient sous les bords de l'habitation.

Il y a des huttes d'une autre espèce ; appartenantes aux chefs & moins couvertes ; elles sont plus petites que les autres , & construites de manière qu'ils les transportent sur leurs pirogues d'un endroit à l'autre , & les dressent comme des tentes dans l'occasion. Elles sont enfermées par les côtés avec des feuilles de cocos , qui ne les bouchent pas assez exactement pour empêcher l'air d'y entrer ; le chef & sa femme vont y coucher seuls.

Les Otahitiens ont d'autres maisons beaucoup plus grandes , qui ne sont pas bâties pour un seul chef ou une seule famille , mais pour servir d'assemblée ou de retraite à tous les habitans d'un canton : quelque s-unes de celles-ci ont deux cent pieds de long , trente de large & vingt d'élévation jusqu'au faite ; elles sont construites & entretenues aux frais communs du district pour lequel elles sont destinées , & elles ont à un des côtés une vaste place environnée de petites palissades.

Ces

Ces maisons, ainsi que celles des familles particulieres, n'ont point de murailles. Ce peuple n'a pas besoin de lieu retiré ; il n'a aucune idée, de l'indécence ; il satisfait en public ses desirs & ses passions, avec aussi peu de scrupule que nous appaisons notre faim, en mangeant avec nos parens & nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions, ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles. Il n'est pas besoin de remarquer que la conversation de ces insulaires roule principalement sur ce qui est la source de leurs plus grands plaisirs, & que les deux sexes y parlent de tout sans retenue & dans les termes les plus simples.

1769.

Les végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déjà dit, qu'excepté les cochons ; les chiens & la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoisés ; & ceux-là même n'y font pas en grande quantité. Lorsqu'un chef tue un cochon, il le partage presque également entre ses sujets ; & comme ils sont très-nombreux, la portion qui revient à chaque individu dans ces festins qui n'arrivent pas souvent, est nécessairement très-petite. Les Otahitiens du commun se régalaient plus fréquemment avec des chiens & de la volaille. Je ne peux point vanter beaucoup la saveur de leur volaille, mais nous convînmes tous qu'un chien de

**1769.** la mer du Sud étoit presqu'aussi bon qu'un agneau d'Angleterre; ils ont probablement cet excellent goût, parce qu'ils se nourrissent uniquement de végétaux. La mer fournit à ces insulaires beaucoup de poissons de toute espèce; ils mangent cruds les plus petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huîtres, & ils tirent parti de toutes les productions de la mer. Ils aiment passionnément les écrevisses de mer, les cancrs & les autres coquillages qu'ils trouvent sur la côte. Ils ne mangent pas seulement les insectes de mer, mais encore ce que les marins Anglois appellent *blubbers*, quoiqu'ils soient si durs qu'il les faille laisser pourrir avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux qui leur servent d'alimens, le fruit-à-pain est le principal, & pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine qu'à grimper sur un arbre. Cet arbre n'est pas tout-à-fait une production spontanée de la nature; mais l'Otahitien, qui dans sa vie en plante une dizaine, ce qui exige un travail d'une heure, remplit ses obligations à l'égard de ses contemporains & de la génération à venir, aussi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés, qui laboure pendant le froid de l'hiver, moissonne à la chaleur de l'été, toutes les fois que reviennent ces saisons, & qui, après avoir nourri sa famille, trouve moyen de laisser à ses enfans de l'argent & du bien.



Il est vrai qu'ils n'ont pas toute l'année du fruit-à-pain ; mais les noix de cocos , les bananes , les planes & beaucoup d'autres fruits suppléent à ce défaut. 1769.

On imagine bien que la cuisine chez ce peuple n'est pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manieres de faire cuire leurs alimens ; l'une de les griller , & l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque chose est si simple , qu'il n'est pas besoin de la détailler ici. Nous avons déjà parlé de leur maniere de cuire au four (a) dans la description du repas que nous prépara Tupia. Ils apprêtent ainsi fort bien les cochons & les gros poissons , & suivant nous ils sont plus succulens & plus également cuits que dans nos meilleures cuisines d'Europe. Ils cuisent aussi du fruit-à-pain dans un four pareil à celui que nous avons décrit ; il s'adoucit alors & devient assez semblable à une pomme-de-terre parbouillie , sans être pourtant aussi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure espee. Ils apprêtent le fruit-à-pain de trois manieres , ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de cocos , & le réduisent en pâte avec un caillou ; d'autres fois ils le mêlent avec des fruits du plane mûrs , ou des bananes , ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*.

---

(a) Voyez la page 451.

**1769.** Le mahie supplée au fruit-à-pain , lorsque la saison ne leur permet pas d'en avoir du frais : voici comment ils le font.

Ils cueillent le fruit avant qu'il soit parfaitement mûr , & après l'avoir mis en tas , ils le couvrent exactement avec des feuilles : dans cet état il subit une fermentation , & devient d'une douceur désagréable ; ils en ôtent tout le trognon & jettent ensuite le reste dans un trou qui est creusé pour cet effet , ordinairement dans les habitations : ce creux est garni proprement d'herbes au fond & dans les côtés ; ils couvrent le tout de feuilles & de grosses pierres ; il éprouve alors une seconde fermentation , prend un goût aigrelet , & se conserve ensuite pendant plusieurs mois. Ils le tirent du trou à mesure qu'ils en ont besoin ; & après l'avoir mis en boule , & l'avoir enveloppé de feuilles , ils le font cuire dans leur espece de four ; il se garde cinq ou six semaines ainsi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid & chaud , & c'est communément un des mets de tous leurs repas ; il étoit pour nous d'un goût aussi désagréable qu'une olive fraîche , lorsqu'on en mange pour la première fois.

Le mahie se fait , comme la biere , par fermentation , & quelquefois , ainsi que dans nos brasseries , l'opération manque sans qu'on puisse en déterminer la cause ; il est donc très-naturel que ce peuple grossier joigne des idées & des cérémonies superstitieuses à ce travail. Les

vieilles femmes en font chargées le plus souvent; excepté ceux qui les aident, elles ne souffrent pas que personne touche rien de ce qu'elles emploient, & même elles ne permettent point d'entrer dans cette partie de la maison où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un jour que M. Banks toucha par inadvertence une des feuilles qui étoient sur la pâte. La vieille femme qui présidoit à ces mystères, lui dit que l'opération manqueroit, & dans un transport de douleur & de désespoir elle découvrit le trou sur-le-champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avoit causé; mais il se consola, parce qu'il eut occasion d'examiner par-là la manière dont les Otahitiens procedent à cette grande œuvre, qu'il n'auroit peut-être pas pu connoître autrement.

Tels sont leurs alimens, auxquels l'eau salée, qu'ils emploient dans tous leurs repas, sert de sauce universelle. Ceux qui vivent près de la mer vont en puiser lorsqu'ils en ont besoin; & ceux qui habitent à quelque distance, la conservent dans des vases de bambous, qu'ils dressent pour cet usage dans leur habitation. Ils ont pourtant d'autre sauce que l'eau salée; ils en font une seconde avec l'amande de la noix de cocos, qu'ils laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle se dissolve en pâte assez ressemblante à du beurre, & qu'ils pétrissent ensuite avec de l'eau salée. La saveur de cette sauce est très-forte, & nous parut très-désagréable, lorsque

H k iij

1769.

**1769.** nous en goûtâmes pour la première fois ; quelques-uns de nos gens cependant ne la trouverent pas dans la suite si mauvaise, & même ils la préféroient à celle que nous employions dans nos repas, sur-tout quand elle étoit mêlée avec le poisson. Les Otahitiens sembloient la regarder comme une friandise, & ils ne s'en servoient point dans leurs repas ordinaires ; soit parce qu'ils imaginent que c'est prodiguer mal-à-propos la noix de cocos, ou que, lors de notre séjour dans l'isle, elles ne fussent pas assez mûres pour cela.

En général, l'eau & le jus de la noix de coco forment toute leur boisson. Ils ignorent heureusement l'art de faire, par la fermentation, des liqueurs enivrantes ; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitans de quelques autres pays font de l'opium, du bétel, ou du tabac. Quelques-uns des insulaires burent librement de nos liqueurs fortes, & s'enivrèrent de tems en tems ; mais ceux qui tomberent dans l'ivresse étoient si peu disposés à réitérer la même débauche, que par la suite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boisson qui les avoit mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enivrent quelquefois en buvant un jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *ava*, *ava*. Cette plante n'étoit pas dans sa maturité lorsque nous étions à Otahiti, de manière que nous n'avons vu aucun exemple de ces effets ; & puisqu'ils re-

gardent l'ivrognerie comme une chose hon-  
teuse, ils nous auroient probablement caché  
toutes les circonstances où ils s'y feroient li- 1769.  
vrés pendant notre séjour. Ce vice est presque  
particulier aux chefs & aux personnes d'un  
rang distingué, qui se disputent à qui boira  
le plus grand nombre de coups, & chaque  
coup est d'environ une pinte. Ils ont grand  
soin que les femmes ne goûtent point de ce  
jus enivrant.

Ils n'ont point de tables, mais leurs repas  
se font avec beaucoup de propreté; leurs mêts  
sont trop simples & en trop petit nombre,  
pour qu'il y regne de l'ostentation. Ils man-  
gent ordinairement seuls; cependant lorsqu'un  
étranger leur rend visite, ils l'admettent quel-  
quefois à manger avec eux. Je vais donner  
une description particulière du repas d'un de  
leurs principaux personnages.

Il s'assied sous un arbre voisin ou au côté  
de sa maison qui est à l'ombre, & on étend  
proprement sur la terre, en forme de nappe,  
une grande quantité de feuilles de fruit-à-pain  
ou de bananes. On met près de lui un panier  
qui contient sa provision, & deux coques de  
noix de cocos, l'une remplie d'eau salée, &  
l'autre d'eau douce; la chair ou le poisson sont  
tout apprêtés & enveloppés de feuilles. Les  
gens de sa suite, qui ne sont pas en petit nom-  
bre, s'asseyent autour de lui; & lorsque tout  
est prêt, il commence par laver ses mains &

**1769.** sa bouche avec de l'eau douce , ce qu'il ré-  
pete presque continuellement pendant le re-  
pas ; il tire ensuite du panier une partie de sa  
provision qui est composée ordinairement d'un  
ou deux petits poissons , de deux ou trois fruits-  
à-pain , de quatorze ou quinze bananes mûres ,  
ou de six ou sept pommes. Il prend d'abord la  
moitié d'un fruit-à-pain , qu'il pele , & dont il  
arrache la chair avec ses ongles ; il en met  
dans sa bouche autant qu'elle en peut conte-  
nir , & pendant qu'il la mâche , il prend un  
de ses poissons qu'il morcele dans de l'eau sa-  
lée , & il place l'autre , ainsi que le reste du fruit-  
à-pain , sur les feuilles qui sont étendues devant  
lui ; il empoigne ensuite , avec tous les doigts  
d'une main , un petit morceau du poisson qui  
a été mis dans l'eau salée , & il le suce dans sa  
bouche de manière à en exprimer autant d'eau  
qu'il est possible : il en fait de même sur les  
autres morceaux , & entre chacun d'eux , au  
moins ordinairement , il hume un peu d'eau  
salée , qu'il puise dans une coque de noix de  
coco ou dans le creux de sa main. Sur ces en-  
trefaites , un des gens de sa suite prépare une  
noix de coco verte , en détachant l'écorce ex-  
térieure avec ses dents , opération qui paroît  
très-surprenante à un Européen ; mais elle est  
si peu difficile , que plusieurs de nous en vin-  
rent à bout avant notre départ de l'isle , quoi-  
qu'auparavant ils pussent à peine casser une  
noisette. Lorsque le maître veut boire , il

prend la noix de coco ainsi préparée, & en y faisant un trou avec son doigt ou avec une pierre, il suce la liqueur qu'elle contient. Dès qu'il a mangé son fruit-à-pain & ses poissons, il passe aux fruits du plane, dont il ne fait de chacun qu'une bouchée, quoiqu'il soit aussi gros qu'un pudding noir. S'il a des pommes au lieu de fruits du plane, il ne les goûte jamais à moins qu'elles ne soient pelées; pour cela un de ses domestiques ramasse à terre une des coquilles qui y sont toujours en quantité, & la lui porte; il commence à couper ou racler la pelure, mais si mal-adroitement qu'il emporte une grande partie du fruit. Si au lieu de poisson, son repas est composé de viande, il doit avoir pour la couper, quelque instrument qui lui tienne lieu de couteau; dans ce cas, on lui présente un morceau de bambou qu'il partage transversalement avec ses ongles, & il découpe sa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle, quelques personnes de sa suite sont occupées à piler du fruit-à-pain avec un caillou sur un tronçon de bois. Lorsque le fruit-à-pain est pilé de cette manière & arrosé d'eau de tems en tems, il se réduit à la consistance d'une pâte molle; on le met alors dans un vase assez ressemblant à un baquet de boucher: on y mêle quelquefois de la banane ou du mahie, suivant le goût du maître, en y versant de l'eau de tems en tems, & en l'exprimant ensuite avec la main. Le fruit-à-pain

1769.

**1769.** ainsi préparé , ressemble assez à un flan épais ; on en remplit une grande noix de coco qu'on met devant lui ; il l'hume , comme nous fuserions une gelée , si nous n'avions point de cuiller pour la porter à la bouche. Le repas finit alors , & le maître se lave encore les mains & la bouche. On replace ensuite dans le panier ce qu'il a laissé , & on nettoie les noix de cocos.

Ces peuples prennent une quantité prodigieuse d'alimens dans un seul repas : j'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche , trois fruits-à-pain , dont chacun étoit plus gros que les deux poings ; quatorze ou quinze fruits du plane ou bananes , qui avoient six ou sept pouces de long , & quatre ou cinq de circonférence , & près d'une quarte de fruit-à-pain pilé , qui est aussi substantiel que le flan le plus épais. Ce fait est si extraordinaire , qu'à peine voudra-t-on le croire ; & je ne l'aurois pas rapporté , si je n'en avois d'autres garants que moi-même ; mais MM. Banks & Solander , & plusieurs de nos officiers , en ont été témoins oculaires , & ils savent que j'interpelle leur témoignage dans cette occasion.

Il est très-surprenant que ce peuple qui aime passionnément la société , & sur-tout celle des femmes , s'en interdise les plaisirs dans les repas , quoique ce soit sur-tout à table que toutes les autres nations , policées & sauvages , aiment à jouir des agrémens de la société. Nous



avons souvent recherché comment les repas , qui par-tout ailleurs rassemblent les familles & les amis , les isolent à Otahiti , & nous n'avons jamais rien pu apprendre sur cette matière : ils mangent seuls , disent-ils , parce que cela est convenable ; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il est convenable de manger seul. Telle est cependant la force de l'habitude , qu'ils témoignent la plus grande répugnance , & même de l'aversion de ce que nous mangions en société , surtout avec nos femmes , & des mêmes mets. Nous pensâmes d'abord que cette étrange singularité provenoit de quelque opinion superstitieuse ; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous observâmes aussi dans cette coutume quelques caprices que nous fûmes aussi embarrassés d'expliquer que la coutume elle-même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'asseoir avec nous à table , lorsque nous dînions en compagnie ; elles alloient pourtant cinq ou six ensemble dans les chambres des domestiques , & y mangeoient de bon cœur tout ce qu'elles pouvoient trouver. J'en ai cité un exemple plus haut ; & lorsque nous les y attrapions , elles n'étoient point déconcertées. Si quelqu'un de nous se trouvoit seul avec une femme , elle mangeoit quelquefois avec lui ; mais alors elle témoignoit combien elle seroit fâchée que cette action fût connue , & exigeoit toujours par avance les

**sermens les plus forts de garder le secret.**  
**1769.** Dans leurs familles, deux freres & même deux sœurs, ont chacun leur panier séparé, ainsi que les provisions & l'appareil de leurs repas. Lorsqu'ils vinrent nous rendre visite pour la première fois dans nos tentes, ils apportèrent tous un panier où étoient leurs alimens; & quand nous nous asséyions à table, ils sortoient, se plaçoient à terre à deux ou trois verges de distance les uns des autres; & en se tournant le dos, chacun prenoit son repas de son côté, sans proférer un seul mot.

Les femmes ne s'abstiennent pas seulement de manger avec les hommes & de prendre les mêmes alimens, leur nourriture est encore apprétee en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, & qui après avoir préparé les provisions, vont les déposer dans un hangar séparé, & assistent à leurs repas.

Quoique les Otahitiens ne mangeassent pas ensemble & ne voulussent pas s'asseoir à notre table, lorsque nous allions voir dans leurs maisons ceux que nous connoissions particulièrement, ils nous ont souvent engagés à dîner avec eux, & dans ces occasions nous avons plusieurs fois mangé au même panier & bu au même vase. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offensées de cette liberté; & s'il nous arrivoit de toucher à leurs provisions, & même au panier qui les contenoit, sur-le-champ elles jetoient le tout fort loin.

Les Otahitiens d'un moyen âge & d'un rang distingué, dorment ordinairement après les repas & dans la chaleur du jour : ils sont extrêmement indolens, & ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir & manger. Ceux qui sont plus âgés sont moins paresseux, & les jeunes garçons & les petites filles restent éveillés pendant tout le jour, par l'activité & l'effervescence naturelle de leur âge.

1769.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour dans l'isle, j'ai déjà parlé par occasion de leurs amusemens, & en particulier de leur musique, danse, combat de lutte & maniement de l'arc; ils se disputent aussi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une fleche, ils ne visent point à un but, mais à la plus grande distance; en décochant la javeline, au contraire, ils ne cherchent pas à la pousser le plus loin possible, mais à frapper une marque qui est fixée : cette javeline est d'environ neuf pieds de long; le tronc d'un palmier, placé à environ vingt verges de distance, sert de but.

Les flûtes & les tambours sont les seuls instrumens de musique qu'ils connoissent; les flûtes sont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long, &, comme nous l'avons déjà dit, elles n'ont que deux trous & par conséquent que quatre notes, avec lesquelles ils ne semblent avoir composé jusqu'ici qu'un air : ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche & le doigt du milieu de la droite.

**1769.** Le tambour est composé d'un tronc de bois de forme cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts & recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer : ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains , & ils ne connoissent point la manière d'accorder ensemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'unisson les flûtes qui jouent ensemble ; ils prennent une feuille qu'ils roulent & qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte, ils la raccourcissent ou ils l'allongent, comme on tire les tuyaux des télescopes , jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paroît juger avec beaucoup de délicatesse.

Ils joignent leurs voix à celles de ces instrumens , & , comme je l'ai remarqué ailleurs , ils improvisent en chantant : ils appellent *pehai* ou chanson chaque distique ou couplet : ces vers sont ordinairement rimés , & lorsqu'ils étoient prononcés par les naturels du pays , nous y reconnoissions un metre. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques-uns qui furent faits à notre arrivée ; il tâcha d'exprimer leurs sons , par la combinaison de nos lettres, le plus parfaitement qu'il lui fut possible ; mais en les lisant, comme nous n'avions pas leur accent, nous ne pouvions pas y retrouver ni le metre ni la rime. Le lecteur appercevra facilement que ces vers sont d'une structure très-différente.

*Tede pahai de parow-a*

*Ha Maru no mina.*

1769.

*E pahah Tayo malama tai ya*

*No tabane tonaton whannomi ya.*

*E Turay eattu terara patee Whennua toai*

*Ino o maio Pretane to Whennuaia no Tute. (a)*

Nous connoissons trop imparfaitement la langue d'Otahiti, pour entreprendre de traduire ces vers. Ils s'amusent souvent à chanter des couplets pareils à ceux-ci, lorsqu'ils sont seuls ou avec leur famille, & sur-tout quand il est nuit : quoiqu'ils n'aient pas besoin de feu pour se chauffer, ils se servent pourtant d'une lumiere artificielle, entre le coucher du soleil & le tems où ils vont se reposer. Leurs chandelles sont faites d'une espece de noix huileuse, dont ils embrochent plusieurs dans une baguette ; après avoir allumé celle qui est à un des bouts, le feu prend ensuite à la seconde, en brûlant en même tems la partie de la brochette qui la traverse, comme la meche de nos bougies : lorsque la seconde est consumée, le feu se communique à la troisieme, & ainsi de suite ; quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un tems considérable, & donnent une lumiere assez forte. Les Otahitiens

---

(a) Le lecteur doit remarquer qu'un François qui auroit entendu ces vers, ne les auroit pas écrits de cette maniere, & que pour en apprécier les sons & la rimé, il faut savoir prononcer l'anglois.

**1769.** se couchent ordinairement une heure après que le crépuscule du soir est fini ; mais lorsqu'ils ont des étrangers qui passent la nuit dans leurs habitations, ils laissent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller sur celles de leurs femmes, dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit des concerts de leurs ménétriers ambulans ; j'aurai occasion de les décrire ailleurs plus particulièrement, en rapportant ce qui nous arriva dans une autre isle.

En d'autres pays, les petites filles & toutes les personnes du sexe qui ne sont pas mariées, sont supposées ignorer entièrement les mystères de l'amour ; leur conduite & leur conversation sont soumises à la plus grande réserve ; & on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées & les images qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément ici le contraire : parmi les divertissemens de ces insulaires, il y a une danse appelée *timorodée*, exécutée par des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix. Cette danse est composée de postures & de gestes extrêmement lascifs, auxquels on accoutume les enfans dès leurs premières années ; elle est accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Otahitiens observent la mesure avec autant d'exactitude

d'exactitude que nos meilleurs danseurs sur les ~~théâtres~~ <sup>1769.</sup> d'Europe. Ces amusemens, permis à une jeune fille, lui sont interdits dès le moment qu'étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons & réaliser les symboles de la danse.

On ne peut pas supposer que ces peuples estiment beaucoup la chasteté : les hommes offrent aux étrangers leurs sœurs ou leurs filles, par civilité ou en forme de récompense ; & l'infidélité conjugale, même dans la femme, n'est punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils portent la licence des mœurs & la lubricité à un point que les autres nations, dont on a parlé depuis le commencement du monde jusqu'à présent, n'avoient pas encore atteint, & qu'il est impossible de concevoir.

Un nombre très-considérable d'Otahitiens des deux sexes forment des sociétés singulières, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes : cet arrangement met dans leurs plaisirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement besoin, que le même homme & la même femme n'habitent guere plus de deux ou trois jours ensemble.

Ces sociétés sont distinguées sous le nom d'*arreoy* ; ceux qui en font partie, ont des assemblées auxquelles les autres insulaires n'assistent point : les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, & les femmes y dansent

**1769.** en liberté la timorodée , afin d'exciter en elles des desirs qu'elles satisfont souvent sur-le-champ , comme on nous l'a raconté. Ceci n'est rien encore : si une de ces femmes devient enceinte , ce qui arrive plus rarement que si chacune habitoit avec un seul homme , l'enfant est étouffé au moment de sa naissance , afin qu'il n'embarrasse point le pere , & qu'il n'interrompe pas la mere dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois cependant il arrive que la mere ressent pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux pour la conservation de leur progéniture , & elle surmonte alors par instinct la passion qui l'avoit entraînée dans cette société ; mais dans ce cas - là même on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant , à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui. Elle prévient alors le meurtre ; mais l'homme & la femme étant censés , par cet acte , s'être donnés exclusivement l'un à l'autre , ils sont chassés de la communauté , & perdent pour l'avenir tout droit aux privileges & aux plaisirs de l'arreooy : la femme est appelée whannownow , „ qui a fait des enfans „ ; mot qu'ils emploient en cette occasion comme un terme de reproche , quoiqu'aux yeux de la sagesse , de l'humanité & de la saine raison , il n'y ait rien de plus honorable & de plus conforme aux sentimens qui distinguent l'homme de la brute.



Il ne faudroit pas attribuer à un peuple, ~~sur de légères preuves~~, une pratique si horrible & si étrange ; mais j'en ai d'assez convaincantes pour justifier le récit que je viens de faire. Les Otahitiens, loin de regarder comme un déshonneur d'être aggrégés à cette société, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande distinction : lorsqu'on nous a indiqué quelques personnes qui étoient membres d'un *arreoy*, nous leur avons fait, M. Banks & moi, des questions sur cette matière, & nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Plusieurs Indiens nous ont avoué qu'ils étoient aggrégés à ces exécrables sociétés, & que plusieurs de leurs enfans avoient été mis à mort. 1769.

Je ne dois pas terminer la description de la vie domestique des Otahitiens, sans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être & augmente les maux de la vie est un vice, sûrement la propreté doit être rangée au nombre des vertus : le défaut de cette qualité détruit la beauté & la santé de l'homme, & mêle du dégoût jusques dans ses plaisirs les plus vifs. Les insulaires d'Otahiti se lavent constamment tout le corps dans une eau courante trois fois par jour, à quelque distance qu'ils soient de la mer ou d'une rivière : le matin, dès qu'ils sont levés, à midi, & le soir avant de se coucher. J'ai déjà remarqué que dans leurs repas ils se lavent les mains & la

1769. **—** bouche presque à chaque morceau qu'ils mangent : on ne trouve sur leurs vêtements & sur leur personne, ni tache ni mal-propreté ; de manière que dans une grande compagnie d'Otahitiens on n'est jamais incommodé que de la chaleur, & il n'est peut-être pas possible d'en dire autant de nos assemblées les plus brillantes en Europe.



## CHAPITRE XVIII.

*Des manufactures, des pirogues & de la navigation des Otahitiens.*

**S**I la nécessité est la mère de l'invention, on ne peut pas supposer que l'industrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la nature a rendu ses secours presque superflus. On en retrouve cependant chez les Otahitiens quelques exemples, qui sont d'autant plus d'honneur à leur activité & à leur adresse, qu'ils ne connoissent point l'usage des métaux pour faire des instrumens.

L'étoffe qui leur sert d'habillement, forme leur principale manufacture : leur manière de la fabriquer & de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre, & je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma description.

Cette étoffe est de trois sortes, & composée de l'écorce de trois différens arbres, le mûrier dont on fait le papier chinois, le fruit-à-pain, & un arbre qui ressemble au figuier sauvage des isles d'Amérique.

1769.

La plus belle & la plus blanche est faite avec le mûrier, qu'ils appellent *aouta* ; elle sert de vêtement aux principaux personnages de l'isle, & la couleur rouge est celle qu'elle prend le mieux ; la seconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit-à-pain, nommée *ooroo*, est inférieure à la première en blancheur & en douceur, & ce sont sur-tout les Otahitiens de la dernière classe qui en font usage ; la troisième sorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, est grossière & rude, & de la couleur du papier gris le plus foncé : quoiqu'elle soit moins agréable à l'œil & au toucher que les deux autres, c'est pourtant la plus utile, parce qu'elle résiste à l'eau, davantage que n'ont pas les deux premières. La plus grande partie de cette troisième étoffe, qui est la plus rare, est parfumée, & les chefs d'Otahiti la portent pour les habits de deuil.

• Ils ont grand soin de multiplier tous les arbres qui fournissent la matière première de ces étoffes ; ils donnent sur-tout une attention particulière au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en servent que lorsqu'il a deux ou trois ans, & qu'il est de six ou huit pieds de haut, & un

L l ij

peu plus gros que le pouce. Les Otahitiens croient que la meilleure qualité qu'il puisse avoir est d'être mince, droit, élevé & sans branches : lorsque la tige porte quelques feuilles basses, dont le germe pourroit produire une branche, ils les arrachent soigneusement. Quoique les étoffes composées de l'écorce de ces trois arbres soient différentes, elles sont cependant fabriquées de la même manière. Je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manifester la plus fine : lorsque les arbres sont d'une grandeur convenable, les Otahitiens les arrachent, les dépouillent de leurs branches, & en coupent ensuite les racines & les sommets. L'écorce de ces arbrisseaux, étant fendue longitudinalement, se détache avec facilité ; & lorsqu'ils en ont amassé une assez grande quantité, ils la portent à quelque ruisseau, & l'y laissent tremper, après l'avoir chargée de pierres pesantes, pour qu'elle ne soit point entraînée par le courant : quand ils jugent qu'elle est suffisamment macérée, les servantes vont au ruisseau, se mettent toutes nues, s'asseyent dans l'eau pour séparer l'écorce intérieure de la verte, qui sert d'enveloppe à l'arbre ; elles placent pour cela le morceau de bois sur une planche polie & aplatie, & elles le ratissent très-soigneusement avec la coquille que nos marchands appellent *langue de tigre*, *tellina gargarica*, & elles le plongent continuellement dans

l'eau , jusqu'à ce qu'il ne reste rien que les ~~plus~~ plus belles fibres de l'écorce intérieure. L'é- 1769.  
corce ainsi préparée dans l'après-midi , est étendue le soir sur des feuilles de plane. Il paroît qu'il y a quelque difficulté dans cette partie de l'ouvrage , puisque la maîtresse de la famille est toujours chargée de surveiller à cette opération. Ils placent les écorces l'une à côté de l'autre , jusqu'à la longueur d'onze ou douze verges , & à la largeur d'environ un pied ; ils en mettent deux ou trois couches l'une sur l'autre : ils ont grand soin que l'étoffe soit par-tout d'une égale épaisseur ; & s'il arrive que l'écorce ainsi couchée soit plus mince dans un endroit que dans un autre , on en prend un morceau un peu plus épais pour le placer dans le vuide. L'écorce reste dans cet état jusqu'au lendemain au matin ; alors la plus grande partie de l'eau qu'elle contenoit étant imbibée ou évaporée , les fibres adhèrent si bien ensemble , que toutes les couches se levent de terre en une seule piece.

Après qu'on a ainsi levé la piece , on la pose sur le côté poli d'une grande planche de bois préparée pour cet effet , & les servantes la battent avec de petits maillets d'environ un pied de long & de trois pouces d'épaisseur , faits d'un bois dur que les insulaires appellent *etoa*. La forme de cet instrument ressemble assez à un cuir quarré de rasoir , excepté seulement que le manche est un peu plus long , & que

~~chacune~~ 1769. chacune des quatre faces est sillonnée de rainures & de lignes prominentes , plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un côté sont de la grosseur d'une petite ficelle , les plus petites de celles d'un fil de soie , & dans cet intervalle les autres diminuent par degrés.

Ils battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où sont les plus grosses rainures , & ils frappent en cadence comme nos forgerons sur leur enclume. L'écorce s'étend très-promp-tement sous les coups , & les rainures de l'instrument y laissent l'empreinte d'un tissu ; on la bat successivement avec les autres côtés du maillet , & l'on finit par le plus uni : alors l'étoffe sort achevée de la main de l'ouvrier. Quelquefois on applique plusieurs doubles de cette étoffe qu'on bat avec le plus uni du maillet : dans ce cas elle s'amincit , devient presque aussi légère qu'une mousseline , & ils lui donnent le nom d'*boboo*. L'étoffe se blanchit très-bien à l'air ; mais elle acquiert plus de blancheur & de douceur , lorsqu'on la lave & qu'on la bat derechef après qu'on l'a portée.

Il y a plusieurs sortes de cette étoffe de différens degrés de finesse , suivant qu'elle est plus ou moins battue sans être doublée. Les autres étoffes sont aussi plus ou moins belles suivant qu'elles ont été battues ; mais elles diffèrent en même tems les unes des autres par les différens matériaux dont elles sont composées. On ne prend l'écorce de l'arbre-à-pain , que

lorsque les tiges sont beaucoup plus longues & plus épaisses que celles du figuier, qu'on emploie quand elles sont plus jeunes. 1769.

Quand les Otahitiens veulent laver cette étoffe après qu'elle a été portée, ils la font tremper dans une eau courante, où ils la laissent pendant quelque tems, après l'avoir fixée au fond avec une pierre; ils la tordent ensuite légèrement pour en exprimer l'eau: quelquefois ils lui donnent alors une nouvelle fabrication: ils en mettent plusieurs pieces l'une sur l'autre, & les battent ensemble avec le côté le plus raboteux du maillet: elles deviennent d'une épaisseur égale à nos draps d'Angleterre, & plus douces & plus unies que ces draps, après qu'elles ont un peu servi, quoiqu'en sortant de dessous le maillet, elles paroissent avoir été empesées.

Cette étoffe se déchire quelquefois lorsqu'on la bat; mais ils la raccommode aisément, en y joignant un morceau avec une colle composée de la racine du *pea*, & ils font cette opération avec tant d'adresse qu'on ne s'en apperçoit pas. Les femmes s'occupent aussi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds.

La fraîcheur & la douceur sont les principales qualités de cette étoffe; & son défaut est d'être spongieuse comme le papier, & de se déchirer presque aussi facilement.

Ils teignent sur-tout cette étoffe en rouge &

**1769.** en jaune. Leur rouge est très-beau, & j'oseraï dire plus brillant & plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate est celui qui en approche davantage ; & le peintre d'histoire naturelle, qu'avoit amené M. Banks, ne put l'imiter imparfaitement qu'en mêlant ensemble du vermillon & du carmin. Le jaune est encore très-brillant, mais nous en avons d'aussi beau. Leur rouge est composé des suc de deux végétaux mêlés ensemble, & qui séparément pris n'ont aucune tendance à cette couleur ; l'un est une espece de figuier appelée à Otahiti, *matte*, & l'autre le *cordia sebestina*, que les Indiens nomment *étou* ; ils emploient le fruit du figuier & les feuilles du cordia.

Le fruit du figuier est à-peu-près aussi gros qu'un pois de ronceaux, ou qu'une très-petite groseille ; & lorsqu'on en rompt la tige, il sort une liqueur laiteuse ressemblante au jus de nos figues, dont ce fruit est en effet une espece. Les femmes reçoivent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de coco, & il faut trois ou quatre quartes de ces petites figues pour en préparer ainsi une roquille. Dès qu'ils en ont tiré une quantité suffisante, on y trempe les feuilles de l'étou, & on les met ensuite sur une feuille de plane ; on les y retourne jusqu'à ce qu'elles soient plus flasques ; & quand elles sont parvenues à ce point, on les serre doucement, en augmentant la pression par degrés, de ma-



niere à ne pas rompre les feuilles. A mesure qu'elles deviennent plus molles & plus spongieuses , elles imbibent plus de liqueur ; dans l'espace d'environ cinq minutes , la couleur commence à paroître sur les veines des feuilles , & dans dix minutes ou un peu plus elles en sont parfaitement saturées. Les insulaires les pressent alors aussi fortement qu'il leur est possible.

1769.

Les jeunes garçons préparent pour cela une grande quantité de moo , en l'épluchant avec leurs dents ou entre deux petits bâtons , jusqu'à ce qu'il soit dépouillé de son écorce verte & de la substance farineuse qui est dessous , & qu'il n'y reste plus qu'un rézeau clair de fibres ; ils y enveloppent les feuilles de l'étou , qui distillent alors la liqueur qu'elles contiennent , à mesure qu'on les presse. Comme ces feuilles ont peu de suc par elles-mêmes , elles ne donnent guere que celui dont elles étoient imbibées. Lorsque ce premier suc est entièrement exprimé , ils impregnent de nouveau les feuilles , & on continue la même opération jusqu'à ce que la liqueur qui passe à travers ne soit plus teinte ; les feuilles de l'étou sont jetées de côté , mais on conserve le moo qui , étant profondément imbibé de la couleur , sert de brosse pour étendre la teinture sur l'étoffe.

Ils reçoivent toujours la liqueur exprimée dans de petits vases faits de feuilles de plane. Je ne fais pas si cette feuille a quelque qualité

1769.

favorable à la couleur , ou s'ils ont adopté cet usage parce qu'il est facile de se procurer du plane & de distribuer ces petits vases parmi les ouvriers.

Ils ne teignent ordinairement leur étoffe légère que dans les bords , & ils répandent des couleurs sur toute la surface de celle qui est plus épaisse. Ils ne les appliquent que d'un côté , comme la peinture ; & quoique j'aie vu de l'étoffe légère trempée entièrement dans la liqueur , la couleur n'avoit pas le même brillant ni le même lustre , que lorsqu'elle y avoit été mise de l'autre maniere.

La feuille de l'etou est généralement employée dans ce procédé , & produit probablement la plus belle couleur ; cependant ils composent un rouge avec le jus de leurs figues mêlé dans une espece de tournefortia , qu'ils appellent *tahinoo*, le *pohuc* , l'*eurhe* ou *convolvulus brasiliensis* , & une sorte de *solanum* qu'ils nomment *ebooa*. Le mélange de ces diverses plantes , ou la différente dose qu'ils en emploient , produit sur leurs étoffes plusieurs nuances de couleurs , dont quelques-unes sont fort supérieures aux autres.

La beauté cependant de la meilleure n'est pas permanente ; il est probable qu'on pourroit trouver quelque méthode pour la fixer , si l'on faisoit des expériences sur cette matiere ; & il seroit très-utile de rechercher les qualités que donneroit le mélange d'une substance vé-

gétale avec une autre. La maniere dont on a 1769.  
 découvert nos plus belles couleurs, suffit pour  
 encourager cette entreprise. A l'inspection de  
 l'indigo , du pastel , de l'herbe du teinturier  
 & de la plupart des plantes qu'on emploie dans  
 nos teintures , on n'imagineroit pas qu'elles  
 contiennent les couleurs qu'on en tire. Je ter-  
 minerai ce que je viens de dire du rouge des  
 Otahitiens , en ajoutant que les femmes , qui  
 ont servi à le préparer ou à l'appliquer sur les  
 étoffes , conservent avec soin , comme un or-  
 nement , cette couleur sur leurs ongles &  
 leurs doigts , où elle paroît dans sa plus grande  
 beauté.

Leur jaune est composé de l'écorce de la ra-  
 cine du *morinda citrifolia* , appelé *nono* , qu'ils  
 ratissent & font infuser dans l'eau. Après qu'on  
 l'y a laissé tremper pendant quelque tems ,  
 l'eau se colore & ils y plongent l'étoffe pour la  
 teindre. On devoit examiner si le *morinda* ,  
 dont le *nono* est une espece , ne pourroit pas  
 servir à la teinture. Brown , dans son histoire  
 de la Jamaïque , fait mention de trois especes  
 de *morinda* qui sont employées pour teindre  
 en brun ; & Rumphius dit que les insulaires  
 des Indes Orientales se servent du *bancuda an-  
 gustifolia* , qui approche beaucoup du *nono* d'O-  
 tahiti , comme d'une drogue qui fixe les cou-  
 leurs rouges , avec lesquelles elle a une affi-  
 nité particuliere.

Les habitans d'Otahiti teignent aussi en jaune

1769. avec le fruit du *tamanu* ; mais nous n'avons pas eu occasion de découvrir comment ils en tirent cette couleur. Ils ont encore une manière de teindre en brun & en noir ; ces couleurs sont si médiocres , que la méthode de les préparer n'a pas excité notre curiosité.

La fabrication des nattes est une autre manufacture considérable des Otahitiens ; il y en a quelques-unes qui sont plus belles & meilleures que celles que nous avons en Europe ; les plus grossières leur servent de lits , & ils portent les plus fines dans les tems humides. Les insulaires prennent bien des peines & emploient beaucoup de soins à faire ces dernières , dont il y a deux especes. Les unes se font avec de l'écorce du poerou , l'hibiscus tiliaceus de Linné , & il y en a quelques-unes qui sont aussi fines qu'un drap grossier ; ils appellent *wanne* l'autre espece qui est encore plus belle : elle est blanche , lustrée & brillante ; ils la fabriquent avec les feuilles de leur *wharrou* , espece de *pandanus* , dont nous n'avons pas eu occasion de voir les fleurs ni le fruit. Ils ont d'autres nattes ou , comme ils les nomment , des *moeas* , qui leur servent de sieges & de lits ; elles sont composées de joncs & d'herbes , & ils les fabriquent , ainsi que tous leurs ouvrages tressés , avec une facilité & une promptitude étonnantes.

Ils sont aussi très-adroits à faire des paniers & des ouvrages d'osier ; leurs paniers sont

de mille formes différentes, & il y en a quelques-uns très-artistement travaillés; ils s'occupent tous, hommes & femmes, à ce travail. Ils en fabriquent avec des feuilles de noix de cocos, dans l'espace de quelques minutes; & les femmes qui nous venoient voir de très-grand matin, avoient coutume, dès que le soleil étoit élevé sur l'horison, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont elles formoient de petits chapeaux pour mettre leur visage à l'ombre: cette opération leur coûtoit si peu de travail & de tems, que lorsque le soleil baissoit sur le soir, elles les jetoient là: ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête, ils ne consistent qu'en une bande qui en fait le tour, & une corne avancée qui ombrage le front. 1769.

Ils font avec l'écorce du poërou des cordes & des lignes, dont les plus grosses ont un pouce d'épaisseur, & les plus minces sont de la grosseur d'une petite ficelle; ils forment avec ces dernières des filets pour la pêche. Ils composent avec les fils de coco un cordage pour joindre ensemble les différentes parties de leurs pirogues, & d'autres courroies tordues ou tressées; & ils fabriquent avec l'écorce de l'erowa, espece d'ortie qui croît dans les montagnes, & qui pour cela est un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il soit possible de trouver. Ils attrapent avec ces lignes les poissons les plus forts & les plus fretillans, tels que les

**1769.** bonites & les albicores, qui romproient dans un instant nos lignes de soie les plus fortes, quoiqu'elles soient deux fois aussi épaisses que celles des Otahitiens.

Ils font aussi une espece de seine, d'une herbe qui a les feuilles larges & grossieres, & dont la tige ressemble au glaycul. Ils entortillent & joignent ensemble ces herbes, jusqu'à ce que le filet, qui est à-peu-près aussi large qu'un grand sac, ait 60 à 80 brasses de long. Ils la tirent dans les bas-fonds, & le propre poids de la seine la tient si bien au fond de la mer, qu'un seul poisson peut difficilement échapper.

Les Otahitiens montrent une sagacité & une industrie extrêmes dans tous les expédiens qu'ils emploient pour prendre des poissons. Ils ont des harpons de bambous, dont la pointe est d'un bois dur, & ils frappent le poisson plus sûrement avec cet instrument, que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer; quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachés à une ligne, de maniere que si le croc atteint le poisson, nous sommes sûrs de l'attraper, quand même il ne seroit pas mortellement blessé.

Ils ont deux sortes d'hameçons construits avec un art admirable, & qui répondent très-bien au but qu'ils se proposent dans ces ouvrages; l'un d'eux est appelé *witteo wittee*. La tige est faite de nacre de perles, la plus brillante

brillante qu'ils peuvent trouver ; & l'intérieur, qui est ordinairement la partie la plus éclatante , se met par-derrrière. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poil de chien ou de soie de cochon , de maniere qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon & l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'érowa que porte une verge de bambou. Le pêcheur , afin de réussir dans son entreprise , fait attention au vol des oiseaux , qui suivent toujours les bonites lorsqu'elles nagent dans les bas-fonds ; il dirige sa pirogue sur leur marche ; & lorsqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides , il revient rarement sans avoir fait une bonne pêche.

La seconde espece d'hameçon est aussi faite de nacre de perles ou de quelqu'autre coquillage dur : ils ne peuvent pas les bardeler comme les nôtres ; mais pour suppléer à ce défaut , ils recourbent la pointe en-dedans. Ces hameçons sont de différente grandeur , & ils s'en servent avec beaucoup de succès pour attraper toute sorte de poissons. La maniere de les fabriquer est très-simple , & chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux quarrés avec le taillant d'un autre coquillage ; & avec un corail qui est assez raboteux pour servir de lime , ils leur donnent la forme d'un hameçon ; ils font ensuite un trou au milieu , & ils n'ont pour cela d'autre villebrequin que la premiere pierre

**1769.** qu'ils trouvent ayant une pointe aiguë ; ils attachent cette pierre au bout d'un petit bâton de bambou , & ils tournent cet instrument dans leurs mains , de la même manière que nous tournons un mouffoir à chocolat. Lorsque la coquille est percée , & que le trou est assez large , on y introduit une petite lime de corail , au moyen de laquelle l'hameçon est fini dans très-peu de tems , car l'ouvrier n'emploie guere plus d'un quart d'heure à ce travail.

Le lecteur a déjà pris quelque idée de la maçonnerie , de la sculpture & de l'architecture des Otahitiens , dans la description que j'ai donnée des morais ou lieux où ils déposent leurs morts. Les pirogues sont les autres articles les plus importants de leur art de construire & de sculpter en bois : c'est peut-être pour ces insulaires un aussi grand travail de fabriquer une de leurs principales pirogues avec leurs instrumens , que de construire un vaisseau de guerre avec les nôtres.

Ils ont une hache de pierre , un ciseau ou gouge fait avec un os humain , & ordinairement avec l'os de l'avant-bras ; une rape de corail , & la peau d'une espèce de raye qui , avec du sable de corail , leur sert de lime ou de pierre à aiguiser.

Voilà le catalogue complet de leurs instrumens ; & avec ce petit nombre d'outils , ils bâtissent des maisons , construisent des piro-



gues, taillent des pierres; abattent, fendent, ~~sculptent~~ sculptent & polissent des bois. 1769.

La pierre dont ils forment le taillant de leurs haches est une espèce de basalte d'une couleur noirâtre ou grise, qui n'est pas très-dure, mais qui ne s'égrene pourtant point facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs : celles qui leur servent à abattre des bois, sont de six à huit livres ; d'autres qu'ils emploient pour sculpter, sont du poids de sept ou huit onces : comme il est nécessaire de les aiguïser presque à chaque instant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre & une noix de coco remplie d'eau.

Le travail le plus difficile pour les Otahitiens, c'est d'abattre un arbre : c'est aussi celui où ils ressentent davantage le défaut de leurs instrumens : cette besogne demande un certain nombre d'ouvriers, & le travail constant de plusieurs jours. Lorsque l'arbre est à bas, ils le fendent par les veines dans toute sa longueur & toute sa largeur, en planches de trois à quatre poudres d'épaisseur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc, & quarante dans les branches, & que l'épaisseur est à-peu-près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *avie* l'arbre qui leur sert communément de bois de construction : la tige en est élevée & droite ; quelques-unes cependant des plus petites pirogues sont faites d'arbre à pain, qui

M m ij

**1769.** est un bois léger, spongieux, & qui se travaille aisément ; ils applanissent les planches avec leurs haches très - promptement , & ils sont si adroits , qu'ils peuvent enlever une légère écorce sans donner un seul coup mal-à-propos. Comme ils ne connoissent point la maniere de plier une planche , toutes les parties de la pirogue , creuses ou plates , sont taillées à la main.

On peut diviser en deux classes générales les pirogues ou canots dont se servent les habitans d'Otahiti & des isles voisines ; ils appellent les unes *ivahahs* & les autres *pahies*.

L'*ivahah* qu'ils emploient dans les petites excursions , a les côtés perpendiculaires & le fond plat ; le *pahie* , qu'ils montent dans les voyages plus longs , a les côtés bombés & le fond en forme de quille. Les *ivahahs* sont tous de la même forme , mais d'une grandeur différente , & servent à divers usages. Leur longueur est de dix à soixante & douze pieds ; mais la largeur ne suit pas cette proportion. Les *ivahahs* longs de dix pieds ont à-peu-près un pied de large , & ceux qui ont plus de soixante & dix pieds de longueur , n'en ont guere que deux de largeur : ils distinguent l'*ivahah* de combat , l'*ivahah* de pêche , & l'*ivahah* de voyage ; car quelques-uns de ces derniers vont d'une isle à l'autre. L'*ivahah* de combat est le plus long de tous ; la poupe & la proue sont fort élevées au-dessus du corps du bâtiment dans

la forme d'un demi-cercle ; la poupe en particulier a quelquefois dix-sept à dix-huit pieds de haut, quoique la pirogue en elle-même n'en ait guere que trois. Ces derniers *ivahabs* ne vont jamais seuls à la mer ; on les attache ensemble par les côtés , à la distance d'environ trois pieds , avec de grosses cordes de fibres ligneuses , qu'on passe à travers les bâtimens , & qu'on amarre sur les plat-bords. Ils dressent sur l'avant de ces *ivahabs* un échafaud ou plate-forme , d'environ dix ou douze pieds de long , un peu plus large que les pirogues , & qui est soutenue par des poteaux de six pieds d'élévation. Les combattans qui ont pour armes de trait les frondes & les javelines , se placent sur cette plate-forme , ils ne se servent de leurs arcs & de leurs fleches que pour se divertir , comme on s'amuse chez nous au disque & au palet , ce qui doit être rangé au nombre des singularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs sont assis au-dessous de ces plate-formes ; ils reçoivent les blessés , & font monter de nouveaux hommes en leur place. Quelques-unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambous ou d'autres bois légers , beaucoup plus large que tout le bâtiment qui porte alors un bien plus grand nombre de combattans ; mais nous n'en avons vu qu'une , équipée de cette maniere.

Les *ivahabs* de pêche ont de dix à quarante.

Mm iij

1769.

pieds de longueur ; tous ceux qui ont vingt, cinq pieds de long & plus , de quelque especes qu'ils soient , portent des voiles dans l'occasion. L'*ivahab* de voyage est toujours double & garni d'un petit pavillon propre , d'environ cinq ou six pieds de large , & de six ou sept de long , attaché sur l'avant du bâtiment , pour la commodité des principaux personnages qui s'y asseyent pendant le jour , & y dorment pendant la nuit. Les *ivahabs* de pêche sont quelquefois joints ensemble , & ont une cabane à bord ; mais cela n'est pas commun ;

Les *ivahabs* qui ont moins de vingt-cinq pieds de long , portent rarement ou presque jamais des voiles. Quoique la poupe s'élève de quatre ou cinq pieds , l'avant du bâtiment est plat , & il y a une planche qui s'avance en saillie sur le bord d'environ quatre pieds.

La longueur du *pahie* varie aussi depuis trente à soixante pieds ; mais ce bâtiment , comme l'*ivahab* , est très-étroit : l'un d'eux , que j'ai mesuré , avoit cinquante-un pieds de long , & seulement un pied & demi de largeur à l'un des bouts ; il n'a qu'environ trois pieds dans sa plus grande largeur : telle est la proportion générale qu'ils suivent dans leur construction. Le *pahie* ne s'élargit pourtant pas par degrés ; mais ses côtés étant droits & parallèles , pendant un petit espace , au-dessous du plat-bord , ils s'élargissent tout-à-coup , & se terminent en angles vers le fond ; de sorte

qu'en coupant transversalement cette partie du bâtiment, elle présente à-peu-près la forme d'un as de pique, & l'ensemble est beaucoup trop large pour sa longueur. Les Otahitiens emploient ces *pahies* dans les combats, ainsi que les plus grands *ivahahs*, mais plus particulièrement pour les longs voyages. Le *pahie* de combat, qui est le plus grand de tous, est garni d'une plate-forme, qui est proportionnellement plus large que celle de l'*ivahah*, parce que sa forme le met en état de soutenir un beaucoup plus grand poids. Les *pahies* de voyage sont ordinairement doubles, & leur grandeur moyenne est celle de nos gros bateaux de mer; ils font quelquefois d'une isle à l'autre des voyages d'un mois; nous avons de bonnes preuves qu'ils font quinze ou vingt jours en mer, & qu'ils pourroient y rester plus long-tems, s'ils avoient plus de moyens d'y garder des provisions & de l'eau douce.

Lorsque ces pirogues portent une seule voile, elles font usage d'un morceau de bois attaché au bout de deux bâtons, mis en travers du bâtiment, & qui s'avance sur le côté du *pahie* de six à dix pieds, suivant la grandeur de la pirogue: il ressemble à celui qu'emploient les pros volans des isles des Larrons, & auquel le voyage du lord Anson donne le nom de balancier. Les haubans sont attachés à ce balancier, qui est absolument nécessaire pour mettre le bateau en estive, lorsque le vent est un peu fort.

M m iv

**1769.** Quelques-uns de ces *pabies* ont un seul mât, & d'autres deux ; ces mâts sont composés d'une seule perche ; & quand la longueur de la pirogue est de trente pieds , celle du mât est d'un peu moins de vingt-cinq : il est attaché sur un chaffis au pied de la pirogue , & reçoit une voile de nate qui est un tiers plus longue que lui-même. La voile est aiguë au sommet , quarrée dans le fond , & courbe dans les côtés ; elle ressemble un pen à celle que nous appelons épaule de mouton , & dont nous nous servons sur les bateaux des vaisseaux de guerre : elle est placée dans un chaffis de bois qui l'environne de chaque côté , de maniere qu'on ne peut ni la riser ni la ferler ; & si l'une ou l'autre de ces deux manœuvres devient nécessaire , il faut la couper ; ce qui pourtant arrive rarement dans ces climats où le tems est si uniforme. Les Indiens attachent au sommet du mât par forme d'ornement , des plumes qui ont une inclinaison oblique en avant : ce qui joint à la position du mât , forme une espece de pavillon. Les rames ou pagayes , dont on se sert dans ces pirogues ; ont un long manche & une pale plate , & sont assez ressemblantes à la pelle d'un boulanger. Chaque personne à bord de la pirogue , excepté ceux qui sont assis sous le pavillon , manient une de ces rames , & font marcher le bâtiment assez vite. Ces pirogues cependant font tant d'eau par les coutures , qu'il y a toujours au moins un Indien

occupé à la vuidier. Ces bâtimens font très-propres pour le débarquement & pour s'éloigner de la côte, lorsqu'il y a de la houle ; au moyen de leur grande longueur & de leurs poupes élevées, ils débarquent à sec quand nos bateaux pourroient à peine venir à bout d'aborder ; & l'élévation de leur avant leur donne le même avantage pour s'éloigner d'un rivage.

1769.

Les *ivabaks* font les seules pirogues employées par les Otahitiens ; mais nous vîmes plusieurs *pahies* qui venoient des autres isles. Je vais donner les dimensions exactes d'un de ces derniers que nous mesurâmes avec soin, & je ferai ensuite une description particulière de la manière dont ils les construisent.

Longueur de l'étrave à l'étambord, de tête en tête, c'est-à-dire sans y comprendre la courbure de ces deux parties, .	Pieds.	Pouces.
Largeur de l'avant au sommet, de dedans en dedans, . .	51	0
Largeur dans la partie la plus large, . . . . .	1	2
Largeur de la poupe, . . . .	1	6
Largeur de la carene à l'avant, Dans la partie la plus large de la carene, . . . . .	2	8
A l'arrière, . . . . .	2	11
	2	9

	Pieds.	Pouces.
1769. Profondeur à la maitresse levée,	3	4
Hauteur au - dessus du terrain sur lequel le pahie étoit placé,	3	6
Hauteur de son avant au-dessus de la terre, sans y comprendre la figure, . . . . .	4	4
Hauteur de la figure, . . . .	0	11
Hauteur de la poupe au-dessus du terrain, . . . . .	8	9
Hauteur de la figure, . . . .	2	0

La partie d'en bas, ou la quille, est faite d'un arbre creusé en forme d'auge ; ils choisissent pour cela les arbres les plus longs qu'ils peuvent trouver, de manière qu'il n'y en a jamais plus de trois dans toute la longueur du bâtiment. Le second étage est formé d'une planche étroite d'environ quatre pieds de long, quinze pouces de large & deux pouces d'épaisseur. Le troisième étage est composé, comme la quille, de troncs d'arbres creusés dans les proportions de la carene. Le dernier est aussi fait de troncs d'arbres creusés, de manière que la partie recourbée & la partie perpendiculaire sont d'une seule pièce. On imagine bien que ce n'est pas un travail facile que de fabriquer ces différentes parties de la pirogue sans avoir ni scie, ni rabot, ni ciseau ; mais la grande difficulté est de les joindre ensemble.

Lorsque toutes les parties du bâtiment sont



préparées , ils mettent la quille sur des billots ; 1769.  
 & les planches étant soutenues par des étais ,  
 ils les cousent ou les amârent ensemble avec  
 de fortes liures de cordage tressé , qu'ils pas-  
 sent plusieurs fois dans des trous percés avec  
 une gouge ou tarière d'os , que j'ai déjà dé-  
 crite plus haut. On peut juger de l'adresse de  
 ce travail , puisque les coutures sont si bien  
 serrées qu'elles vont à l'eau sans être calfatées.  
 Comme les cordages mouillés se pourrissent  
 bientôt , on les rechange au moins une fois  
 tous les ans , & il faut pour cela détacher tou-  
 tes les pièces du bâtiment. Le dessin de l'a-  
 vant & de la poupe est grossièrement tracé ,  
 mais il est très-bien travaillé & parfaitement  
 poli.

Ils conservent ces *pahies* avec beaucoup de  
 soin dans une espèce de hangar construit à cet  
 effet ; ces hangars sont des poteaux fichés en  
 terre , qui se rapprochent au sommet les uns  
 vers les autres , & qu'ils attachent ensemble  
 avec les plus forts de leurs cordages : ils for-  
 ment une espèce d'arc gothique , recouvert par-  
 tout d'herbages jusqu'à terre , excepté seule-  
 ment dans les deux bouts qui sont ouverts ;  
 quelques-uns de ces hangars ont cinquante à  
 soixante pas.

A l'occasion de la navigation de ces peuples ,  
 je parlerai de la sagacité étonnante à prévoir le  
 tems qui arrivera , ou du moins le côté d'où  
 soufflera le vent. Ils ont plusieurs manières de

1769.

pronostiquer ces événemens ; mais je n'en connois qu'une : ils disent que la voie lactée est toujours courbée latéralement , mais tantôt dans une direction & tantôt dans une autre , & que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle ; de manière que si la même courbure continue pendant une nuit , le vent correspondant soufflera sûrement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des règles qu'ils suivent ; je fais seulement que , quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le tems , où au moins le vent qui soufflera , ils se trompent beaucoup plus rarement que nous.

Dans leurs plus grands voyages ils se dirigent sur le soleil pendant le jour , & sur les étoiles pendant la nuit , pour gouverner. Ils distinguent toutes les étoiles séparément par des noms ; ils connoissent dans quelle partie du ciel elles paroîtront , à chacun des mois où elles sont visibles sur l'horison : ils savent aussi avec plus de précision que ne le croira peut-être un astronome d'Europe , le tems de l'année où elles commencent à paroître ou à disparoître.



## CHAPITRE XIX.

*De la division du tems à Otahiti. Maniere de compter & de calculer les distances. Langue, maladies, funérailles & enterremens, religion, guerre, armes & gouvernement des Otahitiens. Quelques observations générales, à l'usage des navigateurs qui iront par la suite dans les mers du Sud.*

Nous n'avons pas pu acquérir une connoissance parfaite de la maniere dont les Otahitiens divisent le tems; nous avons cependant observé que, lorsqu'ils parlent du tems passé ou à venir, ils n'emploient jamais d'autre terme que *malama*, qui signifie lune: ils comptent treize de ces lunes & recommencent ensuite par la premiere de cette révolution, ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Il nous a été impossible de découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année; car ils disent que chaque mois a vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours, dans lequel la lune n'est pas visible. Ils nous ont annoncé souvent les fruits qui feroient de saison, & le tems qu'il seroit dans chacun de ces mois, pour

lesquels ils ont des noms particuliers : ils donnent un nom général à tous les mois pris ensemble, quoiqu'ils ne s'en servent que lorsqu'ils parlent des mystères de leur religion.

Le jour est divisé en douze parties, six pour le jour & six pour la nuit, & chaque partie est de deux heures : ils déterminent ces divisions avec assez d'exactitude par l'élévation du soleil, lorsqu'il est au-dessus de l'horizon ; mais il y en a peu qui pendant la nuit, à l'inspection des étoiles, puissent dire quelle heure il est.

En comptant ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains ; & quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un & passent d'une main à l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Nous avons observé en d'autres cas que lorsqu'ils conversent entr'eux, ils joignent à leurs paroles des gestes si expressifs, qu'un étranger peut facilement comprendre ce qu'ils disent.

Quand ils comptent au-delà de dix, ils répètent le nom de ce nombre, & ils y ajoutent le mot *plus* ; dix & un de *plus* signifie onze, dix & deux de *plus* signifie douze, & ainsi du reste, comme nous disons vingt & un, vingt-deux : s'ils arrivent à dix & dix de *plus*, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre, ainsi que les Anglois comptent par vingtaines. Lors-

qu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux cents. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils ont d'autres termes pour signifier un plus grand nombre; il ne paroît pas qu'ils en aient besoin, car ces deux cents dix fois répétés, montent à deux mille; quantité si forte pour eux, qu'elle ne se rencontre presque jamais dans leurs calculs.

1769.

Ils sont moins avancés dans l'art de mesurer les distances que dans celui de compter les nombres; ils n'ont qu'un terme qui répond à notre brasle: lorsqu'ils parlent de la distance d'un lieu à un autre, ils l'expriment, comme les Asiatiques, par le tems qu'il faut pour la parcourir.

La langue des Otahitiens est douce & mélodieuse, elle abonde en voyelles, & nous apprîmes aisément à la prononcer; mais nous trouvâmes qu'il étoit très-difficile de leur enseigner à prononcer un seul mot de la nôtre. Cette difficulté provenoit peut-être, non-seulement de ce que l'Anglois est rempli de consonnes, mais encore parce que cette langue a une composition particuliere; car ils prononçoient avec beaucoup de facilité les mots espagnols & italiens, lorsqu'ils finissoient par des voyelles.

Nous ne connoissons pas assez la langue d'Otahiti pour savoir si elle est abondante ou stérile; elle est sûrement très-imparfaite, car les noms & les verbes n'y ont presque aucune in-

**1769.** flexion : elle a peu de noms qui aient plus d'un cas , & peu de verbes qui aient plus d'un tems. Nous ne trouvâmes pas beaucoup de difficulté à nous entendre mutuellement , en parlant quelques mots de la langue de ces insulaires , ce qu'on aura peut-être de la peine à croire.

Ils ont pourtant certaines affixes en petit nombre qui leur sont très - utiles , mais qui nous embarrassoient extrêmement : un Otahitien demande à un de ses compatriotes : *barrehea* ? „ Où allez - vous ? „ l'autre répond *ivahinera* , „ auprès de mes femmes ; „ sur quoi le premier répétant , par maniere d'interrogation : „ auprès de vos femmes ? „ le second lui dit *ivahinereira* , „ oui , je vais auprès de mes femmes. „ Les syllabes *era* & *eira* , qu'ils ajoutent ainsi , sauvent plusieurs mots aux deux interlocuteurs.

J'ai inféré un petit nombre de mots , d'où on pourra peut-être se former quelqu'idée de la langue des Otahitiens.

Pupo ,	la tête.
Ahewh ,	le nez.
Roourou ,	les cheveux.
Outou ,	la bouche.
Niheo ,	la dent.
Arrero ,	la langue.
Meu-eumi ,	la barbe.
Tiarraboia ,	le gosier.

Tuamo ,

Tuamo,	les épaules.	
Tuah,	le dos.	1769.
Oama,	la poitrine.	
Eu,	les mammelles.	
Oboo,	le ventre.	
Rema,	le bras.	
Ooporema,	la main.	
Manneow,	les doigts.	
Mieu,	les ongles.	
Touhe,	les fesses.	
Hoouhali,	les cuisses.	
Avia,	les jambes.	
Tapoa,	les pieds.	
Booa,	un cochon.	
Moa,	une volaille.	
Euree,	un chien.	
Eure-eure,	fer.	
Ooroo,	fruit-à-pain.	
Hearce,	noix de coco.	
Mia,	bananes.	
Vaee,	planes sauvages.	
Poe,	verroteries.	
Poe matawewwe,	perle.	
Ahou,	un vêtement.	
Avee,	un fruit ressemblant à la pomme.	
Ahee,	un autre fruit ressemblant à la châtaigne.	
Ewharre,	une maison.	
Whennua,	une isle élevée.	
Motu,	une isle basse.	

<b>Toto,</b>	<i>sang.</i>
<b>1769. Aeve,</b>	<i>os.</i>
<b>Aeo,</b>	<i>chair.</i>
<b>Mae,</b>	<i>gras.</i>
<b>Tuea,</b>	<i>maigre.</i>
<b>Huru-huru,</b>	<i>poils.</i>
<b>Eraow,</b>	<i>un arbre.</i>
<b>Ama,</b>	<i>une branche.</i>
<b>Tiale,</b>	<i>une fleur.</i>
<b>Huero,</b>	<i>fruit.</i>
<b>Etnmmoo,</b>	<i>la tige.</i>
<b>Aaa,</b>	<i>la racine.</i>
<b>Eiherre,</b>	<i>plantes herbacées.</i>
<b>Oopa,</b>	<i>un pigeon.</i>
<b>Avigne,</b>	<i>un perroquet.</i>
<b>A-a,</b>	<i>une autre espece de perroquet.</i>
<b>Mannu,</b>	<i>un oiseau.</i>
<b>Mora,</b>	<i>un canard.</i>
<b>Mattow,</b>	<i>un hameçon.</i>
<b>Toura,</b>	<i>une corde.</i>
<b>Mow,</b>	<i>un goulu de mer.</i>
<b>Mahi-mahi,</b>	<i>un dauphin.</i>
<b>Mattera,</b>	<i>une baguette à pêcher.</i>
<b>Eupea,</b>	<i>un filet.</i>
<b>Mahanna,</b>	<i>le soleil.</i>
<b>Malama,</b>	<i>la lune.</i>
<b>Whettu,</b>	<i>une étoile.</i>
<b>Whettu-euphe,</b>	<i>une comete.</i>
<b>Erai,</b>	<i>le ciel.</i>
<b>Eatta,</b>	<i>un brouillard.</i>



Miti,	<i>bon.</i>
Eno,	<i>mauvais.</i>
A,	<i>oui,</i>
Ima,	<i>non.</i>
Parée,	<i>laid.</i>
Paroree,	<i>pressé de la faim.</i>
Pia,	<i>plein.</i>
Timahah,	<i>pesant.</i>
Mama,	<i>léger.</i>
Poto,	<i>court.</i>
Roa,	<i>grand.</i>
Nehenne,	<i>doux.</i>
Mala-mala,	<i>amer.</i>
Whanno,	<i>aller loin.</i>
Harre,	<i>aller.</i>
Arrea,	<i>s'arrêter.</i>
Enoho,	<i>rester.</i>
Rohe-rohe,	<i>être fatigué.</i>
Maa,	<i>manger.</i>
Inoo,	<i>boire.</i>
Ete,	<i>comprendre.</i>
Warrido,	<i>dérober.</i>
Worridde,	<i>être en colere.</i>
Teparahi (a),	<i>battre.</i>

1769.

Il n'est pas besoin de dire qu'il y a peu de maladies chez un peuple dont la nourriture

---

(a) Nous repetons ici que les mots de la langue d'*Otahiti* sont écrits d'après la prononciation angloise; ce qui explique en grande partie les différences qui se trouvent entre le vocabulaire précédent, & celui qu'a donné M. de Bougainville.

N n ij

**1769.** est si simple , & qui en général ne s'enivre presque jamais ; & si l'on en excepte quelques accès de colique , qui leur arrivent même rarement , nous n'avons point vu de maladies critiques pendant notre séjour dans l'isle. Les naturels du pays cependant sont sujets aux éréfipeles & à une éruption cutanée de pustules écailleuses , qui approchent beaucoup de la lepre : ceux en qui cette maladie a fait de grands progrès , vivent entièrement séparés de la société , chacun dans une petite cabane construite sur un terrain qui n'est fréquenté par personne , & où on leur fournit des provisions. Nous n'avons pas pu connoître si ces malheureux avoient quelque espérance de guérison & de soulagement , ou si on les y laissoit languir & mourir dans la solitude & le désespoir. Nous remarquâmes aussi un petit nombre d'insulaires , qui avoient sur différentes parties du corps des ulcères qui paroissoient très - virulans ; mais ceux qui en étoient affligés , ne sembloient pas y faire beaucoup d'attention ; ils les portoient entièrement à découvert , & sans rien appliquer dessus qui pût en écarter les mouches.

Il ne doit pas y avoir de médecins de profession dans un pays où l'intempérance ne produit pas de maladies ; cependant par-tout où l'homme souffre , il fait des efforts pour se soulager ; & lorsqu'il ignore également le remède & la cause de la maladie , il a recours à

la superstition : ainsi il arrive qu'à Otahiti & dans tous les autres pays qui ne sont pas ravagés par le luxe, ou polis par les connoissances, le soin des malades est confié aux prêtres. La méthode que suivent les prêtres d'Otahiti, pour opérer la guérison, consiste principalement en prières & en cérémonies : lorsqu'ils visitent les malades, ils prononcent plusieurs fois certaines sentences, qui paroissent être des formules établies pour ces occasions ; ils tressent en même tems très-proprement les feuilles d'une noix de coco en différentes formes ; ils attachent quelques-unes de ces figures aux doigts & aux pieds du malade, & ils laissent souvent derrière lui un petit nombre de branches du *thespecia populnea*, qu'ils appellent *émidho* : les prêtres répètent ces cérémonies jusqu'à ce que le malade meure ou recouvre la santé. S'il revient en santé, ils disent que les remèdes l'ont guéri ; & s'il meurt, ils déclarent que la maladie étoit incurable, en quoi peut-être ces médecins ne diffèrent pas beaucoup de ceux des autres pays.

Si nous jugeons de leurs connoissances en chirurgie, par les larges cicatrices que nous leur avons vues quelquefois, nous devons supposer qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la médecine, & que nos chirurgiens d'Europe auroient à peine l'avantage sur les leurs. Nous avons vu un homme dont le visage étoit entièrement défiguré par les suites

**1769.** de ses blessures : son nez , y compris l'os & le cartilage , étoit absolument ras ; l'une de ses joues & un de ses yeux avoient reçu de si terribles coups qu'ils y avoient laissé un creux où le poing pouvoit presque entrer , & où il ne restoit pourtant point d'ulceres. Tupia , qui s'embarqua avec nous , avoit été percé de part en part par une javeline armée à la pointe , de l'os d'une espece de raie ; l'arme étoit entrée par le dos , & sortie au - dessous de la poitrine. Excepté le traitement des fractures & des luxations , le plus habile chirurgien contribue très - peu à la guérison d'une blessure ; le sang est le meilleur de tous les baumes vulnéraires ; & lorsque les humeurs du corps sont pures , & que le malade est tempérant , il ne faut , pour guérir la blessure la plus considérable , qu'aider à la nature en tenant la plaie propre.

Le commerce des Otahitiens avec les habitans de l'Europe , les a déjà infectés de la maladie vénérienne , cette peste terrible qui venge les cruautés que les Espagnols ont commises en Amérique. Il est certain que le Dauphin , l'Endeavour & les deux vaisseaux commandés par M. de Bougainville , sont les seuls bâtimens Européens qui aient abordé à Otahiti , & ce sont les Anglois ou les François qui y ont porté cette maladie. Le capitaine Wallis s'est justifié sur cet article dans la relation de son voyage ; & il est très - sûr que , lorsque

nous arrivâmes dans l'isle, elle y avoit déjà fait les ravages les plus effrayans. Un de nos gens l'y contracta cinq jours après notre débarquement : nous fîmes des recherches à cette occasion ; & lorsque nous entendîmes un peu la langue des insulaires, nous apprîmes qu'ils en étoient redevables aux vaisseaux qui avoient mouillé sur le côté oriental de l'isle, quinze mois avant notre arrivée : ils la distinguoient par un mot qui revient à celui de pourriture, & auquel ils donnoient une signification beaucoup plus étendue. Ils nous décrivirent dans les termes les plus pathétiques, les souffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes ; ils ajouterent qu'elle faisoit tomber les poils & les ongles, & pourrissoit la chair jusqu'aux os ; qu'elle répandit parmi eux une terreur & une consternation universelle ; que les malades étoient abandonnés par leurs plus proches parens, qui craignoient que cette calamité ne se communiquât par contagion, & qu'on les laissoit périr seuls dans des tourmens qu'ils n'avoient jamais connus auparavant. Nous avons pourtant quelque raison de croire qu'ils ont trouvé un spécifique contre ce mal. Pendant notre séjour dans l'isle, nous n'avons vu aucun Otahitien, chez qui il eût fait de grands progrès ; & un de nos gens, qui alla passer quelque tems à terre, attaqué de cette maladie, s'en revint peu de tems après parfaitement guéri ; d'où il

**1769.** suit que la maladie s'étoit guérie elle-même ; ou qu'ils connoissent la vertu des simples , & n'ajoutent pas foi aux extravagances superstitieuses de leurs prêtres. Nous avons tâché de découvrir les qualités médicinales qu'ils attribuent à leurs plantes ; mais nous entendions trop imparfaitement leur langage pour y réussir. Si nous avions pu apprendre le spécifique qu'ils emploient contre la maladie vénérienne , à supposer qu'ils en aient un , cette découverte auroit été très-utile pour nous ; car lorsque nous quittâmes l'isle , plus de la moitié de notre équipage l'avoit contractée.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour , il étoit impossible de ne pas anticiper sur les détails des coutumes , des opinions & de l'industrie de ce peuple , dont nous traitons dans ce chapitre : afin d'éviter les répétitions , je ne ferai que suppléer à ce que je pourrois avoir omis. Nous avons déjà beaucoup parlé de la manière dont ils disposent de leurs morts : je dois observer encore ici qu'ils ont deux endroits où ils les déposent ; l'un est un hangar où ils laissent pourrir la chair du cadavre , & l'autre un lieu enclos par des murs & où ils enterrent les ossemens : ils donnent à ces hangars le nom de *tupapow* , & à leurs cimetières enclos celui de *morai* ; les *morais* sont aussi des lieux destinés à une espèce de culte.

Dès qu'un Otahitien est mort , sa maison se

remplit de parens qui déplorent cette perte ; 1769.  
 les uns par de grandes lamentations, & d'autres par des cris moins forts, mais qui sont des expressions plus naïves de la douleur. Les plus proches parens du défunt, qui sont réellement affectés par cet accident, restent en silence ; le reste des insulaires qui composent l'assemblée proferent de tems en tems en chœur des exclamations passionnées, & le moment d'après ils rient & parlent ensemble sans la moindre apparence de chagrin. Ils passent de cette manière le reste du jour de la mort & toute la nuit suivante. Le lendemain au matin, le cadavre enveloppé d'étoffes est conduit au bord de la mer sur une bierre que des hommes portent sur leurs épaules, & il est accompagné d'un prêtre qui, après avoir prié sur le corps, répète ses oraisons pendant la marche du convoi. Lorsqu'ils sont arrivés près de l'eau, ils déposent le défunt sur le rivage ; le prêtre réitere ses prières, & prenant un peu d'eau dans ses mains, il la jete, non pas sur le corps, mais à côté. Ils remportent ensuite le cadavre à quarante ou cinquante verges de là, & bientôt après on le rapporte une seconde fois sur le rivage, où l'on renouvelle les prières & les aspersions. Ils le portent & reportent ainsi plusieurs fois ; & tandis qu'ils font ces cérémonies, d'autres insulaires construisent un hangar & environnent de palissades un petit espace de terrain. Au centre de ce hangar ou tupapow, ils dressent des

**1769.** poteaux pour soutenir la biere , & sur lesquels elle est à la fin placée ; on y laisse pourrir le cadavre jusqu'à ce que la chair soit entièrement détachée des os.

Ces hangars sont d'une grandeur proportionnée au rang de la personne dont ils doivent contenir le cadavre ; ceux qui sont destinés aux Otahitiens de la dernière classe , n'ont que la longueur de la biere , & ils ne sont point entourés de palissades. Le plus grand que nous ayons jamais vu avoit onze verges de long. Les plus beaux tupapows sont ornés suivant les facultés & l'inclination des parens du défunt , qui ne manquent jamais de mettre autour du mort une grande quantité de pieces d'étoffes , & qui quelquefois en couvrent presque entièrement l'extérieur du hangar. On dépose autour de ce lieu des guirlandes de noix de palmier , ou *pandanus* , & de feuilles de cocos que les prêtres entrelacent en nœuds mystérieux , avec une plante qu'ils appellent *éthée no moray* , & qui est particulièrement consacrée aux solennités funéraires. Ils laissent aussi à peu de distance du cadavre , des alimens & de l'eau ; mais on en a déjà parlé ailleurs , ainsi que des autres décorations.

Dès que le corps est déposé dans le tupapow , le deuil se renouvelle. Les femmes s'assemblent & sont conduites à la porte par la plus proche parente , qui s'enfonce à plusieurs reprises la dent d'un goulou de mer dans le sommet



de la tête. Le sang qui coule en abondance est reçu soigneusement sur des morceaux de toile qu'ils jettent sous la biere ; les autres femmes suivent cet exemple, & elles réiterent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zele & la douleur peuvent la soutenir : ils reçoivent de même sur des pieces d'étoffes les larmes qu'ils versent dans ces occasions, & ils les présentent comme des oblations au défunt. Quelques-uns des plus jeunes personnages du deuil se coupent les cheveux, & les jettent sous la biere avec les autres offrandes. Cette coutume est fondée sur ce que les Otahitiens qui croient que l'ame subsiste après la mort, imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a déposé le corps auquel elle étoit unie ; qu'elle observe les actions des vivans, & goûte du plaisir à voir ces témoignages de leur affection & de leur douleur.

Deux ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies, les hommes prennent aussi le deuil ; mais avant ce tems, ils ne paroissent sentir en aucune maniere la perte du défunt. Les plus proches parens se revêtent chacun à leur tour de l'habillement, & exercent l'office dont nous avons déjà donné une description particuliere, en rapportant les funérailles d'une vieille femme qui mourut pendant notre séjour dans l'isle, & auxquelles Toubouraï Tamaïdé, son parent, faisoit les fonctions de principal personnage du deuil ;

**1769.** nous n'avons pourtant pas encore expliqué pourquoi les Otahitiens s'enfuient à la vue du convoi. Le principal personnage du deuil porte un grand bâton plat, armé de la dent d'un goulu de mer; & dans un transport frénétique que sa douleur est supposée lui inspirer, il court sur tout ce qu'il voit; & s'il lui arrive d'attraper un Indien, il le frappe impitoyablement avec son bâton, ce qui ne peut pas manquer de causer une blessure dangereuse.

Ces processions ou convois continuent à certains intervalles pendant cinq lunes; mais ils deviennent moins fréquens par degrés, à mesure que le terme de ce tems approche. Lorsqu'il est expiré, le reste du cadavre est tiré de la biere; ils ratissent & lavent très-proprement les os, & les enterrent ensuite au-dedans ou au-dehors d'un morai, suivant le rang qu'occupoit le mort; si le défunt étoit un *earee* ou chef, ils n'enterrent pas son crâne avec le reste des os; ils l'enveloppent d'une belle étoffe, & le mettent dans une espece de boîte faite pour cela, qu'ils placent aussi dans le morai. Ce coffre est appelé *ewharre no te orometua*, la maison d'un docteur ou maître. Après cela le deuil cesse, à moins que quelques femmes ne soient toujours réellement affligées de la mort du défunt; & dans ce cas, elles se font quelquefois tout-à-coup des blessures avec la dent d'un goulu, quelque part qu'elles se rencontrent. Ce que nous venons de dire explique peut-

être pourquoi Térapo dans un accès de chagrin se blessa elle-même au fort. Quelque circonstance accidentelle pouvoit lui rappeler alors le souvenir d'un ami ou d'un parent qu'elle avoit perdu , & ranimer sa tendresse & sa douleur au point de lui faire répandre des larmes & répéter le rite funéraire.

1769.

Les cérémonies ne finissent pourtant pas avec le deuil ; le prêtre , qui est bien payé par les parens du défunt , & les offrandes qui se font au morai , récite toujours des prières. Quelques-unes des offrandes qu'ils déposent de tems en tems au morai , sont emblématiques : un jeune plane représente le défunt , & la touffe de plumes la divinité qu'ils invoquent. Le prêtre , accompagné de quelques-uns des parens qui portent une petite offrande , se place vis-à-vis le symbole du dieu ; il répète ses oraisons , d'après une formule établie qui est composée de sentences détachées ; il entrelace en même tems des feuilles de noix de coco en différente forme , il les dépose ensuite sur la terre , dans l'endroit où les os ont été enterrés , & s'adresse à la divinité par un cri très-aigu , dont ils ne se servent que dans cette occasion. Lorsque le prêtre se retire , ils emportent la touffe de plumes , & laissent les provisions tomber en pourriture ou devenir la pâture des rats.

Il ne nous a pas été possible d'acquérir une connoissance claire & suivie de la religion

1769.

des Otaïtiens ; nous la trouvâmes , ainsi que celle de la plupart des autres pays , enveloppée de mystères & défigurée par des contradictions apparentes. Leur langage religieux est différent , comme à la Chine , du langage ordinaire ; de manière que Tupia qui prit beaucoup de peines pour nous instruire , n'ayant pas , pour exprimer ses pensées , des mots que nous entendissions , nous donna des leçons assez inutilement. Je rapporterai cependant , avec le plus de clarté que je pourrai , ce que nous en avons appris.

Un être raisonnable , quelque ignorant ou stupide qu'on le suppose , apperçoit d'abord que l'univers & ses différentes parties qu'il connoît , sont l'ouvrage de quelque agent infiniment plus puissant que lui-même ; mais la production de l'univers tiré du néant , que nous exprimons par le mot *création* , est ce qu'il y a de plus difficile à concevoir , même pour les hommes les plus pénétrants & les plus éclairés. Comme on ne voit point d'être capable en apparence de produire ce grand ouvrage , il est donc naturel de supposer qu'il réside dans quelque partie éloignée de l'univers , ou qu'il est invisible par sa nature , & qu'il doit avoir originairement donné l'être à tout ce qui existe , par une méthode semblable à celle que suit la nature dans la succession d'une génération à l'autre ; mais l'idée de procréation comprend celle de deux per-

sonnes, & les Otaïtiens imaginent que tout 1769.  
ce qui existe dans l'univers provient origi-  
nairement de l'union de deux êtres.

Ils donnent à la divinité suprême, un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihetoomoo*, & ils appellent *Tepapa* l'autre qu'ils croient avoir été un rocher : ces deux êtres engendrerent une fille *Tettowmatatayo*, l'année ou les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occasion ; *Tettowmatatayo* unie avec le pere commun, produisit les mois en particulier, & les mois par leur conjonction les uns avec les autres donnerent naissance aux jours. Ils supposent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, & qu'elles se sont ensuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même système par rapport aux différentes especes de plantes. Parmi les autres enfans de *Taroataihetoomoo* & de *Tepapa*, ils croient qu'il y a une race inférieure de dieux qu'ils appellent *Eatuas* ; ils disent que deux de ces *Eatuas* habitoient la terre il y a fort long-tems, & engendrerent le premier homme. Ils imaginent que cet homme, leur pere commun, étoit en naissant rond comme une boule ; mais que sa mere prit beaucoup de soin pour lui étendre les membres, & que leur ayant enfin donné la forme que nous avons à présent, elle l'appella *Eothe*, qui signifie *fini*. Ils croient encore que ce premier pere entraîné

1769. par l'instinct universel à propager son espèce ; & n'ayant pas d'autre femelle que sa mere , en eut une fille ; & qu'en s'unissant avec cette fille , il donna naissance à plusieurs autres avant de procréer un garçon ; que cependant à la fin il en mit un au monde , & que celui-ci , conjointement avec ses sœurs , peupla le monde.

Outre leur fille *Tettowmatatayo* , les premiers parens de la nature eurent un fils qu'ils appelloient *Tane*. Ils donnent à *Taroaitaihetoomoo* , la divinité suprême , le nom emphatique de producteur des tremblemens de terre ; mais ils adressent plus ordinairement leurs prières à *Tane* , qui , à ce qu'ils imaginent , prend une plus grande part aux affaires du genre humain.

Leurs *Eatuas* ou dieux subalternes en très-grand nombre , sont des deux sexes ; les hommes adorent les dieux mâles , & les femmes les dieux femelles ; ils ont chacun des morais auxquels des personnes d'un sexe différent ne sont pas admises , quoiqu'ils en aient aussi d'autres où les hommes & les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de prêtre pour les deux sexes ; mais chaque sexe a les siens , & ceux qui officient pour les hommes n'officient pas ordinairement pour les femmes , & réciproquement.

Les Otahitiens croient que l'ame est immortelle , ou au moins qu'elle subsiste après la

la mort, & qu'il y a pour elle deux états de 1769.  
différens degrés de bonheur. Ils appellent *ta-  
virua Peray*, le séjour le plus heureux, & ils  
donnent à l'autre le nom de *tiaboboo* ; ils ne les  
regardent pourtant pas comme des lieux où ils  
seront récompensés ou punis, suivant la con-  
duite qu'ils auront tenue sur la terre ; mais  
comme des asyles destinés aux différentes clas-  
ses d'hommes qui se trouvent parmi eux. Ils  
imaginent que les chefs & les principaux per-  
sonnages de l'isle entreront dans le premier,  
& les Otahitiens d'un rang inférieur dans le  
second ; car ils ne pensent pas que leurs actions  
ici bas puissent avoir la moindre influence sur  
l'état futur, ni même qu'elles soient connues  
de leurs dieux en aucune manière. Si donc  
leur religion n'influe pas sur leurs mœurs,  
elle est au moins désintéressée, & les témoigna-  
ges d'adoration & de respect qu'ils rendent aux  
dieux par des paroles ou des actions, provien-  
nent seulement du sentiment de leur propre  
foiblesse & de l'excellence ineffable des perfec-  
tions divines.

Le caractère de prêtre ou *Tahova* est héréditaire dans les maisons ; cette classe d'hommes est nombreuse, & composée d'Otahitiens de tous les rangs. Le chef des prêtres est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, & ils le respectent presque autant que leurs rois. Les prêtres ont la plus grande partie du peu de connoissances qui sont répandues

1769. dans l'isle ; mais ces connoissances se bornent à savoir les noms & les rangs des différens *Eatus* ou dieux subalternes , & les opinions sur l'origine des êtres , que la tradition a transmises dans leur ordre : ces opinions sont exprimées en sentences détachées ; quelques prêtres en répètent un nombre incroyable , quoiqu'il s'y trouve très-peu des mots dont ils se servent dans leur langage ordinaire.

Les prêtres cependant ont plus de lumieres sur la navigation & l'astronomie que le reste du peuple , & le nom de *Tahowa* ne signifie rien autre qu'un homme éclairé. Comme il y a des prêtres pour toutes les classes , ils n'officiant que dans celle à laquelle ils sont attachés ; le *Tahowa* d'une classe inférieure n'est jamais appelé pour faire ses fonctions par des insulaires qui sont membres d'une classe plus distinguée , & le prêtre d'une classe supérieure n'exerce jamais les siennes pour des hommes d'un rang plus bas.

Il nous paroît que le mariage à Otahiti n'est qu'une convention entre l'homme & la femme , dont les prêtres ne se mêlent point : dès qu'il est contracté , il semble qu'ils en tiennent les conditions ; mais les parties se séparent quelquefois d'un commun accord , & dans ce cas le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

Quoique les prêtres n'aient point imposé de taxes sur les Otahitiens pour une bénédic-



tion nuptiale , ils se sont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages considérables. L'une est le *Tattoo* ( ou l'usage de se piquer la peau ) , & l'autre la circoncision qui n'ont toutes les deux aucun rapport avec la religion. Nous avons déjà décrit le *Tattoo* : ce peuple a adopté la circoncision sans autres motifs que ceux de la propreté ; cette opération , à proprement parler , ne doit pas être appelée circoncision , parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire : ils le fendent seulement à travers la partie supérieure , pour empêcher qu'il ne se recouvre sur le gland. Comme les prêtres peuvent seuls faire les opérations du *Tattoo* & de la circoncision , & que c'est le plus grand de tous les déshonneurs que de ne pas porter des marques de l'une & de l'autre , on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honnoraux au clergé , ainsi que nos mariages & nos baptêmes. Les insulaires paient ces rétributions libéralement & de bon cœur , non d'après un tarif fixé , mais suivant le rang & les facultés des parties ou de leurs amis.

Les morais , ainsi que nous l'avons déjà observé , sont tout à la fois des cimetières & des endroits de culte , & en cela nos églises n'y ressemblent que trop. L'Otahitien approche de son morai avec un respect & une dévotion qui feroit honte au chrétien ; il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de sa-

**1769.** ~~\_\_\_\_\_~~aré; mais il y va adorer une divinité invisible ; & quoiqu'il n'en attende point des récompenses & n'en craigne point de châtimens, il exprime toujours ses adorations & ses hommages de la maniere la plus respectueuse & la plus humble. J'ai donné ailleurs une description très-détaillée des morais & autels qui sont placés dans les environs. Lorsqu'un Indien approche d'un morai pour y rendre un culte religieux, ou qu'il porte son offrande à l'autel, il se découvre toujours le corps jusqu'à la ceinture, & ses regards & son attitude montrent assez que la disposition de l'ame répond à son extérieur.

Nous n'avons pas reconnu que ces peuples soient idolâtres; du moins ils n'adorent rien de ce qui est l'ouvrage de leurs mains, ni aucune partie visible de la création : il est vrai que les insulaires d'Otaïti, ainsi que ceux des isles voisines, ont chacun un oiseau particulier, les uns un héron, & d'autres un martin-pêcheur, auxquels ils font une attention particulière. Ils ont à leur égard des idées superstitieuses relativement à la bonne ou à la mauvaise fortune, ainsi que la populace parmi nous en a sur l'hirondelle & le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*Eatuas*; ils ne les tuent point, & ne leur font aucun mal; cependant ils ne leur rendent aucune espece de culte.

Je n'ose pas assurer que ce peuple qui ignore

entièrement l'art d'écrire, & qui par conséquent ne peut avoir des loix fixées par un titre permanent, vive sous une forme régulière de gouvernement ; il regne cependant parmi eux une subordination qui ressemble beaucoup au premier état de toutes les nations de l'Europe , lors du gouvernement féodal , qui accordoit une liberté licentieuse à un petit nombre d'hommes , & soumettoit le reste au plus vil esclavage. 1769.

Voici les différens ordres qu'il y a dans l'isle ; l'*earee-rahie*, ou roi ; l'*earee*, ou baron ; le *manahouni*, ou vassal, & le *toutou*, ou paysan. L'isle d'Otahiti est divisée en deux péninsules ; il y a dans chacune un *earee-rahie* qui en a la souveraineté. Ces deux especes de rois sont traités avec beaucoup de respect , par les Otahitiens de toutes les classes ; mais ils ne paroissent pas exercer autant d'autorité que les *earees* en exercent dans leurs propres districts. J'ai dit ailleurs que, pendant notre séjour dans l'isle , nous n'avions pas vu une seule fois le souverain d'Obereonoo. Otahiti est divisé en différens districts, qui sont à-peu-près au nombre de cent ; les *earees* sont seigneurs d'un ou de plusieurs de ces cantons , ils partagent leurs territoires entre les *manahounis* qui cultivent le terrain qu'ils tiennent sous le baron. Les Otahitiens de la dernière classe appelés *toutous*, semblent être dans une situation approchante de celle des villains dans les gouvernemens

**1769.** féodaux ; ils font tous les travaux pénibles , ils cultivent la terre sous les manahounis , qui ne sont que les cultivateurs de nom ; ils vont chercher le bois & l'eau , & sous l'inspection de la maîtresse de la famille , ils apprêtent les alimens ; ce sont aussi eux qui pêchent le poisson.

Chacun des earees tient une espece de cour , & a une suite nombreuse composée principalement des fils cadets de sa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent dans la maison de l'earee des emplois particuliers ; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils sont. Les uns étoient appelés *cowa no l'earee* , & d'autres *whanno no l'earee* ; les barons nous envoyoient souvent leurs messages par ces officiers. De toutes les cours des earees , celle de Tootahah étoit la plus brillante , & il ne faut pas s'en étonner , puisqu'il administroit le gouvernement au nom d'Outou son neveu , qui étoit earee - rahie d'Obereonoo , & vivoit sur ses terres. L'enfant du baron ou earee , ainsi que celui du souverain , ou earee - rahie , succede dès le moment de sa naissance au titre & aux honneurs de son pere. Un baron qui étoit un jour appelé earee , & dont on n'approchoit qu'en faisant la cérémonie d'ôter une partie de ses vêtemens & de découvrir la partie supérieure de son corps , est réduit le lendemain à l'état de simple particulier , si sa femme est accouchée d'un fils la nuit précé-

dente. Tous les témoignages de respect qu'on rendoit à son autorité, passent à son enfant, s'il ne le massacre pas en naissant ; mais le pere reste toujours possesseur & administrateur des biens. Parmi les raisons qui ont contribué à former les sociétés appelées *arreey*, cette coutume peut y avoir eu quelque part.

S'il arrive que les insulaires voisins forment une attaque générale contre l'isle, chaque district, sous le commandement d'un *earee*, est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune. J'ai remarqué plus haut que Tupia faisoit monter à six mille six cents quatre-vingt-six le nombre des combattans que tous les districts pouvoient mettre en campagne.

Dans ces occasions les forces réunies de toute l'isle sont commandées en chef par l'*earee*-*ra-hie*. Les démêlés particuliers qui naissent entre deux *earees*, se décident par leurs propres sujets, sans troubler la tranquillité générale.

Ils ont pour armes, des frondes qu'ils manient avec beaucoup de dextérité, des piques pointues & garnies d'un os de raie, & de gros bâtons d'un bois très-dur, de six ou sept pieds de long. On dit qu'ainsi armés, ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté ; cela est d'autant plus probable, qu'il est sûr qu'ils ne font point de quartier aux hommes, femmes ou enfans qui tombent malheureusement dans leurs mains pendant la bataille, ou quelques

1769. heures après ; c'est-à-dire , avant que leur colère , qui est toujours violente sans être durable , soit calmée.

Pendant que nous étions à Otahiti , l'earee-rahie d'Obereonoo vivoit en bonne intelligence avec l'earee-rahie de Tiarraboa , l'autre péninsule. Quoique celui-ci s'arrogeât le titre de roi de l'isle , l'autre souverain n'étoit pas plus jaloux de cette prétention chimérique que ne l'est Sa Majesté très-Chrétienne de voir notre Souverain prendre le titre de roi de France.

On ne peut pas espérer que sous un gouvernement si imparfait & si grossier , la justice distributive soit administrée fort équitablement ; mais il ne doit y avoir que peu de crimes dans un pays où il est si facile de satisfaire tous ses goûts & toutes ses passions , & où par conséquent les intérêts des hommes ne sont pas souvent opposés les uns aux autres.

Dans nos contrées d'Europe , un homme qui n'a point d'argent , s'imagine qu'il pourroit , avec ce brillant métal , satisfaire tous ses desirs ; les Otahitiens n'ont ni monnoie , ni aucun signe fictif qui lui ressemble : il n'y a , à ce qu'il paroît , dans l'isle aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puissent s'emparer ; & effectivement , si on retranche tous les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civilisés , il n'en restera pas beaucoup. Nous devons ajouter que par-tout où les loix ne mettent point de restrictions au

commerce des femmes, les hommes sont rarement tentés de devenir adulteres; d'autant 1769.  
 plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particuliere sur les autres, dans un pays où elles sont moins distinguées par des ornemens extérieurs & par les circonstances accidentelles qui résultent des raffinemens de l'art & du sentiment. Il est vrai que ces insulaires sont voleurs; comme chez eux personne ne peut essuyer de grands dommages, ou tirer de grands profits par le vol, il n'a pas été nécessaire de réprimer ce délit par les châtimens qui, dans d'autres nations, sont absolument indispensables pour maintenir l'existence de la société. Tupia nous a dit pourtant que l'adultere & le vol se punissent quelquefois : dans tous les cas d'injure ou de délit, la punition du coupable dépend de l'offensé. Le mari, dans un premier transport de ressentiment, punit quelquefois l'adultere de mort, lorsqu'il surprend les coupables en flagrant délit; mais s'il n'y a point de circonstances qui provoquent sa colere, la femme en est ordinairement quitte pour quelques coups. Comme la punition n'est autorisée par aucune loi, & qu'il n'y a point de magistrat chargé de la vindicte publique, les coupables échappent souvent au châtiment, à moins que l'offensé ne soit le plus fort; cependant un chef punit de tems en tems ses sujets immédiats, pour les fautes qu'ils commettent les uns envers les autres, & même il

1769.

châtie des insulaires qui ne dépendent point de lui, lorsqu'ils sont supposés s'être rendus coupables de quelque délit dans son propre district.

Après avoir décrit le mieux qu'il m'a été possible l'état présent de l'isle & du peuple qui l'habite, des coutumes & des mœurs, du langage & des arts, je terminerai ce chapitre par quelques observations générales qui peuvent servir aux navigateurs, si quelques-uns des vaisseaux de la Grande-Bretagne reçoivent par la suite des ordres pour aborder à Otahiti : comme cette isle ne produit rien qui puisse devenir un objet de commerce, & qu'elle ne présente d'autre utilité aux Européens que des ports pour s'y rafraîchir, lorsqu'ils passeront dans les mers du Sud, il faudroit, pour en tirer tout le parti possible, y transporter des moutons, des chevres, des bêtes à cornes, des légumes & graines d'Europe, ainsi que d'autres plantes, qui vraisemblablement réussiroient très-bien dans un si beau climat & un sol si fertile.

Quoique l'isle d'Otahiti & les isles voisines soient situées dans le tropique du capricorne, la chaleur n'y est pas incommode, & les vents n'y soufflent pas toujours de l'est ; nous avons eu souvent pendant deux ou trois jours un vent frais du S. O., & quelquefois, mais rarement, du N. O. Tupia nous a dit que les vents S. O. regnent en octobre, novembre, décembre ; & nous ne doutons pas du fait. Lors-



que les vents sont variables , ils sont toujours accompagnés d'une grosse mer , qui vient du S. O. ou O. S. O. ; quand il fait calme , & que l'athmosphère est chargé de brouillards , il regne aussi une grosse mer , qui a sa direction du même côté , ce qui est un présage sûr que les vents sont variables ou viennent de l'ouest , en pleine mer ; car le tems est toujours clair avec un vent alizé régulier. La rencontre des vents d'ouest , dans les limites générales du commerce d'Orient , a porté quelques navigateurs à penser qu'ils étoient alors près de quelque grande étendue de terre ; mais je crois que ces vents n'autorisent pas leur conjecture. 1769.

Nous avons reconnu , ainsi que le Dauphin , que les vents alizés , dans ces parages , ne s'étendent pas au sud à plus de 20 degrés ; & au-delà , nous avons trouvé communément un vent frais d'ouest. Il est raisonnable de supposer que , lorsque ces vents sont forts , ils rechassent le vent d'est , & empiètent par conséquent sur les limites dans lesquelles ils ont coutume de souffler : ce qui produit nécessairement des vents variables & une grosse mer S. O. Cette supposition est d'autant plus probable , que chacun sait que les vents alizés soufflent très-foiblement , lorsqu'ils sont à quelque distance de leurs limites ; ils peuvent donc facilement être arrêtés ou chassés en arrière par un vent contraire : il est aussi très-connu que les limites des vents alizés ne va-

==== rient pas seulement aux différentes saisons de  
1769. l'année, mais quelquefois dans la même saison  
d'une année à l'autre.

On n'a donc point de raison de supposer que les vents S. O. , dans ces limites , soient causés par la proximité de quelque grande étendue de terre , d'autant plus qu'ils sont toujours accompagnés de grandes lames qui ont la même direction que le vent ; & nous avons trouvé d'ailleurs que les houles battent avec beaucoup plus de force sur les côtes S. O. des isles qui sont situées dans les limites des vents alizés , que sur les autres parties.

Les marées , dans les environs de ces isles , sont peut-être aussi peu considérables que dans aucune autre partie du monde. Une lune S. ou S.  $\frac{1}{4}$  S. O. rend la marée haute dans la baie de Matavaï à Otahiti ; mais l'eau s'élève rarement au-dessus de dix ou douze pouces , d'après le résultat d'un grand nombre d'épreuves faites avec les quatre aiguilles du D. Knight , adaptées au compas azimuth : j'ai trouvé que la variation de l'aiguille étoit de  $4^{\circ} 46'$  E. Je crois que ces compas sont les meilleurs qu'on puisse se procurer : cependant , lorsqu'ils sont appliqués à la ligne du méridien , j'ai reconnu qu'il n'y avoit pas seulement entr'eux une différence d'un degré & demi ; mais que des observations faites le même jour , avec la même aiguille , varioient d'un demi-degré dans le résultat. Je ne me souviens pas d'avoir jamais

vu que deux aiguilles se soient exactement rencontrées dans le même tems & le même lieu , 1769. quoique différentes épreuves avec la même aiguille , faites l'une après l'autre , se soient souvent trouvées d'accord. Cette imperfection de la boussole n'est d'aucune importance pour la navigation , parce qu'on peut toujours trouver la variation de l'aiguille à un degré d'exactitude plus que suffisant pour toutes les opérations nautiques.

*Fin du premier livre & du tome deuxième.*



# T A B L E

## DES CHAPITRES

*Contenus dans le second volume.*

### VOYAGE DU CAPITAINE WALLIS.

	Pages.
CHAP. I. <i>P</i> assage à la côte des Patagons , avec quelques détails sur les naturels du pays.	1
CHAP. II. <i>P</i> assage du détroit de Magellan , avec quelques nouveaux détails sur les Patagons , & une description des côtes opposées , & de leurs habitans.	24
CHAP. III. <i>D</i> escription particulière des endroits où nous avons mouillé pendant notre passage dans le détroit , &c.	70
CHAP. IV. <i>P</i> assage du détroit de Magellan à l'isle de George III, appelée Otabiti , &c.	85
CHAP. V. <i>D</i> écouverte de l'isle d'Otabiti , nommée isle du roi George III, &c.	105
CHAP. VI. <i>E</i> nvoi des malades à terre , &c.	135
CHAP. VII. <i>D</i> étail d'une expédition faite dans l'isle pour en connoître l'intérieur , &c.	159
CHAP. VIII. <i>D</i> escription plus particulière des habitans d'Otabiti , &c.	170
CHAP. IX. <i>T</i> raversée d'Otabiti à l'isle de Tinian , &c.	187
CHAP. X. <i>D</i> escription de l'état présent de l'isle	

## TABLE DES CHAPITRES. 593

<i>de Tinian, &amp;c. de ce que nous y fîmes, &amp;c.</i>	198
CHAP. XI. <i>Séjour à Batavia. Passage de cette ville au cap de Bonne-Espérance.</i>	210
CHAP. XII. <i>Séjour au cap de Bonne-Espérance. Retour du Dauphin en Angleterre.</i>	219

---

## VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

CHAP. I. <b>P</b> assage de Plymouth à l'isle Madere, Quelques détails sur cette isle.	235
CHAP. II. Passage de l'isle Madere à Rio-Janeiro. Description du pays, & divers incidens.	257
CHAP. III. Passage de Rio-Janeiro à l'entrée du détroit de le Maire, &c.	294
CHAP. IV. Voyage à une montagne pour chercher des plantes.	303
CHAP. V. Passage du détroit de le Maire, &c.	314
CHAP. VI. Description générale de la partie du sud-est de la terre de Feu & du détroit de le Maire, avec quelques remarques sur ce qu'en dit l'amiral Anson, &c.	325
CHAP. VII. Suite du passage du cap Horn aux nouvelles isles découvertes dans la mer du Sud, &c.	335
CHAP. VIII. Arrivée de l'Endeavour à Otahiti, appelé par le capitaine Wallis, isle du Roi George III, &c.	349
CHAP. IX. Lieu choisi pour notre observatoire, & pour la construction d'un fort, &c.	363
CHAP. X. Excursion à l'ouest de l'isle, &c.	377

## 594 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XI. <i>Observatoire dressé, &amp;c.</i>	392
CHAP. XII. <i>Quelques femmes viennent au fort. Cérémonies singulieres.</i>	411
CHAP. XIII. <i>Autre visite rendue à Tootabah. Détail de différentes aventures, &amp;c.</i>	422
CHAP. XIV. <i>Description particuliere des funé- railles parmi les Otahitiens, &amp;c.</i>	436
CHAP. XV. <i>Navigation autour de l'isle, &amp;c.</i>	455
CHAP. XVI. <i>Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la riviere, &amp;c.</i>	478
CHAP. XVII. <i>Description particuliere de l'isle d'Otabiti, de ses productions &amp; de ses habi- tans, &amp;c.</i>	494
CHAP. XVIII. <i>Des manufactures, des pirogues &amp; de la navigation des Otahitiens.</i>	532
CHAP. XIX. <i>De la division du tems à Ota- hiti, &amp;c.</i>	557

Fin de la table des chapitres.



